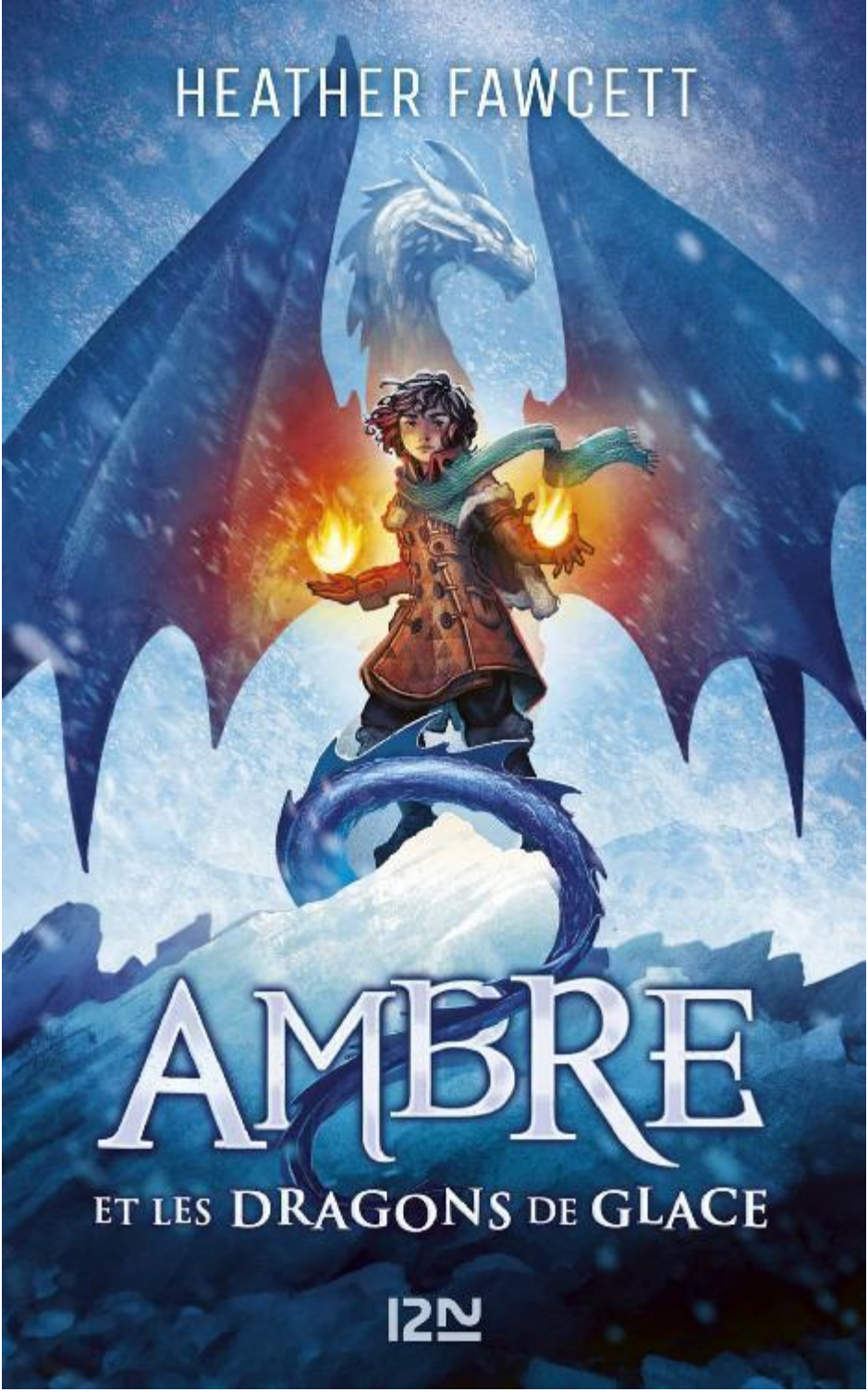
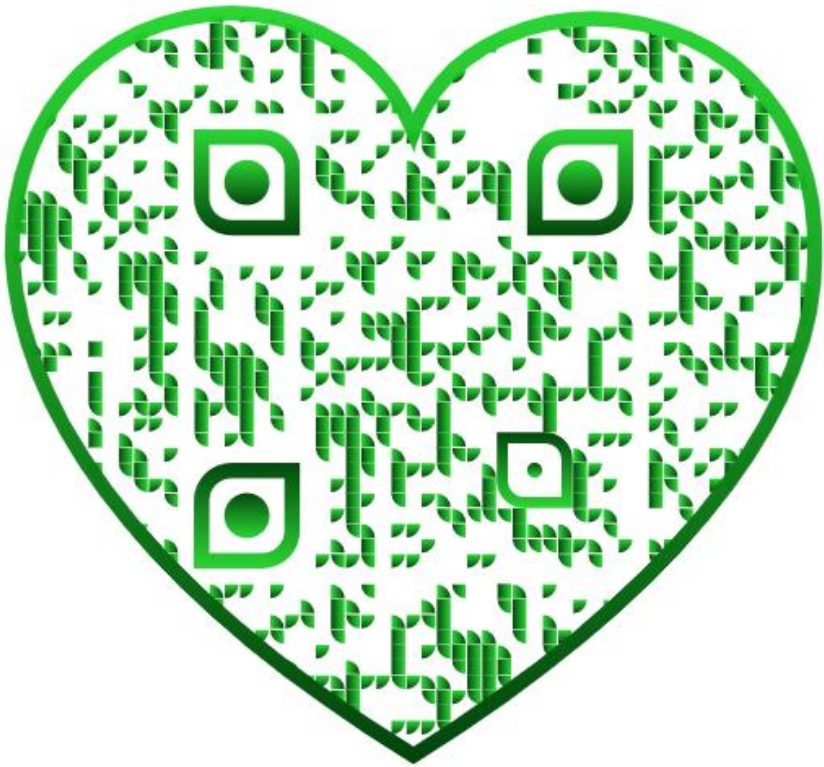
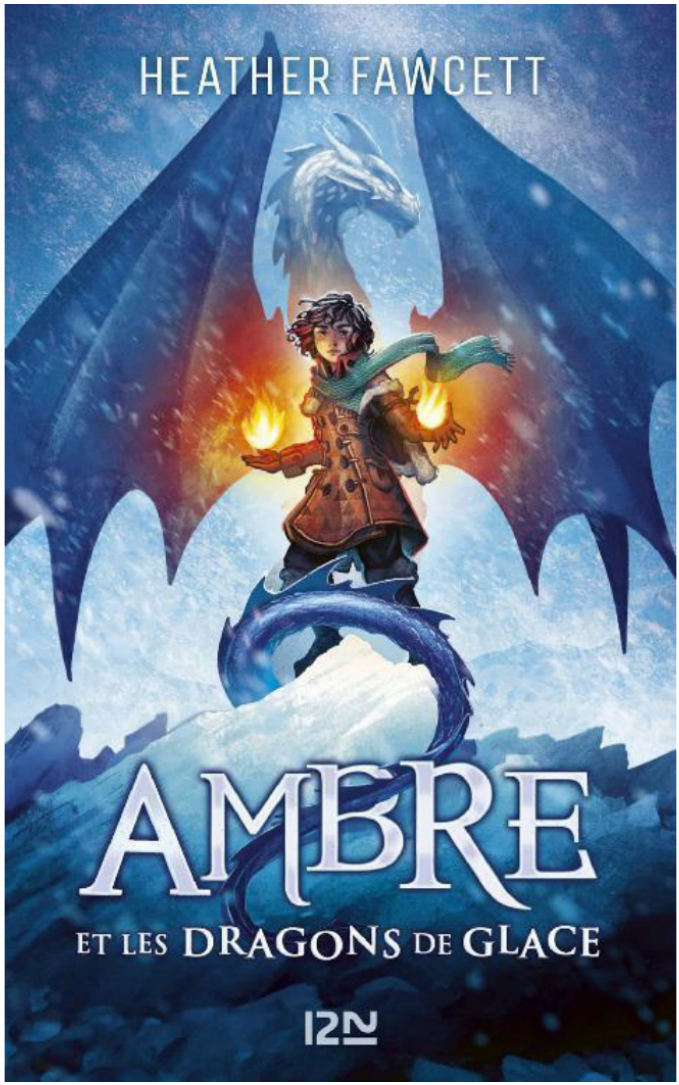

HEATHER FAWCETT
AMBRE
ET LES DRAGONS DE GLACE
12N




HEATHER FAWCETT
AMBRE
ET LES DRAGONS DE GLACE
12N

HEATHER FAWCETT

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Christophe Rosson

POCKET JEUNESSE
PKJ

À toutes les filles qui aiment la science,
qu'elles soient humaines ou dragonnes.

Sommaire

Couverture

Titre

Prologue

Un - Magicae et Scientia

Deux - L'Orphée

Trois - La Luciole et le bouton de porte

Quatre - Montgomery tourne à gauche

Cinq - Le garçon de nulle part

Six - Ambre se fait un nouvel ennemi

Sept - Voleurs et sinistrons

Huit - Ambre a de la compagnie

Neuf - Les chasseurs et les chassés

Dix - Sabotage

Onze - Des voleurs dans la nuit

Douze - À travers la cage du faucon

Treize - Les manchots

Quatorze - La cœuraille volée

Quinze - Sud

Seize - Le pays de la nuit

Dix-sept - Les parias

Dix-huit - Émeraude

Dix-neuf - Les énigmes de cuivre

Vingt - Le prisonnier

Vingt et un - Carnage

Vingt-deux - Le feu et la glace

Vingt-trois - Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel

Vingt-quatre - Le cadeau du prince

L'univers du roman

Biographie de l'auteur

Du même auteur

Copyright

Prologue

Lionel St. George, aspirant magicien et oragomancien, en avait plus qu'assez.

Voilà deux jours qu'il voyageait à travers les tourbières. Son cheval avait commencé à donner des signes d'épuisement, alors Lionel l'avait laissé rentrer à l'écurie à leur arrivée à Muckross Fen, une région particulièrement sauvage et désolée du pays de Galles. Comme son nom le laissait présager, le « marais de Muckross » empestait : l'immondice y régnait et l'air grouillait de moucherons voraces. Surtout, rien n'y indiquait l'imminence d'un orage magique, l'unique raison qui avait conduit Lionel dans ce trou perdu.

Le garçon avait dix-huit ans à peine, le front couvert de boucles jaunâtres et les joues parsemées de taches de rousseur, tels d'innombrables points d'interrogation et de suspension. Il posa son seau à éclairs à l'envers dans la bruyère et s'assit dessus. Fatigué, les pieds trempés, il était à grande distance de la taverne délabrée que sa carte désignait avec optimisme par le terme de « village ».

L'orage qu'il poursuivait à travers les monts de Gwynedd avait disparu.

Il décida d'inspecter les environs avant de s'avouer vaincu. Et plutôt que d'essayer de trouver un itinéraire qui contourne le gigantesque marécage, il préféra s'engager tout habillé dans ses eaux boueuses.

Les nuages dessinaient des sourcils froncés aux montagnes verdoyantes qui se dressaient alentour. Lionel secoua sa boussole à orages, un petit coffret en bois contenant une pierre de lune et une plume. Comment l'orage avait-il pu se dissiper aussi vite ?

Certains étaient source de magie. Voilà pourquoi les oragomanciens les chassaient. Si Lionel en avait capturé un de ce gabarit, il aurait pu en tirer la puissance nécessaire pour jeter une dizaine de sorts. Ou un seul de très grande envergure.

Sa réserve de magie était trop dégarnie pour le sort qu'il souhaitait jeter. Celui qui assurerait sa renommée, et ferait changer d'avis les professeurs qui avaient rejeté sa candidature à l'université Chesterfield de science et de magie, à Londres.

Lionel avait brillamment réussi la partie écrite de l'examen d'entrée, mais la pratique s'était moins bien passée. Il avait pourtant produit un excellent sort d'embrasement. Il aurait dû s'en contenter ! Hélas, pour dérider les membres du jury, il avait ensuite donné au feu la forme d'une gigantesque boule flottante. C'est cet instant qu'avait choisi une abeille pour se poser sur son épaule… Lionel, que les insectes terrorisaient, en avait perdu toute sa concentration. Le temps qu'on vienne à bout de l'incendie, les habits des jurés étaient calcinés et une dame avait même perdu ses sourcils.

Le garçon frémit lorsqu'une sangsue s'attaqua à son mollet. Le vent lui chuchota des complaintes à l'oreille dans un langage qu'aucun être humain ne savait parler, pas même Lionel, qui s'adressait pourtant régulièrement aux orages. Il crut cependant y déceler une pointe de colère.

Le jeune homme s'extirpa enfin du marais. Il avait perdu un soulier dans la traversée, observa-t-il, pas particulièrement ému : Lionel s'émouvait rarement de quoi que ce soit. Non qu'il manquât de raisons pour ce faire, bien au contraire, mais parce qu'il avait en général l'esprit ailleurs. Il gravit la colline, malgré la bruyère qui lui griffait le pied, et la sangsue qui se repaissait avec délectation de son sang. Puis, soudain, il s'arrêta.

Sur l'autre versant de la colline, il y avait un dragon mort.

Le souffle de Lionel se figea. Comme la plupart des gens, il n'avait jamais vu de dragon, hormis les remarquables squelettes exposés au Muséum d'histoire naturelle. Des spécimens environ deux fois plus gros que des chevaux, à la carrure plus fine et serpentine. Les chasseurs, sans doute, avaient ôté à ce dragon-ci toutes ses écailles. Sa chair écarlate était exposée, à vif.

Bien qu'il s'agisse d'un monstre, Lionel ressentit de la peine. La vue de cette créature redoutable, étalée en position grotesque dans la boue et privée de ses magnifiques écailles, avait quelque chose de révoltant.

Il trouva le deuxième dragon derrière la butte suivante. Tandis qu'il l'observait, une trouée s'ouvrit dans les nuages, et le soleil s'y engouffra. Le jour s'emberlificota dans l'herbe boueuse, où il fit scintiller un objet. Lionel s'en empara, le décrotta du bout de ses doigts tremblotants.

C'était une cœuraille, une écaille-cœur.

Il n'en croyait pas ses yeux. Tout le monde savait que c'était la partie la plus importante du dragon. Une flèche plantée dans la cœuraille, sur la nuque de ces créatures, entraînait une mort instantanée. En raison de sa valeur exceptionnelle, la plupart des chasseurs évitaient toutefois de l'endommager. Celle qui couvrait la moitié de la paume de Lionel rutilait d'une couleur plus riche que le

rubis, plus profonde que l'ambre. Sa surface était striée de veines pareilles à de l'or enflammé. Jamais les chasseurs ne l'auraient abandonnée délibérément : l'un d'eux avait dû la perdre en marchant.

Lionel l'empocha puis se releva. Il frissonnait dans ses vêtements humides. Le vent de cette région septentrionale charriait du givre même en plein été. Il perçut un bruissement à côté de lui.

Quand il écarta une grappe d'ajoncs, un bébé dragon riva son regard sur le sien.

Lionel bondit en glapissant. Le dragon battit rapidement des paupières, sans montrer le moindre signe de peur. Son regard était calme et troublant, ni humain ni animal : simplement *dragon*. Couché sur le flanc, il respirait à peine, encore à moitié lové dans sa coquille.

— Tout doux, se surprit à murmurer Lionel quand il eut repris le contrôle de sa voix.

L'œuf semblait avoir éclos un jour ou deux auparavant, peut-être juste après que les parents de la créature avaient été tués. Celle-ci semblait épuisée et affamée. Lionel retira les derniers fragments de coquille. Le dragon s'étira mais n'essaya même pas de se lever.

Lionel se mordillait la lèvre. Il ne pouvait pas abandonner le petit, quand bien même, une fois adulte, celui-ci n'aurait aucun scrupule à le démembrer. La meilleure solution était donc d'abréger ses souffrances.

Le dragon produisit un faible bruit de gorge. Il avait à peu près la taille et la forme d'un chat nu, tout en lignes sinueuses, avec des écailles d'un orange aussi flamboyant que la lave en fusion. La vente de ces écailles aurait permis à Lionel d'acheter la moitié de l'université Chesterfield, mais l'idée ne lui vint même pas à l'esprit. Il comptait enterrer la créature, écailles comprises, à côté de sa mère.

À cet instant, le tonnerre éclata dans le ciel, et les nuages déversèrent une pluie diluvienne.

Lionel fut immédiatement trempé. Un filet d'eau coula sur le museau du dragon, qui éternua. D'abord hésitant, il ouvrit la gueule et but avec vigueur.

La créature n'était pas si proche de la mort que l'avait cru Lionel : à mesure qu'elle buvait, ses yeux perdirent leur aspect vitreux. Elle barbota dans la boue, cherchant à grand-peine à se lever, et retomba aussitôt. Se tournant vers Lionel, elle émit un vagissement d'une force surprenante, comme si elle lui reprochait sa situation.

L'affaire fut aussitôt entendue.

Le jeune magicien ôta son manteau et l'en enveloppa. La bête poussa un grognement satisfait et se cala paisiblement dans ses bras, absorbant la chaleur de sa poitrine. Lionel s'efforçait de ne pas songer à la proximité de sa gorge avec la gueule de la créature, mais elle ferma simplement les yeux et s'endormit.

Après avoir récupéré son sac et son seau à éclairs, le garçon repartit dans la direction d'où il était arrivé. Il était crotté de la tête aux pieds, ses habits tellement mouillés qu'ils produisaient de drôles de « plish-plosh » à chacun de ses pas, comme s'il était une créature mythique des tourbières. Il voulut arranger le manteau autour du dragon, de sorte à donner à celui-ci l'apparence d'un bébé humain. Un magicien qui partait s'aventurer dans les tourbières et en revenait avec un nouveau-né, cela paraîtrait étrange, mais les magiciens étaient connus pour leur excentricité. Alors que s'il revenait avec un dragon…

Malheureusement pour lui, la queue de la bête ne cessait de se libérer et de gâcher l'illusion.

Le cerveau de Lionel turbinait à toute vitesse. Qu'était-il censé faire d'un bébé dragon ? Il pouvait le nourrir, le requinquer, mais ensuite ? Il ne pouvait pas le confier à un autre dragon. Quand bien même ce serait possible, ces animaux se faisaient de plus en plus rares. Au pays de Galles, ils n'étaient plus qu'une poignée. Le nouveau-né pouvait très bien être le dernier de sa race.

Ses pensées tournèrent autour du problème puis revinrent vers la magie. Comment pourrait-il impressionner ses professeurs, à présent ? Il commençait à douter que son projet de sort pour l'éradication des poux (entre autres insectes) suffise. S'il se voyait refuser l'entrée à Chesterfield, ce serait la fin de tout ce qu'il avait toujours désiré le plus au monde. Lionel était pauvre, orphelin. Sa seule famille, sa sœur Myra, était en prison. Chesterfield était l'unique école à exempter de frais de scolarité les élèves possédant des capacités magiques significatives.

Quand le dragon se mit à ronfler, Lionel eut une idée. Plus étrange et difficile à mettre en œuvre que toutes celles qu'il avait pu avoir, elle le rebutait immensément. Le vent gémissait, la pluie tombait à torrents ; la créature dormait, inconsciente à la fois du retour de l'orage et du tourbillon des pensées de l'humain. Elle enfouit son museau dans le manteau du magicien, sa queue tressautait sous l'influence d'un rêve, pendant que Lionel rebroussait chemin, malgré le vent, le tonnerre et la grêle, son manteau malmené par les rafales, la boussole à orages soudain ranimée.

Un
Magicae et Scientia

Le plus grand dragon jamais recensé habitait les marais de Lituanie : il mesurait plus de sept mètres du museau à la pointe de la queue, était doté de cornes d'un mètre de long et de crocs redoutables.

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

Douze ans plus tard

Assise dans les ruines fumantes de ce qui avait été le bureau de son père, Ambre St. George était perdue dans ses pensées.

— Pas une franche réussite, je me trompe ? prononça l'ombre dans le coin.

Ambre la fit taire. Rompue aux habitudes de la jeune fille, l'ombre garda le silence. Pendant environ une minute. Puis elle examina sa manche, comme si elle craignait que le feu l'ait abîmée.

— Je n'aime pas ces incidents. Regarde-moi cette pièce. Le mobilier est perdu.

— Ça n'est pas toi qui t'en sers, lui renvoya Ambre sur un ton glacial.

Elle ne supportait pas qu'on la dérange dans ses réflexions.

— Mais je le regarde.

La jeune fille ne répondit pas. Le bureau de Lionel St. George à l'université Chesterfield croulait sous les instruments – télescopes, balances et sextants, magiques et scientifiques – et les piles de livres. L'adolescente avait passé plus d'un après-midi blottie dans le fauteuil près de la fenêtre, absorbée dans une encyclopédie ou l'observation du ballet des globes. Son globe préféré, enchanté, évoluait en orbite autour d'une maquette de la Lune dont les phases étaient reproduites avec la plus grande précision scientifique. À présent, tout était en cendres. Ambre ramassa la Lune, qui se disloqua telle une fleur séchée de pissenlit. Les larmes lui montèrent aux yeux.

— Je préférerais que tu me préviennes à l'avenir quand tu t'apprêtes à prendre feu, pesta l'ombre, les bras croisés. C'est plus qu'alarmant.

— Je suis navrée que cela te dérange.

— Ce ne sont pas des choses que l'on voit tous les jours, poursuivit l'ombre, entièrement dépourvue du moindre sarcasme. Une jeune fille de douze ans qui s'embrase… Certes, tu n'es pas réellement

une fille. Quelle était la raison, cette fois ?

Ambre s'efforça de se rappeler, malgré la culpabilité qui la rongeait : elle était assise à la fenêtre, elle lisait un ouvrage d'océanographie. Elle n'avait pas remarqué le soleil qui progressait sur la façade du bâtiment, déversant sa lumière dorée sur la page. Jusqu'à ce que sa peau commence à la démanger d'une façon aussi atroce que familière…

— Les rideaux, déclara-t-elle. Les serviteurs ont dû les laisser ouverts.

Ambre ignorait pour quelle raison le soleil la faisait prendre feu. Son père ne le comprenait pas non plus. Un défaut du sort qui l'avait fait passer de dragonne à fillette, un défaut qu'il n'avait jamais pu régler. Les épisodes étaient aléatoires : elle pouvait certains jours s'exposer au soleil sans conséquences. D'autres fois, le contact le plus anodin la transformait en torche humaine. Ce que le père et l'enfant savaient, en revanche, c'est qu'elle était beaucoup plus volatile l'été. Logique, puisque les pouvoirs des dragons de feu étaient régis par le soleil : leur flamme ne brûlait jamais aussi fort qu'au cœur de l'été, quand la Terre se rapprochait de son étoile. La nuit, ou bien l'hiver quand le soleil restait bas et faible à l'horizon, Ambre ne craignait rien.

L'ombre se mit à faire les cent pas, guettant les moindres flammèches oubliées. Mais il n'y en avait pas : quand Ambre s'enflammait, c'était intense mais bref. À côté de la cheminée calcinée se trouvait le fauteuil préféré de Lionel, un immense trône de chêne et de velours, réduit à l'état de squelette rabougri. Ambre tâta les vestiges de sa robe, qui avait perdu une manche et la moitié de la jupe. Ses cheveux, déjà courts à la suite de précédentes combustions, se dressaient désormais sur son crâne comme les poils d'une brosse, leur blondeur dissimulée sous la suie.

— Je ne veux pas m'en aller, murmura-t-elle si bas que l'ombre ne l'entendit pas.

Il est vrai qu'elle s'était enflammée plus souvent, dernièrement, et qu'il aurait sans doute été sage de s'installer dans une contrée où l'été dure moins longtemps. Son père évoquait parfois l'idée d'emménager au Groenland ou au Svalbard ; des destinations sans doute intéressantes, mais où Ambre ne serait pas *chez elle*.

Les dernières années n'avaient pas été simples pour Lionel St. George, et les combustions spontanées de la jeune fille n'arrangeaient rien. L'homme était un des plus célèbres oragomanciens du pays. Son diplôme de Chesterfield en poche, il y était devenu enseignant. Il avait un jour aidé un duc, lors d'une attaque de bandits, grâce à un sort qui avait fait pousser des feuilles dans leurs narines : pas mortel, mais suffisamment gênant pour mettre

en fuite les brigands. Lionel avait par ailleurs été arrêté après une expérience au cours de laquelle il avait donné à une grenouille les dimensions d'une maison. La vue du batracien bondissant à travers champs avait déclenché une vague de terreur, et inspiré des histoires d'horreur qu'on racontait encore pour faire peur aux petits chenapans. Rien de tout cela n'avait incité l'université à le renvoyer. Mais la direction avait dû s'y résoudre quand Lionel avait conféré à une de ses étudiantes la faculté de voler. Hélas, la pauvre était incapable d'atterrir et de se déplacer comme tout le monde sans des bottes lourdement lestées. Ç'avait été le troisième renvoi qu'on lui avait signifié, et Chesterfield ne l'avait réintégré, de mauvaise grâce (à la suite de pressions exercées par le fameux duc), qu'un mois auparavant.

— Et le seau à éclairs ? s'inquiéta l'ombre. Il n'a rien ?

Ambre retint son souffle. Elle courut vers le placard dans lequel Lionel St. George conservait ses accessoires personnels. La porte était brûlée, la poignée à moitié fondue. Par chance, derrière le battant, le seau était intact. Objet sans prétention, en bois d'if, équipé d'une anse en cuir, il fredonnait doucement sur son étagère.

Ambre le tapota, soulagée. Personne ne naissait magicien mais les oragomanciens, eux, possédaient la faculté innée de modeler la magie qu'ils récoltaient pendant les orages. Les théologiens estimaient que les orages survenaient quand les dieux se battaient dans le ciel et déversaient accidentellement leur magie ce faisant. Lionel, qui ne croyait pas aux dieux, voyait dans les orages magiques un phénomène naturel aussi vieux que la Terre. Cela expliquait peut-être qu'il ne traite pas la magie avec autant de respect, ou d'attention, que d'autres oragomanciens. Il se contentait de la conserver dans un simple seau, et non un coffre doré ou une malle ouvragée.

Ambre referma le placard. Elle n'avait aucune idée de ce qui se serait produit si elle avait fait brûler le seau à éclairs et libéré du même coup la magie de ses sorts protecteurs. Un orage magique se serait peut-être déclenché dans le bureau de son père, chose qu'elle avait tout intérêt à éviter.

Quand Pouf pénétra dans la pièce, la fumée fit tressauter sa truffe. Cette chatte froide et distante s'était prise d'affection pour Ambre (ou peut-être les chats préféraient-ils de façon générale les dragons aux humains) et la suivait partout. Elle pesait environ autant qu'un chat ordinaire, mais sa silhouette était presque parfaitement arrondie. Il y avait de cela des années, à l'époque où Lionel St. George se livrait à des expériences sur les sorts linguistiques, il avait transmis à cette chatte le don de parole. Pouf en avait été si stupéfaite que son poil blanc s'était dressé. Et pour une raison mystérieuse, toute la magie qui flottait dans l'air l'avait maintenu en place.

— Maintenant ! déclara la chatte.

C'était son mot préféré, elle l'employait dans toutes les situations ou presque. Les chats n'avaient que peu d'intérêt pour la conversation et s'exprimaient pour l'essentiel par ordres.

— Quoi, « maintenant » ? lui renvoya Ambre.

Pouf renifla une tasse de thé oubliée sur le bureau.

— Manger ! (Son deuxième mot préféré.) Maintenant maintenant maintenant maintenant…

Ambre la fit taire.

— J'habite ici, tu sais, intervint l'ombre en se repliant dans son coin. Si tu pouvais essayer d'être un peu moins exubérante…

— Je ne suis pas exubérante, se défendit Ambre. Si je pouvais faire cesser tout ça, je ne m'en priverais pas.

— L'été approche à grands pas.

Une note menaçante teinta le filet de voix de l'ombre.

Ambre déglutit. Elle porta la main à sa bague. Le bijou était orné d'un fragment de flammeverre rouge, que Lionel St. George avait rapporté de l'endroit où les parents d'Ambre avaient été assassinés. Il provenait sans doute de son père naturel.

La jeune fille avait besoin de s'éloigner de l'ombre, d'aller quelque part où elle pourrait cogiter, planifier, comploter. Trouver ainsi le moyen de se tirer du pétrin était sa spécialité.

Elle craignait toutefois que ce pétrin-là soit sans issue.

— Lionel ? lança une voix derrière la porte du bureau. Quelle est cette odeur immonde ? Encore l'une de vos expériences ?

La voix était celle d'une dame âgée, sans doute une professeure.

— Oh, non ! souffla Ambre. Que faire ?

— Comment veux-tu que je le sache ? répliqua l'ombre d'une voix irritée.

Cette ombre était celle de Lionel St. George, ou du moins l'avait-elle été. Une fois séparées de leurs propriétaires, les ombres devenaient des êtres à part entière. L'ombre dans le coin du bureau était tatillonne, guindée, parfois menaçante, mais derrière ses airs grincheux, elle semblait apprécier Ambre et son père. Ambre regrettait parfois que son père se soit détaché de son ombre. Cela n'avait pas été un acte volontaire mais, comme d'habitude, le fruit d'une expérience qui avait mal tourné.

Par chance, Lionel avait réussi à ensorceler son ombre avant que celle-ci puisse s'enfuir. Ambre n'avait aucune idée de ce qui se serait produit s'il avait échoué. Chaque fois qu'elle interrogeait son père, il haussait les épaules et changeait de sujet.

— Lionel ?

La porte s'ouvrait.

Ambre sauta par la fenêtre ouverte, laissant l'ombre en plan.

Elle atterrit dans un rosier, qui se vengea de l'intrusion en lui arrachant son autre manche. Un cri jaillit du bureau, mais Ambre courait déjà, s'enfonçant dans le crépuscule qui enveloppait les murs de pierre tapissés de mousse de l'université. Un coup d'œil derrière elle lui montra que l'incendie n'avait pas détruit que le bureau de son père. Elle avisa un trou noirci dans le toit et la statue située sous la fenêtre – Beatrice August, découvreuse de l'oragomancie – entièrement calcinée.

Ambre força l'allure, sans se soucier de la direction dans laquelle elle allait. Elle voulait simplement prendre le large.

Chesterfield se dressait au sommet d'une colline artificielle au cœur de la ville, près de la Tamise, à l'ouest de la Tour de Londres. Depuis plus de cinq cents ans, cette colline offrait aux oragomanciens de l'université le point de vue idéal d'où repérer les orages. Ambre traversa la roseraie, dépassa l'observatoire. Ses pas ne rendaient aucun son sur les dalles de l'allée. Dans chacune, on avait soigneusement gravé la devise latine de Chesterfield : *Magicae et Scientia*. La formule surmontait un livre ouvert, d'où s'élevait un nuage noir. La magie et la science, les deux forces qui façonnaient le monde.

Ambre préférait la science. Elle pouvait passer des heures à examiner des grains de poussière au microscope, ou à étudier la formation des canyons ou les créatures étranges des fonds marins. Plus tard, elle voulait être zoologue, et elle avait commencé à s'y préparer en mémorisant chaque semaine une nouvelle espèce tirée de l'*Abrégé de biologie exotique* de Takagi. Elle s'efforçait de ne pas songer aux risques que son inflammabilité faisait peser sur ses chances de conserver un emploi.

Devant elle, un groupe d'étudiants discutaient à la lueur d'une lanterne. D'ordinaire, Ambre les aurait évités, mais ce soir elle traça sa route, les bouscula sans prêter attention à leurs réactions. Une de ses ailes invisibles frôla un jeune homme, qui porta la main à son bras comme s'il avait senti un insecte. Sans qu'Ambre comprenne pourquoi, cela ne fit qu'intensifier ses larmes.

Elle s'arrêta enfin à l'ombre de la bibliothèque, elle aussi voilée de lierre. Là, elle déploya ses ailes et s'éleva dans le crépuscule.

* * *

La bibliothèque possédait un toit en flèche à la pointe duquel Ambre aimait se percher à califourchon, telle la cavalière d'un cheval prêt à bondir jusqu'au ciel.

L'air nocturne était chargé de l'odeur des vieilles pierres mêlée à celle de la magie (cette dernière dégageait une senteur humide et évoquait la couleur violette). Seule Ambre la percevait : les humains

comme les oragomanciens, y compris son père, y étaient insensibles. Elle s'enivra de ce parfum, l'odeur de chez elle. Londres s'étirait sous elle, séparée en deux par les eaux argentées de la Tamise, parcourue de tentacules de fumée. Des bateaux cerfs-volants écumaient les canaux. Leur pont avait les dimensions d'un voilier ordinaire, mais chacun disposait d'une demi-douzaine de voiles aussi hautes que des immeubles, dont les couleurs vives rappelaient à Ambre les papillons. Une rangée de sous-marins à paroi de verre, arrimés à Bankside, attendaient les passagers à destination de la France, de l'Irlande ou d'ailleurs. Les étoiles semblaient si proches qu'Ambre avait la sensation de pouvoir les cueillir comme des baies.

Elle songea au jour où son père l'avait emmenée visiter les monts du pays de Galles ; là-bas, les étoiles avaient brillé encore plus fort. Lionel et elle avaient fait des feux de camp, chassé l'hermine et volé si haut dans le ciel qu'un lacis de givre s'était formé sur la peau de la fillette. Son père l'emmenait rarement dans ses voyages – la chasse aux orages magiques était une occupation dangereuse – mais ces fois-là, ils passaient de merveilleux moments.

Ambre porta son regard sur l'université avec une tendresse gloutonne. Les flèches des toits, les allées pavées à l'ombre des vieux arbres… Chesterfield était séparée en deux facultés : la faculté scientifique des Perséides et la faculté magique des Chouettes. Entre les deux s'étirait une longue promenade flanquée de statues de magiciens et scientifiques célèbres. Ambre contempla les résidences des professeurs, une rangée de majestueux bâtiments en pierre où elle occupait un appartement coquet avec son père. À côté, elle aperçut le pont des Plaintes, les jardins botaniques et le bois des Lectures, un verger de marronniers où les étudiants aimaient se prélasser, étudier et se livrer à des batailles de marrons. Ambre en avait secrètement déclenché plusieurs. Elle aimait grimper à ces arbres et projeter des missiles sur des étudiants sans méfiance, qui chaque fois s'accusaient les uns les autres.

Le bois était son coin préféré du campus, car c'était aussi là qu'on trouvait des renards, des lièvres et des orvets ainsi qu'au moins dix espèces d'oiseaux. Ambre pouvait rester assise des heures à la cime des arbres, à observer les chouettes chasser les souris, lesquelles se disputaient des terriers, ainsi que tous les autres petits drames qui composaient le quotidien des bois. Elle aimait les animaux ; contrairement aux humains, elle leur trouvait quelque chose d'apaisant.

Quand elle n'était pas dans le bois ou plongée dans un livre, Ambre passait le plus clair de son temps à arpenter l'université en flottant dans le vide telle une sylphe, tirant parti de ses nombreux recoins, vergers et passages secrets. Elle préférait ne pas être vue,

c'était plus sûr ainsi.

Des cliquetis de griffes lui parvinrent, ainsi qu'un « Maintenant ! » étouffé, lorsque Pouf bondit par-dessus une gargouille et atterrit auprès d'elle.

— Je n'ai rien à manger, déclara Ambre tandis que la chatte blanche lui reniflait les poches.

Pouf pressa ses pattes sur la cuisse d'Ambre.

— Chaud ! exigea-t-elle.

Ambre posa la chatte sur ses genoux. Une brise fraîche soufflait ce soir-là, un vrai soulagement, tant sa peau la brûlait encore. Si le feu ne lui causait pas de désagréments – hormis au niveau des cheveux – il n'en était pas moins désagréable de s'embraser tel un Phénix maladroit. Ambre stressait autant que l'ombre dans le coin, à l'approche de l'été.

Les minutes se changèrent en heures, mais Ambre demeura immobile. Elle contemplait la Tour de Londres, où sa tante Myra (cadette et unique sœur de Lionel St. George) avait autrefois été emprisonnée. Des minuscules lumières dansaient le long des rues à mesure que les allumeurs de réverbères achevaient leur travail. Elle se demandait jusqu'à quand elle pourrait demeurer sur son perchoir. Peut-être n'en redescendrait-elle jamais. Elle resterait sur ce toit jusqu'à ce que le vent et la pluie la transforment en gargouille. Les oiseaux se poseraient sur ses ailes (les oiseaux n'étaient pas dupes de la magie), nicheraient dans ses cheveux, et la mousse envahirait peu à peu ses jambes.

Ses pensées furent interrompues par de drôles de battements : son père apparut dans le vide. Lionel St. George portait son manteau de vol, tissé de plumes de corbeau telle une aile gigantesque. Ses cheveux ondulés étaient comme d'habitude en bataille et peut-être davantage encore, à cause du vent qu'il avait invoqué.

À trente ans, Lionel n'était guère différent du jeune homme qu'il était à dix-huit ans, taches de rousseur comprises, hormis les cernes sous ses yeux. C'était là un trait commun à tous les oragomanciens, qui passaient une bonne part de leur temps à chasser les orages d'un bout à l'autre du pays. Comme tous ses semblables, Lionel luisait légèrement aussi, telle une pièce de monnaie exposée au soleil, alors que ses yeux brillaient dans le noir, pareils à ceux d'une créature des bois.

— Te voilà ! s'exclama-t-il en se posant à côté de sa fille.

Mais son enthousiasme s'envola quand il se rappela qu'il était censé la punir pour être une fois de plus montée sur le toit.

— Ambre, euh… je ne crois pas que…

— Excuse-moi, se hâta-t-elle de dire. Je n'ai rien à faire ici. Je ne recommencerai pas.

Visiblement soulagé, Lionel embraya :

— Oui, voilà. Tout à fait. Bien, bien.

— Tu rentres tôt, observa Ambre.

Un sentiment d'appréhension s'infiltrait en elle. D'ordinaire, quand son père rentrait de voyage, c'était l'occasion de faire la fête. Pas cette fois.

Le visage de Lionel s'illumina.

— Oui, confirma-t-il. J'ai rattrapé l'orage plus tôt que prévu. Ç'a été un voyage fort productif.

Il crépitait presque de magie : l'orage avait dû être particulièrement puissant, peut-être un de ceux qui rôdaient au-dessus de l'Atlantique. Un papillon de nuit voleta autour de sa tête, attiré par l'énergie. Lionel l'observa d'un œil soupçonneux.

— J'imagine que tu n'as pas encore vu ton bureau, fit Ambre.

— Au contraire, je m'y suis arrêté.

L'homme avait parlé d'une voix douce, sans une once de colère. Bizarrement, c'est ce qui la fit fondre en larmes.

— Allons, allons, la réconforta son père en la serrant contre sa poitrine. (Pouf lui glissa un sifflement au passage.) N'y pense plus, Ambre. Ça n'est pas ta faute.

— Bien sûr que si, voyons, rétorqua l'adolescente en s'essuyant la figure. Il n'y avait pas d'autre dragon dans ton bureau. Et maintenant, c'est toi qui vas avoir des problèmes.

Lionel haussa vaguement les épaules.

— Je commence à avoir l'habitude, tu sais, ma chérie. Et puis, j'avais besoin de consacrer davantage de temps à mon prochain livre…

Ambre se figea.

— Ils t'ont encore renvoyé.

— Hum… en résumé, je crois que c'est cela, oui. Même si le recteur n'a pas employé exactement ces mots-là. Je ne peux hélas pas te répéter ceux qu'il a prononcés, mais…

— Ils t'ont renvoyé, répéta Ambre. À cause de moi.

Elle éprouvait la sensation de tomber vers la ville et ses lumières.

— À cause de la statue, pour être plus précis, nuança Lionel. La toute dernière représentation de Beatrice August. Personnellement, je trouve que ce soupçon de carbonisation est bienvenu : il lui confère une pointe de style, tu ne trouves pas ? Le recteur n'a pas vu les choses de la même manière, cela dit. Cette statue n'a aucune importance, ma chérie, la réconforta-t-il en lui pressant l'épaule. Mon travail non plus. Ils finiront par me reprendre, surtout quand j'aurai fini de mettre au point mon sortilège de transmutation des cafards en chocolat ! Tout ce qui compte, c'est que tu n'aies rien.

Ambre se mordit la lèvre. Elle n'avait rien, en effet. Mais

supposons qu'elle ait fait du mal à autrui ? Supposons que, au lieu d'une statue, ce soit Pouf qui ait été carbonisée ? Ou un étudiant ? Ou que son père ait été dans son bureau pendant l'incendie ? Cette fois, la seule conséquence avait été son renvoi, mais que se passerait-il si la prochaine fois ça virait au drame ?

Elle ne pouvait permettre que cela se produise. C'était trop horrible à envisager.

— Tu avais raison, déclara-t-elle. Je ne suis pas en sécurité, ici. Surtout à l'approche de l'été. Tu devrais m'envoyer en Russie, au Groenland… j'irai n'importe où, du moment qu'il y fait froid.

Son père battit des cils, puis répondit :

— Je ne t'enverrai *nulle part*, Ambre. Si j'étais en mesure de voyager, nous pourrions partir ensemble. J'ai toujours voulu visiter le Canada, pas toi ? Les ours blancs ! Les aurores boréales ! Je ne suis malheureusement pas autorisé à quitter le pays en ce moment. La police a réagi de façon excessive et un peu puérile, sur ce coup-là…

— Nous devons faire quelque chose, insista Ambre. Les épisodes sont de plus en plus fréquents.

Silencieux, son père baissa les yeux, mais pas avant que la jeune fille ait vu une ombre passer sur son visage. Lionel St. George n'avait pas le sens pratique, voilà le problème. À elle d'en avoir pour deux.

Ambre contempla la Tour de Londres, au loin. Des lumières brûlaient dans la partie où sa tante avait été emprisonnée. Une idée lui vint.

— Et si j'allais vivre avec Tante Myra ?

Son père cligna de nouveau des yeux.

— Myra ? répéta-t-il.

— Elle dirige bien la station de recherche scientifique, non ?

— Ambre… La station de recherche de Tante Myra se trouve en *Antarctique*.

— Mais ça serait parfait, insista la jeune fille. Je ne risque pas trop de prendre feu, au pôle Sud. Et j'aimerais découvrir sur quoi portent ses recherches.

Son père grimaça. Comme chaque fois qu'il était question de sa sœur, ce qui était rare. Ambre n'avait jamais rencontré sa tante. Celle-ci se rendait parfois à Londres, mais son frère ou elle-même étaient trop occupés pour se voir. Durant son incarcération, Myra St. George avait décroché de nombreux diplômes de science par correspondance. En temps normal, on ne confiait pas la direction d'une station de recherche à un repris de justice mais, comme Lionel l'avait dit un jour, les scientifiques ne se bousculaient pas pour aller passer des mois dans la partie la plus froide et la plus lointaine de l'Empire britannique.

— Ce ne serait pas convenable, argumenta-t-il. Ta tante Myra est une voleuse.

— Une voleuse repentie, d'après sa dernière lettre, objecta Ambre. (Son père avait laissé traîner ladite lettre, comme il le faisait avec à peu près tout.) Elle jure qu'elle n'a rien volé depuis son départ pour l'Antarctique.

À part, Ambre tempéra cette performance en se rappelant qu'il n'y avait rien à voler en Antarctique. Mais sa tante lui avait fait très bonne impression, malgré son usage un peu abusif des points d'exclamation.

— Je ne lui fais pas peur, au moins ? voulut savoir Ambre.

— Du tout, lui assura aussitôt son père. Elle sait que tu n'es pas comme dans les histoires.

L'adolescente se mordit la lèvre. Les histoires, justement, racontaient que les dragons étaient des tueurs sadiques qui chassaient pour le plaisir et s'amusaient à démembrer leurs victimes. Elle-même se réjouissait de ne pas correspondre à ce portrait, sans toutefois en comprendre la raison. Le sort que son père avait jeté avait modifié son apparence, pas son *essence*. Son absence d'appétit pour la chair humaine, entre autres, était un mystère autant pour elle que pour son père. Cela dit, celui-ci rappelait parfois que personne ne savait grand-chose sur les dragons. Les dragons de feu étaient une espèce éteinte. Ambre en était le dernier spécimen vivant.

Elle perçut un petit pincement au cœur, sensation familière, comme l'écho d'un rêve à moitié oublié. Ambre aurait été terrorisée, face à un dragon. Pourtant, une petite voix lui soufflait : « Qui étaient-ils ? » Puis : « Qui suis-je ? »

Elle enserra Pouf entre ses bras.

— Queue ! glapit la chatte.

Lionel lui pressa l'épaule.

— Rien ne t'oblige à partir, ma chérie. Je cherche toujours le moyen d'empêcher ces phénomènes. Je suis certain de toucher au but.

Ambre réprima un soupir. Son père tentait de l'empêcher de prendre feu depuis des années, sans qu'aucune de ses tentatives ne porte jamais ses fruits. Le défaut du sortilège originel était délicat à identifier. Des imperfections, il en avait compté plusieurs, comme en témoignaient les ailes d'Ambre. Pour une raison indéterminée, celles-ci avaient refusé de se transformer avec le reste de son corps. Les premiers jours, elle avait été un bébé ailé, au grand dam de la sage-femme qui l'avait examinée. Alors, après l'échec du sortilège originel, et ne tenant pas à rendre à Ambre sa forme de dragon (ce dont il n'aurait pas été capable non plus), son père avait jeté un sort d'invisibilité sur ses ailes. Celles-ci étaient toujours là, ce qui obligeait l'adolescente à éviter les foules et les accolades avec les inconnus. Mais n'aimant ni les unes ni les autres, celle-ci s'en accommodait bien.

— Trêve de grands discours, décida enfin son père. Descendons

de ce toit avant que les bibliothécaires ne fassent des histoires.

Ambre lui emboîta le pas, un tourbillon de pensées dans le crâne. Une résolution se forma au creux de son ventre, telle une pierre. Si son père refusait d'agir pour se protéger d'elle, ce serait à elle de prendre les choses en main. D'une façon ou d'une autre, elle ne prendrait plus jamais feu.

Deux
L'Orphée

Les dragons de feu ont donné naissance à de nombreuses légendes. Parmi celles-ci, la croyance selon laquelle ces bêtes solitaires passaient leur vie dans les nuages qui s'amoncellent au sommet des montagnes, et mouraient instantanément au contact de la terre.

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

Deux semaines plus tard, Ambre contemplait le demi-navire qui dominait la Tamise. Mi-sous-marin, mi-paquebot, le bâtiment possédait une coque en verre par laquelle ses passagers pouvaient admirer les fonds marins. Des hommes et des femmes quittaient le quai pour aller travailler ou faire des courses en ville. Ambre éprouva une pointe de « mal du pays ». Étrange, vu qu'elle ne l'avait pas encore quitté. Elle regrettait déjà des choses qu'elle n'appréciait même pas, comme les folles soirées des étudiants en première année de magie, ou le raton laveur irascible qui logeait dans le toit du réfectoire et que tout le monde prenait pour le fantôme du chef cuistot, tout aussi irascible.

— Voilà ! déclara son père.

Un mot qu'il prononçait souvent, ces derniers temps, et d'une voix faussement enjouée. Son regard se posa sur la jeune fille et il marmonna :

— Es-tu bien sûre de toi, Ambre ? Tu peux encore changer d'avis, si tu le souhaites, ma chérie.

L'espoir qu'elle lut sur son visage faillit la faire flancher. Et puis elle pensa à Beatrice August, au bureau de son père, au soleil printanier qui dansait sur la Tamise.

— Je suis sûre.

Lionel soupira.

— La lettre de ta tante m'a pris au dépourvu, je dois l'admettre, enchaîna-t-il. Je n'avais plus eu de ses nouvelles depuis des mois. Et la voilà qui t'invite soudain à la rejoindre en Antarctique. Elle a toujours souhaité faire ta connaissance, certes, mais je pensais plutôt que nous nous donnerions rendez-vous dans un salon de thé…

Ambre ne répondit rien. Elle avait pris l'initiative d'écrire à Tante Myra sans en avertir son père, lui avait expliqué la situation le plus diplomatiquement possible, sans employer des expressions comme « prendre feu » ou « réduire en cendres le bureau de mon père ».

Ç'avait été un pari et il s'était révélé gagnant. Tante Myra avait aussitôt écrit à son père afin d'inviter Ambre à s'installer avec elle. Une perspective qui semblait l'enthousiasmer, à en juger par la quantité de points d'exclamation qui parsemaient sa lettre, et dont certains surgissaient parfois en pleine phrase. Bien que pas emballé, Lionel avait fini par céder, après qu'Ambre l'avait longuement supplié, et il l'avait autorisée à séjourner chez sa tante jusqu'à la fin de l'été.

Il pressa Ambre contre sa poitrine.

— Au moins, tu seras là pour le banquet de rentrée. Nous organiserons peut-être une petite fête privée ! L'ombre et moi avons déjà quelques idées…

Ambre lui sourit, incapable toutefois de le regarder en face. Elle ne comptait pas revenir à Londres tant qu'elle serait une menace. Elle refusait de mettre en danger la vie de son père, ou celle de Pouf. Ou de n'importe qui d'autre.

Par conséquent, cela signifiait selon toute probabilité qu'elle ne rentrerait jamais.

Elle ne voulait pas partir. Elle avait l'impression de s'enfuir. Mais que faire d'autre ? Ambre sentit une vague de colère impuissante monter en elle, une sensation de plus en plus familière. Elle ne savait pas contre qui ou contre quoi elle était en colère ; ce qui, bizarrement, ne la faisait qu'enrager davantage. Londres allait-elle changer, en son absence ? Et Chesterfield ? Son père s'en sortirait-il sans elle ? À trop s'absorber dans ses expériences, il lui arrivait parfois d'oublier de manger.

— Ta tante semble penser que tu vas te plaire en Antarctique, déclara Lionel de mauvaise grâce. Elle affirme que c'est une région sauvage… et tranquille. Un peu comme toi, je dirais.

Ambre ne put se retenir de sourire.

Il ajouta un ton plus bas :

— Je vais trouver un moyen, Ambre. Tout est ma faute. Si je ne m'étais pas précipité pour jeter ce maudit sort…

— Ce sort m'a sauvé la vie, coupa-t-elle.

Elle ne supportait pas que son père parle ainsi. Cela lui donnait l'impression qu'il avait commis une erreur en l'adoptant, même si elle savait pertinemment qu'il n'en pensait rien.

— Et ça n'est pas comme si la chose avait déjà été tentée, ajouta-t-elle. Tu as fait de ton mieux.

Lionel secoua la tête.

— Ça ne devrait pas être à toi de me réconforter ainsi, ma fille. J'aurais dû être plus prudent quand je t'ai découverte. Mais je te promets que, à ton retour, j'aurai un remède. Je pense tenir une piste très sérieuse.

Son regard pétillait d'exaltation. Ça n'était pas la première fois

qu'il tenait ce genre de discours ; Ambre aurait bien aimé le croire, cette fois. Hélas, ces derniers temps, elle s'était mise à redouter le contraire : que les effets du sortilège s'amenuisent de plus en plus, jusqu'à se dissiper entièrement, et lui rendre sa forme de dragon. Il lui arrivait parfois de se voir métamorphosée, quand elle dormait. Dans ces rêves, elle était perdue, seule, elle planait au-dessus d'un paysage de campagne gris, ou était chassée par des archers.

Ambre ne gardait aucun souvenir de sa vie de dragon, et n'avait aucun désir d'en redevenir un. Elle frémit à l'idée de devenir une créature néfaste, maléfique. Son corps lui donnait parfois l'impression d'être un manteau qu'elle pouvait retirer ou perdre à tout moment. Mais ce qu'elle trouverait en dessous, elle-même l'ignorait.

— Ah, ce cher vieil Eli ! lança son père en adressant des signes à un homme qui s'approchait d'eux.

Le professeur Rosenberg, un magicien, était un bon ami de Lionel, et le chaperon désigné d'Ambre pour la traversée. Affublé d'une moustache extravagante, il avait un rire sifflant, comme s'il était à deux doigts d'étouffer. Ambre l'appréciait. Contrairement à la plupart des gens, il ne s'offusquait pas des mystères. Il savait pertinemment qu'elle avait quelque chose de différent des autres personnes, mais n'avait jamais exigé d'explications à son père.

— Tu seras en sécurité avec lui, déclara Lionel.

— Tout à fait, mon ami, confirma Rosenberg.

À l'instar de la plupart des magiciens, celui-ci portait un manteau bleu nuit et s'aidait d'une canne divinatoire (capable de détecter les orages), ce qui lui donnait l'air impressionnant sur ce quai crasseux. Le professeur n'était toutefois pas oragomancien : il ne pouvait exercer la magie. Les magiciens se contentaient d'étudier cette discipline, comme un astronome étudie les étoiles. Les oragomanciens étaient tous également magiciens, mais tous les magiciens n'étaient pas oragomanciens.

La foule se dispersait autour du demi-navire. Ambre essaya de s'imaginer en scientifique intrépide qui s'embarquait pour une expédition historique, et se demanda si les scientifiques intrépides avaient eux aussi l'impression d'avaler un seau de cailloux au moment du départ. Son père la serra une dernière fois contre son cœur ; Ambre huma l'odeur familière de son manteau, mélange de magie et de biscuits au gingembre. Puis elle se força à sourire piteusement et prit la main du professeur qui l'entraînait sur la passerelle.

* * *

Ambre plissait les yeux pour percer le brouillard givrant. L'*Orphée* venait de traverser un orage (un orage ordinaire) et le vent charriait

encore un écho de sa fureur. La coque du navire ballotait contre les blocs de glace qui flottaient alentour. Ambre portait un manteau de laine et un bonnet, bien qu'elle n'ait besoin ni de l'un ni de l'autre. Le manteau était neuf et, comme ses robes, avait subi un sortilège afin de laisser passer ses ailes. Dans sa poche, elle transportait un fragment de dalle des allées de Chesterfield ; elle s'était dit que partir serait moins douloureux si elle emportait un morceau de chez elle. Elle pressa le fragment jusqu'à ce que l'inscription *Magicae et Scientia* s'imprime dans sa paume.

Devant elle, quelque part dans la brume, se trouvait l'Antarctique.

Ambre frissonna, mais pas à cause du froid. Le vent glacial était un délice sur sa peau. Les marins qui s'affairaient sur le pont étaient quant à eux emmitouflés sous tant de manteaux et d'écharpes qu'on doutait presque qu'ils soient humains.

Ces trois semaines à bord de l'*Orphée* lui avaient semblé interminables. Elle aurait aimé monter sur le pont, les jours où ils faisaient surface, mais c'était beaucoup trop dangereux, en particulier lorsqu'ils franchirent l'équateur et que le soleil redoubla encore d'ardeur. Elle se réjouissait au moins de voyager dans un des demi-navires les plus rapides et sophistiqués de la marine britannique. Tous les soirs, elle s'était endormie en admirant les requins, les phoques, les raies manta et les poissons de toutes sortes qui défilaient devant le hublot de sa cabine immergée. Elle était certaine d'avoir découvert au minimum trois nouvelles espèces de méduses, qu'elle s'était appliquée à dessiner dans son carnet, au cas où elle deviendrait un jour une zoologue célèbre et publierait un ouvrage sur les cnidaires. Elle s'efforça de noyer sa tristesse dans la lecture, mémorisa plusieurs pages de l'*Abrégé* de Takagi : celles consacrées au guépard, à la chimère crénelée, au tamia des montagnes, ainsi qu'à trois types de mésanges (à tête noire, à col gris et africaine).

Elle se demandait s'il y aurait d'autres enfants, à la station de recherche. Elle n'était pas à l'aise en leur compagnie. Elle les trouvait bizarres, aussi chaotiques et bruyants qu'un orage magique, toujours à crier, à courir en tous sens dans leurs jeux dénués de vraies règles. Elle n'avait naturellement pas une grande expérience des humains de son âge. Eu égard au risque qu'elle mette le feu à ses camarades de classe, Ambre n'avait jamais fréquenté l'école.

Elle visualisa Chesterfield, perchée sur sa colline ; sa petite chambre et l'appui de fenêtre sur lequel elle aimait se blottir. Que pouvait faire son père, à cette heure ? Et Pouf, somnolait-elle dans son coin favori, sous le lit d'Ambre ?

Son mal du pays empira. Ça lui faisait l'effet d'avaler de la glace.

— Pressée de découvrir l'Antarctique, on dirait, prononça une

voix derrière elle.

Celle de Jack, le second, un grand Américain squelettique affublé d'un sourire permanent. Il s'approcha de la rambarde.

— Oui, confirma la jeune fille.

Elle avait remarqué que le meilleur moyen d'écourter une conversation non désirée consistait à approuver tout ce que disait son interlocuteur.

— Nerveuse ? demanda Jack en l'examinant. Ça peut arriver, quand c'est la première fois. Mais quand on a un papa célèbre comme le tien, c'est étonnant.

Ambre ne voyait pas bien le rapport entre avoir un père célèbre et être une voyageuse nerveuse, mais bon… la plupart des gens admiraient Lionel St. George et cherchaient à orienter la conversation vers lui chaque fois qu'ils parlaient à sa fille.

— Je suis un peu nerveuse, oui, convint cette dernière.

L'homme lui donna une tape dans le dos. Elle écarta son aile de justesse.

— Normal. C'est un endroit étrange, attention. L'autre bout du monde, quand même. Je suis officier de l'Empire depuis toujours, j'ai visité des régions que tu n'imagines même pas, mais quand on vient par ici, je préfère rester sur le pont.

— Pourquoi ? le relança Ambre. Ça n'est jamais qu'une immensité de neige et de glace, non ?

Le second l'observa longuement avant de répondre :

— La neige et la glace, oui, ça ne manque pas. On frôle la surdose, même. Il y a de quoi rendre maboul.

Ambre plissa le front. Elle avait une petite expérience de la neige – une dizaine de centimètres par an à Londres, juste assez pour donner à la ville une allure de gâteau glacé pendant quelques heures, le temps que la suie s'y mêle et que les sabots la malaxent. Elle ne voyait pas en quoi cela pouvait rendre qui que ce soit maboul.

— On t'aura sûrement prévenue au sujet des dragons ? reprit Jack. On est presque en été – en hiver, donc, ici –, alors ils repointent le bout de leur nez.

Ambre frissonna. Les immenses terres gelées de l'Antarctique abritaient la dernière colonie de dragons connue au monde. Les dragons de glace, des créatures insaisissables et étranges qui soufflaient la glace au lieu du feu. Ambre doutait d'apercevoir la queue d'un (les dragons de glace évitaient les humains avec la même habileté que les léopards), mais la possibilité l'emplissait de crainte et d'exaltation. Allaient-ils la reconnaître ? La considérer comme l'une des leurs, ou comme une ennemie ?

— Pas de panique, les dragons ne s'approchent jamais de la station de recherche, enchaîna le second avec un soupir. Dommage

que la reine interdise la chasse, dans le coin. Plus jeune, je me serais bien essayé à la chasse aux dragons. Plutôt excitant, comme métier, tu ne crois pas ?

— Non, répliqua Ambre.

Jack fit une drôle de tête.

— Qu'est-ce que tu as, là ? demanda-t-il.

Ambre tressaillit. Elle tripotait nonchalamment sa bague avec le flammeverre. Elle fourra aussitôt sa main dans sa poche.

— Oh, ça… c'est juste, euh…

— Ne fais pas la timide, petite, s'esclaffa le marin. Je sais reconnaître le flammeverre quand j'en vois. Je n'en ai jamais possédé, bien sûr, ça me coûterait des années de solde ! Un petit cadeau de tes parents, pas vrai ?

Ambre se contenta de hocher la tête.

— À ta place, je ne le montrerais pas trop. Les voleurs, tout ça. Avec l'équipage, tu es tranquille, mais tu vas croiser de drôles de spécimens à la station. Ce genre d'endroit attire tous ceux qui ne trouvent pas leur place ailleurs, si tu vois ce que je veux dire. Je me rappelle la première fois où…

— Ohé ! lança une voix. On approche de la baie du Grand Ennui ! Tout le monde à son poste pour l'accostage !

Ambre sursauta. Des marins passaient dans son dos, s'appelaient entre eux dans leur jargon aussi incompréhensible que la langue des oiseaux. Jack se dirigea vers le gréement, son sourire remplacé par un rictus de concentration. La brume s'écartait, et Ambre le vit enfin.

L'Antarctique.

La jeune fille retint son souffle. C'était un monde en noir et blanc qui dominait la mer. Le littoral se composait de montagnes de roche noire repliées les unes sur les autres comme des bras croisés, et couvertes de glace et de neige. À perte de vue.

L'adolescente n'avait jamais quitté Londres, où tout paraissait toujours bondé : les rues sinueuses, le méli-mélo des toits et des cheminées. L'air lui-même sentait le cheval ; la fumée et les effluves des boulangeries. Elle avait du mal à croire qu'elle se trouvait toujours sur la même planète ; il lui semblait plutôt que le navire avait franchi le portail du royaume des fées.

Ambre rêvait parfois de ces choses-là, et aurait bien voulu les partager avec quelqu'un. Son père était hélas presque toujours en voyage ; quant à l'ombre dans le coin, elle était généralement trop bougonne pour discuter. Ambre aurait tant voulu avoir un compagnon de son âge. Pas un enfant humain, naturellement. Quand elle y pensait, elle s'imaginait chaque fois un autre dragon, lui aussi métamorphosé en petit garçon ou petite fille, comme elle. Si seulement son père avait trouvé deux œufs, ce fameux jour, dans les

montagnes galloises ! Elle se demandait souvent à quoi aurait ressemblé cet enfant dragon. Aurait-il eu, lui aussi, des ailes voire une queue invisibles ? On pouvait aller loin, dans l'existence, avec une queue invisible.

L'*Orphée* faisait route vers une baie dotée d'une petite plage enneigée, garnie d'une grappe de ce qui ressemblait à des huttes individuelles. Une silhouette sortit alors d'une de ces structures, et Ambre constata qu'il s'agissait en réalité d'immenses entrepôts en bois. Dans cette vaste toile de neige et de glace, sans arbres ni rues bordées de maisons maculées de suie, il était difficile d'évaluer les distances.

Un banc de glaces flottantes, aussi grand qu'un pâté de maisons, érafla la coque du navire dans un concert de cris. L'*Orphée* était un bâtiment gigantesque, dont la proue était équipée de mortiers capables de couler une petite flotte. Pourtant, il était vulnérable au redoutable paysage marin de l'Antarctique. Ambre vit le capitaine Llewelyn en personne se mettre à la barre pour manœuvrer le demi-navire dans ce labyrinthe de glace, ses yeux gris et calmes plissés sous la concentration.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Ambre à personne en particulier.

La brume se levait à l'est, révélant une rangée de falaises vertigineuses. Au sommet de l'une d'elles se dressait une forteresse de pierre, nappée de givre scintillant.

— C'est un château, révéla un marin.

— Ah bon ? s'étonna-t-elle.

Hélas, l'homme ne comprit pas plus son sarcasme que l'ombre dans le coin.

— Je voulais dire, qu'est-ce qu'il fait là ?

— Tu ne pensais tout de même pas que le prince squattait chez les scientifiques, dis ? Il a fait venir toutes ces pierres de France. Ça a pris dans les dix ans. La plupart des bateaux qui les transportaient ont sombré corps et âme, même ceux qui étaient protégés par la magie. Ce qui ne l'a pas découragé pour autant.

Ambre savait que le prince d'Antarctique était un dénommé Cronus, cinquième enfant de la reine Victoria, elle-même véritable monarque de l'Antarctique comme du reste de l'Empire britannique. Cronus, qui n'était doué pour rien d'autre que la recherche scientifique et n'avait pour ainsi dire aucune chance de monter un jour sur le trône, avait par conséquent été envoyé régner sur la partie la plus lointaine et, aux yeux de la noblesse, la plus inutile de l'Empire. Les Britanniques n'avaient conquis l'Antarctique que pour en priver les Espagnols et les Allemands, raison qu'Ambre jugeait puérile. Toutefois, elle supposait que, en tant que dragon, elle ne comprendrait

sans doute jamais les pensées des rois et reines humains.

— Le prince Cronus est au palais, en ce moment ? demanda-t-elle.

— M'étonnerait. On ne le voit pas souvent. Il préfère sa propriété de campagne dans le Devon, ses chiens de chasse et ses bateaux cerfs-volants. En général, c'est le prince Gideon qui occupe le château.

— Le prince Gideon ?

— Le fils cadet du prince Cronus, expliqua le marin. Le futur maître de l'Antarctique !

D'un mouvement du bras ironique, il désigna la mer et la glace. Ambre estima qu'il ne devait pas porter ces princes dans son cœur.

— À ce que j'ai entendu dire, c'est un rat de bibliothèque, ajouta l'homme.

Il avait prononcé l'expression « rat de bibliothèque » avec un sourire mauvais, ce qui le rendit aussitôt antipathique à Ambre, tout en piquant sa curiosité à propos du prince. Elle scruta le château. Une belle construction austère, complètement déplacée dans ce désert blanc. Les drapeaux flottaient mollement aux tourelles, petites flaques de rouge et de bleu.

Elle se demandait quel genre de garçon était le prince Gideon. Elle l'imaginait à la fenêtre de son château de glace, entouré de livres, en train de contempler le navire qui arrivait. Elle se sentit proche de lui : ce prince devait comprendre ce que signifiait la solitude.

Mais la jeune fille se ressaisit soudain. Gideon avait une légion de serviteurs à disposition, ainsi que des appartements au palais de Buckingham, qu'il pouvait regagner quand ça lui chantait. Non, ils n'avaient rien en commun.

La brume avala le château.

Un marin frôla les ailes d'Ambre, celle-ci se réfugia dans un recoin de la proue. Les cris et les courses redoublèrent ensuite, et elle se retrouva embarquée avec ses affaires dans une chaloupe. Une chaloupe qui devait la mener à terre.

Trois
La Luciole et le bouton de porte

Le tempérament féroce du dragon de feu est bien documenté. Des récits affirment que, même mortellement touchées, ces bêtes se battent jusqu'à leur dernier souffle. Voilà peut-être ce qui a inspiré à William Shakespeare ce vers célèbre : « Ne viens pas entre le dragon et sa colère. »

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

Le cœur d'Ambre martelait sa poitrine tandis que la jeune fille cheminait sur le quai étroit, qui tanguait sous ses pieds. Une forte houle l'obligea à empoigner la rambarde. La mer était du gris le plus profond, le plus foncé ; quant à la terre, elle n'était que neige et ombre. Ambre avait l'impression d'évoluer dans un daguerréotype d'une autre planète. Puis elle s'engagea sur une plage rocailleuse et fit son premier pas en Antarctique. La neige, tassée et glissante, faillit lui faire perdre l'équilibre.

Elle n'eut toutefois guère le temps de s'émerveiller : le professeur Rosenberg parut derrière elle et l'incita à poursuivre sa route en tapotant la neige de sa canne divinatoire.

— Est-ce la station de recherche ? demanda l'adolescente en observant les entrepôts miteux.

Elle poussa un soupir de soulagement quand l'homme secoua la tête.

— Ici, c'est Port Crépuscule. Suis-moi, et ne parle à personne, mon enfant.

Ambre s'étonna de cette recommandation, jusqu'à ce qu'elle distingue mieux les individus qui traînaient alentour. Certains avaient sans surprise la mine rude de marins alors que d'autres, la mine aussi rude, semblaient *riches*. Par expérience, Ambre savait que c'était là un mauvais alliage. Il n'y avait que des hommes, hormis deux femmes vêtues d'énormes manteaux blancs qui, après un examen plus attentif, se révélèrent être des peaux d'ours, tête comprise. Le flammeverre brillait aux cous, aux poignets et aux doigts dans toutes ses teintes, du jaune citron au rouge cramoisi. Plusieurs hommes avaient à l'épaule un fusil ou un arc.

Ambre interrogea Rosenberg :

— Qui sont ces gens ?

— Des chasseurs de phoques, j'imagine. La vie est dure, ici, cela saute aux yeux.

— On vient s'engager, le suiveur d'orages ? lança un homme au professeur.

Affalé sur un tonneau, le fanfaron avait une crinière roussâtre et le menton pointu. « Un renard bien nourri », songea Ambre.

— Plus vraiment dans la fleur de l'âge, hein ? ajouta le personnage.

— S'engager pour quoi ? murmura Ambre.

— Je l'ignore. Je suggère que nous ne leur adressions pas la parole.

Ambre scrutait les visages de tous les hommes qu'elle croisait. Elle n'avait jamais vu de chasseurs professionnels. Certains la reluquaient ; d'autres, apparemment étonnés de sa présence, lui adressaient de gentils sourires. Toutefois, ces derniers aussi lui instillèrent la peur jusque dans les os. Nombre d'entre eux arboraient des bijoux en flammeverre. Un sourire révéla même une dent rouge luisante.

Ambre se toucha la nuque à travers son écharpe. Sa cœuraille était bien là, un diamant écarlate à peu près aussi long que son pouce. La seule partie de son corps de dragon, avec ses ailes, que son père n'était pas parvenu à transformer. Mais là, mystère : contrairement aux ailes, il n'avait pas réussi à la rendre invisible. Celle-ci semblait immunisée contre la magie. En conséquence de quoi, Ambre portait une écharpe en toute saison, à l'intérieur comme à l'extérieur.

Sur le littoral, au-delà des entrepôts, Ambre repéra une pente rocheuse, que la glace et l'eau de mer rendaient glissante. Elle crut d'abord qu'elle était constellée de bosses noires et blanches. Et puis elle comprit…

— Des manchots ! s'exclama-t-elle.

En effet : des centaines de ces animaux étaient perchés là. Des manchots Adélie. Bien plus petits que leurs cousins empereurs, ils n'arrivaient pas à la taille d'Ambre. Celle-ci vit un parent entraîner son petit vers le bord de la pente. L'adulte plongea le premier dans la mer, suivi par son rejeton.

Ambre était fascinée. L'*Abrégé* de Takagi proposait des dessins de manchots, mais ces représentations étaient loin de capturer l'étrangeté de ces créatures avec leur démarche gauche (comme un bébé qui fait ses premiers pas) et leurs cris nasillards (tel un âne qui voudrait imiter un corbeau). Ambre mourait d'envie de les croquer dans son carnet.

Elle s'apprêtait à demander à Rosenberg s'ils pouvaient s'attarder là un moment, lorsqu'un coup de feu claqua.

Une explosion de plumes. Les volatiles cacardèrent aussitôt, affolés, et se mirent à courir dans tous les sens : une indescriptible pagaille noire et blanche. Ambre sentit son cœur se serrer. Elle ne voyait pas quel manchot avait été touché, du moins jusqu'à ce qu'un

des chasseurs se faufile dans la mêlée, calme comme un chat, et soulève un volatile inerte par la patte. Il se tourna ensuite vers ses deux amis qui se tenaient à l'écart, pliés de rire.

C'était l'espèce de renard du quai, dont la tignasse orange ressortait nettement sur la neige. Il se pavanait sur la plage en terrain conquis et adressa un signe de la main à Ambre et au professeur.

Le regard noir, la jeune fille aurait voulu que ce dernier soit oragomancien et puisse transformer le rouquin en insecte. Un des compagnons de cet homme épaula son fusil et visa un autre manchot.

— Stop ! se surprit à crier Ambre.

Elle se dégagea de la main du professeur et se dirigea vers le troupeau rigolard, se plantant à trois pas de l'homme. Un jeune manchot, encore couvert de duvet gris, vint pépier d'angoisse à ses pieds.

Le rouquin leva la main. Son collègue abaissa son arme. Ambre avait vu juste : c'était lui leur chef.

— Je ne pense pas qu'on nous ait présentés, déclara-t-il avec autant de politesse que s'ils s'apprêtaient à prendre le thé.

Ambre ne pouvait détacher son regard de la main de cet homme. La peau en était maculée de sang mais ça n'est pas le seul détail qui attirait l'œil. Ce personnage portait une bague ornée d'un flammeverre à chaque doigt, pouce compris.

— Lord Norfell, prononça-t-il.

Ambre plissa les paupières. Elle doutait que cet homme soit un chasseur de phoques. Il devait plus probablement s'agir d'un gentilhomme embarqué dans un tour du monde pour chasser… l'ennui. Il était courant que les riches lords et ladies aillent se promener aux quatre coins de l'Empire britannique, même si la plupart évitaient généralement les territoires polaires.

— Ambre St. George, se présenta à son tour la jeune fille.

Son aile gauche, souvent plus sensible au danger qu'elle-même, tressaillit quand elle croisa le regard de l'homme.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? demanda l'adolescente.

Lord Norfell arqua un sourcil. Il était gracieux, bel homme, et devait avoir environ le même âge que le père d'Ambre. Toutefois, une lueur de malice luisait dans son regard, que l'adolescente trouvait troublante. Il avait le visage rougi par le froid, presque assorti à sa chevelure.

— Pour nous dégourdir un peu, rien de plus, répondit Lord Norfell. Mes hommes et moi-même voulions nous divertir. (Il jeta un coup d'œil au manchot mort à ses pieds.) Il faut me pardonner : vous êtes sans doute d'un naturel sensible. Un gentilhomme devrait épargner pareil spectacle aux jeunes dames.

— J'ignore quels sont les devoirs d'un gentilhomme, répliqua

Ambre. Mais je vous saurais gré de ne plus toucher à ces manchots.

Le regard de l'homme s'illumina. Ses iris avaient le vert fangeux des algues ou des légumes bouillis. Puis il sourit, comme s'il trouvait Ambre amusante, chose qui déplut fortement à l'intéressée.

— Où vous êtes-vous procuré tout ce flammeverre ? le relança-t-elle.

Ambre n'en avait jamais vu une telle quantité sur une seule personne, et tous ou presque présentaient un aspect brut, à mille lieues de ceux que proposaient les boutiques huppées de Londres et les marchés des berges de la Tamise.

L'homme porta la main à l'un des pendentifs qu'il avait au cou.

— Ce sont des trophées.

— Les vôtres ? voulut clarifier Ambre, soudain glacée de la tête aux pieds.

— J'étais un prodigieux chasseur de dragons, en mon temps. J'ai tué vingt et une bêtes de mes mains.

Ambre ne se sentit pas la force de répondre. Son cœur cognait fort, des battements lents et lourds.

— St. George, murmura l'homme en dévisageant Ambre. Vous ne seriez pas la fille de Lord St. George, par hasard ?

Sensation étrange, d'entendre son père dénommé ainsi. Lionel avait en effet été fait baron des années plus tôt par la reine Victoria, mais il n'usait jamais de son titre, et se comportait d'ordinaire comme s'il l'avait oublié.

— Si, confirma-t-elle.

Un aveu à contrecœur, car elle pressentait que cet homme allait l'apprécier davantage si elle s'associait au mot « Lord ». Or elle ne tenait pas à ce qu'il l'apprécie. Elle voulait être son ennemie.

— Charmant, prononça Lord Norfell. Vous venez rendre visite à votre tante, j'imagine ? (Il prit la main d'Ambre dans celle qu'il avait propre, et s'inclina.) Eh bien, Miss St. George, soyez assurée que ces manchots n'ont plus rien à craindre de moi. Après tout, je suis ici pour un plus gros gibier.

Ambre se dégagea. Elle espérait que Lord Norfell n'avait pas perçu la chaleur anormale de sa main à travers son gant.

— Quel gibier ?

— Ambre ! l'appela le professeur Rosenberg.

Il se tenait légèrement en retrait, la mine sombre.

— Suis-moi, mon enfant.

— Il ne faudrait pas faire attendre tantine, conclut Lord Norfell en inclinant son chapeau, geste qui le fit paraître de nouveau sournois. Passez une belle journée, Ambre St. George.

Tandis qu'il s'éloignait, la jeune fille décrispa lentement ses mains, qui avaient formé un poing serré dans ses poches. Elle s'étonna

de l'audace dont elle avait fait preuve. Elle évitait en général de parler aux gens, et se gardait encore plus de provoquer une dispute, mais Lord Norfell l'avait proprement fait enrager.

Elle remonta le col de son manteau ; elle aurait bien voulu se rendre invisible comme à Chesterfield. Mais sa colère ne changerait rien aux faits : Lord Norfell était un gentilhomme et un chasseur de dragons. De toute évidence, il agirait à sa guise, quitte à abattre de nouveaux manchots pour tromper l'ennui.

Il n'empêche, à compter de ce moment, Ambre fit de cet homme son ennemi juré. Et si l'occasion se présentait, elle était déterminée à devenir la sienne.

* * *

Ambre et le professeur Rosenberg se remirent en marche, mais avant de pouvoir atteindre la station, ils furent accostés par un homme aux lunettes embuées et aux cheveux gris en bataille. Un scientifique, à en juger par la lunette d'approche qu'il portait en pendentif, et au mot « LUCIOLE » cousu à son veston. « Luciole » était le nom que les scientifiques donnaient à la station de recherche. L'inconnu tiqua en découvrant la canne divinatoire du professeur, fixa ce dernier d'un regard indigné et scruta les traits d'Ambre avec suspicion lorsqu'elle se présenta. Comme s'il craignait d'avoir affaire à un imposteur. La jeune fille dut prendre congé précipitamment de Rosenberg. Son chaperon lui tapota la tête et lui dit au revoir de sa voix grave.

— Ohé ? lança ensuite Ambre à l'homme qui venait de prendre sa valise et progressait à une allure folle sur la neige foulée. Vous ne m'avez pas dit votre nom. Et où se trouve ma tante ?

— Tu ne devrais pas être ici, répondit l'homme. Ton navire devait arriver samedi.

— Ça n'est pas une réponse, répliqua-t-elle.

Elle n'y était pour rien si les glaces avaient retardé l'*Orphée* de quatre jours.

L'homme tourna la tête et passa un doigt sur les verres de ses lunettes afin de pouvoir poser ses yeux bleus plissés sur Ambre.

— Mac, annonça-t-il. Tout court. Pas Macdonald. Ni Mackenzie. Ni Macbidule. Juste Mac. M, a, c. Vu ?

Ambre ne put s'empêcher de songer à ce que Jack, le second de l'*Orphée*, lui avait affirmé sur la neige et la folie.

— Je crois, oui, approuva-t-elle.

— J'ignore où se trouve Myra. Sans doute à courir à droite ou à gauche. Ça va encore la mettre en pétard, ça. Elle est venue t'attendre au port tous les jours depuis samedi. (Il plissa davantage encore les paupières.) Le ciel est rouge, ce matin. Mauvais signe. Bien mauvais

signe.

— Oh.

Elle aurait préféré que quelqu'un d'autre vienne l'accueillir. Elle se demandait si Mac la conduisait bien à la station, ou s'ils n'allaient pas errer sur la glace indéfiniment, lorsque enfin ils franchirent une crête, et la station était là.

La première impression qu'en eut Ambre fut celle d'une longue chenille métallique affalée dans la neige. La station se composait de onze hexagones accolés, chacun monté sur quatre pilotis maigres qui ressemblaient étrangement à des pattes. Un drapeau britannique avait été peint sur le milieu de la chenille, où une rampe permettait d'accéder au sol. Des lumières brillaient à plusieurs hexagones, tous criblés de fenêtres.

— Joli, hein ? murmura Mac en essuyant de nouveau ses verres.

Il commençait apparemment à se détendre.

« Joli ». Ambre n'était pas sûre qu'elle aurait employé cet adjectif. La station ne dégageait aucune élégance et, comparée aux majestueux bâtiments de Londres, paraissait plutôt moche. En revanche, elle était absolument unique et possédait un certain charme : elle donnait l'impression d'être consciente de sa laideur, mais d'être bien au-dessus de ces considérations.

Mac se tourna vers Ambre.

— Qu'est-ce que tu en dis ?

La jeune fille se mordit la langue. Elle avait un penchant naturel pour l'honnêteté : répondre autre chose que la vérité lui était aussi pénible que de contenir un éternuement. Elle était en outre incapable de mentir, hélas ! C'était peut-être un effet secondaire du sortilège qui l'avait transformée en être humain. Ou bien, comme le disait parfois son père, le mensonge était-il un pouvoir exclusivement humain : obscur, mais utile. Ambre regrettait parfois d'en être incapable, car cela lui attirait sans cesse des tracas.

Heureusement pour elle, Mac interpréta son silence à l'envers.

— Impressionnant, en effet, reprit-il. Moi-même, je me surprends encore à l'admirer, alors que j'y vis depuis des années. Je ne la quitterais pour rien au monde. Pas même pour un siège au Sénat de la reine !

Ambre ne l'imaginait absolument pas dans cette institution qui regroupait six magiciens et six scientifiques, en plus du Premier ministre. Le Sénat conseillait la reine, mais ses membres étaient élus. Leur pouvoir était presque équivalent à celui de la monarque. Le père d'Ambre avait plus d'une fois été approché pour se porter candidat, mais il avait toujours répondu qu'il serait incapable de faire partie d'un groupe aussi collet monté, d'autant que cela l'éloignerait de ses expériences.

Mac conduisit Ambre au tout dernier hexagone. La station avait apparemment été conçue pour que les scientifiques puissent la démonter et la déplacer à leur guise. Les fenêtres, expliqua vaguement Mac, avaient été renforcées par magie grâce à l'oragomancie. Voilà qui piqua aussitôt la curiosité d'Ambre.

— Y a-t-il des oragomanciens à la station ?

— Des oragomanciens, ici ? renifla Mac. Et à quoi pourraient-ils nous servir, petite ?

— Mais vous disiez que…

— Ce lieu est consacré à la *science*.

— Il y a pourtant un oragomancien en poste à Port Crépuscule pour faire fondre les bancs de glace marins, non ?

Un marin de l'*Orphée* lui avait expliqué qu'il serait impossible d'avoir un quai digne de ce nom en Antarctique sans l'oragomancie : la glace le broierait.

Mac fit mine de ne pas avoir entendu la question.

— La magie est strictement interdite à la station. Ne te fais pas d'idées.

— Je ne suis pas oragomancienne, se défendit-elle.

Mac lui jeta un regard soupçonneux par-dessus son épaule.

— Ton père, si. J'en ai entendu de belles sur son compte.

— Cela ne me concerne en rien. L'oragomancie n'est pas héréditaire. Elle est aléatoire, et rare.

Mac émit un bruit sceptique.

— Tout ce que je peux dire c'est que si j'aperçois des livres qui volent ou si je flaire une odeur de potion bizarre…

Ambre soupira. Elle aurait bien expliqué à Mac que la magie ne fonctionnait pas de cette manière. L'essence même de toute magie résidait dans la transformation. Les oragomanciens pouvaient modifier la forme de la matière par leurs sorts, mais leurs pouvoirs s'arrêtaient là. Ils ne pouvaient déplacer des objets par leur simple volonté ni mettre au point des philtres d'amour ou autres niaiseries. Au fond, chaque sortilège se contentait de transformer une chose en une autre. Et la plupart des oragomanciens étaient tout juste capables de métamorphoser une cuillère en fourchette. Seule une poignée d'entre eux, dont son père, pouvaient accomplir des exploits plus complexes. Le sortilège qui rendait invisibles les ailes d'Ambre modifiait la façon dont les gens la *voyaient*, ou leur faculté de la voir. Ces sorts-là étaient les plus compliqués de tous et les plus dangereux. À la moindre erreur, ils pouvaient rendre fou le sujet. On considérait donc qu'ils ressortaient de la magie noire, elle-même illégale. Ou, comme le disait Lionel St. George, « techniquement illégale ».

— Bref, reprit Mac, chaque pilotis est monté sur un vérin hydraulique…

Ambre s'engagea après lui sur la petite rampe, peinte d'un jaune vif. Elle avait noté la pointe de mépris dans la voix de Mac quand celui-ci évoquait la magie. Plus de cent ans s'étaient écoulés depuis la fin du conflit qui avait opposé les magiciens et les oragomanciens aux scientifiques, et failli détruire l'Empire, mais la rancœur subsistait dans les deux camps. Voilà pourquoi Chesterfield, université à l'origine consacrée exclusivement à l'oragomancie, s'était mise à enseigner également la science. Nombre de magiciens et de scientifiques y travaillaient désormais côte à côte dans l'espoir de réconcilier les deux disciplines, sans grand succès. La science était encore incapable de comprendre la magie ; la magie était incapable de comprendre la valeur de la science.

Mac fit pénétrer Ambre dans un hexagone qui n'était guère plus qu'un couloir flanqué de portes, toutes fermées.

— Nous voilà dans l'un des dortoirs. Tu es affectée au numéro cinq, au bout du couloir, annonça-t-il en ouvrant la porte en question. Je t'avais prévenue, c'est spartiate.

Ambre ne répondit pas, trop occupée à observer les lieux. La chambre présentait une forme triangulaire étrange, du fait qu'elle se nichait dans un angle de l'hexagone. Elle était petite : un lit, une armoire. Mais un de ses trois murs était une paroi de verre, et de l'autre côté s'étiraient des kilomètres de neige, de montagne et de rochers pointus, aussi vastes que le ciel nocturne.

— C'est…, commença Ambre. C'est magnifique.

— Hmpf, grommela Mac.

Mais la jeune fille comprit que sa réaction le réjouissait. Dehors, le ciel s'assombrissait et une étoile, une seule, s'affichait sur cette toile bleu violet.

— Il est si tard que ça ? s'étonna Ambre.

— Du tout, la corrigea Mac avec un regard entendu. Ça aussi, tu vas devoir t'y habituer. Si près du pôle, à l'approche de l'hiver, nous n'avons que quelques heures de soleil par jour. D'ici deux semaines, nous n'aurons plus droit qu'à la lune et aux étoiles.

La chose ne semblait pas du tout lui déplaire.

— La salle de bains est ici, indiqua-t-il d'un geste. Je vais tâcher de trouver trace de Myra.

Ambre remarqua là encore la façon étrange qu'il avait de parler de sa tante, comme s'il s'agissait d'une créature sauvage, imprévisible, qui se laissait rarement observer. Il déposa la valise d'Ambre et s'en alla en refermant derrière lui.

La jeune fille s'assit sur le bord du lit, moelleux et garni de nombreuses couvertures. Puis elle fondit en larmes.

Il lui fallut un bon moment pour s'arrêter. L'horizon avait pris une teinte de violettes broyées. Le crépuscule avait quelque chose de

propre et de libre, en Antarctique, au contraire de Londres où les bâtiments l'estompaient quand ce n'était pas la suie et les lampadaires qui le souillaient. Toutefois, la vue avait beau être à couper le souffle, Ambre ne put l'apprécier. Elle ne voulait qu'une chose : retrouver sa petite chambre, les bruits de Chesterfield qui filtraient par la fenêtre, Pouf lovée sur son lit, son père qui marmonnait au salon.

Ambre s'essuya la figure. Lasse, elle ôta son manteau, non sans avoir sorti de sa poche le fragment de dalle et l'avoir installé sur sa table de nuit, l'inscription tournée face à elle. Elle entreprit ensuite de défaire sa valise. Mais quand elle eut sorti ses vêtements et ses livres, elle avisa une drôle de bosse au fond du bagage. Elle retira la doublure en cuir et découvrit un petit compartiment qui contenait un papier plié… ainsi qu'un bouton de porte.

Une vraie surprise, ce bouton de porte, mais Ambre n'y prêta guère attention. En revanche, elle déplia immédiatement le papier et reconnut au premier coup d'œil l'écriture de son père. *Ma chère Ambre*, lut-elle en en-tête. Les larmes l'empêchèrent d'aller plus loin.

Quand elles cessèrent, l'adolescente reprit la lecture.

Ma chère Ambre,

J'espère que ton voyage s'est bien déroulé et que tu as trouvé bon accueil à la station de recherche. Ta tante est une femme unique en son genre et, comme nous le savons, elle possède des antécédents peu banals. Je te demande de m'informer sans tarder si tu y es confrontée durant ton séjour. À l'heure où j'écris ces lignes, tu dors dans ta chambre, et Pouf me lance un regard noir depuis la bibliothèque, comme si elle me tenait responsable de ton départ imminent. J'aimerais pouvoir la détromper, mais je dois confesser que je me sens encore coupable de cette situation, ma chérie. Je tiens à ce que tu saches que j'ai les prémices d'un plan, dont j'espère pouvoir te parler lorsque tu liras cette lettre. À ce propos, je t'invite à utiliser le bouton ci-joint dans les meilleurs délais. Tu constateras qu'il s'adapte à n'importe quelle porte, mais veille à toujours le tourner vers la droite, et uniquement vers la droite.

Avec tout mon amour, comme toujours, ton père,

L. S. G.

P.-S. : Ne montre le bouton à personne, je t'en conjure. Myra m'a informé que certains scientifiques ne voient pas d'un bon œil que l'on utilise la magie à la station.

P.-P.-S. : Toutes mes excuses par avance pour le caractère bien trempé du bouton.

La lettre embaumait Chesterfield. L'université avait naturellement réengagé son père (à peine une semaine après l'avoir renvoyé, nouveau record). Ambre se leva d'un bond, s'empara du bouton de porte. Elle songea à le tester d'abord sur la porte donnant dans le couloir et s'y dirigeait déjà, quand le bouton produisit une secousse.

La jeune fille faillit le lâcher. Elle expira lentement, se rappelant

qu'elle avait découvert des choses autrement plus étranges que des boutons de porte irascibles à Chesterfield.

— Pas celle-là ? demanda-t-elle poliment afin de partir d'un bon pied avec lui.

Le bouton ne répondit pas. Ambre s'intéressa alors à l'armoire. Un meuble finement ciselé, précieux, à n'en pas douter. De ce point de vue-là, il était assorti au bouton, lui-même orné d'un motif de feuille délicat et d'un liseré d'or. Le bouton magique ne protesta pas lorsque Ambre dévissa le bouton d'origine de l'armoire – également incrusté d'or –, ni quand elle le présenta devant la vis. L'objet s'y fixa de lui-même, l'air visiblement content de lui.

Ambre marqua une pause. Le soleil était-il déjà couché, à Londres ? Mieux valait éviter d'y retourner en plein jour, ou elle risquait de prendre feu. La jeune fille tenta de calculer le décalage horaire, mais ses pensées tourbillonnaient dans sa tête. Elle décida qu'un petit coup d'œil n'aurait rien de dangereux.

Elle s'apprêtait à tourner le bouton quand des coups résonnèrent à sa porte, plus proches de l'agression que d'une requête polie. Ambre resta figée de stupeur. Quelques instants de silence, et la porte s'ouvrit violemment.

Une jeune femme déboula dans la chambre, la mine si féroce qu'Ambre recula.

— Oh, Mac, cette fois je te jure que je vais t'étrangler ! gronda Tante Myra.

Dans la foulée, elle serra Ambre contre sa poitrine, si fort que l'adolescente en fut soulevée de terre. Sous la surprise, elle se débattit. Gênant, pour une accolade. Tante Myra la relâcha à moitié et, quand les ailes d'Ambre se mirent à battre par réflexe, le déplacement d'air envoya le chapeau informe de la tante dans le couloir.

— Oh, excuse-moi, Ambre ! reprit Myra. Quelle pagaille ! J'ai passé toute la journée d'hier au port, la veille aussi, et la matinée d'aujourd'hui, mais ensuite il y a eu un incident avec les échantillons de sol, et j'ai dû…

— Oui, je sais, la coupa Ambre, refroidie par l'étreinte. Mac m'a expliqué. Ce n'est rien.

— Au contraire. J'étais censée t'accueillir, et au lieu de ça tu as eu droit à ce vieux grincheux, c'est bien ma veine, tiens !

Il y avait tant de désespoir dans sa voix qu'Ambre en resta perplexe. Elle observa pour la première fois sa tante. Myra avait deux ans de moins que Lionel et lui ressemblait énormément, avec son teint rose et sa masse de boucles dorées, encore que les siennes soient ramenées en un chignon sévère. Elle portait une tenue que l'on qualifiera de « hideuse mais comme il faut » : un tailleur-jupe gris informe, qui rappelait l'accoutrement démodé des professeurs de

Chesterfield. Chez eux, cela n'avait rien de surprenant, mais chez Myra, cette tenue détonnait avec le reste de sa personne.

— Piètre entrée en matière, reprit celle-ci, mais nous tâcherons de nous rattraper. Que dirais-tu que je te présente aux scientifiques ? Certains d'entre eux sont ici avec leurs enfants. Ils ont ton âge, super, non ? Et un bon chocolat chaud, pour aller avec ? Celui de Winston est à tomber par terre…

Ambre avait trop le mal du pays pour apprécier un chocolat chaud, et aucune envie de rencontrer d'autres enfants. Elle émit involontairement un bruit de protestation, qui surprit sa tante et l'incita à changer d'approche.

Myra parla à Ambre de la gouvernante en poste à la station et lui assura qu'elle allait l'adorer, précisant que cette dame avait remporté plusieurs récompenses à Paris pour ses méthodes d'enseignement. Quand Ambre parvint à glisser un mot, elle demanda à sa tante si elle aurait le droit de découvrir ses recherches. Des recherches qui avaient pour objet la faune de l'Antarctique, et notamment les dragons de glace. Il n'en fallut pas plus pour que Myra se lance dans une tirade sur les nombreux dangers qui la guettaient si elle s'éloignait trop de la Luciole. La jeune fille finit par comprendre qu'elle passerait le plus clair de son temps enfermée à suivre les leçons de la gouvernante primée, et ne risquait pas d'apprendre quoi que ce soit sur les dragons.

— Et si je te faisais faire le tour du propriétaire ? proposa Tante Myra, visiblement gênée par le silence de sa nièce lorsque enfin elle cessa de parler. Tu dois te poser pas mal de questions. Nous pourrions aussi discuter entre filles. Je regrette vraiment que nous n'ayons pas fait connaissance plus tôt. Certes, j'ai été un temps en… Disons que je n'ai pas été disponible pendant une bonne part de ton existence…

Ambre n'osa pas refuser encore. Sa tante la perturbait un peu, comme un vent qui changerait constamment de direction. Un dernier coup d'œil derrière elle au bouton de porte qui se pavanait sur la belle armoire, et Ambre rejoignit sa tante dans le couloir.

* * *

La station de recherche était un endroit étrange.

Les hexagones étaient reliés entre eux tels les wagons d'un train : à une extrémité de la file se trouvaient les dortoirs, puis il y avait le salon, garni d'étagères de livres et d'énormes fauteuils moelleux qui semblaient capables de dévorer leurs occupants. Tante Myra en profita pour présenter Ambre à plusieurs scientifiques : un météorologue, un entomologiste, un climatologue et deux vulcanologues. L'adolescente se serait bien détendue dans ce salon, si ses occupants ne l'avaient pas dévisagée comme une bête curieuse. Elle se demandait si cela venait

du fait qu'elle était la fille du célèbre Lionel St. George, ou la nièce de la célèbre (mais pour des raisons moins glorieuses) Myra St. George, ou des deux.

Les deux hexagones suivants abritaient une salle à manger dont les longues tables sentaient la levure et le jus de viande, ainsi qu'une cuisine dotée d'un immense garde-manger. La section principale de la station était sa bibliothèque où s'entassaient pêle-mêle rayonnages de livres, instruments scientifiques et bureaux équipés de lampes à huile. Le sol était couvert de tapis de laine précieux. Ambre contempla les lieux avec émerveillement. De dehors, la station était une masse grise bizarroïde ; à l'intérieur, on se serait cru dans un manoir. Ambre songea aux belles demeures que son père louait parfois dans les plaines rocheuses d'Irlande, où ils se rendaient chaque fois que Lionel avait besoin d'espace pour tester ses nouveaux sortilèges. Les murs étaient intégralement vitrés. Ambre avait l'impression d'être encore dans la neige et les rochers de l'Antarctique, alors même qu'elle était entourée de pendules antiques et de lanternes vacillantes.

— J'imagine que tu as faim, reprit Tante Myra. Et si nous allions dîner ?

Ambre caressait les étagères. La bibliothèque n'était rien, comparée à celle de Chesterfield, mais au moins tous les ouvrages traitaient de science, et non de vieilles théories magiques barbantes.

— As-tu des livres sur les dragons de glace ? demanda-t-elle.

— Je, euh… non, répondit Tante Myra, visiblement surprise. Il n'existe *aucun* livre sur les dragons de glace. Personne ne les a approchés d'assez près pour les étudier comme il faut.

— Je sais. L'*Abrégé* de Takagi ne les mentionne même pas. Mais toi, tu les étudies. Est-ce que je pourrais consulter tes travaux ?

— Je… eh bien, nous n'en sommes qu'au tout début. Ton père m'a dit que tu t'intéressais à la zoologie. Le professeur Wemmal planche sur une étude fascinante : la migration des baleines bleues. Il pourrait peut-être…

— Mais est-ce qu'il t'arrive de partir à la recherche des dragons ? Et si oui, pourrais-je t'accompagner ?

Sa tante s'agitait de plus en plus. Elle se passa une main dans les cheveux ; plusieurs boucles de son chignon se décrochèrent comme si elles n'attendaient que cela.

— Ce serait trop dangereux, je le regrette, Ambre. Que dirais-tu si, à la place, je te faisais visiter l'observatoire ? As-tu jamais utilisé un télescope aussi gros qu'un éléphant ?

— Non, répondit Ambre.

Une petite part d'elle-même se demandait si sa tante parlait d'un éléphant d'Afrique ou d'Asie, mais le reste d'elle-même observa que Myra s'empressait toujours de changer de sujet quand il était question

des dragons. Bizarre.

— Vraiment ?! répliqua la tante avec une surprise visiblement feinte.

Ambre doutait que grand monde se soit jamais servi d'un télescope format éléphant, qu'il soit d'Asie ou d'Afrique.

— Dans ce cas, suis-moi, enchaîna Myra. Nous allons tâcher d'apercevoir un ou deux météores !

— Mais je…, voulut objecter Ambre.

En vain, cette fois. Tante Myra s'était remise à parler à toute allure, détaillant les dernières découvertes astronomiques réalisées à la Luciole. D'un naturel déjà taciturne, Ambre se sentait telle une feuille emportée par le vent ; elle se laissa conduire dans le crépuscule.

Quatre
Montgomery tourne à gauche

Certaines populations étaient migratrices ; les dragons de feu d'Australie, par exemple, ont été aperçus jusqu'en Mongolie. Toutefois, la plupart n'étaient pas si téméraires et préféraient passer leur vie sur leurs terres natales.

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

Le lendemain, Ambre alla en classe.

Ses mains tremblaient lorsqu'elle se coiffa. Elle songea à l'expression « avoir la boule au ventre » pour dire qu'on est nerveux. Dans son ventre, elle avait carrément une dizaine de ballons de football. Et peut-être un ou deux de rugby. Elle pressa le fragment de dalle de Chesterfield, qu'elle avait fourré dans sa poche, et pénétra dans la salle de classe.

Elle n'avait jamais fréquenté d'école. Son éducation avait pour l'essentiel consisté en la lecture d'ouvrages sur des sujets divers et variés. Son père lui donnait parfois des cours particuliers sur la magie ou l'histoire, ou bien il demandait à un collègue de lui parler de ses travaux de recherche. Mais elle n'avait jamais eu de professeur à proprement parler. Elle ne savait même pas ce que les enfants faisaient en classe ; elle imaginait qu'ils devaient rester tranquillement assis à lire, comme elle-même le faisait. Elle frissonnait d'excitation à la pensée de tous les animaux et toutes les nouvelles théories scientifiques qu'elle allait découvrir ; et elle frémissait d'horreur à l'idée de se retrouver dans une salle remplie d'enfants. Les ballons rebondissaient dans tous les sens.

Ambre n'eut au final que trois camarades de classe : des jumeaux (un garçon et une fille aux visages ronds et inexpressifs et aux cheveux noirs brillants qui évoquaient à Ambre des poupées posées sur une étagère) et une fille, âgée d'un an de plus qu'elle, qui portait un nombre déconcertant de rubans dans ses cheveux. Plusieurs dizaines au moins, violets, verts et bleus, mais principalement violets. Les enfants murmurèrent leurs prénoms à Ambre, qui les oublia très vite, trop gênée par leurs regards curieux pour se concentrer. Elle en avait plus qu'assez d'être dévisagée. Chesterfield lui manquait, notamment le bois des Lectures et les nombreux passages secrets de l'établissement, où elle pouvait passer tel un fantôme.

Leur gouvernante était française, une dame soignée, à la peau foncée et aux cheveux coupés court : Mme Rousseau. Son travail

consistait à se tenir au bout de la salle et à leur raconter des choses qu'ils auraient pu découvrir dans des livres en moitié moins de temps. Tout ce qu'elle disait n'était pas intéressant, or on ne pouvait pas sauter les passages barbants. Ambre jugeait cette méthode d'enseignement inefficace. Les heures passées assise à un minuscule pupitre lui donnaient envie de s'étirer les ailes mais, dans ce cas, elle aurait bousculé un des jumeaux.

Mme Rousseau tapota du bout de sa canne une carte de l'Empire. L'Amérique britannique, le Groenland et l'Antarctique, ainsi que la pointe de l'Afrique, figuraient en rouge. Les Empires espagnol et allemand, qui dominaient l'Europe et la majeure partie de l'Amérique du Sud, apparaissaient en vert et en jaune. L'Australie aussi était en rouge, signe que cette carte était ancienne, puisque l'Empire japonais avait repris ce territoire aux Britanniques il y avait de cela plusieurs décennies. Certaines régions de l'Amérique britannique étaient en rouge clair, peut-être parce que la carte avait été établie pendant le soulèvement avorté des années 1770. Ambre ne s'intéressait guère à la géographie, même si son père avait veillé à ce qu'elle en apprenne les bases. Elle s'efforçait d'écouter Mme Rousseau, mais ses pensées s'évadaient, retournant à son dîner épuisant de la veille au soir avec Tante Myra.

Sa tante lui avait parlé sans discontinuer de la vie à la Luciole et des sujets d'étude des autres scientifiques, qui allaient des supernovas aux albatros, en passant par les volcans. En revanche, elle s'était montrée extrêmement discrète sur son propre travail. Ambre avait fini par la soupçonner de ne pas oser aborder ces questions avec un dragon « en chair et en os ». La chose devait lui paraître étrange, comme un ornithologue qui prendrait le thé avec un rouge-gorge. Le repas terminé, sa tante était partie régler une nouvelle urgence concernant les échantillons de sol, ses bottes lourdes martelant le plancher avec précipitation. Tante Myra semblait passer une bonne partie de son temps à « courir à droite ou à gauche », ainsi que l'avait dit Mac, résoudre tel problème, donner tel ordre à untel. Cette femme était un tourbillon d'énergie, et Ambre s'épuisait rien qu'à la regarder. Après le dîner, trop fatiguée pour tester le bouton de porte magique, l'adolescente s'était écroulée sur son lit et s'était endormie.

Ambre contemplait le paysage par les fenêtres de la salle de classe. Le vent balayait la glace comme un troupeau de chevaux spectraux soulevant des nuages de cristaux de glace. Le blanc des montagnes contrastait avec le bleu du ciel, et le jour déclinait déjà. Ambre avait appris que le crépuscule durait toute la nuit en Antarctique à cette période de l'année. Le ciel conservait son éclat violet jusqu'au lever du soleil. Cela était dû à l'inclinaison de l'axe de la Terre, avait expliqué ce matin-là Mme Rousseau. L'été, le « bas » de

la Terre s'inclinait vers le soleil, qui ne disparaissait donc jamais à l'horizon. À d'autres moments de l'année, il passait sous la ligne la nuit et remontait immédiatement. Mme Rousseau avait démontré le phénomène à l'aide d'un globe terrestre et d'une lanterne qui représentait le soleil.

Ambre se dit que l'école n'était finalement peut-être pas totalement dénuée d'intérêt.

— Alors comme ça, tu habites à Chesterfield ? prononça une voix. C'est comment ?

Ambre sursauta. La classe était pourtant finie : Mme Rousseau rangeait ses fiches et ses manuels dans une petite mallette. La personne qui venait de parler était la fille aux rubans. (Pendant un exercice particulièrement fastidieux, Ambre s'était amusée à les compter, afin de passer le temps. Elle était arrivée à soixante-huit.) La question étant floue, elle répondit un peu au hasard :

— C'est très vieux. Il y a vingt-deux cabinets de toilettes. Les rideaux sentent le tabac à pipe. Deux familles de corbeaux vivent dans le bois des Lectures, et sont alliées contre ceux qui nichent dans les peupliers près de l'allée.

Son interlocutrice plissa le front. Elle était mignonne, avec sa peau marron et ses longs cheveux noirs qui formaient un voile autour de son visage. Ambre eut la conviction qu'elle avait commis un faux pas, comme chaque fois qu'elle discutait avec d'autres enfants. Mais la jeune fille répliqua :

— Vingt-deux, tu dis ? Combien par bâtiment ?

Ambre prit le temps de la réflexion.

— Je ne suis pas sûre.

— Je m'appelle Nisha. Tu veux jouer avec nous ?

— Qui ça, « nous » ?

— Pas *eux*, hein, spécifia Nisha en adressant un regard noir aux « jumeaux-poupées ». Je voulais dire Mousse et moi.

— Qui est Mousse ?

— Un garçon qui vit ici.

Nisha rougit pour une raison mystérieuse.

— Pourquoi ne vient-il pas en classe ?

— Oh, il n'aime pas l'école.

Ambre n'y comprenait rien. Tous les enfants humains allaient à l'école, c'était dans l'ordre des choses.

— Et ses parents ne disent rien ? reprit-elle.

— Il n'a pas de parents.

— Tout le monde a des parents. Tu veux dire qu'ils sont morts ?

— Non, répliqua Nisha avec une certitude tranquille. Il n'en a pas, c'est tout.

Ambre se dit que la neige avait peut-être tapé sur le système de

cette fille.

— Désolée mais je ne peux pas, répondit-elle. Je dois parler à mon père.

L'idée de passer du temps seule avec deux enfants la terrorisait. De plus, elle avait passé la journée à penser au bouton de porte et n'avait qu'une envie : le tester.

Nisha lui lança un drôle de regard.

— Ton père n'est pas à Londres ?

— Ah… si, confirma Ambre, qui venait de comprendre son erreur.

Elle fut sur le point de s'en expliquer mais son père lui avait ordonné de ne révéler à personne l'existence du bouton de porte. Incapable de dire la vérité comme de mentir, elle fut réduite à conserver un silence gênant. Nisha et elle s'observèrent avec une suspicion mutuelle.

— Bon, eh bien à demain, conclut-elle d'une voix un peu trop forte.

Et elle s'engouffra dans le couloir.

Hélas, en chemin, Ambre bouscula un des jumeaux-poupées. La fille semblait monter la garde au bout de la remise.

— Bouge, la blonde ! dit-elle en repoussant Ambre.

— Tu fais quoi ? lui renvoya cette dernière, moins intimidée par la grossièreté de cette fille que par l'amabilité de Nisha.

Avec ce genre de personne, on avait moins à s'inquiéter de commettre un impair.

— Pas tes affaires, rétorqua la fille.

Et elle se décala sur la gauche pour empêcher Ambre de voir ce qui se passait dans son dos. Cela ne fit qu'augmenter la curiosité d'Ambre, qui la contourna d'un mouvement trop rapide pour la jumelle.

Elle découvrit l'autre moitié du couple accroupie derrière une étagère, le genou enfoncé dans le dos d'un garçon dont le visage lui était caché. Le jumeau tirait sa victime par les cheveux. Ambre le vit ouvrir un manuel scolaire – un de ces ouvrages si épais, et à la couverture si terne, qu'on ne peut les confondre avec rien d'autre – et l'écraser sur le crâne du garçon.

Sans même réfléchir, Ambre se jeta sur le jumeau, qu'elle bouscula violemment. Pris au dépourvu, celui-ci partit en roulé-boulé qui s'acheva contre une étagère. Son visage rond au teint de porcelaine grimaçait de douleur.

— Tu n'as rien ? demanda Ambre à l'autre garçon.

Celui-ci se rassit et la regarda, hébété. Sa lèvre était fendue, le sang dégoulinait sur son menton.

— Je crois que ça va, répondit-il d'une voix toute douce.

Il avait les cheveux d'un blond argenté, et était aussi mince qu'une ombre. Ambre estima qu'il devait avoir le même âge qu'elle, bien qu'il soit plus petit.

— Mousse ?

C'est Nisha qui venait de parler. Elle accourut auprès de Mousse et adressa un regard mauvais à l'autre garçon, qui se relevait tant bien que mal.

— Vous allez lui ficher la paix, à la fin ? Je vais le dire à Mme Rousseau, cette fois, je ne blague pas !

Les jumeaux-poupées la fusillèrent du regard ; ils dégageaient une grande violence mais n'esquissèrent pas le moindre geste d'attaque. Ambre songea aux corbeaux du bois des Lectures, qui aimaient se liguer contre ceux des peupliers pour détrousser leurs nids. Les corbeaux des peupliers, moins nombreux, ne pouvaient pas faire face. Pour l'heure, les jumeaux-poupées étaient les corbeaux des peupliers, et Nisha, Mousse et elle étaient ceux du bois des Lectures.

La jumelle cracha par terre, et son frère et elle partirent en pestant.

— Tu saignes, indiqua Nisha à Mousse.

Elle lui toucha le bras, tressaillit, puis retira aussitôt sa main. Mousse se tourna vers Ambre.

— Merci, lui dit-il.

— Oui, répondit-elle, encore à côté de la plaque.

Mousse et Nisha l'observaient, et Ambre fut prise d'un accès de panique. Elle avait passé plus de temps en la compagnie d'autres enfants en une journée qu'au cours de sa vie, et venait même d'en sauver un en intervenant dans une bataille qui, elle le pressentait, faisait partie d'une guerre plus longue et dure. Elle ne savait franchement pas quoi faire.

— Au revoir ! lança-t-elle alors en s'éclipsant.

Rentrée dans sa chambre, la porte refermée, elle éprouva une pointe de regret. Nisha et Mousse lui avaient paru gentils. Nisha, en tout cas ; elle n'avait pas bien pu jauger Mousse, qui s'était contenté de saigner durant leur rencontre. Toutefois, elle ne voyait pas ce qu'elle pourrait leur dire, si elle allait les retrouver. Devait-elle s'excuser pour son départ aussi abrupt ? Elle avait tout de même sauvé Mousse, donc des excuses ne s'imposaient pas, si ? Oh ! les enfants étaient d'un compliqué…

Et puis, quelle idée, aussi, de se mêler de leur querelle avec les jumeaux ? Cela ne lui ressemblait pas du tout. Pourtant, comme avec Lord Norfell et les manchots, un instinct qu'elle ignorait posséder avait pris le dessus.

Elle secoua la tête. Le plus simple – le *mieux*, même – était sûrement de faire bande à part, comme à Chesterfield : ne s'intéresser

qu'à ses livres et rester en dehors des affaires des autres. Si Nisha ou Mousse découvraient qui elle était réellement, ce serait catastrophique…

Ambre s'approcha de l'armoire en tremblant de curiosité. Elle ne craignait pas que le bouton lui fasse du mal, mais la magie de son père n'était pas devenue plus prévisible avec le temps, et elle redoutait un peu d'atterrir dans la jungle ou sur un astéroïde.

Elle avait décidé de traiter cet objet comme une personne et lui avait même donné un nom : Montgomery. Le bouton avait déjà tenté de s'échapper par deux fois : la veille, quand elle l'avait sorti de sa valise, puis pendant la nuit en se détachant de l'armoire. Dans les deux cas, il avait roulé sous le lit et s'était emmitouflé dans sa plus belle écharpe. Ambre n'arrivait pas à se défaire de l'impression que ce bouton ne l'aimait pas beaucoup et devait s'estimer promis à un plus beau destin.

— Bonjour, Montgomery, lança-t-elle au bouton en le tirant de sa poche. J'aimerais que tu m'aides à rejoindre le bureau de mon père.

L'objet tourna sans difficulté dans sa main, et la porte s'ouvrit.

Ambre en resta bouche bée. Derrière les vêtements suspendus dans l'armoire, elle découvrit une pièce. Un feu qui crépitait dans l'âtre, un candélabre et un énorme bureau sur lequel s'entassaient papiers, livres et plumes. L'odeur de sa maison la submergea : fumée de bois, vieux ouvrages et magie.

— Maintenant ? hésita une voix familière.

Ambre écarta ses vêtements et bascula dans le bureau de son père à Chesterfield. Pouf vint aussitôt se rouler entre ses pieds, marmonner, ronronner. Ambre la prit dans ses bras, et les ronronnements redoublèrent.

La jeune fille promena son regard alentour, si ravie que sa vision se troubla. Elle vit la pendule que son père n'avait jamais réussi à réparer, qui tournait à l'envers et qui se transformait tous les deux ou trois ans en un modèle plus ancien. En l'état, il s'agissait d'une pendule en chêne et verre, dotée d'un mécanisme à ressort, surmontée par un globe mécanique, qui avait dû faire fureur dans les années 1720. Il y avait là aussi le portrait de la mère de Lionel St. George, une femme au visage austère, morte un an avant la naissance d'Ambre. Il y avait encore les livres préférés de la jeune fille, empilés sur l'appui de la fenêtre, là où elle les avait laissés. La partie carbonisée du bureau avait été presque entièrement restaurée – son père avait dû employer une bonne dose de magie.

Le silence régnait dans l'université. On n'entendait que le crépitement du feu, le tic-tac de la pendule et le vent nocturne qui bruissait dans les arbres fruitiers de la cour. Pouf se lova dans les bras de sa maîtresse et ferma les yeux de délice.

Quelqu'un tapota à la porte. Ambre se figea. De nouveaux coups résonnèrent, et elle comprit qu'ils ne provenaient pas de la porte du bureau, mais de celle de sa chambre dans la Luciole. À en juger par leur volume sonore, elle doutait qu'il s'agisse de sa tante. Elle songea à refermer la porte de l'armoire. Mais dans ce cas, elle n'était pas certaine de savoir comment faire pour rentrer.

En fin de compte, ses tergiversations n'eurent aucune importance, car les coups cessèrent. Le visiteur avait dû se lasser.

La porte du bureau de son père s'ouvrit, et Lionel fit son entrée, une pile de livres sur les bras qui atteignait presque son nez. Il sursauta, lâcha les ouvrages. Puis son visage se fendit d'un grand sourire, et Ambre se jeta dans ses bras.

— Allons, allons, prononça Lionel. Tout va bien, ma chérie.

La chute des livres avait réveillé l'ombre dans le coin.

— On revient sur les lieux du crime, hein ? bougonna l'ombre. Pile quand il vient de réussir à chasser l'odeur de fumée des rideaux…

— Rendors-toi, vieux ronchon, répliqua le père. Ah, je me réjouis que le bouton ait rempli son office ! On ne peut jamais être sûr de rien, avec les objets magiques, surtout si on leur a affecté par accident une conscience. Pour être honnête, je ne sais pas trop comment la chose a pu se produire.

— Explique-moi comment tu as fait ? Je n'aurais pas cru qu'on pouvait créer un portail qui fonctionne sur une telle distance.

— Eh bien, il m'a fallu faire un pli dans le tissu du monde, révéla Lionel St. George. Rien de bien compliqué, puisque ce tissu est très souple. La phase critique a été de connecter ce pli à un lieu précis.

Ambre en fut tout émerveillée. À sa connaissance, aucun oragomancien n'avait jamais modifié la forme du monde.

— Je n'étais donc pas obligée de faire route par la mer pour aller là-bas, déduisit-elle.

— En fait… si. Un portail a besoin de deux portes pour être opérationnel. Une à chaque extrémité. J'aurais certes pu envoyer le bouton par la poste en Antarctique, mais la loi interdit de laisser sans surveillance les objets doués de sensation. Une plaie, mais c'est justifié, quand on pense aux problèmes liés aux perruques sauvages durant la Restauration Magique des années 1740…

Une caresse au menton d'Ambre, et il ajouta :

— Mais dis-moi plutôt comment tu vas. Ta tante te traite bien ?

La jeune fille lui expliqua tout ce qui lui était arrivé depuis son départ de Londres. Quand elle évoqua Lord Norfell, Lionel se rembrunit.

— Ne t'approche pas de cet homme, recommanda-t-il.

Ambre se mordit la lèvre au souvenir de la promesse qu'elle s'était faite de devenir son ennemie. Toutefois, celui-ci avait sans

doute déjà quitté l'Antarctique et mis le cap sur les Amériques ou l'Europe, où l'on ne manquerait pas de s'extasier devant un chasseur de dragons aussi beau et triomphant. Ses pensées s'assombrirent.

Son père parut remarquer son expression, car il lui pressa la main et enchaîna :

— Je me demande si ceci parviendra à te remonter le moral…

Il alla farfouiller dans un tiroir de son bureau et lui remit un papier déchiré.

Un dessin de dragon. Non… Ambre regarda mieux. *Plusieurs* dragons. Un croquis plutôt qu'un dessin, comme si l'artiste avait été pressé. Les dragons se trouvaient apparemment dans une espèce de salle souterraine.

— De quand date ce dessin ? demanda Ambre en s'installant dans son fauteuil préféré.

— Il a été réalisé il y a une dizaine de jours.

La jeune fille leva les yeux vers son père, qui affichait un léger sourire.

— Ce sont des dragons de glace, donc ?

— Non. Un groupe de huit dragons de feu actuellement retenus prisonniers à bord d'une péniche sur la Tamise. Ce dessin est l'œuvre d'un espion que j'ai envoyé enquêter après que les rumeurs me sont parvenues.

Ambre écarquilla les yeux. Ça n'était pas possible. Les dragons de feu étaient une espèce éteinte, elle-même en était la dernière représentante. Elle avait *toujours* été la dernière représentante. Elle détailla le dessin avidement, le souffle court.

— Le propriétaire de cette péniche est un riche marchand, poursuivit Lionel. Je crois qu'il a capturé ces dragons il y a des années – peut-être en les arrachant à leurs parents – et il les élève depuis en captivité. Il a lancé des rumeurs afin de faire monter les enchères parmi les chasseurs les plus aisés du pays. Ça me peine de le dire, mais nombre d'entre eux sont prêts à payer le prix fort pour avoir le privilège de chasser de nouveau ces créatures.

Ambre caressa le dessin. Des dragons de feu. De vrais dragons de feu vivants !

— Donc tu sais où ils se trouvent ? demanda-t-elle.

— Oui. De plus, je pense avoir trouvé le moyen de rectifier le sortilège. (Il parlait d'une voix basse et grave.) Mais pour ce faire, j'ai besoin du sang d'un dragon de feu.

Le cœur d'Ambre cognait fort. Si son père avait vu juste, il allait l'affranchir des épisodes de combustion spontanée. Plus rien ne l'obligerait à demeurer en Antarctique ; ni à redouter de blesser qui que ce soit. Elle pourrait rentrer chez elle !

Elle se pencha de nouveau sur le dessin et eut un pincement au

cœur.

— Peux-tu les acheter ? demanda-t-elle.

— Hélas non, j'en ai peur, répondit tristement Lionel. Même si j'en avais les moyens, il ne serait pas juste de les relâcher dans un monde où ils ne survivraient pas longtemps.

Ambre se mordit la lèvre. Pouf, qu'elle avait reposée, se faufila entre ses jambes en ronronnant avec insistance.

— La vraie difficulté a été de localiser la péniche, poursuivit-il. Elle se déplace souvent, et le marchand a engagé un oragomancien qui modifie son apparence tous les deux ou trois jours. Un Russe, à ce qu'il me semble… La magie russe dégage une aura que je qualifierais d'herbeuse. Sans doute à cause de tous les orages qui se forment sur les steppes…

Lionel fit le geste de chasser une mouche, et une décharge électrique jaillit de ses doigts.

— Quand vas-tu pouvoir nous mener jusqu'aux dragons ? l'interrogea Ambre.

Elle voulait voir ces créatures de ses propres yeux, c'était pour elle un besoin vital.

— Tu peux le faire, pas vrai ?

— Eh bien… Techniquement, tu en es capable aussi.

Son regard se tourna vers la porte qui reliait l'Antarctique à Londres.

— Oh ! s'exclama Ambre.

Elle se leva, regagna son armoire et dévissa le bouton, un pied dans la porte du bureau pour éviter qu'elle se referme derrière elle. Ambre revint ensuite remettre l'objet à son père.

— Je l'ai baptisé Montgomery, révéla-t-elle.

— Montgomery ?

— Oui, je le trouve un peu snob.

Lionel tendit le bouton à bout de bras, laissa la magie qui circulait dans son corps passer dans l'objet. De minuscules éclairs, aussi délicats que des toiles d'araignées, parurent envelopper Montgomery. Lionel murmura un sortilège en oragolangue, une langue rauque et gutturale qui ne ressemblait à aucun idiome humain.

— Voilà, déclara-t-il quand les éclairs eurent cessé. Tu peux l'essayer.

Il s'installa dans le canapé tandis qu'Ambre s'emparait du bouton, intriguée. Montgomery crépitait comme s'il était gorgé d'électricité statique.

— Ferme d'abord la porte avec l'Antarctique, conseilla Lionel.

Ambre s'exécuta. Puis, après un dernier regard à son père pour se rassurer, elle dévissa le bouton de la porte du couloir. Elle le remplaça par Montgomery, qui parut d'abord engourdi, comme si la magie

l'avait endormi.

— Mon espion a installé un portail dans la péniche, annonça le père. Tourne vers la gauche, cette fois, ma chérie.

— Mais tu m'as dit…

— Je sais, oui. Avant que je jette ce dernier sort, le bouton, si tu l'avais tourné vers la gauche, t'aurait envoyée dans le Labyrinthe Rouge qui sépare les mondes, un endroit fort peu recommandable, je te le garantis. Mais j'ai lié le bouton au portail de la péniche, maintenant, tu ne crains rien.

Ambre tourna le bouton d'un geste nerveux, se préparant à voir surgir une bête du labyrinthe.

Elle retint son souffle. Son armoire et ses vêtements avaient disparu. Elle avait devant elle un couloir étroit. Désert et miteux, éclairé par une simple lanterne qui crachotait contre un mur, et terminé par une étrange porte métallique.

— Ça a marché…, chuchota Ambre tandis que son père venait jeter un coup d'œil derrière elle.

— Possible, nuança-t-il. Il n'y a qu'un moyen d'en être sûr.

Le père et la fille échangèrent un regard grave, puis ils franchirent ensemble le portail.

— Ils devraient se trouver derrière cette porte, murmura Lionel en indiquant le bout du couloir. Mon espion m'assure que la première porte, celle qu'il a utilisée pour le portail, a subi un enchantement lourd. Mais apparemment, cela n'a pas posé de problème à Montgomery. Sacré champion !

Les lattes du petit couloir grinçaient sous leurs pas. Ils évoluaient sous l'eau, Ambre le sentait. Son aile gauche tressauta. Lionel plaqua une main contre la porte métallique qui rejoignait le plafond. Dans la pénombre, il avait des yeux de chat.

— Oui, je crois que nous y sommes, annonça-t-il. Cette porte est également protégée par un sort, mais un envoûtement plus simple, qui ne sert qu'à renforcer la serrure. Ils ne doivent pas craindre que des oragomanciens parviennent jusqu'ici.

Lionel murmura trois mots, et la porte s'ouvrit dans un couinement. Il avait transformé la serrure en poussière qui se déversa dans le couloir.

Une chaleur émanait du passage. Lionel rassembla son courage, puis Ambre et lui franchirent le seuil.

Ce fut comme s'ils pénétraient dans une forge. La pièce était enfumée, obscure, uniquement éclairée par un faible rougeoiement à l'autre extrémité.

Ambre avait l'impression d'évoluer dans un rêve. Les dragons sommeillaient contre le mur, et de la vapeur s'élevait de leurs nasaux. Quatre d'entre eux étaient petits (à peine plus grands que Lionel

St. George, peut-être) mais les autres étaient de vrais colosses, deux fois plus grands qu'un cheval, et plusieurs fois plus longs. Leurs corps étaient tout en courbes serpentines, leurs griffes pareilles à d'énormes poignards. Les mâles portaient des cornes évoquant les bois des cerfs, à la fois gracieuses et terrifiantes. Dans la pénombre, ils scintillaient, pareils à un océan de rubis.

Ambre retint son souffle. Un dragon était recroquevillé sur un flanc, la patte avant apparemment cassée. Une plaie sanglante lui barrait l'œil gauche, dont le globe avait été arraché. La jeune fille observa des blessures similaires sur les autres dragons, comme des traces de coups de fouet. Les plus grands spécimens ne pouvaient se dresser complètement ; des chaînes métalliques rivées au plancher les empêchaient de se déplacer de plus d'un mètre.

— Comment peut-on faire une chose pareille ? souffla-t-elle.

— Je l'ignore, répondit Lionel, la mine sombre.

— Ça n'est pas juste, murmura Ambre, à bout.

— En effet. Ce n'est pas la première fois que je constate qu'il n'y pas grande justice en ce monde.

Le père pressa l'épaule de son enfant.

— Sommes-nous vraiment obligés de prendre leur sang ? demanda Ambre.

Ils chuchotaient, quand bien même les dragons ne donnaient pas l'impression de les avoir remarqués. Certains dormaient allongés, d'autre debout comme des chevaux.

— Je ne veux pas qu'ils souffrent.

Lionel fronça les sourcils. Il scruta l'obscurité, puis tendit le bras.

À côté de la cage se trouvait une espèce de flaque d'eau. Non, pas de l'eau. Le liquide était rouge foncé, et renvoyait la lumière de façon étrange. Du sang de dragon.

Lionel sortit une fiole en verre de son manteau.

— Reste derrière moi.

Ils s'approchèrent lentement des animaux qui dormaient toujours, même si l'un esquissa un mouvement lorsqu'une latte grinça sous le pied de Lionel. Ambre et lui étaient suffisamment proches de ces créatures pour sentir leur souffle brûlant et ardent. Des marques de brûlure recouvraient le sol.

— Regarde, murmura Ambre.

Les chaînes de plusieurs dragons étaient abîmées. Le métal était râpé par endroits, comme si les bêtes l'avaient mordu.

— Tu crois que quelqu'un a remarqué ?

— J'en doute. Je ne pense pas que le propriétaire de cette péniche se soucie tant que cela de leur sécurité ou de celle des hommes qui les gardent.

Lionel s'agenouilla afin de prélever le sang. Ambre en profita

pour s'approcher prudemment d'un dragon. Elle avait du mal à croire que cette créature était bien réelle. Elle lui toucha le front d'une main tremblante, s'attendant presque à ce qu'il se dissolve instantanément, tel un mirage.

Les écailles étaient chaudes mais pas brûlantes. C'est tout ce qu'Ambre eut le temps de constater, car l'animal ouvrit les paupières.

L'adolescente se figea. Ses yeux s'embuèrent lorsqu'elle soutint le regard du dragon. Il luisait si fort ! Ces yeux étaient comme deux soleils, incandescents et dépourvus de pupille.

— Coucou, souffla Ambre.

Elle ne savait quelle réaction attendre. Le dragon allait-il la reconnaître immédiatement, ou bien paraître confus ? Elle l'observait, fascinée.

L'animal cambra le cou et poussa un cri terrible.

La jeune fille tituba à reculons, les mains sur les oreilles.

— Ambre ! lança son père en la saisissant par l'épaule.

D'autres yeux rougeoyants s'ouvraient dans la pénombre, se braquaient sur eux. Le jeune dragon tira sur sa chaîne, fit claquer sa mâchoire, gronda. Il parvint à happer un pan du manteau d'Ambre.

Sans son père, la jeune fille aurait été entraînée à portée de crocs. Mais Lionel tint bon, et le dragon dut se contenter d'un morceau de tissu. Une autre créature rugit, puis une troisième.

— Cours ! cria Lionel.

Ambre obéit. Mais lorsqu'elle se retourna, elle vit que son père était distancé. Et qu'un des dragons ouvrait grand la gueule ; le feu rougeoyait au fond de sa gorge.

— Non ! hurla-t-elle.

Elle courut se jeter entre son père et la bête. Les flammes l'enveloppèrent ; pourtant elle ne ressentit aucune douleur, et ce fut comme si une bourrasque l'avait balayée.

Elle baissa la tête : ses habits avaient été carbonisés. Ses cheveux, qui avaient un peu repoussé depuis l'incendie, aussi : tout ce qui se trouvait sous la nuque avait disparu.

Son père lui fit franchir la porte. Ils claquèrent le battant et s'y adossèrent tandis que les dragons rugissaient de fureur.

— Je ne comprends pas, haleta Ambre. Ils m'ont attaquée.

— J'en suis navré, ma chérie. Je n'aurais jamais dû t'embarquer dans cette aventure. Ces dragons ont de toute évidence appris à haïr les humains. Ils nous ont d'emblée considérés comme leurs ennemis.

Ambre eut la sensation qu'on l'avait frappée. Elle était si sûre que les dragons allaient la reconnaître, l'accueillir… Et en même temps, pourquoi ? Elle ressemblait à une jeune fille ordinaire.

Tout à coup, des cris retentirent au-dessus d'eux, puis des pas. L'équipage de la péniche devait venir voir ce qui avait dérangé les

dragons. La porte grinça et grogna derrière les deux intrus : les dragons crachaient du feu.

— Ne traînons pas, décida Lionel.

Ambre et son père coururent franchir le portail pour regagner Chesterfield.

Cinq
Le garçon de nulle part

La cœuraille suscite les superstitions les plus insensées, peut-être à cause de sa beauté. D'aucuns lui attribuent la mort du célèbre chasseur de dragons Sir Francis Tolemy II, poussé dans une folie meurtrière alors qu'il en portait plusieurs au cou.

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

Ambre et son père allèrent se promener sur le campus de Chesterfield, pour que la jeune fille puisse toucher ses arbres préférés et humer l'odeur de la bibliothèque. Lorsqu'ils rentrèrent au bureau de Lionel, le feu était mort dans l'âtre ; un vent froid et étrange sifflait à travers la pièce.

— Ça alors ! s'étouffa Lionel en découvrant une tache humide sur le tapis.

L'humidité semblait provenir de la porte ouverte, celle qui donnait dans l'armoire en Antarctique. Vue de Londres, c'était une porte normale du bureau de Lionel, avec des manteaux d'Ambre qui flottaient au milieu tels des fantômes. Un flocon de neige frôla le nez de la jeune fille : un petit tas s'était accumulé par terre.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Il neige dans ma chambre ?

— Non…, soupira Lionel. J'ai l'impression que c'est l'Antarctique qui s'infiltre par le portail. J'ai bien peur que ton séjour ici touche à sa fin. Toutes sortes de choses peu réjouissantes peuvent se produire lorsqu'un portail reste ouvert trop longtemps. Nous allons devoir attendre une semaine, au moins, avant ta prochaine visite, afin de permettre au tissu du monde de se défroisser.

Ambre ravala ses larmes et serra son père contre sa poitrine. Puis elle traversa son armoire et referma la porte derrière elle. Elle dévissa ensuite le bouton magique et le remplaça par le bouton ordinaire. Quand elle rouvrit son armoire, elle n'y vit que des habits.

* * *

Deux jours plus tard, souffrant d'un rhume, Mme Rousseau déclara qu'une vraie professionnelle ne prenait pas le risque de transmettre ses germes à ses élèves : elle les libéra pour l'après-midi. Ambre s'éclipsa au moment où Nisha allait lui adresser la parole.

La jeune fille ne voulait parler à personne. Sa rencontre avec les dragons n'avait fait que nourrir la colère sourde qui l'habitait depuis

son départ de Chesterfield, tapie en elle tel un crocodile affamé dans un marécage. Elle avait été tellement sûre que, d'une façon ou d'une autre, les dragons allaient la *reconnaître*. Il n'en avait rien été, et quand bien même, ça n'aurait eu aucune importance. Ces créatures étaient prisonnières, et Ambre n'y pouvait rien.

La colère monta de nouveau. Si seulement elle pouvait s'enfuir, s'envelopper d'ombres comme elle le faisait à Chesterfield. Elle avait l'impression que cette station de recherche douillette, à peine plus grande que les appartements de son père à l'université, rapetissait de jour en jour.

Une brise glaciale lui caressa les joues quand elle déboula dehors, dépassa la serre et les remises. Un ciel d'un bleu pur l'accueillit ; son ombre était toutefois plus allongée qu'elle aurait dû l'être à midi. Le soleil ne s'élevait pas autant qu'à Londres.

L'air froid chassa ses idées noires et lui donna du courage. Sitôt qu'elle aperçut sa tante, elle se précipita vers elle.

— Ambre ! s'exclama Myra en sursautant.

Elle se tenait à côté d'un traîneau, en compagnie de deux autres scientifiques, tous emmitouflés sous d'énormes manteaux et écharpes.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

— Mme Rousseau a annulé la classe. Vous allez où ? Est-ce que je peux venir ?

Elle observait le traîneau avec envie : les trois adultes prévoyaient-ils de visiter les montagnes qui s'étalaient au loin tels des géants assoupis ?

Sa tante la prit par le bras pour l'emmener à l'écart.

— Combien de fois t'ai-je répété que tu ne devais pas sortir seule ?

— Vingt fois ? estima du tac au tac Ambre.

Myra plissa les lèvres. Sa nièce n'avait pas cherché à faire preuve d'insolence : son honnêteté venait simplement de se manifester en toute innocence. Au plus mauvais moment, comme d'habitude. Elle n'eut hélas pas le temps de s'expliquer. Tante Myra poursuivit :

— Non, tu ne m'accompagneras pas. C'est beaucoup trop dangereux. Tu vas rentrer faire tes devoirs.

— Mais pourquoi ?

Sa tante la scruta un instant avant de reprendre :

— Tu n'as donc pas de devoirs à faire ?

— Non.

Mme Rousseau leur avait demandé de lire un chapitre par jour d'un drôle de livre dans lequel deux enfants discutaient en faisant des rimes avec divers animaux qui donnaient l'impression d'avoir été dessinés par quelqu'un qui n'en avait jamais vus de sa vie. Ambre n'avait jamais rien lu d'aussi épouvantable. Elle en était peinée pour

sa professeure, qui ne devait pas connaître énormément de livres, pour leur recommander pareil ouvrage. Ambre n'avait pas compris que ces « devoirs » étaient obligatoires. Lorsqu'elle n'aimait pas une lecture proposée par son père, elle le lui disait, et ils en discutaient.

— Je te raccompagne, décida sa tante en la prenant par la main.

Ses lèvres formaient une ligne mince et rigide.

— Je connais le chemin, se défendit Ambre en se libérant.

La pure vérité, encore une fois. Énoncée au mauvais moment, encore une fois. Tante Myra se rembrunit.

— Ambre, quand on te dit de faire quelque chose, tu dois le faire, déclara-t-elle. Je te le demande, retourne dans ta chambre et fais tes devoirs. Nous parlerons de tout cela à mon retour.

La jeune fille sentit la colère monter de nouveau. Elle ne voulait pas regagner la station, mais elle savait que Tante Myra n'allait pas écouter ses arguments, alors elle ne se donna pas la peine de les formuler. Elle alla attendre à la bibliothèque le moment où il lui sembla que sa tante avait dû partir. Puis elle enfila son manteau et ressortit.

Elle retourna à la plage des manchots, où elle s'assit un moment, réconfortée par les criaillements et les jacassements des bêtes. Deux jeunes individus vinrent s'installer à son côté. Leurs têtes pivotaient afin de l'observer sous différents angles.

Pour une raison mystérieuse, les manchots lui rappelèrent les dragons. Peut-être à leur façon de se déplacer, maladroite et impuissante. Ambre arracha un morceau de glace et le jeta à la mer de toutes ses forces.

Elle aurait dû se réjouir de ne pas être le dernier dragon de feu au monde. Au lieu de cela, elle avait découvert qu'il existait une situation pire que celle-ci. Les dragons de feu de la péniche ne connaîtraient jamais la liberté. Des chasseurs allaient les acheter, puis les tuer, comme ils avaient tué ses parents.

« Ça n'est pas juste. »

Elle jeta un autre bloc de glace.

« Ce n'est pas la première fois que je constate qu'il n'y pas grande justice en ce monde », avait observé son père.

Les adultes faisaient souvent ce genre de commentaires, comme si constater l'injustice du monde pouvait être source de réconfort. Une excuse pour fermer les yeux. Ambre ne trouvait là aucun réconfort. Elle aurait voulu pouvoir réduire en cendres toutes ces excuses.

Elle ne supportait plus l'injustice. Toute sa vie, elle avait évolué dans le monde tel un fantôme invisible et en retirait un sentiment de sécurité. Mais peut-être ne voulait-elle plus de cette sécurité.

Pour autant, cela ne signifiait pas qu'elle savait quoi faire. Elle ne pouvait pas libérer les dragons de feu. Elle ne pouvait pas non plus

ressusciter ses parents. Elle jeta un troisième morceau de glace, qui éclata contre un rocher couvert de givre.

Les manchots ne s'alarmaient pas de sa fureur. Ils regardaient cette jeune fille avec une vague curiosité, comme s'il s'agissait d'un morse gentil. Ambre sortit de sa poche le feuilleté au poisson qu'elle avait emporté, et le leur donna par petits bouts. Elle se retrouva très vite entourée d'une meute bruyante qui lui astiquait les bottes et se frottait le bec à son manteau. En général, les animaux appréciaient Ambre, et ces créatures des glaces ne semblaient pas faire exception. Peu à peu, leurs cris l'apaisèrent, et elle se surprit à sourire face à leur manège.

— À ta place, je ne ferais pas ça, prononça une voix.

Mac se fraya un chemin à travers la masse d'oiseaux. Il s'arrêta au milieu de l'attroupement, sortit un carnet et y nota quelque chose.

Ambre ne lui répondit pas, mais l'homme poursuivit malgré tout :

— Les manchots Adélie sont fourbes, méfie-toi. Je t'aurai prévenue.

— D'accord, dit enfin Ambre en espérant que Mac ne s'éternise pas. Compris.

Un autre manchot vint blottir sa tête contre elle. La jeune fille ne comprit le geste que lorsque l'animal se dégagea, le fragment de dalle dans le bec. Il le lui avait chipé !

Elle voulut le récupérer, mais le manchot détalait déjà. Il se jeta sur une plaque de glace flottante qu'Ambre ne pouvait atteindre qu'en déployant ses ailes. D'autres manchots se réunirent autour du voleur, la tête inclinée en signe de curiosité. *Ma… et Scientia* fut tout ce qu'Ambre parvint à lire de l'inscription à cause du bec qui la recouvrait.

Mac se remit face à elle ; Ambre détourna son regard des manchots, le cœur battant. Étant donné l'aversion des scientifiques pour tout ce qui avait trait à la magie, elle se doutait qu'ils n'apprécieraient pas de voir les manchots jouer avec un souvenir de Chesterfield, ne serait-ce qu'un éclat de dalle. Ambre allait donc attendre que Mac s'en aille pour tenter de le récupérer.

L'homme inspectait les rochers et prenait des notes.

— Que faites-vous ? l'interrogea-t-elle le plus innocemment du monde.

— Ta tante étudie les migrations des manchots, expliqua Mac. Je recense les spécimens qui passent l'hiver ici et j'indique leur état général.

Ambre trouva la chose intéressante.

— Je peux vous aider ?

— Non, répliqua-t-il en essuyant ses verres. D'ailleurs, je ne pense pas que tu sois censée être ici, jeune fille. Je me trompe ?

Ambre aurait voulu pouvoir ravaler la vérité. Elle ouvrait la bouche pour répondre (et s'attirer d'autres ennuis), quand une voix retentit.

— Ambre !

L'intéressée pivota sur elle-même. À son grand désarroi, elle avisa Nisha qui venait la trouver. La jeune fille était emmitouflée dans un blouson violet assorti à ses bottes lustrées et au tourbillon de rubans dans ses cheveux. Ambre se mit aussitôt à stresser. Les filles qui savaient assortir leurs affaires l'avaient toujours intimidée.

— Avec Mousse, on te cherchait. On aurait besoin d'un coup de main, au fort. Et j'ai du chocolat chaud !

Nisha brandit fièrement une bouteille Thermos.

— Euh…

Ambre adressa un rapide coup d'œil à Mac, qui la toisait toujours d'un regard soupçonneux. Nisha observa tour à tour les deux personnes face à elle, après quoi une lueur illumina ses pupilles. Mélange de déduction et de malice.

— Tu avais promis que tu nous aiderais, enchaîna-t-elle d'une voix douce. Et ta tante croit que tu es avec nous. Elle ne t'a pas autorisée à sortir toute seule.

Ambre scrutait Nisha. Elle comprit la manœuvre : la fille aux rubans la tirait des pattes de Mac tout en l'obligeant à passer l'après-midi avec Mousse et elle. Ambre en resta bouche bée. D'habitude, son attitude froide et distante rebutait les autres enfants ; ou bien ceux-ci étaient intimidés par la célébrité de son père. Elle se rappela la sensation étrange qu'elle avait éprouvée en tenant tête aux jumeaux-poupées, lorsqu'elle avait dû choisir un camp. Ça ne faisait pas partie de ses habitudes, en temps normal, elle jouait soliste.

Nisha se tourna vers Mac. Elle portait du fard à paupières et s'était poudré les joues de rose, ce qui ne faisait qu'accentuer l'aspect angélique de son visage.

— Bonjour, Mac. Ma mère m'a dit que vous leur aviez rendu un fier service, hier, avec le matériel de forage. Ça lui a fait très plaisir.

Mac émit un grognement lénifié.

— Tu ne devrais pas passer autant de temps avec ce garçon, jeune fille.

— Mousse est mon ami ! s'indigna Nisha.

— Et tu devrais choisir tes amis avec plus de soin. Ce gamin me file la chair de poule. Le jour où Myra l'a accueilli à la Luciole, je lui ai dit qu'elle finirait par le regretter. Il n'est pas normal, ce gosse.

— Vous voulez dire que Mousse est apparu comme ça, de nulle part ? voulut s'assurer Ambre.

— Exact, confirma Mac. Je ne me rappelle que trop bien cette nuit-là. C'était il y a un peu plus de deux ans. Une tempête faisait

rage. Une grosse. À tel point qu'on n'arrivait pas à dormir. Du coup, on s'était tous réunis dans la pièce commune pour boire du thé, du whisky et essayer d'oublier que tout ce qui nous séparait d'une mort certaine, c'étaient quelques centimètres de métal et de verre. Personne ne disait grand-chose. On n'entendait que la neige qui gémissait autour de la station telle une horde de fantômes en peine. Là-dessus, quelqu'un a toqué à la porte.

Ambre était captivée malgré elle.

— Et qu'avez-vous fait ?

— D'après toi ? s'esclaffa l'homme. On a tous fait un bond, pardi ! Ta tante a été la première à réagir ; elle est allée ouvrir. Et devine un peu ce qui nous attendait ? Un garçon, les cheveux couverts de neige, nu comme un ver.

— D'où sortait-il ?

— Excellente question. Va savoir… Personne ne l'avait jamais vu jusqu'à ce jour. Le dernier navire avait levé l'ancre pour l'Angleterre quelques jours plus tôt afin d'éviter les bancs de glace. Et on ne peut pas faire dix pas dans une tempête d'hiver sans se perdre et y laisser la vie. Mystère, mystère, donc…

Ambre interrogea du regard Nisha, en espérant qu'elle le contredise. Mais celle-ci se contenta de secouer la tête, la mine affligée.

— Mais lui, il doit bien savoir d'où il vient, raisonna Ambre.

— Non, se désola Nisha. Il n'a aucun souvenir d'avant cette nuit. Il ne sait même pas comment il s'appelle. Mousse, c'est juste un nom qu'il s'est donné.

— Toutes sortes d'histoires courent à son sujet, révéla Mac. Certains prétendent qu'il vient d'une autre époque. Qu'il appartiendrait à une expédition viking qui se serait échouée en mer d'Amundsen, qu'il aurait été conservé dans la glace et se serait réveillé quatre cents ans plus tard lorsqu'elle a fondu. D'autres disent que, quand les naufragés ont été à court de vivres, ils se sont entredévorés, mais que ce petit n'a intéressé personne à cause de sa taille.

— Beurk, grimaça Nisha.

— Mais les Vikings n'ont jamais mis les pieds en Antarctique, nuança Ambre.

— Peut-être bien que si, ma petite, lui répliqua Mac en se tapotant le nez. Peut-être bien que si.

Ambre roula les yeux. Elle s'étonnait d'en savoir plus sur le monde qu'un vieil homme qui, a priori, devait avoir connu un bon pan d'histoire, mais ça n'était pas la première fois que ça se produisait. Les adultes étaient incollables sur un ou deux sujets, et tout ce savoir ne laissait aucune place à quoi que ce soit d'autre dans leur cerveau. Son père, par exemple, pouvait parler des heures du *Traité sur la troisième*

époque de la magie (sans que personne tienne jamais à l'écouter…), mais le jour où Ambre lui avait demandé pourquoi les gens avaient décidé d'avoir des chiens et des chats comme animaux de compagnie (et non des chouettes, des opossums, ou d'autres espèces), il était resté bête.

— Il ne peut pas être viking, assura Nisha. Il parle notre langue. J'ignore quelle langue parlaient les Vikings, mais ça n'était pas l'anglais.

L'argument était si sensé qu'Ambre se tourna vers Nisha, surprise. Mac, lui, observait celle-ci avec dédain, comme s'il en savait bien plus sur les Vikings qu'elle n'en apprendrait jamais. Les deux adolescentes comprirent cependant que Nisha avait marqué un point.

— Il y a une meilleure explication, suggéra Ambre. Mousse doit être oragomancien.

Son sourire hautain toujours aux lèvres, Mac répondit :

— Nous l'avons envisagé. Un magicien de renom lui a fait passer des examens qui n'ont révélé aucune trace de compétence. Par ailleurs, les aptitudes pour la chasse aux orages n'apparaissent jamais si tôt.

Ambre se mordit la lèvre. Il n'avait pas tort. Lionel St. George était plus jeune que la moyenne quand il avait reçu ses pouvoirs, mais il avait tout de même quatorze ans lorsqu'il avait pu jeter son premier sort. Il n'empêche, il devait y avoir une explication. Les garçons ne tombent pas du ciel comme ça.

— Mauvaise graine, celui-ci, marmonna Mac d'un air sombre. Moi, je vous le dis. Ha !

À la grande stupeur d'Ambre, un manchot venait de gifler une botte de Mac d'un coup d'aile.

— Sale petit…, grommela le scientifique.

Le manchot récidiva.

— Ha ! Qu'est-ce que je disais ? Dès qu'on leur tourne le dos…

— Je crois qu'il a flairé le contenu de vos poches, indiqua Ambre en réprimant un gloussement.

L'animal n'atteignait pas le genou de l'homme.

Mais celui-ci n'écoutait pas. Il se jeta sur le manchot, qui décampa en poussant des petits cris de défi.

Nisha prit Ambre par la main et l'entraîna. Dès qu'elles furent assez loin, elle marmonna :

— Ignore-le.

— Mais je ne comprends pas, on dirait qu'il a peur de Mousse.

— Mac est très superstitieux. Il a peur de beaucoup de choses. D'ailleurs, sais-tu qu'il se cloître dans sa chambre le treize de chaque mois et fait brûler des bougies à la menthe ?

Ambre fit non de la tête.

— Et pourquoi Mousse a-t-il choisi ce nom ?

— Aucune idée, répondit Nisha. Enfin, il est obsédé par tout ce qui concerne les plantes. Il passe le plus clair de son temps dans la serre, où il aide la professeure Maylie dans ses expériences.

— Mais qui s'occupe de lui ?

— Les scientifiques, un peu tout le monde. Ta tante lui a attribué une chambre juste en face de la mienne. Ça me fait bien plaisir que tu viennes jouer avec nous. Depuis le temps que j'ai envie qu'il y ait une autre fille à la station ! Kitty ne compte pas, hein. (Elle avait littéralement craché le prénom de la jumelle-poupée.) La vache, tu as la main chaude !

L'esprit tout embrouillé, Ambre se laissa guider jusqu'à une grotte. La tête de Mousse surgit derrière une masse de neige qu'il avait dû entasser lui-même. Il salua Ambre d'un geste timide. L'intéressée lui trouva le teint encore plus pâle que la veille, comme si le soleil blême l'avait blanchi.

Mousse et Nisha exposèrent leur projet à Ambre : construire un dôme contre l'entrée de la grotte à l'aide de rouleaux de neige empilés. Nisha avait calculé le nombre exact de rouleaux nécessaire ; elle traça son équation d'un doigt ganté dans la neige, à l'attention d'Ambre. Submergée par l'amitié débordante de Nisha, celle-ci se mit au travail en silence. Pour tout dire, elle ne comprenait pas le but de l'opération. Pourquoi Mousse et Nisha ne jouaient-ils pas à l'intérieur, au lieu de s'embêter à construire un fort ? Elle devina toutefois que, si elle les interrogeait, elle n'aurait en réponse que des regards interloqués.

Nisha parlait (beaucoup) en travaillant. Ambre apprit ainsi que ses parents étaient les célèbres glaciologues Elizabeth et Gurjit Singh, et qu'ils séjournaient en Antarctique depuis plus d'un an. Elle apprit encore que l'adolescente voulait devenir mathématicienne, ou peut-être physicienne, et que la maladie avait emporté sa sœur jumelle voilà plusieurs mois.

Après cette confidence, Nisha tomba dans un silence qui ne lui ressemblait pas. Mousse lui adressa un bref regard et changea de sujet avant qu'Ambre puisse la relancer. Il parlait peu, laissant Nisha s'exprimer à loisir et diriger la construction du fort. Ambre devina que c'était leur habitude. Elle ne cessait d'épier Mousse. Ce garçon n'avait rien d'un Viking.

— Voyons voir…, reprit Nisha. Pour un fort d'une hauteur minimale de trois mètres cinquante, en se basant sur des briques de vingt centimètres… Ambre, les tiennes sont trop petites, je crois… Il va nous falloir dix-huit rangées de briques.

— Comment veux-tu qu'on bâtisse un fort d'une telle hauteur ? lui renvoya Mousse. Il serait plus de deux fois plus grand que nous.

— C'est simple. On fabriquera un escalier avec les…

— Minute, intervint le garçon. Tes parents t'ont interdit de jouer dehors plus d'une heure à la fois, non ? C'est leur nouvelle règle, pas vrai ?

Le visage de Nisha s'assombrit.

— Des nouvelles règles, il y en a tellement, que je n'arrive plus à suivre. On s'en fiche. Je reste autant que je veux.

— Vous avez déjà vu un dragon de glace ? demanda Ambre, qui n'écoutait pas la conversation.

Les deux autres enfants la dévisagèrent. Elle rougit. Son penchant naturel pour l'honnêteté la poussait toujours à dire ce qu'elle avait en tête, même quand ça n'était pas le bon moment.

Nisha se ressaisit très vite.

— Non. Ma mère, si, mais de loin. Il est dangereux de s'aventurer trop près de leurs terrains de chasse.

— Ils ont déjà attaqué des gens ?

— Oh, oui ! acquiesça Nisha. Pas depuis que j'habite ici. Mais tous les deux ou trois ans, un scientifique disparaît. Près du pôle Sud, en général. C'est là que vivent la plupart des dragons de glace, d'après ta tante, même s'ils viennent se nourrir sur la côte.

— Deux scientifiques ont été tués l'an dernier, révéla Mousse. Ils faisaient des recherches sur les phénomènes magnétiques.

— Mais qu'est-ce qui prouve que ce sont des dragons qui les ont tués ? reprit Ambre. Est-ce que quelqu'un a vu la scène ?

— Pas la peine, répondit tout bas Nisha, comme si elle craignait qu'un dragon l'entende. Les corps étaient… déchiquetés. Aucune autre créature locale n'aurait pu faire ça.

— Enfin…, souffla Mousse. Il y a bien une autre possibilité.

— Je refuse d'en parler, martela Nisha dans un frisson. Sous aucun prétexte ! Ils sont trop horribles.

— Mais…, commença Ambre.

— Bon, d'accord, la coupa Nisha. Il s'agit des… Des sinistrons.

— Les *sinistrons* ? Qu'est-ce que c'est ?

— Personne ne le sait. C'est le nom que leur ont donné les membres d'une expédition allemande du dix-huitième siècle. Une poignée de scientifiques à peine les ont vus, mais la plupart pensent qu'il s'agit d'hallucinations. D'autres, par contre, comme ta tante, pensent que ça va plus loin.

— Mais qu'est-ce que c'est, au juste ? s'impatienta Ambre.

— Nisha te l'a dit, s'imposa Mousse. Personne ne le sait. Ils vivent sans doute dans les crevasses, peut-être dans les profondeurs de la glace. Ils sont tout petits, n'ont pas d'yeux… juste des oreilles pour entendre l'arrivée des intrus, et des gueules pleines de dents pointues pour les dévorer vivants. Ils se déplacent en essaims, comme les

insectes, et la rumeur prétend qu'ils peuvent prendre la forme d'autres créatures. Dragons, monstres, ou même êtres humains !

Bizarrement, quand Mousse évoquait les sinistrons de sa voix toute douce, c'était plus effrayant que lorsque Nisha en parlait. Celle-ci frissonna de nouveau.

— Nous ne devrions même pas aborder le sujet, reprit-elle, les joues toutefois rosies d'excitation. Ça porte malheur.

Ambre ne lui rappela pas qu'elle s'était moquée de Mac et de ses superstitions. Elle se remit au travail, en intégrant la nouvelle information. Elle commençait à comprendre que l'Antarctique était plus étrange qu'elle n'aurait pu l'imaginer.

Six
Ambre se fait un nouvel ennemi

> *On recense principalement deux sous-espèces de dragons de feu : l'Ancien Monde et l'Australien. Le dragon de feu australien était une créature violette étrange qui se déplaçait de préférence en rampant comme un serpent et creusait des terriers dans le désert. Il est probable que, jadis, de nombreuses autres sous-espèces peuplaient notre planète, mais que leur souvenir se soit perdu.*
>
> — ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

Les jours qui suivirent, Ambre aida Nisha et Mousse à terminer le fort. Elle alla en classe et fit même ses devoirs avec Nisha dans la bibliothèque, sous la lumière chaude des lampes jaunes, écoutant le bruissement des pages. Cela contrastait avec les tourbillons de flocons de neige et les montagnes aux ombres allongées qui se dressaient au loin. Elle répondit aux questions que Nisha lui posa sur Chesterfield et le célèbre Lionel St. George. Il lui arriva de dîner avec Tante Myra, quand celle-ci n'était pas trop occupée. Mais elle ne se hasarda plus à l'interroger sur les dragons : sa tante parlait à un tel débit qu'elle avait de toute façon du mal à placer la moindre phrase. Ambre finit par préférer les soirées où sa tante se consacrait à ses recherches et où elle dînait seule.

Ambre fit tout cela sans toutefois y prêter attention. Londres lui manquait, son père aussi, ainsi que Pouf. Mais le pire, c'était peut-être l'humeur noire qui s'était emparée d'elle. Ambre avait l'impression de traîner une ombre supplémentaire, encore plus grincheuse que celle dans le coin. Ses rêves résonnaient de cris de dragons qui la talonnaient dans sa fuite. Des cris parfois menaçants. Parfois tristes, simplement. Comme s'ils la rappelaient.

* * *

Une semaine après l'épisode des dragons de feu, Ambre se réveilla de bonne heure et ne put se rendormir. Elle n'avait pas envie d'aller en classe ; si personne ne la forçait à faire ce qu'elle n'aimait pas à Londres, pourquoi devrait-il en être autrement ici ? Encouragée par ces pensées rebelles, elle enfila son manteau et ses bottes et se glissa sans bruit derrière les scientifiques rassemblés autour du feu dans la pièce commune. Elle passa si vite dans le ballet des ombres

qu'ils ne la virent même pas.

Une fois sortie et à l'abri des regards indiscrets, elle déploya ses ailes et se laissa dériver au-dessus de l'étendue enneigée. Les étoiles flamboyaient, le froid antarctique faisait comme du velours contre sa peau. Voilà des jours qu'elle ne l'avait plus ressenti. Tante Myra refusait toujours de l'emmener en expédition et lui avait interdit de jouer dehors au prétexte que c'était trop dangereux.

Ambre se posa sur la côte, là où la terre s'avançait dans la mer et formait le bord du promontoire qui protégeait le port. La mer léchait la glace et la neige avec de vrais bruits de langue. Un braiement traversa l'obscurité.

Un manchot s'approcha d'elle. Ambre reconnut le voleur à ses plumes de poitrine ébouriffées. L'animal, apparemment heureux de la voir, frotta son bec contre sa botte.

— Toi ! s'exclama la jeune fille.

Elle l'avait complètement oublié et espérait qu'il avait perdu le fragment de dalle en mer, où aucun scientifique ne le trouverait jamais.

— Tu as bien failli m'attirer des ennuis, tu le sais, bien sûr.

Elle lui gratta le crâne. Pouf raffolait de ce geste, mais Ambre ignorait si les manchots l'appréciaient. L'oiseau lui adressa un regard en biais.

Un spécimen plus grand s'avança. On aurait dit qu'il cherchait à s'immiscer, se faire remarquer. Le premier manchot poussa un cri de colère. Il écarta une aile et…

Zoum !

Aucun manchot n'aurait pu produire ce bruit. Paniquée, Ambre bondit en arrière, tandis que le grand manchot effectuait un vol plané sous la violence du coup de son congénère. Un glapissement surpris, et le petit manchot abaissa son aile. Celle-ci crépitait et bourdonnait, émettant une lumière étrange.

Ou plutôt… des éclairs.

— Oh, non ! souffla Ambre.

L'autre manchot se releva, épousseta la neige qu'il avait dans le dos. Apparemment indemne, il avait toutefois le plumage parcouru de petites décharges électriques. Un troisième manchot, qui se tenait à l'écart, glapit et s'écroula, sous le choc.

— Oh, non ! répéta Ambre.

Elle repensa au fragment de dalle, qui lui avait paru on ne peut plus ordinaire, identique aux autres. Elle l'avait pris dans le bureau de son père, persuadée qu'il l'avait trouvé dans une allée, et avait décidé de s'en servir comme presse-papier ! Hélas, Lionel avait dû le charger de magie, peut-être afin de l'utiliser pour un sort qu'il n'avait jamais jeté. Et voilà que les manchots avaient absorbé cette magie, soit en

cassant le fragment, soit en le picotant.

Le premier manchot frotta de nouveau son bec contre la botte d'Ambre. Celle-ci sut d'emblée que Mac et les autres scientifiques n'allaient pas apprécier la « blague » et qu'elle allait en subir les conséquences. Après tout, qui d'autre que la fille de Lionel St. George aurait pu faire une chose pareille ?

Les manchots s'éloignèrent dans le calme, comme s'ils avaient l'habitude de régler leurs disputes à coups d'éclairs. « Ça va s'estomper, se dit Ambre, affolée. Pitié, faites que ça s'estompe ! »

En attendant, elle en était réduite à espérer que les scientifiques ne remarquent pas que leurs sujets de recherches avaient été électrifiés.

Au loin, quelqu'un poussa un cri. Un rire rauque y fit écho, puis un coup de feu. Lord Norfell. Cet homme serait sûrement un des premiers chasseurs à faire une offre pour les dragons de feu. Ambre eut un sombre pressentiment. Elle suivit les bruits, évolua en silence dans l'obscurité, jusqu'au pied d'une montagne.

Une bonne vingtaine d'hommes y étaient réunis, leurs souffles formaient des panaches blancs. Lord Norfell se tenait sur un traîneau à chiens avec, à ses côtés, deux inconnus juchés sur le même genre d'engin. Un petit groupe accrochait une cible à un poteau planté dans la neige. D'autres silhouettes encore observaient la scène depuis une hauteur proche, notamment deux scientifiques qu'Ambre reconnut. Ainsi qu'un troisième personnage, plus petit : Mousse. Une besace dans le dos, comme s'il rentrait de voyage, il observait les hommes en contrebas, les sourcils froncés.

La première réaction d'Ambre fut de fuir. Puis une petite voix lui rappela qu'elle avait juré d'être l'ennemie de Lord Norfell, alors elle s'approcha encore, prudemment, son cœur martelant sa poitrine.

Un second garçon se tenait à l'écart de ces hommes. Les bras croisés, il inspectait le paysage avec agitation. Il battit des cils quand son regard croisa celui d'Ambre. Cette dernière ne l'avait jamais vu de sa vie. Il portait un costume étrange : un long manteau vert dont le bas évoquait une cape, les épaulettes ornées d'étoiles dorées. Ses bottes étaient hautes et brillantes. En plus de l'arc et du carquois qu'il portait à l'épaule, il avait une épée à la ceinture.

Le garçon s'avança vers elle, cape au vent. Ses yeux mordorés, immenses et enfoncés, évoquaient à Ambre une chouette épiant depuis un fourré. Sa chevelure folle, brun-doré, bouclée au niveau des oreilles, avait presque la même teinte que sa peau. Sans comprendre pourquoi, Ambre rougit.

— Excuse-moi. Qui t'a donné la permission de venir ici ? lui demanda le garçon d'une voix à la fois polie et indiscrète.

La jeune fille fronça les sourcils et répliqua :

— Et toi, qui t'a autorisé ?

D'abord surpris, le garçon sourit.

— Tu plaisantes. Ça me plaît. En général, les gens sont sérieux en ma présence.

Ambre lui renvoya un regard neutre. Dans sa poche, Montgomery tressauta. Elle posa immédiatement la main dessus. Elle l'avait retrouvé près de sa porte, ce matin-là, alors qu'elle l'avait laissé dans sa valise avant de se coucher. Cette anomalie l'avait alarmée au point qu'elle avait décidé de l'emporter partout. Pas question de risquer de perdre sa connexion avec Chesterfield.

— Est-ce l'*Abrégé* de Takagi, que tu as là ? reprit le garçon.

Il scrutait l'autre poche d'Ambre, d'où dépassait l'ouvrage. La jeune fille apprenait en ce moment l'entrée sur le poisson-lanterne.

Elle qui pensait être la seule enfant à lire l'*Abrégé*…

— Oui, confirma-t-elle.

— Son livre est correct, déclara le garçon. Mais elle ne va pas aussi loin que Littlewood.

— Littlewood ? ricana Ambre. Piètre dessinateur. Ses rhinocéros ressemblent à des griffons.

Le garçon éclata de rire.

— Bien vu. (Il jaugea Ambre du regard ; celle-ci l'imita.) Il est rare que je croise des gens qui s'y entendent en zoologie.

Ambre se faisait la même réflexion. Désignant du doigt les hommes, le garçon ajouta :

— Ils vont commencer l'entraînement à la chasse. Tu peux y assister avec moi.

Et il tendit le bras à Ambre.

Déconcertée, celle-ci avait les yeux rivés sur le bras offert. Au même instant, le bouton de porte fit un bond. Le garçon s'intéressa à la poche en question.

— Est-ce de la magie ? formula-t-il d'une voix exaltée. Fais-moi voir.

Ambre n'aimait pas qu'on lui donne des ordres, même lorsqu'elle était de bonne humeur.

— Non.

Le mot était sorti plus sèchement qu'elle ne l'avait voulu. Le regard du garçon s'obscurcit. Le bouton se figea, comme stupéfait lui aussi ; puis il se remit à s'agiter. Le cœur d'Ambre s'emballa quand elle comprit enfin qu'elle avait sans doute affaire au prince Gideon. Cela expliquait qu'elle ne l'ait pas vu à la station, et qu'il agisse en petit chef. Elle devina aussi que le bouton de porte était du genre à se pâmer en présence de personnages royaux.

— Je suis le prince héritier de ces terres, annonça le garçon.

Il se dressa de toute sa hauteur. Ambre se demanda ce qu'elle

avait pu trouver d'aimable à ses traits. Il avait les lèvres pincées, pas loin de la moue irritée. Quant à son regard, la cruauté y luisait.

— J'ai dit : fais-moi voir.

— Non, répéta Ambre qui contenait à grand-peine sa colère. Votre Altesse.

Le prince Gideon avait le visage aussi tendu que celui d'une taupe.

— Qui es-tu ? Qui sont tes parents ?

Ambre, elle, se détendait de plus en plus, au contraire. Les manières désagréables de ce garçon lui plaisaient bien. Elle n'aurait su comment réagir face à un prince gentil ; la cruauté de celui-ci était plus directe.

— Je suis Ambre. Myra St. George est ma tante.

— St. George ? maugréa le prince avec mépris. Tout s'explique. Viens-tu nous espionner ?

Ambre en resta sans voix. Quelle raison pourrait-elle avoir d'espionner le prince Gideon ?

Mais soudain, celui-ci comprit.

— Tu n'es pas au courant, c'est cela ? Pour la chasse.

Ambre l'observait, interdite.

— Je suppose que cela n'a rien d'étonnant, reprit le prince. La chasse n'est pas ouverte aux roturiers, vois-tu. Nous tâchons d'être discrets. Mon père s'efforce de convaincre la reine de développer l'activité, mais elle préfère écouter les scientifiques. Ceux-ci prétendent que, si on laisse venir trop de chasseurs, les dragons de glace disparaîtront.

Ambre eut l'impression d'être plongée dans l'océan.

— Vous… Vous chassez les dragons ?

— Une fois par an, avec un groupe d'hommes triés sur le volet. C'est tout ce qu'autorise ma grand-mère. Pour le moment. Nous partons pour les terrains de chasse des dragons après-demain. Ce sera la troisième Chasse à l'hiverre annuelle.

— Chasse à l'hiver ?

Le prince leva la main. Ambre crut dans un premier temps qu'il la lui offrait de nouveau mais, lorsqu'il ôta son gant épais, une bague brilla. Un groupe de pierres y étaient incrustées ; leur couleur évoquait celle du clair de lune reflété sur l'eau ; une volute d'argent, d'ombre et de ciel d'hiver. Ambre retint son souffle. Elle n'avait jamais rien vu de pareil.

— Jolie, n'est-ce pas ? reprit le prince en renfilant son gant. Tu pourras dire à ta tante que cette année s'annonce exceptionnelle. Et qu'elle n'y pourra rien. Ma grand-mère a déjà proclamé que la chasse pouvait se dérouler comme prévu. Les lettres de ta tante ne l'ont manifestement pas émue. Le Sénat non plus.

— Quelles lettres ?

Les pensées tourbillonnaient dans sa tête. Tante Myra avait écrit à la reine Victoria ?

— Je participe à la chasse, cette année, annonça le prince d'une voix hautaine. Mon père m'a donné la permission.

— Vraiment ?

Le prince Gideon ne semblait pas être bien plus âgé qu'elle, et son père l'autorisait à chasser le dragon ?

Le prince lança un regard froid à Ambre. Puis il glissa la corde de son arc dans l'encoche d'une flèche et se tourna vers la cible préparée par ses hommes. La distance était assez importante, et plusieurs personnes se tenaient autour de la cible. Le prince Gideon ne parut y voir aucun inconvénient. Il lâcha la flèche ; un homme bondit quand elle lui frôla l'oreille ; la pointe se ficha en plein dans le mille.

Le prince adressa un sourire à Ambre. Celle-ci répondit par un regard si vénéneux que le garçon recula. Elle n'aurait eu aucun scrupule à s'enflammer sur-le-champ et réduire en cendres le jeune prince. Elle n'en revenait pas. Les dragons n'étaient vraiment en sécurité nulle part, pas même ici, au bout du bout du monde.

— Les scientifiques ont raison, affirma-t-elle d'une voix chevrotante. Les dragons de glace vont disparaître si vous permettez qu'on les chasse ici.

— Tu partages donc l'opinion de ta tante ? Je ne vous comprends pas, vous autres. Un dragon vous réduirait en charpie à la première occasion. Ce sont des bêtes méchantes. Elles ont déjà tué des scientifiques, tu sais, des scientifiques comme ta tante, mais cela, tu t'en moques peut-être ? (Il passa son arc à son épaule.) J'espère qu'ils vont disparaître, et j'espère que ce sera grâce à moi. Je veux être celui qui tuera le dernier dragon au monde.

Et il s'en alla, furieux. Ambre resta pétrifiée, le souffle coupé. Les poings serrés. Mais tout à coup, sa colère retomba, et des larmes brûlantes inondèrent ses joues. Combien de dragons de glace vivaient en Antarctique ? Dans combien de temps auraient-ils tous disparu, et ne seraient-ils qu'un souvenir, une histoire consignée dans un livre ?

Un chasseur passa devant elle. Il se retourna et lui lança :

— Ne reste pas là, petite. Ce n'est pas un endroit pour les enfants.

— Sir Abraham ? l'interpella un autre homme.

Le chasseur lui répondit d'un geste vague. Il avait le visage buriné, et la moustache la plus digne qu'Ambre ait jamais vue. Fournie et tombante, comme si elle supportait le poids du monde.

— Vas-tu participer à la Chasse à l'hiverre ? demanda-t-il avec la plus grande nonchalance. Le terrain d'entraînement est réservé aux seuls participants, pour l'heure. Va-t'en. C'est dangereux pour les enfants.

Ambre sentit quelque chose monter du plus profond de son être.

— Qu'avez-vous dit ? fit-elle.

— J'ai dit que c'était dangereux, ici, insista Sir Abraham en plissant le front. Tu viens de la station de recherche ? Ces grands agités de scientifiques ne peuvent donc pas surveiller leurs…

— Non, le coupa Ambre dont le cœur martelait la poitrine. Qu'avez-vous dit *avant cela* ?

Visiblement exaspéré, l'homme répéta :

— Je t'ai demandé si tu participais à la Chasse à l'hiverre. Seuls les chasseurs ont le droit de pénétrer sur le terrain d'entraînement, alors je te suggère de filer.

Ambre se tourna vers Lord Norfell, aisément reconnaissable à ses cheveux couleur de flamme. Il rigolait avec les autres hommes. Le prince Gideon se tenait non loin. Il la fusillait du regard. Lui aussi était son ennemi juré, désormais. Elle songea à tous les dragons qui allaient mourir à cause d'eux, à tous les dragons *déjà morts* à cause de cette chasse, et d'autres avant celle-là.

Sir Abraham l'observa d'un œil curieux.

— Tu te sens bien, petite ? Tu es malade ?

— Non, répliqua Ambre. Dites-moi, Sir Abraham, y a-t-il un âge minimum pour participer à cette chasse ?

— Autrefois, oui. Jusqu'à ce que Son Altesse Royale décide d'en être. (La mine réprobatrice, Sir Abraham désigna le prince d'un léger mouvement de la tête.) Le prince Cronus a depuis décrété que toute personne âgée d'au moins douze ans pouvait y participer.

— Y a-t-il d'autres restrictions ? Des frais d'inscription ?

— Non. Mais le prince Cronus prélève une part de tout l'hiverre que nous collectons. Tout homme de sang noble a le droit d'y prendre part. Il va sans dire que seuls les chasseurs les plus passionnés acceptent de venir dans un endroit pareil…

— De sang noble, murmura Ambre. Merci, Sir Abraham.

Et elle fila ; Sir Abraham la suivit des yeux, interloqué.

Dès qu'elle fut à l'abri des regards, Ambre détala à toute allure et bondit dans les airs. Sa colère ne l'avait pas quittée mais avait pris une autre forme, comme l'eau qui devient glace : crénelée, coupante. Les vestiges de l'aurore australe s'attardaient dans le ciel violet, dessinant des bandes vertes qui ondulaient telle la crinière d'un lion.

Ambre ne pouvait guère aider les dragons de feu, ni défaire ce qui était arrivé aux autres dragons. Mais ici, elle avait peut-être une chance d'agir. Et de sauver un dragon, voire plusieurs. Les étoiles brillaient plus fort à mesure qu'elle prenait de l'altitude, comme autant de miroirs qui lui renvoyaient son exaltation.

Elle allait participer à la Chasse à l'hiverre. Et la saboter.

Sept
Voleurs et sinistrons

Les dragons de feu vivaient seuls ou en couple ; toutefois, dans des environnements inhospitaliers comme le désert du Kalahari, on sait qu'ils formaient de petits clans, s'alliaient pour se défendre contre les menaces et les rivaux.

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

Ambre flaira les problèmes dès qu'elle aperçut la Luciole.

Avant le lever du soleil, la station de recherche avait effectivement tout d'une luciole. Tapie dans l'ombre tel un insecte à pattes multiples, sa lumière intérieure se déversait sur la glace. D'ordinaire paisible, elle bourdonnait d'activité. Les scientifiques s'affairaient derrière les parois de verre, tandis que d'autres s'attroupaient près de la porte, équipés de frontales et de raquettes, comme s'ils s'apprêtaient à partir pour une longue randonnée. Parmi eux, Mac siffla lorsque Ambre apparut.

— Tiens, tiens ! lança-t-il. Voilà la miss. Qu'as-tu à dire pour ta défense ?

Ambre n'avait jamais vraiment compris le sens de cette question.

— Rien ? répondit-elle au hasard.

— Rien ! s'indigna Mac. Rien, qu'elle dit. Après le ramdam que tu as causé, c'est tout ce que tu as à offrir ?

Les seuls « ramdams » qu'Ambre avait causés dans sa vie étaient liés à des incendies. Elle se contenta d'observer Mac sans rien répliquer. L'homme la saisit par le bras.

— Viens un peu par là. Tu peux te vanter d'avoir mis ta tante de méchante humeur, ça oui !

— Comment donc ? lui renvoya Ambre.

Pour toute réponse, il se contenta de lâcher un « Oh ! » en secouant la tête de désespoir.

Ambre était bien embêtée. Son enthousiasme ne l'avait pas quittée, et elle voulait s'isoler pour peaufiner un plan. Elle n'avait pas une minute à perdre : la chasse débutait dans deux jours.

Elle suivit toutefois Mac jusqu'à la pièce commune. La salle était déserte, à sa grande surprise, et seule sa tante y faisait les cent pas devant la cheminée. Bizarrement, le bruit de ses bottes parvenait à résonner malgré l'épaisse moquette. Elle portait un costume gris affreux ; sa jupe produisait des espèces de raclements de gorge à chacun de ses mouvements.

Myra pivota sur elle-même lorsque Mac entra. Dès qu'elle vit Ambre, sa lèvre inférieure se mit à trembler, mais elle se ressaisit aussitôt. Elle cala ses mains sur ses hanches. Un geste qui, mystérieusement, fit décamper Mac.

— Où étais-tu passée ? demanda-t-elle d'une voix menaçante.

— J'étais dehors, avec les chasseurs, révéla Ambre.

Sa réponse était sortie sur un ton maussade. Elle savait que sa tante allait une fois de plus lui faire la leçon.

— Les *chasseurs* ? Tu es sortie les observer ? Quelle idée saugrenue ! Qu'est-ce qui t'a pris ? Sais-tu seulement à quel point ils sont dangereux ?

Ambre était interloquée. Elle n'avait pas l'habitude qu'on lui jette autant de questions fâcheuses à la figure. À laquelle devait-elle répondre en premier ?

Sa tante tapa du pied. Les bûches de l'âtre s'effondrèrent dans une gerbe d'étincelles.

— J'avais bien spécifié que tu ne devais pas quitter la station sans être accompagnée, pas même un instant, et ce matin Mac m'apprend que tu sors en douce à la première occasion. Et voilà maintenant que j'apprends que tu as manqué l'école pour aller *observer les chasseurs* ?

— Nisha et Mousse disaient…

— Nisha et Mousse ont le droit de jouer dehors, la coupa sa tante. Toi, non !

C'était tellement injuste que l'adolescente demeura muette. Tante Myra se remit à faire les cent pas ; elle cherchait manifestement à se contrôler. Quand elle reprit la parole, ce fut d'une voix posée. Mais déterminée.

— À partir de maintenant, nous allons devoir te surveiller. Nous n'avons pas de nurse, à la station, cela va sans dire, mais les assistants des scientifiques pourront assurer cette tâche à tour de rôle.

Ambre retint son souffle. On allait la surveiller ? Comme un bébé qui risque à tout moment de mettre à la bouche quelque chose de dangereux ? Elle avait douze ans, quand même !

— Ça n'est pas juste, s'emporta-t-elle. Tout ce que je veux…

— Ce que tu veux est sans importance par rapport à ta sécurité. Si tu continues à me désobéir, je vais devoir écrire à ton père.

Ambre se figea. Tante Myra allait écrire à son père et lui dire… quoi, au juste ? Qu'Ambre se comportait comme une enfant gâtée ? Myra ne comprenait donc pas qu'elle ne voulait rien de tout cela ? Le sang battait à ses tempes. Elle n'avait jamais éprouvé une colère pareille.

— Écris-lui, je m'en fiche ! déclara-t-elle. Et pendant que tu y es, dis-lui que tu m'enfermes toute la journée, et que tu ne veux même pas me parler de tes travaux de recherche ni de rien d'important !

Tante Myra en resta sonnée. Un silence s'installa quelques instants.

— Ambre, je… mes travaux, enfin, ça ne t'intéressera pas…

— Tu étudies les *dragons* ! cria presque l'adolescente. Comment veux-tu que ça ne m'intéresse pas ? J'ai même découvert que tu avais écrit à la reine Victoria pour tenter de faire cesser la Chasse à l'hiverre. Pourquoi tu ne m'en as rien dit ? Je ne demande qu'à t'aider, et tu le sais. Ce sont des chasseurs pareils à ces hommes qui ont tué mes parents !

Sa rage se déversait à flots, sauvage et intarissable. Sauf qu'elle n'était plus seulement dirigée contre sa tante, maintenant, mais aussi contre le prince Gideon et Lord Norfell ; contre Nisha et Mousse avec leur gentillesse déroutante ; contre son père, même, qui n'était pas capable de défroisser le monde d'un tour de baguette magique ni de remonter dans le temps pour réparer une erreur de jeunesse.

— Tu n'y as pas pensé, hein ? reprit-elle. Tu ne penses jamais à moi. À quoi bon m'inviter à te rejoindre, si c'est pour me traiter comme une expérience dont tu t'es lassée ?

Tante Myra recula d'un pas. Elle scruta sa nièce un long moment. Sa mâchoire tremblota et, à la stupeur d'Ambre, elle fondit en larmes.

La scientifique s'écroula dans un fauteuil, devant la cheminée, la tête entre les mains. La jeune fille sentit la fureur qui l'avait envahie s'envoler, ne lui laissant qu'un mélange de lassitude et de peine indistinctes.

— Je m'en veux, Ambre, finit par prononcer Tante Myra qui séchait ses larmes. J'ai tout gâché, n'est-ce pas ? Je… je ne sais pas m'occuper des enfants… Ni même leur parler. Surtout à toi.

— Parce que je ne suis pas une véritable enfant, expliqua Ambre d'une voix plate.

— Non ! s'écria Myra si vivement que sa nièce bondit. Non, Ambre. Parce que tu es l'enfant de *Lionel*. As-tu seulement idée de ce que mon frère me ferait s'il t'arrivait quoi que ce soit ?

La jeune fille était perdue. Elle avait entendu dire que son père avait attaqué des bandits ainsi que des oragomanciens véreux, mais ne l'avait jamais vu s'en prendre à qui que ce soit (hormis les insectes, avec lesquels il était sans pitié). Myra parut lire dans ses pensées, car elle lui adressa un petit sourire hésitant.

— Il serait terriblement déçu, explicita-t-elle, et j'aurais droit à une de ses sempiternelles leçons, après quoi il annoncerait qu'il me pardonne et que je devrais veiller à ce qu'il ne t'arrive plus rien du tout. Et il me serrerait dans ses bras. Et ce faisant, il me rabaisserait.

Myra soupira. Ambre n'avait pas prévu cette tirade. Elle regardait sa tante d'un nouvel œil.

— Lionel a toujours été comme ça, poursuivit Tante Myra en

s'essuyant les yeux. Même quand nous étions petits. Je me rappelle, un jour, je l'avais poussé dans une flaque de boue, pendant une fête. Une blague d'enfant. Comment a-t-il réagi ? Il est allé s'excuser auprès de la maman qui nous avait invités pour ne pas avoir donné un meilleur exemple. Ensuite, quand cette histoire m'a fait pleurer, il est venu me trouver et s'est excusé de ne pas avoir mieux respecté mes sentiments. Aujourd'hui, il est devenu l'oragomancien le plus célèbre de l'Empire, et moi, je suis quoi ? Toujours la petite sœur gênante pour qui il doit s'excuser, alors que lui ne commet jamais d'erreurs.

— Oh si, il en commet ! répliqua Ambre, gênée. Tiens, tu n'as pas entendu parler du sort qu'il a jeté à Lady Trembleworth pour lui rendre sa jeunesse ? Maintenant, elle va devoir finir ses jours avec le nez à l'envers !

Myra poussa un nouveau soupir. Puis elle se moucha.

— Est-ce pour ça que tu l'évites ? reprit la jeune fille. D'après mon père, depuis que tu es sortie de prison, tu refuses de le voir.

— C'est *moi* qui l'évite ? Quel toupet ! Lui qui a toujours une bonne excuse pour ne pas me rendre visite ! Et est-ce que ça lui ferait mal de mettre moins de trois mois à répondre à une lettre ? Ou d'accepter que je lui rembourse la caution qu'il a versée pour moi ?

Ces questions ne semblaient pas adressées à Ambre mais à une version invisible de son père, alors elle préféra ne pas y répondre.

Tante Myra appuya son front sur la paume de sa main. Un instant plus tard, ses épaules se mirent à tressaillir. Ambre crut qu'elle pleurait de nouveau. Mais non : elle *riait*.

— Le nez à l'envers ! pouffa Myra.

Un sourire se dessina sur les lèvres d'Ambre.

— Oui, assura-t-elle. Mais ça vaut mieux que les deux oreilles supplémentaires qu'il a collées à Lord Flightley en voulant soigner sa calvitie.

Tante Myra se plia en deux ; Ambre s'esclaffa à son tour, sans doute parce que ça n'était pas elle qui se retrouvait avec deux oreilles en plus. Le rire de Tante Myra était chaleureux, et si puissant que le sol en trembla.

Après un silence apaisé et complice, la scientifique déclara :

— Ambre, nous sommes parties sur de mauvaises bases. Je te prie de m'excuser. Ça n'est pas que je refuse de te parler. L'ennui, c'est que je ne veux pas risquer de te traiter en sujet de recherche. J'étudie les dragons depuis des années, et j'avais dans l'idée de… de te mettre à l'aise, voilà tout. Je voulais que tu te sentes comme une fille ordinaire.

— Sauf que je ne suis pas une fille ordinaire. En plus, pourquoi ne m'as-tu pas demandé mon avis ?

— Je l'ignore. J'imagine que je cherchais trop à te protéger afin de regagner la confiance de ton père, au point d'oublier le reste. (Elle

se tut un instant.) Es-tu heureuse, ici ?

Ambre prit le temps de la réflexion. Elle songea aux montagnes de glace qui ne demandaient qu'à être explorées, aux manchots curieux, au ciel du crépuscule. À toute cette science !

— Je ne sais pas, finit-elle par répondre. Je suppose que je pourrais l'être, oui, si… si les choses étaient différentes.

Si elle était une fille normale en vacances. Si elle pouvait rentrer chez elle quand bon lui semblerait, sans mettre en danger qui que ce soit. Elle n'en dit rien, toutefois.

— Si tu n'avais pas l'impression d'être cloîtrée, je parie, interpréta sa tante en secouant de nouveau la tête. Est-ce cela qui t'a poussée à sortir assister à l'entraînement des chasseurs ? Je ne vois franchement pas quel plaisir tu as pu en tirer.

Ambre hésita. Sa colère lui avait presque fait oublier son projet. Si Tante Myra lui en voulait de s'être approchée des chasseurs, comment réagirait-elle si elle lui expliquait qu'elle voulait participer à la chasse ?

— Je…, bredouilla-t-elle. J'ignorais qu'ils seraient là.

L'expression de Myra s'adoucit.

— J'aurais dû te parler de la Chasse à l'hiverre. Je sais dans quelles circonstances tes parents sont morts, et je n'aurais pas dû te laisser découvrir cette chasse de cette manière. À vrai dire, j'espérais que ça ne serait pas nécessaire. Je m'efforce de la faire interdire, vois-tu.

— La faire interdire ? répéta Ambre qui se rappelait l'affaire des lettres.

— Tout à fait, insista sa tante, la mine sombre. Suis-moi ! J'aurais dû te montrer tout ça dès le début.

Ambre découvrit la chambre de sa tante. Un vrai capharnaüm ! L'endroit rappela à Ambre le bureau de son père sauf que, à la place d'ouvrages d'oragomancie, de tasses sales et de piles de papiers, la pièce était bourrée de matériel scientifique : loupes et papier carbone ; rapporteurs et compas. Dans un coin, vision glaçante, une balance sur laquelle étaient posés deux petits os. Un seul tableau au mur, un portrait : Ambre reconnut son père adolescent et sa grand-mère. Était aussi représentée une jeune fille qui semblait légèrement plus âgée qu'elle, en qui elle reconnut Myra à sa tignasse, ses joues rosies comme si elle venait de courir. Le portrait était visiblement ancien, mais il avait été nettoyé et réencadré.

Le regard d'Ambre se porta sur une étagère d'angle. Il y avait là un collier de saphirs et de perles dorées, une brosse en argent incrustée de saphirs, et encore un autre saphir, brut celui-ci, aussi gros qu'un œuf d'oie. Tante Myra semblait avoir un penchant pour ces pierres.

— Qu'est-ce que c'est ? l'interrogea Ambre.

— Rien, répondit Myra qui se posta aussitôt devant le meuble. De simples, euh… souvenirs.

— Des souvenirs.

Myra jeta un coup d'œil à sa nièce par-dessus son épaule. Son regard s'embua légèrement.

— Des souvenirs de mes plus fameux coups, précisa-t-elle.

— Et tu ne risques rien, en les gardant ?

— Disons que… j'ai déjà purgé ma peine, que veux-tu qu'on me fasse de plus ?

Ambre n'était pas sûre d'être d'accord, mais elle ne dit rien. Tante Myra balaya ensuite sa table de travail et envoya valser livres et lentilles de télescope.

— Assieds-toi, ordonna-t-elle en désignant un fauteuil.

Ambre obéit. Sa tante se percha sur un accoudoir et feuilleta un carnet. Parvenue à la bonne page, elle le lui tendit.

Ambre retint son souffle. Elle avait sous les yeux une photo floue d'un dragon spectral et magnifique. Plus fin que les dragons de feu, et plus sinueux, il lui fit penser à de l'eau qui aurait pris forme. Sans se l'expliquer, elle sentit le bleu argenté luisant des écailles de la bête. Elle frissonnait.

— Ce cliché a été réalisé par le professeur Walcott. Il y en a d'autres.

— Comment a-t-il pu l'approcher de si près ?

La photo semblait avoir été prise à quelques mètres à peine du sujet.

— Il ne risquait absolument rien, révéla Myra. Ces dragons n'attaquent pas les hommes. Ils nous ignorent, pour l'essentiel, quand ils comprennent que nous ne sommes pas des chasseurs.

— Quoi ? s'étrangla Ambre.

— Mais oui ! Les histoires racontent des sornettes. Les dragons ne sont pas des monstres assoiffés de sang. De plus, je crois qu'ils communiquent entre eux. Nous les avons entendus prononcer des mots. Rien de compréhensible pour nous, bien sûr, mais des mots quand même. Ce sont des créatures douées de raison.

Ambre ne sut quoi dire. Ces découvertes pouvaient-elles donner un nouvel éclairage à son existence, si étrange ? Les dragons de feu étaient-ils eux aussi plus intelligents qu'on le croyait ? Son père s'était souvent posé la question, même si l'intelligence d'Ambre avait très bien pu résulter d'un défaut du sortilège, tout comme le mauvais caractère de Montgomery. (À moins que tous les boutons de porte aient une haute opinion d'eux-mêmes sans jamais pouvoir l'exprimer, chose qu'Ambre estimait impossible de déterminer avec certitude.)

— J'ai expliqué tout ceci à la reine Victoria, reprit Tante Myra.

Contrairement au reste de la famille royale, elle s'intéresse sincèrement à l'Antarctique, et je pense que mes arguments commencent à porter leurs fruits. Plusieurs sénateurs me soutiennent. Si seulement je pouvais réunir d'autres preuves…

— Tu crois vraiment qu'elle interdirait cette chasse ?

— Oui. Elle a déjà limité le nombre de dragons de glace qu'ils peuvent tuer par an. Bien sûr, même si les dragons n'étaient que de simples bêtes, cela ne justifierait pas qu'on les élimine jusqu'au dernier. Hélas, le dragonverre est si précieux que la plupart des gens n'auraient aucun scrupule à les faire disparaître ! Mais si nous prouvons à la reine que ces créatures parlent, raisonnent et sont douées de sentiments comme les humains, alors nous pourrons la convaincre de les protéger.

— Je ne vois pas ce qui l'y obligerait, objecta Ambre. Même si tu prouves que les dragons sont intelligents, ils ont quand même tué des scientifiques par le passé. Nisha a dit qu'ils les avaient déchiquetés. Crois-tu que la reine le leur pardonnerait ?

— Ces scientifiques ont été tués par *quelque chose*, nuança Tante Myra. Les morts ne parlent pas, malheureusement, or il y a des choses bien plus dangereuses que les dragons en ce monde.

— Les sinistrons, par exemple ?

Un frisson parcourut le dos d'Ambre quand elle prononça ce mot. Sa tante lui montra un croquis.

Ambre l'étudia : un pic montagneux sous un ciel étoilé. Au premier plan, l'artiste avait dessiné un champ de glace, peut-être le bord d'un glacier, et, s'élevant d'une crevasse…

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Ambre.

Cela ressemblait à de la fumée, sauf qu'elle avait des bouches. Des centaines de bouches. Béantes, voraces, arrondies, comme prêtes à dévorer les étoiles.

— Ce dessin est l'unique trace d'une observation de ce que certains appellent les sinistrons. C'est probablement la seule fois qu'un observateur a survécu à cette rencontre.

L'adulte et l'enfant se turent ; toutes deux scrutaient l'esquisse. Ambre s'en détourna la première. Elle en éprouvait une révulsion si profonde qu'elle l'ébranlait jusqu'aux os.

— Qui l'a dessinée ?

— Moi, avoua Tante Myra avec un sourire sombre.

— Toi ?

— Mais bien sûr ! Je n'aurais jamais fait prendre de tels risques à l'un de mes scientifiques. C'est la première règle, quand on est un chef. Si quelque chose menace la vie de mes employés, je dois apporter moi-même la solution, et non demander à quelqu'un de la trouver. (Elle fronça les sourcils.) Bref, ce jour-là, je n'ai pas réussi à

approcher suffisamment pour bien comprendre ce que je voyais.

— C'était où ?

— Sur le glacier de Tacroy. Là même où plusieurs dragons ont été tués lors de la dernière Chasse à l'hiverre.

Ambre plissa le front.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je l'ignore. Je suis scientifique, il ne suffit pas que deux éléments concordent pour que j'en déduise qu'ils sont liés. Mais cela reste intéressant, non ? Les sinistrons auraient-ils été attirés sur les sites où les dragons sont morts ? Et si oui, pourquoi ?

— D'après Nisha, ils peuvent changer de forme. C'est vrai ?

Sa tante soupira, puis répondit :

— Oui… Je vois que Nisha a écouté les rumeurs les plus farfelues. Des silhouettes… étranges, dirons-nous, ont en effet été aperçues. Elles apparaissent à la nuit tombée. Le professeur Binder en a vu une. Il l'a décrite comme « pâle et mince ». Personnellement, je ne suis pas convaincue. L'obscurité joue sur l'imagination de chacun, ici.

Ambre examina de nouveau le dessin.

— Je ne pense pas que la reine Victoria écoute vraiment ce que tu lui dis dans tes lettres, estima-t-elle. Le prince Gideon prétend que…

— Ne me dis pas que tu as parlé à cet avorton, s'étrangla Tante Myra.

— Il va participer à la chasse.

Myra secoua la tête, l'air sombre.

— Cela ne devrait pas me surprendre, j'imagine. Son père a toujours préféré chercher à humilier ses proches que s'intéresser à son fils.

Ambre battit des cils.

— Son père ne s'occupe pas de lui ?

— Eh non, puisque Gideon n'est pas en or, ni de quelque élément de valeur à ses yeux. La mère du petit, une princesse turque, et deuxième épouse de Cronus, était tout aussi riche que la première. Elle est morte dans un accident étrange, tout comme la précédente. Sans lien avec son mari, naturellement, même si des rumeurs ont circulé. Mais je n'entrerai pas dans les détails. Cronus ne l'a pas pleurée longtemps, il s'est remarié aussi sec avec une troisième princesse fortunée qui lui a donné une tripotée de fils. Ils habitent en Angleterre, où Cronus passe le plus clair de son temps, laissant Gideon seul ici. J'aimerais dire que c'est une honte qu'un enfant soit ainsi séparé de ses parents mais, quand le parent en question est le prince Cronus, j'estime plus sain que Gideon passe le moins de temps possible avec lui. Cet homme n'est pas un exemple à suivre.

Ambre médita en silence. Le prince Gideon était un monstre, certes, mais elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver une pointe de compassion pour lui. Elle n'imaginait même pas le calvaire que ça devait être, d'avoir un père comme le prince Cronus.

La tante et la nièce poursuivirent leur conversation pendant une heure, jusqu'à ce que la lumière violette du jour vire au bleu-vert profond. Ambre aimait la manière dont Myra lui parlait. Elle semblait la considérer comme son égale. Elle ne s'efforçait pas d'employer des mots simples ni ne prenait une voix particulière, contrairement à nombre de professeurs de Chesterfield.

Tante Myra finit par jeter un coup d'œil à l'horloge et déclarer qu'Ambre devait aller en classe.

— Tante Myra, dit Ambre lorsqu'elles se levèrent pour sortir. Tu penses vraiment que tes recherches permettront de faire cesser la chasse ? Le dragonverre est très précieux. Et tout le monde est convaincu que les dragons sont des monstres.

— Sauver ces dragons ne sera pas chose facile, j'en conviens, répondit sa tante. Mais n'oublie pas qu'une simple pièce de monnaie posée sur un rail peut faire dérailler le train le plus gigantesque. Par expérience, je sais que les gens ont tendance à confondre impossible et difficile. Notre devoir est d'essayer.

Ambre retourna cette pensée dans sa tête. Elle s'arrêta à la porte, quand son regard croisa une vieille photographie posée sur la commode. Le cliché montrait une jeune femme vêtue d'une robe assez courte, et qui portait deux bouteilles de vin à sa bouche, alors qu'autour d'elle un groupe d'hommes et de femmes faisaient des grimaces ou brandissaient eux aussi une bouteille. Un homme montrait ses fesses au photographe.

— D'où est-ce que ça sort ? s'étrangla Tante Myra en plaquant la photo sur la commode, les joues rouge vif. Non mais ! Je ne connais aucun de ces olibrius.

— La dame au milieu te ressemble, observa Ambre.

— Je ne crois pas, non. Enfin, les réunions de scientifiques sont parfois un peu… tu vois le genre.

Ambre ne voyait pas le genre, mais il lui semblait deviner une chose ou deux sur sa tante.

— Tu n'es pas obligée de t'habiller comme ça, assura-t-elle. Je ne dirai rien à mon père.

Tante Myra ajusta nerveusement sa veste aussi hideuse que respectable.

— M'habiller comment, ma chérie ? Amos ! (La scientifique héla l'homme qui sortait d'une salle en face. Celui-ci fit un bond.) Comment s'annoncent les échantillons de sol ?

Sur ces mots, elle s'éclipsa.

Ambre la suivit sans entrain. Elle culpabilisait un peu de ne pas avoir parlé de son plan à sa tante. Cependant, cette dernière ne lui aurait jamais permis de participer à la chasse. Elle songea aux dragons de feu en captivité, et sa résolution s'affermit. Si elle pouvait faire quoi que ce soit qui épargne un tel sort aux dragons de glace, elle le ferait. Même contre l'avis de sa tante.

Huit
Ambre a de la compagnie

Compte tenu de l'immensité de la population des dragons de feu autrefois et de leur vaste répartition à travers le globe, il est surprenant que leur habitat et leur comportement nous soient si peu connus.

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

Ambre passa la moitié de la nuit à peaufiner son projet. Elle rejeta plusieurs idées, notamment incendier le bateau des chasseurs (trop risqué, elle devrait être à bord) ou lancer des fusées de détresse pour alerter les dragons (elle ignorait comment ces créatures allaient réagir aux fusées ; curieuses, elles pouvaient très bien venir les inspecter de plus près).

Elle commençait à s'endormir, lorsque des bruits discrets en provenance de l'armoire la réveillèrent. Un grattement délicat de griffes.

Ambre se leva instantanément, les yeux rivés sur la porte de l'armoire. Montgomery dormait sous son lit. Elle songea au Labyrinthe Rouge qui séparait les mondes : une des créatures qui le peuplaient aurait-elle réussi à pénétrer dans son armoire ?

Le cœur emballé, elle entrouvrit la porte. Pouf s'introduisit dans la chambre en étirant d'abord ses pattes avant, puis son dos.

— Manger ! tonna la chatte.

— Oh, le vilain matou ! pesta Ambre. Il a fallu que tu trouves le moyen de franchir le portail !

C'était la seule explication. Les chats n'avaient aucun respect pour les portes et savaient se glisser dans le plus étroit des interstices. Pouf avait dû mettre à profit son talent.

La chatte s'enroula autour des jambes d'Ambre en ronronnant. Celle-ci ne pouvait la ramener à Londres, du moins pas dans l'immédiat, puisque le tissu du monde était encore fripé. Alors elle se rendit sans bruit à la cuisine déserte, y récupéra un bol de lait, un bout de poisson cru ainsi qu'un reste de foie en sauce du dîner. Un festin nauséabond qu'elle rapporta à Pouf. La chatte n'en laissa pas une miette.

— Manger ! prononça ensuite l'animal d'un ton approbateur.

Et elle alla faire sa toilette sur l'oreiller de sa maîtresse comme si elle avait été dans la chambre de Chesterfield.

— Papa va s'inquiéter pour toi, la gronda Ambre.

Lionel St. George adorait cette chatte blanche. Il la laissait dormir dans son fauteuil préféré et sauter sur son bureau alors même qu'elle renversait l'encrier et laissait des traces noires partout. Si Pouf s'installait sur ses cuisses le soir, Lionel ne bougeait plus jusqu'à ce qu'elle décide de partir. Ambre s'était souvent étonnée que le plus célèbre oragomancien de l'Empire ait, en réalité, moins de pouvoir qu'une petite chatte gâtée.

— Maintenant maintenant maintenant, marmonna Pouf entre deux ronronnements.

Ambre enfouit son visage dans le pelage de l'animal. Bientôt apaisée par ses ronronnements familiers, elle sombra dans un sommeil agité, hanté par les yeux flamboyants de braise des dragons qui rôdaient dans le noir.

* * *

Le lendemain, Ambre eut du mal à se concentrer en classe. Mme Rousseau dut répéter sa question trois fois avant qu'elle donne la bonne réponse (la date de l'expédition du capitaine Robert Scott au pôle Sud). À un moment, la gouvernante demanda d'une voix très digne si la jeune fille avait décidé de prendre pour prochain sujet de dissertation la moquette, tant elle la fixait attentivement. Les jumeaux-poupées ricanèrent. Ils faisaient bande à part, ces derniers temps. Et Mousse avait rapporté, en adressant un regard timide à Ambre, que Baxter, le garçon, n'avait pas essayé une seule fois de lui écraser la figure dans un livre. Ambre n'y prêta aucune attention : ces deux zigotos étaient le cadet de ses soucis.

La Chasse à l'hiverre débutait le lendemain.

La jeune fille avait des vertiges. Son ventre était si noué qu'elle n'avait pu prendre de petit déjeuner. Un papier plié atterrit sur ses cuisses ; elle sursauta. Interloquée, elle scruta le plafond.

Quelqu'un soupira. Ambre se retourna : Nisha l'observait. Elle tenait d'une main sa bouteille Thermos. Ambre nota que le papier avait une petite traînée marron, signature de Nisha qui emportait partout ou presque du chocolat chaud. Une boisson qu'elle estimait « la plus scientifiquement parfaite ».

Nisha fit à Ambre le geste de déplier le papier.

Toujours intriguée, celle-ci s'exécuta et lut : *Bibliothèque. Cinq heures.*

Elle réprima un grognement et releva les yeux vers Nisha, qui l'observait avec le plus grand sérieux, chose inhabituelle chez elle. Nisha haussa les sourcils comme pour dire « Alors ? ».

Heureusement, Ambre n'eut pas à répondre. Mme Rousseau venait de poser une question d'algèbre compliquée à Nisha, qui trouva

la solution sans peine, alors qu'elle n'avait pas pu entendre l'énoncé. Ambre se remit face au tableau et fit mine d'être fascinée par les équations.

La classe terminée, elle sortit de la salle dans la seconde qu'il fallut à Nisha pour enfiler son manteau. La chasse était donc pour le lendemain, et elle n'avait toujours pas de plan digne de ce nom. Ambre évita aussi sa tante, qui parlait avec de grands gestes à ses assistants. Sitôt rentrée dans sa chambre, elle poussa un soupir de soulagement. Être entourée de monde à longueur de journée l'épuisait.

Mais soudain, elle se figea d'horreur. Pouf était couchée sur le flanc, sur son tapis, ses pattes ébouriffées enroulées autour d'un petit objet qu'elle menaçait d'une voix guillerette.

— Oh non, Pouf ! s'écria la jeune fille.

— À moi ! gémit la chatte quand Ambre lui arracha Montgomery des griffes. À moi à moi à moi à moi à moi !

Ambre examina immédiatement le pauvre bouton de porte. Les blessures étaient superficielles, mais il était tout griffé, et la tige était mordillée.

— Je suis désolée, Montgomery, déclara sincèrement Ambre. Je vais te réparer, c'est promis. Calme-toi.

Le bouton ne l'entendit pas de cette oreille. Ambre ne l'avait jamais vu dans une fureur pareille : non seulement il tenta de se dégager de ses mains, mais il refusa que la jeune fille le range dans son sac. Il se débattit comme un beau diable.

— Je t'en supplie ! l'implora Ambre, les larmes aux yeux, au bout d'une énième tentative ratée.

Elle ne pouvait pas laisser ce bouton de porte dans sa chambre : il était son billet de retour pour retrouver son père, à Chesterfield. Il lui serait utile en cas d'urgence.

— Tu dois venir avec moi demain…

Dans un geste désespéré, Montgomery se secoua violemment, se projeta en l'air et heurta Ambre en pleine face. Pouf miaula de délice quand sa proie interdite retomba au sol. L'adolescente se retrouva à lutter contre la chatte en furie et le bouton glissant. Ce dernier avait apparemment décidé qu'il préférait mourir en infligeant des blessures à ses ennemis plutôt que de supporter cette atteinte à sa dignité. Absorbée par ce combat, Ambre n'entendit pas les coups à sa porte, qui gagnèrent en intensité à mesure que la lutte s'envenimait.

— Ambre ? lui parvint une voix étouffée. Tu vas bien ?

— Mort ! glapit Pouf avec une joie macabre en mordant le bouton.

Un silence médusé se fit de l'autre côté du battant.

— Pardon ?

La chatte poussa un cri de triomphe maléfique.

— Silence ! lui répliqua Ambre.

Elle parvint à saisir Pouf par la peau du cou et à la soulever malgré ses sifflements et ses crachats. À bout de forces, le bouton roula sous le lit pour panser ses plaies. Ambre ouvrit la porte d'un mouvement sec et jeta Pouf dans le couloir, évitant de justesse Mousse qui se tenait là. La chatte disparut dans les ombres en sifflant de rage.

— Par les sciences ! Mais qu'est-ce que c'était que ça ?

Ambre fourra ses mains toutes griffées dans ses poches.

— Euh… rien, juste mon chat.

Mousse la dévisageait. Ambre devina que l'attaque du bouton avait dû lui laisser un hématome.

— Un chat très vilain, ajouta-t-elle.

— J'ignorais que tu en avais un, prononça lentement Mousse. Les animaux de compagnie ne sont pas autorisés, à la Luciole.

— Oui mais bon, tu connais les chats. Dès qu'il y a une règle, il faut qu'ils l'enfreignent. Tu voulais quelque chose ?

Mousse parut s'apprêter à poursuivre le débat sur les félins, mais Ambre lui adressa son regard le plus vide, alors il secoua la tête, la mine grave. Comme d'habitude, il avait des feuilles plein les cheveux et de la terre sous les ongles. Son regard se posa sur le sac d'Ambre, à moitié rempli. La jeune fille se campa aussitôt devant.

— Tu veux bien venir avec moi ? demanda Mousse.

Ambre maudit intérieurement son incapacité à mentir pour se tirer d'un mauvais pas, et suivit le garçon jusqu'à une chambre située à l'autre bout du couloir. Une chambre aussi grande que la sienne, mais équipée de lits superposés. Contre un mur, un tableau noir couvert d'équations mathématiques. Dans un coin du tableau, un lion dessiné. Très réussi, mais estompé par les années. La personne qui avait écrit les équations avait pris soin de contourner le lion.

— C'est ta chambre ? voulut clarifier Ambre.

— Celle de Nisha, déclara Mousse. Elle la partageait avec sa sœur, avant.

Voilà qui expliquait les lits superposés. Ambre s'étonna toutefois qu'ils soient faits tous les deux, et encombrés de peluches, comme si la chambre accueillait toujours deux filles. Elle reconnut plusieurs rubans de Nisha noués à la tête du lit du bas. Au niveau de celui du haut, des dessins du même auteur que le lion étaient punaisés au mur. Le papier légèrement jauni, les coins cornés.

— Souhaites-tu t'asseoir ? demanda Mousse d'une voix formelle en désignant une chaise d'un geste emprunté.

— Merci, non, répondit Ambre, aussi formelle et empruntée.

L'un et l'autre fixaient le sol tels deux convives qui ne savent plus quoi se dire. Ambre fut tentée d'interroger Mousse à propos des lits superposés, mais se retint. Nisha et lui changeaient de sujet chaque

fois qu'on abordait la question de la sœur disparue. Mousse lui avait toutefois révélé, en privé, comment elle était morte : un rhume contracté lors d'une sortie avec ses parents, qui était en réalité une pneumonie. Ambre se demandait ce que cela faisait d'avoir connu quelqu'un de mort. Elle-même avait certes perdu ses parents, mais ne gardait aucun souvenir d'eux. Était-elle mieux ou moins bien lotie, elle n'en avait aucune idée.

— Nisha a dit que tu avais ignoré son message, révéla soudain Mousse. Elle pensait que tu ne voudrais pas lui parler, alors je suis venu seul. Pour te dire que tu ne peux pas faire ça.

Ambre cligna des yeux.

— Faire quoi ?

— Participer à la chasse. Tu ne peux pas. Ces dragons ne font de mal à personne, et je n'ai pas envie qu'ils se fassent tuer juste pour qu'un aristo puisse sertir sa montre de pierres précieuses.

— Je…, bredouilla Ambre, sous le choc. Comment as-tu…

— J'ai surpris ta conversation avec Sir Abraham. La professeure Maylie m'avait envoyé récolter des algues, elle s'en sert d'engrais. Tu ne m'as pas vu ?

— S-si, mais…

Mousse se tenait à quinze bons mètres d'elle. Comment avait-il pu entendre ce qu'elle avait dit à Sir Abraham ? La jeune fille n'eut pas le temps de s'interroger davantage, car Mousse ajouta :

— Rassure-moi, tu ne comptes pas vraiment prendre part à cette chasse ? Tous les scientifiques sont contre. La professeure Maylie elle-même la trouve inhumaine, et elle n'a jamais d'opinion sur rien, hormis les fleurs ou la photosynthèse…

— Tu ne comprends pas, s'alarma Ambre.

Elle n'avait jamais entendu Mousse marmonner autant de mots en même temps, ni à un tel débit. On aurait dit un fleuve qui rompait un barrage.

— Non, la contra le garçon. C'est *toi* qui ne comprends pas. Je pensais qu'on était amis. Si oui, alors tu dois m'écouter. Tu cherches à impressionner le prince Gideon ? Ou bien c'est pour…

Ambre le saisit par le bras. Elle ne savait pas quoi faire d'autre pour qu'il se taise. Mousse avait la peau froide, c'en était troublant. Il tressaillit d'ailleurs au contact de la paume chaude d'Ambre. Celle-ci le relâcha immédiatement ; elle avait l'impression d'avoir touché une pierre.

— Le prince Gideon est un rustre. Je me moque bien de l'impressionner ou pas. Quant au reste, se hâta d'ajouter Ambre au cas où Mousse reprendrait la parole, j'ignorais que nous étions amis. Je suis contre.

Le garçon parut perplexe.

— Tu es contre… le fait d'avoir des amis ? Tu es mon amie depuis que tu as pris ma défense contre Baxter.

Ambre ne sut quoi répondre. Alors elle changea de sujet :

— Mousse, as-tu dit à qui que ce soit que j'envisageais de participer à la Chasse à l'hiverre ?

— À Nisha, c'est tout. Et elle…

— Tu ne dois en parler à personne d'autre. Ma tante ne me laissera jamais y aller.

— Mais…

— Mon but n'est pas de tuer des dragons mais de saboter la chasse.

— La saboter ?

— Oui. Je veux faire en sorte qu'elle se passe si mal qu'aucun chasseur sain d'esprit ne voudra remettre les pieds ici.

Mousse observait Ambre avec des yeux ronds.

— Et tu vas… Ils vont t'autoriser à participer ?

— Il suffit d'être de sang noble et d'avoir au moins douze ans. (L'adolescente croisa les bras et prit son air le plus têtu.) Mon père est baron, et j'ai douze ans. Donc j'en serai. Ma tante ne m'en empêchera pas, et toi non plus.

Mousse demeura silencieux si longtemps qu'Ambre craignit qu'il soit devenu muet. Mais un sourire s'étira lentement sur sa figure.

— C'est génial, approuva-t-il. Qu'est-ce que tu attends de moi ?

Ambre n'avait pas prévu cette question.

— De toi ?

— Je m'y connais en plantes. Très bien, même. Ça peut être utile. Je sais lesquelles sont comestibles et lesquelles ne le sont pas.

Mousse avait prononcé cette dernière phrase avec une pointe de malice.

Ambre en resta bouche bée.

— Je ne veux empoisonner personne ! se récria-t-elle.

— Empoisonner, non. Mais je pourrais provoquer de sacrés maux de ventre. Tu les imagines, tous ces chasseurs sur la banquise, l'arc en main, soudain pris d'une envie pressante ? (Mousse éclata de rire.) Et je te rappelle que Nisha est forte en maths. Ultra forte. Elle résout des problèmes de trigonométrie de tête ! Bref, elle aussi je suis sûr qu'elle pourrait nous rendre service.

Ambre en resta muette. Elle n'avait même pas envisagé que Nisha et Mousse veuillent l'aider. Pour tout dire, ils ne faisaient en aucun cas partie de son plan.

— Merci, finit-elle par lâcher. Mais je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Tes parents n'apprécieraient sûrement pas.

Elle comprit son erreur une seconde trop tard. Mousse rougit et baissa les yeux.

— Oh… euh… Excuse-moi. J'oubliais que tu n'avais pas de parents.

Mousse se força à sourire, mais l'amertume l'emportait.

— Peut-être, concéda-t-il, mais où qu'ils soient, ils ne sont pas au courant de ce projet, pas vrai ?

— C'est gentil à toi de m'offrir ton aide. L'ennui, c'est que je n'ai…

— Une minute ! (Le visage de Mousse s'illumina de nouveau.) Si on parle stratégie, on a besoin de Nisha. C'est un vrai général !

Ambre, qui avait vu cette fille diriger la construction d'un fort de plus de trois mètres de haut, ne pouvait le contredire.

— Je…, commença-t-elle.

Mais l'instant d'après, Nisha surgit : elle était tapie à l'écart depuis le début.

— J'ai tout entendu ! claironna-t-elle. Ça va être formidable, Ambre ! J'ai déjà plein d'idées !

— Déjà ? faillit s'étouffer l'intéressée qui commençait à trouver que la situation lui échappait.

— Et comment ! As-tu pensé aux équations de vitesse et de distance, par exemple ? Et au poids des traîneaux divisé par le nombre de chiens et leur charge maximale embarquée ? Si nous modifions ces données ne serait-ce qu'un peu (pas assez pour que les chasseurs le remarquent, naturellement), les chiens seront trop épuisés pour continuer à tirer au bout d'un jour ou deux !

Mousse éclata de rire et enchaîna :

— Ils se retrouveront coincés au milieu de nulle part avec une colique carabinée !

Nisha et lui se gondolaient. Ambre tenta un dernier argument désespéré :

— Mais vous ne pouvez pas m'accompagner ! Ça ne marchera pas !

Mousse et Nisha cessèrent de rire ; un silence gênant s'abattit dans le couloir.

— Pourtant, tu as besoin de nous, reprit Mousse en échangeant un regard avec Nisha. Il te faut un assistant.

— Un assistant ?

— Exact. Tous les chasseurs en ont un. Quelqu'un qui prépare ton repas, monte ta tente, gère tes ressources. Tu comptais tout faire toute seule ? Et saboter en même temps la chasse ?

— Je… Je n'y avais pas pensé, révéla Ambre.

Mais elle y pensait à présent, et la perspective l'angoissait. Elle ne savait ni monter une tente ni faire la cuisine. À Chesterfield, tous ses repas étaient préparés par le personnel. Son père disait souvent, pour plaisanter, qu'il était lui-même un si piètre cuistot qu'il serait capable

de faire brûler de l'eau. Ambre en avait déduit que la cuisine était une discipline exigeante, réservée à une élite, comme l'apprentissage du violon ou la localisation de grenouilles à sabots en Amazonie.

L'ampleur de son projet la frappa soudain, ainsi que son manque de préparation. Elle rougit en pensant à son sac, dans lequel elle n'avait jeté que trois pull-overs.

Nisha, elle, hochait la tête et reprit :

— Mousse et moi ne serons pas trop de deux pour assurer ce travail.

— Tu es sûre que les assistants ne sont pas censés être… des adultes ?

— Je suis presque adulte ! s'indigna Nisha en relevant ses cheveux. Regarde, est-ce que je ne fais pas au moins dix-huit ans, comme ça ?

Ambre secoua la tête de désespoir.

— Vous ne savez pas dans quoi vous vous embarquez.

— J'ai déjà campé avec la professeure Maylie, indiqua Mousse. Elle sème des graines dans la glace pour étudier ensuite lesquelles passent l'hiver.

— Et moi, je sais faire à manger ! ajouta Nisha. Enfin, plus ou moins. Disons que j'ai beaucoup observé ma mère. Aditi et elle cuisinaient toujours ensemble.

Elle se tut.

— Je sais comment on voyage en Antarctique, assura Mousse. J'ai aidé la professeure Maylie à faire ses bagages.

Ambre se trouva à court d'arguments. Un rien stupéfaite. Hormis son père et sa tante, elle n'avait jamais entendu quiconque se montrer si bienveillant à l'égard des dragons. L'espace d'un instant, sa vue se troubla. Elle éprouva un plaisir étrange à écouter Nisha et Mousse inventer des stratagèmes de plus en plus farfelus pour saboter la Chasse à l'hiverre. Notamment parce qu'ils s'en remettaient clairement à elle et semblaient chercher son approbation. Tout cela était on ne peut plus étrange, mais pas entièrement déplaisant.

— Nisha ?

Un coup discret à la porte. Un homme mince à lunettes poussa le battant. Il lui ressemblait beaucoup.

— Ta mère te demande.

— Pourquoi ? répliqua l'intéressée d'un ton plus impatient qu'il ne semblait nécessaire.

L'homme avait parlé d'une voix si douce qu'Ambre ne l'imaginait pas capable de faire du mal à qui que ce soit.

— Qu'est-ce que j'ai fait encore ? rouspéta Nisha.

L'homme adressa un regard penaud à sa fille, qui répliqua par un regard assassin. Il soupira.

— Rien, ma puce. Mais tu disais que tu voulais voir le canyon. Ta mère a donné la journée à son équipe, elle a donc du temps à…

— Je voulais y aller la semaine dernière, le coupa Nisha. Avec Mousse et la professeure Maylie. Je ne veux pas y aller maintenant. Ambre et moi avons des projets.

— Ambre ? répéta l'homme en ajustant ses lunettes comme s'il s'apercevait tout juste de la présence de cette fille.

Nisha soupira à son tour.

— Ambre, je te présente mon père, le professeur Singh.

— Bonjour, Ambre, prononça l'homme d'un ton grave en lui tendant la main comme à une adulte. Ta tante parle souvent de toi. C'est un plaisir de rencontrer une autre enfant qui s'intéresse à la science.

— Nous allions faire nos devoirs à la bibliothèque, enchaîna Nisha. À moins que ce soit interdit, ça aussi ?

Son père adressa un piètre sourire à Ambre, puis déclara :

— Très bien, ma puce. Je préviens ta mère.

Il repartit aussi discrètement qu'il était arrivé. C'est à peine si on entendit la porte se refermer.

Ambre s'attendait à ce que Nisha s'explique, mais celle-ci reprit son discours comme si son père n'était pas intervenu.

— Bon alors, on décide quoi ? Réunion au sommet avant la bataille ? (Son visage s'éclaira.) C'est moi qui prendrai des notes !

— Oui, euh… attends, tempéra Ambre. C'est bien beau, de trouver des idées, mais on ne peut rien prévoir tant qu'on ne sait pas ce qui nous attend. Je ne sais même pas où les chasseurs comptent se rendre.

— Je vais aller voir Mme Rousseau. Elle s'entend bien avec le majordome du prince, je parie qu'elle est au courant de tout.

— Bien, approuva Ambre. Et toi, Mousse : tu disais que tu avais campé avec la professeure Maylie. Tu penses pouvoir lui emprunter du matériel sans qu'elle s'en rende compte ?

— Oui, toutes ses affaires sont rangées dans une des remises.

Nisha sautillait sur place ; ses rubans dansaient la gigue.

— J'ai hâte, j'ai hâte, j'ai hâte ! scanda-t-elle.

Ambre était moins enthousiaste. Mais lorsque ses acolytes et elle se rendirent à la bibliothèque en discutant à voix basse, elle constata avec surprise que la peur panique qu'elle éprouvait encore une heure plus tôt s'était réduite à un simple murmure.

— Qu'est-ce que tu as à sourire comme ça, petite ? lui lança Mac quand elle le croisa dans la pièce commune.

— Rien du tout, répondit Ambre en adoucissant les contours de son sourire, qui ressemblait plutôt à une demi-grimace effrayante.

Elle allait tenir son engagement. Elle allait devenir l'ennemie de

Lord Norfell… et du prince Gideon. Elle allait faire en sorte que cette chasse aux dragons soit la plus désastreuse de tous les temps.

Neuf
Les chasseurs et les chassés

La popularité du flammeverre connut son apogée dans les années 1840, époque à laquelle la population mondiale de dragons de feu fut réduite de moitié. Les scientifiques convainquirent la reine d'interdire les importations de dragonverre en 1851, mais les chasses illégales reprirent très vite. Le naturaliste William Hawkley est le dernier à avoir observé un dragon de feu à l'état sauvage, en 1869.

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

Le lendemain matin, bien avant l'aube, ils sortirent sans bruit dans le noir.

Ambre avait l'impression d'être une espionne. Nisha et elle retrouvèrent Mousse à l'ombre d'une remise où il avait chargé le matériel de la professeure Maylie sur un petit traîneau. Ils ne se parlèrent pas ; seule Nisha réprimait parfois des gloussements.

Ambre sentit la culpabilité revenir quand ses compagnons et elle prirent la route du port. Elle avait laissé un mot dans sa chambre, que Tante Myra trouverait au retour de son expédition de cartographie dans les collines de la Consternation. Ambre espérait être rentrée avant elle, mais doutait que cela lui épargne la fureur de Myra quand celle-ci découvrirait le pot aux roses.

Nisha, Mousse et Ambre avaient veillé tard, la veille, pour mettre au point leur plan. Nisha avait noté toutes les propositions, même les plus compliquées ou improbables. Ambre s'était rapidement sentie submergée. Le doute l'assaillait : comment pouvait-elle espérer influer sur la Chasse à l'hiverre sans que les chasseurs s'aperçoivent de rien ?

Nisha avait alors posé son stylo et déclaré calmement :

— Bon. Nous sommes trois et nous n'avons pas beaucoup de temps. Ambre, je ne vois pas comment nous pourrions incendier le matériel des chasseurs sans qu'ils s'en rendent compte. Mousse, je doute que la professeure Maylie dispose d'une quantité d'armoise explosive suffisante pour nous être utile ; et quand bien même, je ne pense pas que ce soit une bonne idée de nous balader avec. (Le garçon avait fait grise mine.) Le mieux, c'est de rester modestes. Si nous arrivons à les retarder et à les gêner, au bout d'un moment ils se décourageront. Ils finiront peut-être même par annuler la chasse.

Dans la foulée, elle avait barré toutes les idées évoquées jusque-là, puis en avait inscrit d'autres en dessous. Ambre avait ajouté des

suggestions de son cru, tandis que Mousse les illustrait lorsque nécessaire. Quand ils avaient contemplé leur liste achevée, Nisha avait adressé à Ambre un sourire noir que celle-ci lui avait renvoyé. Le trio avait passé le reste de la nuit à récupérer du matériel et des provisions dans la station.

Le navire des chasseurs dominait la baie du Grand Ennui. Ambre n'avait jamais vu un bateau cerf-volant si énorme. Ceux de Londres ne pouvaient pas embarquer plus de dix passagers car ils étaient conçus pour naviguer dans des canaux étroits et non au milieu des bancs de glace fourbes. Ce navire possédait une bonne demi-douzaine de voiles, d'un gris menaçant, gonflées tels des nuages d'orage, là encore en contraste avec celles, éclatantes, qui étaient en vogue à Londres. Le bateau cerf-volant battait pavillon britannique et arborait les blasons du prince Cronus et du prince Gideon. Des hommes s'affairaient sur la passerelle, chargés de malles, de paquets et d'armes, tandis que les marins criaient des ordres depuis le pont. Personne ne prêta attention aux adolescents. Quelques flocons de neige tombaient mollement, tels de gros pétales de rose à la lumière des lanternes du port.

— Le prince Cronus est venu dire au revoir à son fils, on dirait, grimaça Mousse.

Ambre aperçut alors un homme grand, vêtu d'habits précieux, qui s'engageait sur le sentier enneigé, escorté par une masse de gardes royaux et de gentilshommes, au nombre desquels figurait Lord Norfell. L'homme aux immenses yeux bleus et aux cheveux dorés dégageait une élégance guindée : sa peau tendue sur ses traits taillés à la serpe, sa bouche étirée en une ligne dure. Mis à part son teint, plus pâle que celui de son fils, la ressemblance était frappante.

Le prince Gideon trottinait au côté de son père, la même cape verte sur le dos, une épée à la ceinture lui aussi. Les joues rosies d'exaltation, il s'adressa au prince Cronus, qui se pencha pour l'écouter, sans pour autant cacher son impatience. La réponse de l'homme fut sèche, son entourage hocha la tête à l'unisson et le prince Gideon se redressa. L'adolescent marchait une main sur la poignée de son épée, comme son père.

La troupe s'arrêta au pied de la passerelle, Cronus dit deux phrases à son fils, lui donna une tape à l'épaule. Les gentilshommes firent la révérence au jeune prince, puis emboîtèrent le pas au père. Lord Norfell se porta à la hauteur de celui-ci et se mit à lui parler tout bas, et avec un débit rapide.

Mousse et Nisha s'inclinèrent au passage du prince Cronus. Nisha adressa un coup de coude à Ambre, qui effectua une révérence éclair. Le regard du prince Cronus passa sur eux et sur les marins, avec aussi peu d'intérêt que s'il s'était agi de vulgaires cailloux. Ambre se sentit

minuscule et, bizarrement, malheureuse.

Elle se tourna vers Nisha et Mousse, et lut la même chose dans leurs yeux.

— Au moins, il ne participe pas à la chasse, marmonna Nisha.

Le malaise éprouvé par Ambre ne se dissipait pas, comme si le prince Cronus avait laissé derrière lui un nuage de ténèbres.

— Allons-y ! décida-t-elle en se secouant.

Mais sitôt qu'ils eurent hissé leur traîneau sur le pont, un des chasseurs les arrêta. Un colosse barbu qui, bien que vêtu de beaux habits, dégageait une odeur pestilentielle.

— Des enfants ! beugla-t-il. Par tous les dieux, mais qu'est-ce que vous fichez ici ?

Ambre recula. Plusieurs hommes, appuyés contre la rambarde, se tournèrent dans leur direction, ainsi que les deux femmes couvertes de fourrures d'ours blancs qu'Ambre avait aperçues le premier jour. Ses genoux tremblaient. Elle n'avait toujours pas l'habitude qu'on l'observe.

— Miss St. George ? prononça une voix.

L'aile gauche d'Ambre tressaillit. La jeune fille se retourna et croisa le regard amusé de Lord Norfell. L'homme se tenait en haut de la passerelle.

Ses genoux tremblaient toujours, mais Ambre n'y prêta plus attention.

— Bonjour, Lord Norfell, dit-elle avec toute la dignité qu'elle put exprimer. Je vous présente mes assistants.

Un murmure parcourut le pont, mêlé de rire. Ambre enfouit ses mains dans ses poches avant qu'elles aussi se mettent à trembler.

La surprise passée, Lord Norfell sourit de nouveau. Sans la moindre condescendance, cette fois ; presque impressionné.

Ambre leva le menton et le fixa d'un regard froid. « Tu ne perds rien pour attendre », songea-t-elle.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda le prince Gideon en s'avançant. (Il se figea dès qu'il vit Ambre.) Toi ? Que fais-tu là ?

— Elle va participer à la chasse, apparemment, déclara Lord Norfell d'une voix énigmatique.

Ambre rassembla ses forces pour soutenir le regard de Gideon. Celui-ci traduisit d'abord le choc, puis le mépris.

— Est-ce une idée de ton insupportable tante ? Une farce ?

Les chasseurs pouffèrent. Huit jours auparavant encore, Ambre aurait flanché sous leurs regards moqueurs. Mais là, elle pensa aux dragons de feu, et sa colère se raviva. Une colère qui lui donna le courage de relever le menton et de répondre posément :

— Non.

Sans se départir de son mépris assumé, Gideon embraya :

— La Chasse à l'hiverre n'est pas faite pour les petites filles.

— Pourquoi ? Les petits garçons ont bien le droit d'y participer, eux.

Le prince rougit. Lord Norfell émit un toussotement étrange, qui semblait couvrir autre chose.

— Votre Altesse, rien n'empêche Miss St. George de prendre part à la chasse, dit-il. Son père est membre de la noblesse, elle-même a douze ans. À moins que vous souhaitiez réclamer que votre père modifie les règles ?

Ambre devina que le prince Cronus n'apprécierait pas qu'on le dérange pour si peu. Gideon dut parvenir à la même conclusion, car il se rembrunit. Il adressa à Ambre un regard à la fois irrité et curieux, comme lors de leur première rencontre.

— Qu'est-ce qui t'amène ici ? demanda-t-il.

« Oh, non ! » Ambre se figea. Elle contint la vérité qui montait en elle. En vain. Ambre s'apprêtait à tout révéler, lorsque Nisha la devança :

— Ce qui l'amène ? La même chose que vous tous. Le dragonverre, naturellement !

Le prince plissa ses yeux mordorés.

— Cela ne va pas plaire à ta tante.

Les pensées se bousculèrent dans la tête d'Ambre, qui répondit :

— En effet. Mais mon père ne partage pas ses vues. Il m'a offert ceci.

Elle ôta son gant et montra sa bague. Le flammeverre brilla à la lueur des lanternes, projetant un rayon rouge sur le visage du prince.

— Je veux participer à cette chasse, affirma-t-elle. Quoi qu'en pense ma tante.

Le jeune homme fronça les sourcils. Il toisa Ambre de la tête aux pieds, comme s'il cherchait un dernier argument.

— Soit, conclut-il à contrecœur. Mais je doute fort que tu réussisses à t'approcher à distance de tir d'un dragon. Si tu ne tiens pas le rythme, nous ne t'attendrons pas.

— Je tiendrai le rythme, assura-t-elle en soutenant le regard du prince jusqu'à ce que celui-ci s'en aille.

Plusieurs chasseurs parurent gênés. L'idée que des enfants participent à une chasse aux dragons leur déplaisait manifestement, mais ils ne pouvaient pas protester sans paraître mettre en question la présence du prince.

Lord Norfell, la galanterie incarnée, prit le sac d'Ambre.

— Je vous conduis à votre cabine.

La jeune fille lui renvoya un regard glacial et répliqua :

— Pourquoi m'aidez-vous ?

Un air mystérieux dissimulé derrière son sourire narquois,

l'homme répondit :

— Parce qu'il me semble que vous n'êtes pas en position de force, Miss St. George. Ne pensez-vous pas que vous devriez accepter toute aide qui se présente ?

* * *

Le bateau cerf-volant fendait l'eau, le beau temps favorisait sa progression. Le soleil se leva puis s'enfonça dans un ciel d'un bleu profond, étirant l'ombre de l'embarcation sur l'océan de glace. Le capitaine annonça de sa voix douce à Ambre qu'ils atteindraient les terrains de chasse des dragons dans la soirée. Ils jetteraient l'ancre au large, et chargeraient le lendemain leurs affaires sur des chaloupes pour se rendre à la crique rocailleuse située à deux ou trois kilomètres de l'endroit où les dragons avaient été vus pour la dernière fois.

Ambre passa la majeure partie de la journée à arpenter le pont ; la nervosité lui donnait le tournis. Nisha et Mousse couraient de long en large contre la rambarde, s'exclamant au moindre spectacle. Ils semblaient considérer cette chasse comme une aventure formidable. Ambre en éprouva une pointe de jalousie. Elle voyait la chasse pour ce qu'elle était : une question de vie et de mort. La jeune fille croisa les bras et s'efforça d'imaginer qu'elle était réellement une espionne ; une espionne chevronnée, avec des nerfs d'acier. La chose ne lui parut pas particulièrement plaisante.

Les chasseurs arpentaient eux aussi le pont, certains en solitaires, d'autres en petits groupes, blottis les uns contre les autres, leur capuche relevée pour se protéger du vent. Ils ne prêtaient guère attention à Ambre, en dehors de rares regards réprobateurs, comme à un chien inoffensif mais répugnant. La jeune fille épiait leurs conversations à la moindre occasion.

En plus du prince et de Lord Norfell, il y avait sept chasseurs, accompagnés de leurs assistants et de quelques domestiques. Les dames aux manteaux de fourrure grotesques étaient Lady Valle et Lady Tennenbaum. Sir Abraham était également présent, souvent en compagnie du marquis de Montvert, un noble français au regard mystérieux. Les trois autres étaient des chasseurs professionnels : Mr. Black, Mr. Crawford et Mr. Heep. D'après les échanges qu'Ambre avait pu surprendre entre les marins, ce sont eux qui avaient la faveur des pronostics. Certains avançaient qu'ils tueraient un dragon chacun, d'autres qu'ils en rapporteraient plusieurs. Nombre de chasseurs avaient leur arc sur eux : la seule arme efficace contre les dragons. Les balles rebondissaient contre leurs écailles, contrairement aux pointes de flèche préalablement trempées dans des os de dragon broyés.

Ambre regardait défiler la côte antarctique. Des ombres bleues se

nichaient dans les congères, et des stalactites de glace surplombaient la mer. Les montagnes couronnées de nuages s'élevaient dans le ciel qui s'assombrissait. Ambre ne se rappelait pas avoir vu de paysage si beau. Le bateau cerf-volant longea un iceberg aux faux airs de château avec ses tourelles sur lesquelles reposaient une dizaine de phoques. Les animaux regardèrent passer l'embarcation depuis leurs fragiles remparts. Un chasseur les prit pour cibles, et ils s'éparpillèrent en vagissant.

— Autant de flèches de gâchées, prononça une voix cultivée. (Au grand dam d'Ambre, Lord Norfell la rejoignit contre la rambarde.) Certains prennent cette chasse à la légère.

La jeune fille se retint de reculer. Lord Norfell avait revêtu de riches habits : une tenue d'équitation, lui sembla-t-il, avec manteau de fourrure et cape bordeaux. Il affichait son air habituel d'amusement narquois, comme si chaque situation était une farce que lui seul comprenait. Et Ambre n'arrivait pas à décrypter ce qui se trouvait sous ce masque. Norfell avait apporté deux fois plus d'arcs que les autres, de diverses tailles, tous décorés de pierres précieuses et frappés de ses initiales.

— Contrairement à vous ? le relança-t-elle d'une voix calme, en bonne espionne chevronnée.

L'homme sourit, plongea une main dans sa poche.

— Il n'y a que peu de choses dans l'existence que je prenne au sérieux. La Chasse à l'hiverre est devenue une source de revenus importante pour ma famille. Nous avons eu notre lot de difficultés. Des dettes. Il n'est pas aisé de maintenir un certain style de vie. Et les limites que la reine impose sont pour le moins frustrantes. Nous devrions avoir le droit de tuer autant de dragons que nous le pouvons.

Ambre ravala sa colère. Lord Norfell ne devait guère s'imposer de limites, songea-t-elle.

— Mon père, poursuivit l'homme, remplissait autrefois nos coffres grâce aux profits réalisés en chassant les dragons de feu, mais quand ceux-ci ont disparu nous avons dû nous résigner à vendre nos terres.

— Un crève-cœur, je n'en doute pas ! fit-elle.

Lord Norfell perçut-il l'ironie de la remarque ? En tout cas, il n'en laissa rien paraître.

— Nous nous accommodons, reprit-il. Mes frères et sœurs ont fait de beaux mariages. J'ai travaillé à mi-temps dans l'oragomancie.

— L'oragomancie, répéta Ambre.

L'information piqua sa curiosité malgré elle. Les oragomanciens n'étaient pas légion.

— Je possède un certain don pour la magie, même si je dois avouer m'en être vite lassé. Mes compétences ne sont rien, comparées

à celles de votre père. Toutes ces expériences… Très impressionnant. Vraiment très impressionnant.

Ambre frissonna sous le regard opaque de son interlocuteur. Elle voulut prendre congé mais n'eut pas le temps de s'excuser, car celui-ci embraya :

— L'oragomancie obéit à trop de théories barbantes, trop de restrictions. Je n'ai pas été fâché d'arrêter. Techniquement, depuis un petit désagrément avec l'Alliance internationale d'oragomancie, je ne suis plus autorisé à pratiquer la magie. Il est en revanche un domaine dans lequel j'ai toujours excellé : la détection de magie. J'ai toujours su repérer les sortilèges d'autres oragomanciens… Disons que j'ai le nez pour. Vous m'aurez compris, j'imagine.

Le cœur d'Ambre ralentit.

— Je fais référence à votre père, naturellement. (Le sourire de Lord Norfell avait perdu son aspect narquois, et n'était plus qu'une ride sur son visage.) Je ne doute pas qu'il possède la même faculté.

Ambre bouillait à présent de s'en aller. Son aile gauche tressautait et elle avait l'impression d'être un poisson au fond d'une barque, au bord de l'asphyxie.

— Sacré personnage ! reprit enfin Lord Norfell en se tournant vers la côte. Extrêmement discret. Je ne me rappelle d'ailleurs pas avoir entendu dire qu'il avait une fille. Je le croyais célibataire.

Ambre avait la gorge sèche, et dut s'éclaircir la voix avant de pouvoir déclarer :

— Ma mère est morte. Juste après m'avoir donné la vie.

C'est ce que son père lui avait toujours dit de répondre si on l'interrogeait sur ses origines. Seules quelques personnes à Chesterfield connaissaient son identité. Pour le reste, son père ne discutait jamais en public de sa situation familiale. La chose n'était pas rare chez les oragomanciens, qui s'attiraient des ennemis puissants. Alors personne n'imaginait qu'il existe d'autres raisons qui poussent Lionel St. George à taire l'existence de sa fille.

— Ah ! Quel malheur ! déclara Lord Norfell. Ce doit être bien pénible pour vous. Et en même temps, vous avez de la chance d'avoir encore votre père, ne serait-ce que pour vous protéger.

Ambre était paralysée. En changeant de position, Lord Norfell avait réussi discrètement à se rapprocher d'elle. Il la dominait telle une ombre. Était-il assez près pour sentir la chaleur que dégageait sa peau ? Il tendit la main, dans un geste qui se voulut involontaire. Ses yeux brillaient d'une curiosité étrange.

— Eh bien, Norfell ? lança une voix.

Ambre tituba à reculons, tirée de sa transe. L'homme baissa la main et se tourna vers le prince Gideon, son éternel sourire espiègle aux lèvres.

— Votre Altesse, dit-il en effectuant une légère révérence. Miss St. George et moi-même échangions des anecdotes. Voyez-vous, son père exerce la profession que j'exerçais autrefois.

Un dégoût passa sur les traits du prince.

— Elle ne semblait guère intéressée par vos histoires. J'imagine que vous devez vous préparer pour demain.

Le sous-entendu était clair. Le prince avait parlé comme s'il s'adressait à un domestique oisif.

Lord Norfell s'inclina de nouveau et dit :

— J'ai fort à faire, en effet.

Un clin d'œil à Ambre, comme s'ils venaient de partager une bonne blague, puis il s'en alla.

— Tout va bien ? demanda le prince à Ambre. Que te racontait-il ? Tu avais l'air d'un lapin pris au piège.

— Je, euh…

Le mensonge resta coincé dans sa gorge. Son cœur cognait fort. Son instinct lui dictait de courir se cacher quelque part, mais où, à bord d'un bateau rempli de chasseurs de dragons ?

— Il parlait de magie. Je… je n'ai pas tout compris.

— S'il te menace, en tout cas, fais-le-moi savoir.

Ambre resta muette un instant avant de relancer le prince :

— En quoi cela vous concerne-t-il ?

Le visage du garçon se ferma. Ambre crut y déceler une pointe de douleur, mais ça ne dura pas. Gideon l'observait les traits glacés, sans plus la moindre inquiétude à son sujet. Et il s'en alla à son tour.

* * *

— Ambre ! On n'attend plus que toi, déclara Mousse quand la jeune fille regagna leur cabine.

— Je pense qu'il fait suffisamment sombre, ajouta Nisha. Nous avons surveillé l'escalier : personne ou presque ne se rend au pont inférieur, nous y serons en sécurité.

Mousse observa de plus près Ambre et demanda :

— Ça ne va pas ?

L'intéressée s'assit sur son lit. Il y avait deux lits superposés par cabine ; le trio en occupait donc une. Ambre tremblait de tout son corps.

— Tu te sens mal ? s'inquiéta Nisha en lui plaquant la main sur le front, qu'elle la retira tout aussi vite avec un cri perçant. Mais oui, tu es malade ! Tu es brûlante !

— Je ne suis pas malade, répliqua Ambre. J'ai juste… Lord Norfell…

« Il sait, lui chuchota une voix en panique. Il sait. Il sait. Il sait. »

C'était pourtant impossible, n'est-ce pas ? Lionel St. George pouvait certes détecter la présence de sortilèges, mais il ne savait pas forcément comment ils avaient été jetés, ni ce qui avait été modifié. Il n'empêche : même si Lord Norfell ignorait qu'elle était en réalité une dragonne, il flairait manifestement l'entourloupe. Ambre avait l'impression que la cabine se refermait sur elle. Elle qui pensait avoir anticipé les dangers qui l'attendaient dans cette chasse, elle s'était lourdement trompée.

— Celui-là, alors ! cracha Nisha. Il ne m'inspire aucune confiance. Il est venu nous poser un tas de questions bizarres à propos de toi. Nous lui avons répondu n'importe quoi, bien évidemment ! D'ailleurs, sache qu'avec ton père, vous habitez dans un ballon dirigeable enchanté qui fait le tour de Londres toutes les trente-six secondes. Mousse et moi, nous vous avons rendu visite à Noël l'an dernier et avons été atrocement malades !

Ambre l'écoutait vaguement. Elle n'arrivait pas à faire cesser ses tremblements. Elle coinça ses mains sous ses cuisses et s'efforça de chasser Lord Norfell de ses pensées. Mieux valait se concentrer sur le plan.

— Parfait, dit-elle. Ne traînons pas !

Nisha se frotta les mains. Mousse afficha un petit sourire. Un instant plus tard, Ambre le lui rendait, gagnée par l'excitation.

Ils descendirent ensemble au pont inférieur. Ambre tenait à l'œil Nisha, qui tentait régulièrement de la prendre par l'épaule ou de la coller. C'était gênant : Nisha lui avait déjà frôlé les ailes ; toutefois, elle s'était alors contentée de froncer les sourcils et de demander à Mousse s'il n'aurait pas tiré son manteau.

Ils trouvèrent la salle où étaient entreposés les canons. Basse de plafond, la pièce sentait la poudre. Six canons en tout, trois de chaque côté du bateau.

— Vous savez ce que vous avez à faire ? demanda tout bas Ambre.

Ses complices hochèrent la tête. Mousse avait déjà récupéré le sac qu'ils avaient caché là un peu plus tôt, et il en défaisait les attaches.

Ambre les laissa travailler. Sa mission était plus délicate : elle devait pénétrer dans la salle, fermée à clé, où étaient stockées les réserves des chasseurs, et casser le plus de flèches possible. Cela ne suffirait pas à annuler la chasse (les chasseurs disposaient de matériel dans leurs cabines) mais cela limiterait leur champ d'action.

La jeune fille avait un canif sur elle, suffisamment fin pour lui permettre de forcer la serrure, mais elle ne comptait pas s'en servir.

Elle parvint devant la porte de la réserve. Son cœur se remit à cogner fort, et elle s'efforça de ne pas penser à tous les accrocs que pouvait comporter leur plan. Elle approcha une main de la serrure et

fit naître une flamme dans sa paume.

D'ordinaire, elle évitait de créer du feu car celui-ci était synonyme de danger et de destruction. Elle se maîtrisa du mieux qu'elle put tandis que la flamme dansait sur sa peau. Pas question qu'elle s'embrase ici. Ça non !

La serrure en fer se mit à rougeoyer et se déformer. Au bout d'un moment, Ambre tira la poignée, et le mécanisme céda. Elle n'eut plus qu'à ouvrir la porte…

Un cri retentit au niveau supérieur. Ambre bondit en arrière. Elle se propulsa dans un coin sombre, à la jointure du plafond et de deux murs. Juste à temps : Mr. Crawford et Mr. Black venaient de débouler dans la réserve. Ils en ressortirent immédiatement, en furie, baragouinant entre eux. Ambre ne comprit qu'un mot : « dragon ».

Elle redescendit de son perchoir, se posa sans grâce. Elle aurait bien mené à terme sa mission, mais elle craignait que d'autres hommes surgissent, alors elle courut se réfugier dans sa cabine, s'adossa à la porte le temps que son cœur ralentisse. Quand elle ressortit, elle faillit bousculer Sir Abraham.

— Hé là ! fit-il en plissant les yeux. On a hâte de découvrir les dragons, c'est ça ? Allons, suis-moi !

Ambre jeta un coup d'œil dans l'escalier. Elle devait aller prendre des nouvelles de Nisha et de Mousse. Hélas, c'était impossible en présence de Sir Abraham, alors elle monta avec lui sur le pont.

Une grande agitation régnait là-haut. Marins et chasseurs se massaient à la proue, équipés de jumelles. Ambre tenta d'apercevoir la côte derrière cette foule et finit, de mauvaise grâce, par aller se poster auprès du prince Gideon, duquel tout le monde restait à distance respectueuse. Le prince lui adressa un regard froid, puis se remit à sa lunette d'approche.

Ambre regarda dans la même direction que lui et retint son souffle.

Au loin, sur le promontoire enneigé, une forme scintillante était accroupie. On aurait dit un pan de ciel étoilé, une vision spectrale. Puis la silhouette déploya ses ailes et s'envola.

Un dragon de glace.

La créature alla se poser sur une plage rocheuse où se trouvaient deux de ses congénères. La taille des dragons était difficile à évaluer de si loin, Ambre distinguait à peine leurs traits sous l'éclat de leurs écailles argentées. Elle estima qu'ils devaient être plus petits que les dragons de feu prisonniers de la péniche, et certainement plus minces. Les dragons de feu lui avaient fait songer à des chats ; ces créatures se déplaçaient comme des bancs de nuages. Elle en était fascinée.

— Capitaine, dites à vos hommes de préparer les canons, ordonna le prince Gideon.

Ambre sursauta. Sa première réaction fut l'horreur (pour le sort des dragons), puis elle se rappela : Nisha et Mousse. Étaient-ils toujours en bas ? Leur plan allait-il être découvert ?

— Ils sont trop loin, déclara-t-elle, s'efforçant de maîtriser sa voix.

— C'est ce qu'on va voir, rétorqua le prince en se tournant vers les chasseurs. Tout dragon abattu par tir de canon est propriété de la Couronne.

Des grognements parcoururent l'assemblée. Les arcs ne seraient pas efficaces à une telle distance : le prince avait donc un avantage injuste. Mais les chasseurs devaient se contenter de grommeler.

Ambre voulut discuter encore, mais le prince leva la main : un signal auquel un marin répondit par un hochement de tête. Le prince s'approcha de la rambarde avec un sourire glaçant.

— Feu ! cria-t-il.

Dix
Sabotage

Certaines tribus du Pacifique Sud vénéraient les dragons de feu comme des divinités. Elles estimaient que tuer une de ces créatures apportait calamités sur la maison du chasseur et infligeait à sa descendance des troubles physiques et spirituels.

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

S'ensuivit une série de coups sourds. Après quoi, un nuage de glace, poussé par le vent, balaya le pont.

Les chasseurs crièrent en se protégeant la figure.

— Que s'est-il passé ? lança le prince Gideon quand le nuage se fut dissipé.

— Je l'ignore, répondit Lady Valle. Mais je crois que les dragons ont échappé à vos tirs.

En effet, les créatures n'avaient pas bougé. Ambre estima qu'ils n'avaient même pas dû se rendre compte qu'on les prenait pour cibles. Elle se colla à la rambarde et s'étouffa de rire tandis que le prince Gideon arpentait le pont en hurlant sur tout le monde.

Un marin accourut sur le pont et déclara :

— Votre Altesse, les boulets… ils sont…

— Eh bien, quoi ? Parle ! aboya le prince.

Le marin montrait un boulet de canon : une boule noire qui tenait dans sa main. Le prince s'en empara et produisit un cri étranglé. Il plissa les yeux et jeta l'objet de toutes ses forces contre le mât. Mr. Crawford, qui s'y appuyait, s'écarta en glapissant.

Le boulet se brisa comme de la glace, car c'était bien de la glace, à laquelle on avait donné la forme et la couleur d'un boulet de canon.

— Ils sont tous comme ça, Votre Altesse, indiqua le marin. J'ignore où sont passés les vrais.

« Et tu n'es pas près de les trouver, songea Ambre. Sauf si tu cherches au fond de la mer. »

Nisha et Mousse avaient réussi. Certes, l'idée venait de Nisha ; c'est elle qui avait insisté pour mesurer le diamètre et calculer la circonférence des vrais boulets, afin de fabriquer des répliques exactes, en version boules de neige. De sorte à ne pas éveiller les soupçons si jamais le prince ne s'en servait pas durant le voyage.

Ambre en eut presque le souffle coupé. Son plan fonctionnait ! Elle observait les dragons qui se prélassaient sur la plage : ils étaient vivants, du moins pour l'instant, grâce à elle. Jusqu'à cet instant, ce

projet de sabotage n'avait été qu'une chose abstraite, mélange d'air et d'espoir. Ambre se rendit compte qu'une part d'elle s'était attendue à échouer. Après tout, la Chasse à l'hiverre soutenue par l'appareil impérial était bien plus forte et prestigieuse qu'elle.

« Une simple pièce de monnaie posée sur un rail peut faire dérailler le train le plus gigantesque », lui avait expliqué sa tante. Ambre pouvait-elle être cette pièce de monnaie ? Les bruits étouffés des boules de neige qui éclataient semblaient résonner dans sa tête comme autant de trompettes.

— Toi ! rugit le prince en se postant devant Ambre, des éclairs dans les yeux. C'est toi qui as fait ça.

Ambre afficha son expression la plus neutre, soulagée qu'il n'ait pas formulé cette phrase sous forme de question.

— Moi ?

— Je doute que cette enfant soit coupable, Votre Altesse, intervint Sir Abraham de sa voix râpeuse.

— En effet, abonda Lady Valle. (Ses yeux pâles se portèrent sur Lord Norfell puis sur Lady Tennenbaum.) Sans compter que nous avons pu constater que tout le monde n'est pas concentré sur notre mission.

De tous les chasseurs, seul Lord Norfell n'avait pas semblé s'émouvoir de l'affaire des faux boulets : il avait suivi la scène avec un amusement à peine réprimé, qui s'estompa quand les autres chasseurs se massèrent autour de lui.

— Sous-entendez-vous que j'aurais tenté de saboter un navire de Sa Majesté ?

— Quelqu'un l'a fait, manifestement, déclara le marquis de Montvert. Je soupçonne pour ma part les scientifiques. N'importe lequel d'entre eux peut être responsable. On connaît leur position moralisatrice et faible pour tout ce qui touche à ces bêtes. Il faudrait interroger tout le personnel de la station de recherche à notre retour.

Plusieurs chasseurs acquiescèrent. Le prince resta un long moment sans rien dire. Il fixa de son regard glacial et mordoré toutes les personnes présentes, l'une après l'autre. Il avait beau n'avoir que douze ans, et ne pas être plus grand que la frêle Lady Tennenbaum, plus d'un chasseur détourna les yeux. Il toisa Ambre le plus longuement, et celle-ci soutint son regard avec défiance, le menton relevé.

— Nous partons demain matin à la première heure, aboya-t-il. Une heure plus tôt que prévu. Les retardataires resteront à bord.

Sur ce, il s'en alla.

* * *

Le prince tint parole. Le lendemain matin (si « matin » désigne un ciel noir à peine teinté de bleu), les chasseurs montèrent à bord de chaloupes glaciales chargées de matériel et mirent le cap sur la berge. De là, ils rejoindraient les terrains de chasse des dragons en traîneaux.

Ambre avait les mains qui tremblaient lorsqu'elle y prit place. Elle n'était jamais montée sur un traîneau, encore moins tiré par quatre énormes chiens. L'animal de queue dut percevoir sa peur, car il lui adressa un regard par-dessus son épaule. Plusieurs chasseurs, emmitouflés sous des couches de manteaux et d'écharpes, et chaussés de bottes fourrées, plissaient les yeux pour tenter de percer l'obscurité. Ambre avait une vue exceptionnelle : elle voyait dans le noir aussi bien que Pouf.

Le prince donna le signal du départ. Les autres chasseurs s'élancèrent à sa suite. Vinrent ensuite les assistants et les domestiques. Le prince dirigeait son attelage avec brio, à coups d'ordres vifs et irritants.

Les chiens d'Ambre partirent en même temps que les autres, mais prirent très vite du retard. L'animal de tête, une femelle, se comportait bizarrement : elle grondait, menaçait les autres et virait de bord sans raison, par à-coups. L'attelage la suivait tant bien que mal.

— Doucement, lança Ambre malgré le vent givré qui lui fouettait la figure. Tout doux !

Elle parlait d'une toute petite voix, étranglée par la peur. Elle avait l'impression de chevaucher un cheval sauvage.

La chienne de tête gronda. Elle glapit puis s'écarta de la piste tracée par les autres traîneaux et plongea dans l'obscurité.

— Dia ! cria Ambre pour la ramener vers la gauche.

La chienne l'ignora. Elle fonçait droit sur un éboulis au pied d'une montagne. Ambre découvrit avec horreur que le sol disparaissait au-delà : un gouffre qui pouvait s'enfoncer sur des dizaines de mètres.

— Holà ! lança-t-elle. Holà !

Les chiens ne l'écoutaient toujours pas. Ils allaient plonger dans le vide ou se fracasser contre les rochers. Constatant qu'elle n'avait aucune chance de les sauver, Ambre se jeta hors du traîneau. Elle partit en roulé-boulé sur la couche de glace, perdit toute notion de direction, tandis que derrière elle le traîneau percutait un rocher dans un immense fracas. Elle parvint à se raccrocher à un bloc de pierre avant de basculer vers le gouffre.

Elle hurla. Ses jambes pendaient dans le vide. La chute ne serait pas si longue que cela, mais Ambre en serait quitte pour une jambe ou une cheville cassée. Une de ses ailes, pliée lors de sa roulade, était coincée sous son bras, lui infligeant une douleur intense. Ambre cherchait frénétiquement à la dégager. Hélas, sa main glissait sans cesse sur la roche, tandis que la glace fondait sous la chaleur trop forte

de sa paume.

— Tiens bon !

Une main la saisit par le col de sa veste et la hissa sur le glacier.

Ambre y resta allongée un moment, haletante, soulagée de retrouver la terre ferme. Elle tremblait de la tête aux pieds. Les chiens gémissaient mais semblaient indemnes. Le traîneau était en revanche détruit en mille morceaux.

Elle leva les yeux vers son sauveur et découvrit à sa grande surprise le prince Gideon.

— Tu vas bien ? lui demanda celui-ci, le teint pâle.

— Je… Je crois, oui, répondit la jeune fille.

Son aile droite la faisait souffrir, mais ne paraissait pas cassée. Pour le reste, elle n'avait pas à se plaindre, même si elle doutait de pouvoir se relever tout de suite.

— J'ai vu tes chiens qui s'éloignaient de la piste, révéla le prince. J'ai immédiatement détourné mon traîneau. Que s'est-il passé ?

— C'est la chienne de tête. On aurait dit qu'elle était possédée…

Les yeux mordorés du prince se plissèrent. Il semblait changé, par rapport à la veille : prévenant, décidé, et entièrement dénué de méchanceté. Il siffla la chienne, qui se frottait le dos contre le rocher. Elle s'approcha de mauvaise grâce, en tressautant, mal à l'aise. Ambre n'avait jamais vu de chien se comporter ainsi. Le prince passa le faisceau de sa lanterne sur les pattes puis le dos de l'animal.

Il se figea soudain, et arracha quelque chose qui était emmêlé dans les poils de la chienne. Il l'examina un instant avant de le montrer à Ambre. Une espèce de petit caillou hérissé de piquants, couvert de poils et maculé de sang.

— Des capitules de bardane, annonça le prince. Elle en a partout.

— Oh ! fit Ambre.

Aussitôt, elle entreprit de retirer les autres capitules. Son sauveur l'imita, avec des gestes d'une douceur surprenante.

— Pas étonnant qu'elle ait réagi comme ça, nota Ambre. Elle souffrait, la pauvre !

— Où a-t-elle pu les récolter ? murmura le prince. La bardane ne pousse pas en Antarctique.

La chienne enfouit sa tête au creux du bras de l'adolescent.

— Là, là, Nell, la rassura celui-ci d'une voix si douce qu'Ambre eut du mal à l'attribuer au prince. Je vais t'arranger ça.

Il parut soudain se rappeler la présence d'Ambre et se remit au travail, les joues roses.

— Est-ce votre chienne ? l'interrogea la jeune fille.

— Tous les chiens sont à moi, répondit le prince sur un ton de nouveau formel, teinté de mépris. Seuls les chiens de traîneau antarctiques de race pure sont taillés pour survivre ici. Quand je

démasquerai le coupable, je lui ferai regretter son geste.

Il fixa Ambre d'un regard dur ; elle sentit ses poils se hérisser.

— Êtes-vous en colère après moi ? Pourquoi aurais-je blessé ma propre chienne ? J'ai failli faire une chute mortelle, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué.

— J'ai remarqué que tu n'étais pas très futée. Participer à une chasse sans savoir dans quoi tu t'embarques. Tu pensais peut-être qu'il s'agissait d'une farce ?

Ambre lui renvoya un regard noir et répliqua :

— Pas besoin d'être un génie pour comprendre que quelqu'un n'a pas envie que je poursuive l'aventure. À votre place, je m'intéresserais plutôt aux chasseurs. À moins que vous soyez vous-même le coupable.

— Jamais je ne…

Le prince parut aussitôt faire un effort pour se ressaisir, dissimuler sa colère sous un masque de dignité méprisante. Il jeta un dernier capitule dans la neige, se leva et chuchota aux chiens de le suivre. Les bêtes lui obéirent en agitant la queue, apparemment ravies de trottiner sur les talons de leur maître.

— Ambre ! s'écria Mousse, parquant son traîneau et accourant auprès de la jeune fille. Que s'est-il passé ?

— J'aimerais bien le savoir, répondit Ambre en contemplant d'un œil sinistre son traîneau en miettes, puis le dos du prince. Nous ne sommes peut-être pas les seuls saboteurs de cette expédition.

Onze
Des voleurs dans la nuit

Plusieurs cultures antiques évoquent les « dragons ombres » (« dragons charbon », en Chine), que l'on a coutume d'associer aux dragons de feu. Des créatures de cendres et de ténèbres qui insufflent la peur, au point de transformer les hommes les plus robustes en enfants craintifs. La majeure partie des scientifiques pensent toutefois que ces récits relèvent du mythe.

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

Ils approchèrent des terrains de chasse le plus discrètement possible, mais pas tant que cela, eu égard à leur nombre. Ambre sentait son sang battre contre ses tempes. Si fort, qu'elle craignait que les chasseurs l'entendent. Ce qui, bien sûr, n'arriva pas. Les hommes ne lui prêtaient pas la moindre attention.

Par chance, la plage rocailleuse où ils avaient repéré les dragons de glace était déserte au clair de lune. Malgré le risque que les bêtes reviennent à tout moment, le prince Gideon ordonna à la troupe d'installer le camp à l'abri d'un amas de rochers, et dépêcha des sentinelles sur les hauteurs environnantes. Un feu fut allumé, qui souilla la neige de rouge. Les chasseurs s'attroupèrent autour pendant que les assistants leur préparaient le thé. Certains, joviaux, se vantaient de chasses précédentes et racontaient des histoires paillardes ; d'autres, tendus et sérieux, les mains crispées sur leurs arcs, jetaient des coups d'œil par-dessus leur épaule dans le noir. Il était près de midi, pourtant le soleil ne s'était pas encore levé et le ciel arborait la teinte bleu marine du crépuscule. L'hiver, et l'obscurité totale qui l'accompagnait, envahissait rapidement le continent.

Ambre s'efforça de ne pas s'intéresser à la dizaine de grands gaillards taciturnes qui avaient installé leurs tentes à l'écart. Eux n'étaient pas chasseurs mais bouchers. Ils avaient pour rôle de retirer les hiverres des dragons qui seraient tués, puis de les rapporter au camp. Les chasseurs ne devaient pas se salir les mains.

Mousse monta leur tente pour ainsi dire seul, tandis que Nisha, en retrait, lui donnait des instructions pour l'essentiel inutiles. Ambre était trop nerveuse pour se concentrer sur quoi que ce soit. Elle s'éloigna du feu. Les étoiles formaient dans le ciel un carrousel scintillant de serpents, centaures, héros morts et autres constellations dont elle ignorait le nom.

Parvenue au petit promontoire qui dominait la plage rocailleuse, elle se désola d'y découvrir le prince Gideon accroupi devant plusieurs de ses chiens. Il examinait leurs pattes, marmonnait de son étrange voix douce. Elle s'apprêtait à faire demi-tour, quand elle se rappela un détail qui l'intriguait. Elle s'avança en soupirant, et veilla à faire crisser ses pas d'ordinaire silencieux.

Le prince leva les yeux vers elle et plissa les paupières.

— Bonjour, Votre Altesse, dit Ambre en inclinant la tête.

Elle s'efforçait de n'exprimer aucune moquerie et n'y parvenait qu'à moitié.

Le prince parut soupçonneux mais ne répliqua rien. Un signe de tête réticent, et il se remit au travail.

— Je ne vous ai pas remercié de m'avoir sauvée, enchaîna l'adolescente. C'était impoli. Donc voilà : merci.

Ce ne fut pas facile à dire, mais son père lui répétait toujours qu'il était important de dire merci. Le prince était peut-être un monstre, mais il lui avait sauvé la vie.

— Tu n'as pas à me remercier.

— Je sais.

Ambre avait prononcé ces mots avec une pointe d'ironie. Le prince sourit. Elle se rappela l'avoir déjà vu sourire, lorsqu'elle s'était adressée à lui sans détour. Un prince ne devait pas entendre beaucoup de paroles honnêtes dans la bouche de ses sujets, estima-t-elle. Il découvrait peut-être la chose.

— J'ai bien réfléchi, et je ne pense pas que tu sois liée à l'affaire des canons, affirma le prince Gideon. C'était stupide de ma part de t'accuser.

— Ah… très bien, s'étonna Ambre.

— Tu n'es pas capable de mettre sur pied un stratagème pareil.

La jeune fille plissa les paupières.

— Merci, ajouta-t-elle.

Le prince éclata de rire, avec un soupçon de dédain mais sans animosité. Ambre s'assit dans la neige, pas trop près de lui toutefois. Un chien s'approcha d'elle ; elle le caressa.

Le prince retira sa capuche, riva son regard sur Ambre.

— J'ai élevé ces animaux moi-même.

— Oh, répondit l'adolescente. (Le prince Gideon lui faisait-il la conversation ?) Ils sont superbes.

— En Antarctique, les chiens jouent un rôle essentiel. Un bon chien peut te sauver la vie. Un chien désobéissant peut te condamner. Je passe le plus clair de mon temps avec eux. Quand je ne suis pas dans ma bibliothèque.

Ambre se souvint que le prince avait lu l'*Abrégé* de Takagi, et qu'un marin l'avait traité de rat de bibliothèque. Elle fronça les

sourcils. La formule lui parut être une insulte aux livres.

— J'aime inspecter mes terres en traîneau, poursuivit le prince. J'ai été jusqu'au pôle avec celui-ci.

— Au pôle ? s'extasia Ambre.

— Oui. Et il faisait plus froid qu'actuellement. Tous les deux ou trois ans, nous avons un hiver doux, comme en ce moment. C'est lié aux courants océaniques.

Ambre n'aurait pas décrit le temps comme doux. En tant que dragon de feu, elle supportait le froid mais elle le ressentait malgré tout. Les chasseurs, eux, frissonnaient presque constamment. Comment le prince avait-il pu survivre à une telle expédition ?

— Vous y êtes allé seul ?

— Il faut bien que je connaisse la région, non ? Je suis appelé à y régner, un jour. Et peut-être sous peu : mon père a ce territoire en horreur. Il envisage de me le transmettre pour pouvoir se retirer définitivement en Angleterre.

Ambre prit le temps de réfléchir avant d'enchaîner :

— Et vous non ? Enfin, vous n'avez pas cet endroit en horreur, je veux dire ?

— J'y suis né. C'est chez moi, ici.

Le prince promena son regard alentour, les tons verts de l'aurore australe jouaient telles des notes de musique sur les montagnes. Une grande paix envahit son visage.

— J'en suis le maître.

Ambre songea à ce que Tante Myra lui avait révélé au sujet du père du prince. Elle revit aussi en mémoire le château isolé aperçu de la mer. Elle éprouva une complicité étrange avec ce garçon aussi solitaire qu'elle. Elle se demanda même s'il ne serait pas encore plus seul qu'elle l'avait jamais été.

— Enfin… il va sans dire que je n'y serai plus longtemps chez moi, si ma grand-mère décide de l'abandonner, nuança le prince.

— L'abandonner ? répéta la jeune fille avant de comprendre.

— L'Antarctique lui coûte une fortune en termes de budget défense. Ses conseillers estiment tous que ç'a été une erreur de prendre ce territoire aux Allemands. Ce n'est pas la partie la plus rentable de l'Empire. Mais si nous parvenons à pérenniser cette chasse, elle pourrait le devenir. Je ferais tout pour conserver cet endroit.

— Parce que c'est chez vous, murmura Ambre.

Le prince Gideon battit des cils, comme s'il avait presque oublié qu'elle était là. Il se mit ensuite à lui raconter son périple au pôle. Ambre l'écouta en silence, bien que le récit lui paraisse un peu tiré par les cheveux. Elle doutait par exemple qu'il ait réparé un patin cassé à l'aide de poils de chien. Malgré son arrogance, il ne cessait de lui adresser des coups d'œil, afin de jauger sa réaction. Ambre se

demandait depuis quand il n'avait plus parlé à une personne de son âge. Ou à quelqu'un qui ne soit pas un domestique.

Le prince examinait les pattes de ses chiens avec des gestes délicats. Ambre se dit qu'elle n'avait jamais rencontré de personne comme lui. Elle savait que certains êtres dissimulaient leur méchanceté sous des couches de bonté. Le professeur Riggles, à Chesterfield, par exemple : cet homme se montrait guilleret en toutes circonstances, mais elle l'avait vu entrer dans une rage folle après qu'un serviteur avait renversé son verre de vin. Le prince était tout le contraire. Il semblait dissimuler sa bonté sous des couches de méchanceté.

Un des hommes vint enfin réclamer l'avis du prince, et celui-ci se leva en s'époussetant les genoux.

Ambre regagna sa tente. Mousse l'avait dressée près du promontoire, un peu en retrait de celles des autres chasseurs. Nisha le regardait toujours travailler. Elle adressa un sourire à Ambre quand celle-ci arriva.

— Il est mignon, déclara-t-elle.

Ambre mit un temps à comprendre de qui elle parlait.

— Gideon ?

— Tu n'avais pas remarqué ? soupira Nisha. Dommage qu'il soit si infect.

Ambre ne s'était pas vraiment demandé si le prince était mignon ou pas. Maintenant qu'elle y pensait, la réponse lui parut être clairement oui. Et, sans qu'elle s'explique pourquoi, ça la dérangeait. Elle voulut changer de sujet.

— Plus mignon que Mousse ? formula-t-elle innocemment.

Elle avait remarqué que Nisha rougissait chaque fois que ce garçon était près d'elle, ça sautait aux yeux.

Nisha pouffa, puis fit de grands gestes en direction de la tente, où le garçon installait leurs affaires. Ses joues écarlates répondirent à sa place.

— Je pense que le prince t'apprécie, reprit-elle. Je vous ai écoutés.

Ambre en resta bouche bée.

— Je, non…, bredouilla-t-elle. Tu te trompes, voyons ! Qu'est-ce qui te fait dire ça, d'abord ? Il a passé son temps à se vanter.

— Comme tous les garçons quand ils apprécient une fille.

— Je n'ai jamais rien entendu d'aussi stupide.

Nisha hocha la tête puis enchaîna :

— Et toi, il te plaît ? Dans un cas comme dans l'autre, tu peux toujours le trouver monstrueux.

Les joues aussi rouges que celles de Nisha, Ambre préféra couper court. Elle affirma tout bas :

— Nous devons changer de plan. Je n'ai pas pu toucher aux armes des chasseurs, à bord du bateau. Donc si les dragons se montrent, ils sont condamnés.

Nisha réfléchit un instant avant de répondre.

— On pourrait se glisser sous leurs tentes pendant qu'ils dorment…

— Trop risqué. Si on nous repère, le prince saura qu'on a saboté les canons, et nous ne pourrons plus rien faire.

Les deux filles échangèrent des idées, toutes plus irréalistes les unes que les autres. Mousse les rejoignit quand il eut sécurisé la tente et suggéra d'empoisonner la nourriture des chasseurs. Il avait emporté des herbes provoquant toutes sortes d'effets indésirables. Ambre ne voyait hélas pas comment ils pourraient réussir ce coup sans être remarqués.

Nisha tripotait sa bague. Un petit saphir y était incrusté, qui scintillait à la lueur du feu. Ce saphir rappela sa tante à Ambre. Elle se figea.

— Quoi ? prononça Nisha en même temps qu'un sourire étirait les lèvres d'Ambre.

Elle fit signe à Mousse de se rapprocher, et leur dévoila son plan à voix basse. Un plan tout simple.

Chaparder.

Les trois amis découvrirent que les chasseurs ne faisaient pas vraiment attention à leurs affaires. Chaque fois que l'un d'eux laisserait sans surveillance un livre, une paire de lunettes ou ne serait-ce qu'une cuillère, Ambre, Mousse ou Nisha s'en emparerait. Le butin finirait jeté à la mer, ou enfoui sous un rocher.

Ils attendirent la nuit, qui tomba après à peine trois ou quatre heures de jour. Ils ne purent dérober que de petits objets mais Ambre espérait provoquer au moins quelques troubles.

Après s'être emparée d'un bracelet que Lady Valle avait laissé sur un rocher, l'adolescente se présenta devant la tente de Lord Norfell. L'homme était allé retrouver Lady Tennenbaum et la plupart des autres chasseurs autour du feu. Ambre se rappela la promesse qu'elle s'était faite à son arrivée en Antarctique, et un sourire plus fourbe encore se dessina sur son visage. En bonne espionne chevronnée, elle déposa le bracelet dans un coin de la tente de Lord Norfell. Puis elle ressortit et fit semblant d'admirer le paysage.

Quand elle se glissa sous ses couvertures, ce soir-là, elle doutait de trouver le sommeil. Le ciel demeurait dégagé, le vent avait forci et agitait la toile en cuir de la tente comme pour l'arracher. Les éclaireurs avaient rapporté qu'un orage se formait au sud mais qu'il pouvait changer de direction.

— Je n'arrête pas de penser à ton traîneau, chuchota Nisha,

allongée sur le côté, face à Ambre et dos contre Mousse. Ces capitules… Qui a pu faire ça ?

— J'aimerais bien le savoir.

Ambre n'aimait pas qu'on lui rappelle cet accident. Il suscitait la peur en elle. Une peur étrange. Comme s'ils passaient à côté d'un détail important, un détail tapi non loin mais invisible, telle une méduse venimeuse.

— Et si ce n'était pas moi qui était visée ? suggéra-t-elle. Le coupable cherchait peut-être à atteindre Lord Norfell ou un autre chasseur, afin de réduire la concurrence.

— Tu le crois vraiment ? la relança Nisha.

Ambre ne répondit pas. Elle ne savait pas ce qu'elle croyait.

— On devrait interroger les domestiques, suggéra Nisha. Je parie que l'un d'eux a vu quelque chose.

— Ça mérite d'être essayé, approuva calmement Ambre.

Nisha marqua une pause avant de reprendre :

— Tu as peur ?

— Oui.

Elle regretta aussitôt cette réponse. Mais à sa grande stupeur, l'autre fille lui sourit.

— Voilà ce que j'aime chez toi, avoua-t-elle. Tu dis toujours la vérité.

Et elle pressa la main d'Ambre. Celle-ci voulut se retirer, mais Nisha s'était déjà endormie. Au bout d'un moment, elle aussi ferma les yeux, ses doigts pris entre ceux de Nisha.

* * *

Le lendemain matin, Ambre se réveilla, désorientée. Où se trouvait-elle ? Pouf était-elle à ses pieds, en train de la griffer ?

Elle ouvrit les yeux et se rappela. Elle n'était pas à Chesterfield, avec Pouf endormie contre ses cuisses et les bruits de l'université qui filtraient par la fenêtre. Elle était en Antarctique, entourée par des kilomètres de neige, de glace et de mer gelée. Il faisait encore nuit, bien sûr, et la jeune fille se demanda quelle heure il était. Les chasseurs étaient réveillés : elle les entendait parler fort.

— Psst, glissa-t-elle en secouant Nisha.

Celle-ci râla dans son sommeil et remonta les couvertures sur sa tête.

Ambre retint son souffle. Ses pieds, à l'air libre, avaient viré à un blanc malsain. Elle dut les frotter un bon moment avant de retrouver des sensations.

Elle frissonna. Elle était mieux protégée du froid que la plupart de ses compagnons, mais elle allait de toute évidence devoir rester

prudente. L'hiver antarctique était brutal, au point de pouvoir terrasser un dragon de feu, apparemment.

Ambre réveilla Mousse. Lui seul ne frissonnait pas. Il lui sourit comme s'il avait passé la nuit dans un luxueux manoir. Les deux adolescents enfilèrent leurs vêtements d'extérieur et sortirent.

Les chasseurs étaient réunis autour du feu, dont les ombres dansaient par terre. Lord Norfell se tenait d'un côté, Lady Valle de l'autre. Ambre remarqua que le plus gros contingent de chasseurs entourait Lady Valle. Le prince Gideon, lui, n'était nulle part.

Lady Valle faisait des gestes avec un objet qui scintillait dans la lumière du feu. Ambre réprima un sourire. Elle savait de quoi il s'agissait.

— … alors où étiez-vous hier soir, Norfell ? demandait la dame lorsque Mousse et Ambre s'approchèrent. Si vous n'avez rien à vous reprocher, vous pouvez me répondre.

Lord Norfell adressa un regard en biais à Lady Tennenbaum, qui rougissait.

— Je, euh…, commença-t-il.

— Si cet homme refuse de répondre, je propose que nous le fouillions, déclara le marquis de Montvert en examinant Lord Norfell avec dégoût. Il dissimule peut-être d'autres articles volés.

— Quel besoin pourrais-je avoir de vous dévaliser, mes bons messieurs ? (Une petite révérence à Lady Valle, avec une pointe de sournoiserie, même en pleine détresse.) Et mes bonnes dames, naturellement. J'ai tous les bijoux qu'il me faut.

— Un gredin peut avoir d'autres motivations que l'argent, gronda Mr. Black.

L'homme, un grand Irlandais qui portait une collection de poignards à sa ceinture, se gratta le cou avec irritation.

— La preuve, insista-t-il, mon carnet a lui aussi été retrouvé sous votre tente.

Surprise, Ambre se tourna vers Mousse. Celui-ci sourit et lui chuchota :

— Un coup de Nisha.

— La fourberie est manifeste, reprit Lord Norfell. Quelqu'un cherche à éveiller des soupçons.

— En parlant de fourberie, embraya Mr. Black, l'un de vous a-t-il vu Lord Norfell se glisser au pont inférieur avant l'incident des canons ? Il m'a paru qu'il trouvait la chose bien amusante.

— Allons, allons, râla Sir Abraham. Je ne pense pas qu'il soit honnête de tirer pareille conclusion, Black.

— Et pourquoi donc ? lui renvoya Lady Valle. S'il est capable de larcins et de mensonges éhontés, pourquoi exclure le sabotage ?

Le débat se poursuivit, les esprits s'échauffaient. Personne ne

faisait attention aux tentes. Les serviteurs du prince observaient également la scène. Ambre décida d'en profiter. Elle signifia à Mousse de rester à son poste. Ce qu'elle projetait de faire réclamait la plus entière discrétion.

Elle se faufila dans les ténèbres, ravie que la lune se soit couchée. Elle rallia la plus grande tente, à l'écart des autres, au-dessus de laquelle flottait un drapeau au blason du prince Gideon.

Elle guetta des bruits de respiration. N'en entendant aucun, elle se glissa à l'intérieur.

Elle attendit que ses yeux s'habituent à l'obscurité, ce qui ne fut pas long. La tente du prince Gideon était bien en ordre, les couvertures tirées au cordeau. Ambre avait imaginé qu'un personnage de son rang se déplaçait avec quantité de fourrures et autres articles de luxe, y compris dans une expédition pareille. Elle se trompait : on se serait cru sous la tente d'un domestique. Les seuls objets qui détonnaient étaient les livres éparpillés sur une table basse. Tous ou presque cornés, la couverture élimée. Elle avisa plusieurs ouvrages de sciences, mais aussi des romans, dont un ou deux franchement mauvais.

Mais Ambre n'était pas là pour examiner la bibliothèque du prince. Elle mit sa curiosité de côté, et découvrit bien vite ce qu'elle recherchait.

L'arc était lourd, bien trop grand pour que le prince puisse le manier aisément, mais astiqué de frais. Elle fit venir le feu dans sa main, l'enferma sous sa peau, où il rougeoya comme des charbons. Elle ne voulait pas briser l'arc : son méfait devait être indétectable. Un temps de réflexion, puis elle passa sa paume sur la partie boisée, l'écouta grincer et gémir tandis qu'elle séchait.

Ambre chercha ensuite du regard l'épée du prince, mais il avait dû l'emporter avec lui. Elle trouva toutefois deux petits arcs, auxquels elle infligea le même traitement. Puis elle ressortit de la tente.

— Que fais-tu là ?

Ambre pivota sur elle-même. Là, devant elle, grossi par sa houppelande en peau de loup, se tenait Gideon, flanqué d'un de ses éclaireurs.

— Je t'ai posé une question, insista-t-il en se rapprochant, le visage blême de colère. Tu sors de ma tente. Qu'y faisais-tu ?

Question directe. Ambre frémissait sous le regard furieux du prince. La vérité monta dans sa gorge mais elle la ravala.

— Pourquoi restes-tu muette ? s'agaça-t-il en la prenant par la main.

Il voulait manifestement savoir si elle lui avait chipé quelque chose. Ses paupières se plissèrent lorsqu'il sentit la chaleur de sa paume.

Alors qu'Ambre se dégageait vivement, un autre éclaireur s'écria :

— *Les dragons* !

Elle leva les yeux. Ne vit rien, n'entendit rien. Et puis, dans un souffle puissant, les étoiles disparurent un instant.

Un dragon passait au-dessus du camp dans une ondulation de ses écailles brillantes. La créature les toisa. Ambre retint son souffle : les écailles luisaient comme celles des dragons de feu, mais d'une lumière plus froide. Plus proche du clair de lune que du feu.

D'autres dragons rejoignirent le premier. Ils tournoyaient dans le ciel, s'appelaient les uns les autres, leurs voix évoquant d'énormes oiseaux de proie. Ils venaient visiblement visiter leurs terrains de chasse et, les trouvant occupés, hésitaient sur la marche à suivre.

« Fuyez, les pressa en silence Ambre. Fuyez immédiatement. »

Les premières flèches fusèrent. Un dragon poussa un cri strident et perdit de l'altitude. Plusieurs créatures s'enfuirent tandis que d'autres s'attardaient, hurlaient. Le prince Gideon alla s'emparer de son arc.

— Attendez ! lança-t-il aux chasseurs. C'est moi qui suis censé tirer le premier, bande de crétins !

Les chasseurs obéirent. Bizarrement, très peu d'entre eux avaient tiré. Ambre restait interdite. Mais lorsque Gideon et elle s'approchèrent du feu, elle constata que quelque chose n'allait pas.

Bon nombre de chasseurs n'avaient même pas leur arc en main. Lady Valle et Mr. Black se grattaient les mains et le cou en jurant. Mr. Heep sautillait sur un pied en essayant de retirer sa botte. Le marquis se griffait la poitrine, sa veste à demi enlevée. Plusieurs assistants étaient eux aussi affectés. Sir Abraham et Lady Tennenbaum observaient la scène comme s'ils s'attendaient à ce que quelqu'un crie « surprise ! ».

Ambre retrouva Mousse auprès du feu. Le garçon semblait se retenir de rire.

— Mousse ?

— Je n'étais pas sûr que ça marche. C'est du lierre tacheté… Je sais, on avait prévu d'en fourrer dans leurs bottes, mais j'ai décidé d'en saupoudrer leurs tentes pendant la nuit. Ils ont dû les toucher ce matin au réveil. Il faut quelques minutes avant que ça fasse effet. Lui, je lui ai mis double dose.

Ambre regarda dans la direction indiquée. Lord Norfell se roulait par terre comme un chien sur un poisson mort. « Oooh, ah ! » s'époumonait-il en se grattant furieusement.

— Que se passe-t-il ? lança le prince Gideon.

— Votre Altesse ! l'interpela un éclaireur en accourant vers le feu. Un dragon a été abattu, il ne peut plus voler !

Le prince se tourna vers les chasseurs.

— Tous ceux qui n'ont pas complètement perdu la tête, suivez-moi !

Et il partit au pas de course. Il siffla, et deux de ses chiens lui emboîtèrent le pas, suivis de Sir Abraham, Lady Tennenbaum et trois assistants.

La gorge nouée, Ambre s'élança après eux, imitée par Mousse. Les autres dragons avaient fui ; il ne restait dans le ciel que les étoiles et une bande de nuages au loin.

Quand la jeune fille arriva en vue de la plage, elle retint son souffle. Une énorme silhouette scintillante y était étendue et tentait de s'agripper aux rochers. Sitôt que la créature vit les humains, elle poussa un cri.

Ce dragon était magnifique : fin, élégant, doté d'un long cou incurvé, terminé par une tête plus pointue que celle des dragons de feu. Ses écailles bleu-argenté brillaient comme si elles étaient couvertes de poussière d'étoile. Les chasseurs eux-mêmes parurent un instant ébahis.

Le dragon cria de nouveau et tenta de s'extirper de l'eau peu profonde. Une de ses ailes était courbée dans un sens impossible. Les larmes aux yeux, Ambre observait les efforts de la créature pour lutter contre la marée.

Avant que quiconque ait pu prononcer un mot, le prince Gideon s'avança et brandit son arc.

Le bois céda.

Un cri déchira l'air. Il ne provint toutefois pas du dragon, mais de Lady Tennenbaum, qui se tenait à côté du prince. En éclatant, l'énorme arc avait projeté des échardes, et l'une avait atteint Lady Tennenbaum à la tête. Elle s'effondra contre Sir Abraham, qui lâcha un juron.

— Votre Altesse ! s'exclama un assistant.

Le prince s'était écroulé quand son arc avait cassé. Il scrutait ses mains : deux doigts étaient tournés dans le mauvais sens.

— Que s'est-il passé ? s'emporta Sir Abraham en soutenant Lady Tennenbaum, inconsciente, dans ses bras. Qui est responsable ?

Personne ne répondit. Ambre se tourna vers Mousse. Le garçon avait le teint blême et la mine sombre. L'adolescente comprit que son visage devait avoir le même aspect. Elle n'avait voulu faire de mal à personne. Cependant, elle n'arrivait pas à éprouver de la peine pour les victimes.

« Envole-toi ! implora-t-elle le dragon. Je t'en supplie, vole ! » Si seulement il pouvait s'enfuir avant que les autres chasseurs ne sortent de leur transe…

Gideon se releva sur ses jambes flageolantes. De sa main valide, la gauche, il dégaina son épée.

— Arrière, ordonna-t-il à ses assistants.

— Votre Altesse ! s'étrangla Sir Abraham, les yeux exorbités. Vous n'allez tout de même pas…

— Il est blessé, expliqua le prince. Il ne luttera pas.

— Je vous en prie, Votre Altesse, prenez donc mon arc…

— Je ne suis pas en mesure de tirer, aboya Gideon. (Les yeux plissés de douleur, la mâchoire crispée, il brandit son épée.) C'est… c'est ce que ferait mon père.

Et il se dirigea vers la plage.

— Non ! s'époumona Ambre.

Elle voulut rejoindre le prince, mais un assistant de celui-ci la retint.

— Le prince sait ce qu'il fait, déclara cet homme d'une voix pourtant loin d'être assurée. Il ne craint rien, petite, ne t'inquiète pas.

Ambre sanglotait tandis que Gideon approchait du dragon. Après avoir tenté en vain de se hisser hors de l'eau, la créature demeurait couchée sur le flanc et observait le prince de ses grands yeux flamboyants. Les rochers étaient souillés de rouge.

— Pourquoi ne bouge-t-il pas ? prononça Ambre à travers ses larmes.

— Il est blessé, révéla l'homme qui la retenait.

Piètre réponse, cela dit. Les dragons de glace pouvaient projeter des nuages de vapeur gelée suffisamment froide pour tuer n'importe quel être vivant. Mais celui-ci ne s'y essaya même pas. Il restait couché là. Était-il trop grièvement blessé ? Juste avant l'instant fatal, il ferma les yeux.

Ambre ne put regarder. Elle s'était écroulée. Elle sentit les bras de Mousse qui l'enserraient, et, l'espace d'un instant, n'eut plus conscience de rien. Mais elle refit surface, sentit le sol glacial sous ses jambes, tel un écho au froid qui l'avait envahie. Elle pensait à ses parents naturels. Étaient-ils morts de cette façon, eux aussi ? Seuls ? Abattus par un prince monstrueux ? Elle haït alors Gideon, de tout son cœur, et sa haine était comme un four en elle, une flamme sombre dont elle ne pensait pas qu'elle s'éteindrait un jour.

Douze
À travers la cage du faucon

La croissance des dragons de feu dure au moins trente ans, et ces créatures peuvent dépasser allègrement l'âge de cent ans. En Inde, un spécimen en captivité est mort à cent cinquante et un ans. La longévité de ces bêtes est sans nul doute à l'origine de l'expression « De mémoire de dragon ».

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

C'est Sir Abraham qui aida Ambre à se relever et la raccompagna au camp, clopin-clopant. Ambre entendit à peine Lady Tennenbaum, qui s'était remise, la couver ensuite de murmures et de « tss-tss ». De l'avis général, la jeune fille s'était évanouie de peur, craignant pour la vie du prince. Quel soulagement ç'allait être pour elle, affirma Lady Tennenbaum, d'apprendre, une fois le choc passé, que le prince avait réussi à achever le dragon ! Ambre avait ensuite regagné sa tente sans dire un mot, puis perdu de nouveau connaissance.

Elle se réveilla quelques heures plus tard, emmitouflée sous des couvertures. Nisha et Mousse chuchotaient à son chevet, mais Ambre ne bougea pas. Elle ne voulait parler à personne. Elle avait échoué. Certes, ils avaient sauvé les autres dragons, car il y aurait eu bien plus de morts si les chasseurs n'avaient pas été distraits. Mais cela ne changeait rien au fait qu'un dragon avait perdu la vie. Bizarrement, ses pensées retournaient sans cesse vers Chesterfield. Elle aurait voulu ne jamais avoir entendu parler de la Chasse à l'hiverre, du prince Gideon, ni de rien de tout cela. Sa maison lui manquait tant qu'elle crut étouffer.

C'est son ventre qui finit par la tirer de sa torpeur : son estomac produisit un gargouillement titanesque, qui lui rappela qu'elle avait sauté le petit déjeuner et le déjeuner. À contrecœur, Ambre se rassit.

— Tu es réveillée ! réagit instantanément Nisha. Ouf… on se faisait un sang d'encre ! Tu te sens bien ?

Ambre resta muette et, pour la première fois, l'honnêteté ne monta pas en elle. Son honnêteté ne connaissait pas plus qu'elle la réponse à cette question.

— Cet horrible prince Gideon, enchaîna Nisha. J'aurais aimé être sur place avec toi, mais en même temps, je suis bien contente de ne pas avoir assisté à la scène. Mousse en a vomi. Je te sers du chocolat chaud ?

Ambre aurait voulu se rallonger, fermer les yeux et ne plus avoir

affaire à aucun d'entre eux. Ça n'était hélas pas possible. Elle avait échoué une fois ; elle ne pouvait échouer encore.

Elle secoua la tête et demanda où se trouvait le prince.

— Il est parti avec ses éclaireurs et un groupe de chasseurs, lui apprit Nisha. Ils ne pensent pas que les dragons reviendront dans les parages, alors ils tentent de les pister au sud. Les autres chasseurs préparent les traîneaux pour une expédition.

Ambre avala sa salive et décida :

— Alors je dois les accompagner.

— *Nous* devons les accompagner, nuança Nisha avec son sourire chaleureux. (Elle prit Ambre par la main.) Tu es sûre que tout va bien ?

Ambre envisagea un instant de tout lui raconter, mais la peur l'en empêcha. Nisha accepterait-elle encore de l'aider si elle apprenait ce qu'elle était en réalité ? Cette fille voulait protéger les dragons mais ça ne signifiait pas pour autant qu'elle n'en avait pas peur. Considérerait-elle toujours Ambre comme son amie ? Ambre se surprit à redouter de perdre l'amitié de Nisha. Ce serait trop dur à supporter, en plus du reste.

— Je vais bien, assura-t-elle. J'ai juste… envie d'être seule.

Elle sortit. L'après-midi touchait à sa fin, le soleil se couchait. À quelques pas de là, des chasseurs étaient réunis autour du feu, pendant que d'autres s'occupaient des traîneaux. Le ciel était constellé de nuages qui éclipsaient toutes les étoiles ou presque. Une neige légère tombait en douceur, mais le fond de l'air semblait annoncer bien pire.

Ambre avait oublié d'enfiler son manteau mais n'avait pas envie de retourner le chercher. Elle pressa la poche cousue dans son pull et sentit les contours rassurants de Montgomery. Le tissu du monde avait dû se défroisser à présent. Et même si ça n'était pas le cas, elle s'en moquait. Elle ne s'était jamais sentie aussi seule, elle avait besoin d'avoir son père auprès d'elle, de rentrer chez elle, ne serait-ce qu'un moment.

Elle se dirigea vers les traîneaux en se faufilant dans les ombres. Les chasseurs ne faisaient pas attention à elle, de toute façon, et quand l'un d'eux lui adressa un coup d'œil, Ambre prit son air le plus terne et curieux, comme si elle venait simplement s'intéresser aux préparatifs. C'est alors qu'elle découvrit ce qu'elle cherchait.

Le marquis de Montvert avait emmené un de ses faucons. Perché dans sa grande cage, sur le traîneau de son maître, l'oiseau frissonnait. Bien que natif de la toundra arctique, il semblait terrassé par l'hiver antarctique, et Ambre avait pitié de lui. Profitant que personne ne la regardait, elle s'empara de la cage et s'éclipsa, tout en murmurant au volatile de se taire. Le faucon obéit, ses yeux noirs grands ouverts

d'incertitude.

Ambre alla s'agenouiller derrière un rocher de la plage. Là, dans une obscurité presque totale, telle qu'elle n'en avait jamais vues de sa vie, elle éprouva un mélange de réconfort et de terreur. L'Antarctique pressait son dos tel un monstre tapi derrière elle.

Ambre sortit le faucon de sa cage. L'oiseau siffla doucement, ses serres s'agrippèrent au poignet de la jeune fille. Comprenant tout à coup qu'il était libre, il s'éleva au-dessus de l'eau, mit le cap sur le bateau du prince qui se dressait quelque part dans la brume, et où le capitaine au bon cœur allait le réprimander mais aussi lui donner à manger. Ambre le suivit du regard.

Un braiement familier retentit.

Ambre se retourna. Une demi-douzaine de manchots Adélie étaient blottis en bordure de la plage, les pattes léchées par les vagues. Pas effrayés pour un sou, ils s'avancèrent vers Ambre, contemplant la cage comme s'il s'agissait d'un gros thon déguisé.

— Encore toi ! s'exclama la jeune fille.

Un des volatiles avait le plumage très ébouriffé : c'était celui qui lui avait volé le fragment de dalle.

— Tu m'as suivie ?

Le manchot lui adressa un regard sournois. Il cria quand elle lui gratta le crâne. Ambre espérait que la magie s'était dissipée.

— Ne bougez pas d'ici, ordonna-t-elle aux manchots, au cas où il leur viendrait des idées.

Mais comme il est impossible de savoir si des idées viennent à ces créatures, elle dut se contenter d'espérer qu'ils lui obéiraient.

Elle était sûre qu'il faisait nuit à Londres, c'était sans doute le début de soirée, estima-t-elle, donc elle ne mettrait personne en danger. Ça n'est pas cela qui la fit hésiter. Le bouton de porte de la cage était petit, bien plus petit que Montgomery. Ambre le dévissa, en proie au doute.

— Tu en penses quoi ? demanda-t-elle à Montgomery.

Ils s'étaient rabibochés depuis l'incident avec Pouf, après qu'Ambre avait passé trois heures à poncer et repeindre ses blessures. Le bouton ne retrouverait hélas jamais son état d'origine, et il le savait. C'est donc la mine lugubre et gênée qu'il se laissa visser à la porte de la cage. À sa grande surprise, Ambre découvrit qu'il s'y adaptait parfaitement, même s'il avait l'air un peu ridicule.

— Désolée…, murmura Ambre.

Le bouton conserva un silence digne.

La jeune fille retint son souffle et le tourna vers la droite.

La porte s'ouvrit. De l'autre côté, au lieu des barreaux du fond de la cage, ou du perchoir du faucon, elle avisa le feu de cheminée et les tentures du bureau de son père. Elle inspira vivement. D'un geste

hésitant, elle fit pivoter la cage. Dans l'autre sens, elle ne voyait que des barreaux et la porte ouverte.

Le plus délicat, maintenant. Ambre s'agenouilla devant la cage et passa la tête à l'intérieur. L'ouverture n'aurait pas dû pouvoir accueillir ses épaules, pourtant celles-ci la franchirent, et Ambre poursuivit son effort. Une fois les bras passés, elle s'agrippa au tapis du bureau (un cadeau d'un sultan marocain) et se hissa avec aussi peu d'élégance qu'un phoque sort de l'eau.

Aussitôt, elle remarqua qu'il régnait chez son père un silence étrange. Pas celui des pièces vides, mais celui qui se fait quand plusieurs personnes retiennent leur souffle en même temps.

Ambre leva les yeux. Assis à son bureau, son père battait des paupières. Deux de ses étudiants, que la jeune fille reconnut vaguement, étaient installés face à lui. Bouche bée.

— Euh…, fit Lionel St. George. Eh bien je crois que ce sera tout pour aujourd'hui, Miss Montague, Mr. Basra. J'imagine que vous disposez à présent de tous les renseignements voulus pour terminer votre exposé ? (Il se leva sans attendre de réponse.) Bien ! À demain en classe, alors.

Il ouvrit la porte de son bureau. Ses étudiants se heurtèrent au mobilier en sortant, les yeux rivés sur Ambre. Lionel referma derrière eux.

— Ambre ! s'exclama-t-il en courant vers la porte du petit couloir.

Il prit sa fille par les mains et l'attira dans le bureau.

Elle en profita pour jeter un coup d'œil derrière elle : au lieu du petit couloir, elle avisa la plage enneigée, les manchots ébahis, une porte de cage dans le vide, et ses propres jambes qui elles aussi semblaient flotter comme deux fantômes. Spectacle troublant, sans la moindre logique, qu'elle s'efforça de chasser de son esprit.

Elle s'effondra dans les bras de son père et fondit presque aussitôt en larmes.

— Qu'est-il arrivé, ma chérie ? s'inquiéta Lionel. Dis-moi tout.

Entre deux sanglots, Ambre lui raconta la chasse, le prince et le dragon. Lorsqu'elle évoqua Lord Norfell, son père se figea. Mais il ne l'interrompit pas.

— Quelle aventure, commenta-t-il ensuite d'une voix égale.

Malgré les apparences, Ambre devina qu'il bouillait, mais que sa colère n'était pas dirigée contre elle. Lionel St. George s'emportait rarement. (Ambre avait toutefois entendu d'autres magiciens affirmer que, lorsque cela arrivait, il valait mieux s'éclipser.)

— Je suis vraiment navré que tu aies dû assister à cette scène épouvantable, déclara Lionel. Cela dit, tu as très sûrement sauvé la vie à un grand nombre de dragons. Je suis fier de toi. Tu as agi de ton

mieux.

— Mais je…

— Il n'est pas question que tu retournes là-bas. Je m'en veux énormément de t'avoir autorisée à te rendre en Antarctique. Dire que je t'ai jetée dans les pattes de ce Norfell…

Ambre ne savait pas quelle réaction elle avait attendue de son père, en tout cas ce n'était pas celle-là. Elle avait l'impression de tomber dans le vide.

— Je dois y retourner ! se défendit-elle. Il faut que…

— Je ne puis le permettre, la coupa son père. (Il n'avait pas haussé la voix, mais ses paroles avaient arrêté Ambre aussi sûrement qu'un mur de pierre.) Cela m'attriste, ma chérie.

Il ne fit aucun commentaire sur sa participation à la chasse, mais l'affaire restait en suspens entre eux. Ambre baissa la tête. Un poids s'abattit sur elle, accablant et froid. Elle se tourna vers la porte, la plage assombrie où trônait une cage vide. Un manchot semblait vouloir la picoter.

— Je suis désolée, chuchota-t-elle.

Elle s'était adressée autant aux dragons qu'à son père.

Celui-ci poussa un long soupir. L'espace d'un instant, il parut vieilli.

— Je ne peux pas te reprocher d'avoir fait ce que tu estimais juste, reprit-il.

Il alla ensuite s'agenouiller face à la cage. Il passa un bras dans l'ouverture et, lorsqu'il le ramena, il tenait Montgomery au creux de sa main. Il murmura trois mots en oragolangue avant de fermer la porte du petit couloir. Lorsqu'il la rouvrit, l'Antarctique avait disparu.

Ambre n'en revenait pas : elle avait tout abandonné. Non seulement les dragons, mais aussi Nisha et Mousse. Ses compagnons allaient mourir d'angoisse.

— Que va-t-il se passer, maintenant ? voulut-elle savoir.

— Je vais envoyer un télégramme à ta tante. Elle le recevra d'ici deux ou trois jours.

— As-tu trouvé le moyen de réparer le sortilège ?

— Non. Mais je crois que je touche au but. L'échantillon de sang de dragon sera décisif, je le sens.

Ambre songea à toutes les fois où son père avait affirmé « toucher au but », sans que cela se concrétise jamais.

— Mais nous sommes en été, argumenta-t-elle. Imagine que je prenne encore feu.

Son père plissa le front.

— En effet, nous substituons un danger certain à un danger probable. Nous ferons avec. Tout ce qui compte, c'est que tu sois en sécurité.

« Mais toi, tu ne l'es pas si je suis là, voulut répliquer Ambre. Personne ici n'est en sécurité avec moi. » Elle ne put se décider à le dire. Son père avait la mine trop grave.

— Papa, si je ne retourne pas en Antarctique et que les dragons meurent, ce sera ma faute.

— Comment peux-tu penser une chose pareille ? Bien sûr que non…

— Eh si. C'est ma faute si mes parents sont morts. Alors, si je peux sauver ces dragons de glace mais que je ne fais rien, je serai aussi responsable de leur mort.

Les mots se déversaient tel un torrent. Son père resta un long moment sans rien dire. Lorsqu'il reprit la parole, ce fut d'une voix lente et déterminée.

— Ambre. Tu n'es en rien responsable de la mort de tes parents.

— Ils sont morts en voulant me protéger. (Sa voix se brisa.) C'est donc au moins en partie ma faute.

Lionel se passa une main dans les cheveux.

— Ah, Ambre ! Il est du devoir de tous les parents de se sacrifier pour sauver leurs petits. J'en ferais autant pour toi, ma chérie. Le mal est partout en ce monde, et tu n'y es pour rien si tu croises son chemin. (Il poussa un long soupir.) Le moment est peut-être venu que je te donne…

Il se dirigea vers son bureau invisible. Plus petit que l'autre, celui-ci était calé dans un coin de la pièce, sous la meilleure fenêtre. C'est là que Lionel rangeait ses travaux de recherche magique secrets, pour éviter que les plus indiscrets des professeurs de Chesterfield les découvrent. Il conservait également dans ces tiroirs (fermés à clé, en plus d'être invisibles), un bric-à-brac de bibelots et talismans mystérieux rapportés de ses voyages.

Lionel prononça quelques mots en oragolangue, et le bureau apparut. Des carnets et des papiers s'y entassaient, recouverts de son écriture ample et complexe, de même que plusieurs tasses de thé sans doute abandonnées là de longue date puisque les domestiques ne pouvaient les voir. Lionel tourna la clé du tiroir du bas et en sortit un objet qui brilla brièvement.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Ambre.

Cette lumière lui avait paru familière…

Son père déposa la chose dans sa main et la recouvrit de leurs deux paumes. Une espèce de pendentif accroché à une lanière de cuir.

— Elle appartenait à ta mère, annonça-t-il tout bas.

Après quoi, il retira sa main, tandis qu'Ambre retenait son souffle.

Une cœuraille de dragon de feu. Une cœuraille intacte. Celle-ci avait la forme d'une larme et tenait parfaitement dans la main

d'Ambre. Des veines dorées la traversaient tels des ruisseaux de lumière fondue.

— Je l'ai découverte le jour où je t'ai trouvée, avec le fragment d'écaille de ton père naturel, expliqua Lionel.

Ambre toucha la bague qu'elle portait toujours. Cette bague était une chose ; le dragonverre se vendait généralement en petits morceaux. Une cœuraille entière, c'était exceptionnel. Elle songea au prince Gideon, qui devait se pavaner en ce moment avec celle qu'il avait récupérée sur le cadavre du dragon de glace. Ambre serra le poing.

Son père l'embrassa sur le front et déclara :

— Je comptais te la remettre plus tard. Je voulais l'étudier… elle possède une forme de magie qui ne semble pas être présente dans les dragonverres ouvragés. J'imagine que les chasseurs et les joailliers ne l'ont jamais remarquée… ou qu'ils s'en moquent. À la lumière de tout ce qui s'est passé, j'estime qu'il est temps de te la confier.

Ambre passa le collier autour de son cou, la lanière était juste un peu trop longue. Elle s'émerveilla de la lueur que dégageait le pendentif. Celui-ci valait une fortune. Et cette pensée lui rappela aussitôt les chasseurs.

— Connais-tu Lord Norfell, papa ?

— Le nom ne me dit rien, répondit Lionel. Si cet homme a jamais été oragomancien, il a dû se servir d'un nom d'emprunt, ce qui n'augure rien de bon. Certains oragomanciens ont été interdits de pratiquer la magie. Notamment un certain Nordock qui, il y a quelques années de cela, a été accusé d'avoir transformé des sujets humains, contre leur volonté, en des choses horribles. Il a fui le pays avant d'être arrêté.

Des coups résonnèrent à la porte. Lionel alla ouvrir, et échangea quelques phrases avec un inconnu.

— Je reviens tout de suite, ma chérie, dit-il en retournant auprès d'Ambre. Une affaire à régler avec le professeur Donnelly.

Il avait l'air soucieux. Donnelly, un homme à la respiration sifflante et au teint rouge, se considérait comme le meilleur magicien de l'Empire. Il était à la tête d'une clique qui réclamait constamment le renvoi définitif de Lionel, au motif qu'il serait une menace pour le corps enseignant. C'était en partie vrai, mais heureusement, ce professeur était d'un naturel si déplaisant que personne ou presque n'acceptait de l'écouter.

Ambre hocha la tête, son père disparut en fermant la porte derrière lui. La jeune fille promena son regard à travers la pièce : l'horloge inversée, les riches tentures, les étagères de livres ; Chesterfield lui avait énormément manqué ! Pourtant, elle ne pouvait se réjouir d'être rentrée, pas dans ces conditions. C'était comme si elle

était revenue en fantôme, incapable de profiter de tout ce qu'elle aimait à Chesterfield. Elle avait laissé une part d'elle en Antarctique.

Son regard se posa sur Montgomery.

Son père avait laissé le bouton de porte sur son bureau visible, à côté d'une pile de livres. Le cœur au ralenti, elle s'en empara.

Comme dans un rêve, elle s'approcha de la porte du petit couloir. Ça n'allait pas marcher. Ça n'était pas possible. N'est-ce pas ? Ambre ne s'intéressait pas à la magie mais, à force de la côtoyer, elle savait reconnaître un certain nombre de sortilèges, notamment celui que son père avait utilisé sur le portail intercontinental. Supprimer un portail prenait beaucoup de temps. Plusieurs heures, peut-être. Son père s'était contenté de le fermer.

Ambre retira le bouton de la porte du petit couloir. Elle vissa Montgomery à la place, les doigts tremblants.

« Ça ne va pas marcher », se disait-elle sans trop savoir ce qu'elle espérait réellement. Montgomery avait été connecté à Chesterfield ; installé sur n'importe quelle porte, il donnerait accès au bureau de Lionel. Que se passerait-il si on l'installait de l'autre côté de la porte du bureau ? Montgomery ne pouvait pas s'ouvrir encore sur le bureau, cela créerait un paradoxe. Ambre savait que la magie avait horreur des paradoxes et s'efforçait de les éviter dans la mesure du possible. Le plus logique était donc que Montgomery inverse le portail qu'Ambre venait d'emprunter.

La jeune fille tourna le bouton vers la droite, et la porte s'ouvrit.

De l'autre côté s'étirait une plage obscure, où la neige formait une tache dans la nuit. Un vent glacé agita les cheveux d'Ambre ; elle frissonna.

Un dernier regard au bureau de son père : le feu de cheminée, les fauteuils moelleux, les rideaux tirés sur le début de soirée estival. Des flocons se déversaient dans la pièce, éclataient dans l'âtre tel du pop-corn. Ambre porta la main à son nouveau pendentif. La prochaine fois qu'elle reviendrait à Chesterfield, ça ne serait pas comme un spectre.

Elle franchit le portail.

Treize
Les manchots

> *Les dragons de feu étaient exclusivement herbivores. Herbe, feuilles et écorce de bouleau constituaient leurs mets de prédilection. Il est intéressant de noter que cela ne fit qu'ajouter à leur réputation de férocité, car il se disait que, lorsqu'un dragon tuait un homme, il n'était pas poussé par la faim.*
>
> — ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

Le retour fut délicat. On aurait tort de penser qu'il suffisait de passer du bureau de Lionel St. George aux plages de l'Antarctique. Le portail avait beau être élastique, il n'en demeurait pas moins une simple cage à oiseaux. Ambre dut se mettre à quatre pattes et se contorsionner. Elle finit malgré tout par s'écrouler sur la neige, en s'écorchant les coudes sur les barreaux en métal.

Elle avait récupéré Montgomery au passage et le fourra dans sa poche. Après quoi, elle referma la cage, et Chesterfield disparut.

Ambre resta assise par terre un moment, encore éberluée par ce qu'elle venait de faire. Jamais elle n'avait défié son père. Du moins, pas sur un sujet aussi important. Elle se sentait nauséeuse, et cela empira lorsqu'elle imagina la réaction de Lionel St. George quand il découvrirait son départ.

Elle fourra la cœuraille de sa mère sous son pull, contre son cœur. Sensation de chaleur étrangement familière.

Il lui fallait à présent dissimuler la cage vide. Les manchots avaient filé, la plage enneigée était déserte. Ambre marcha jusqu'à trouver un interstice entre deux rochers. Elle y rangea la cage et empila des cailloux par-dessus. Elle recula enfin pour admirer son œuvre.

Lorsqu'elle se retourna, elle manqua de percuter le prince Gideon.

Elle étouffa un cri de surprise. Le prince la toisait de son regard froid, les bras croisés. Il avait la main droite bandée, deux doigts maintenus par des attelles. Il avait dû souffrir, quand on lui avait remis les os en place ; l'expédition ne comptait pas de médecin en son sein. Derrière le prince se tenait son assistant, un colosse à la mine patibulaire, au visage barré d'une cicatrice. Et à côté de ce dernier, Lord Norfell.

— Où étais-tu passée ? demanda le prince. Norfell t'a vue te

diriger vers cette plage mais lorsqu'il a voulu te rejoindre, tu avais disparu. Il a cru que tu t'étais enfuie.

— Je… j'ai…, bredouilla Ambre en reculant.

La nausée ne l'avait pas quittée. Elle mit un temps à reprendre ses esprits. Son regard se posa sur l'objet qui brillait au cou du prince. Elle comprit avec horreur qu'il devait s'agir de la cœuraille du dragon de glace. Celle-ci était d'un bleu si riche, qu'il semblait dépasser la notion de couleur. Des bandes argentées scintillaient en travers. Une beauté émouvante, comme vivante, dans l'obscurité.

Gideon sourit et commenta :

— Superbe, n'est-ce pas ? La première d'une longue série, j'espère. Mon père en sera ravi.

Ambre sentait la haine couler dans ses veines.

— Est-ce tout ce qui vous intéresse ? répliqua-t-elle.

Le prince l'observa un instant, songeur, avant de déclarer :

— Non. J'attache aussi une grande importance à la loyauté. Il m'importe que mes sujets soient loyaux envers moi, et par là même envers ma grand-mère, la reine Victoria. Mon père punit toujours la déloyauté avec la plus grande sévérité. Je compte agir de même.

Le cœur d'Ambre s'emballa. Gideon avait-il découvert le pot aux roses ? Avait-il démasqué l'espionne en elle ? Sur le moment, la jeune fille ne se donnait pas l'impression d'être une espionne, et encore moins une espionne chevronnée. Le prince la regardait d'un œil étrange, scrutant tour à tour ses bottes et ses cheveux.

— Lord Norfell vient de m'apprendre qu'un sortilège t'a été jeté, reprit-il. Un sortilège bien insolite, tel qu'il n'en avait jamais observé. Voudrais-tu m'expliquer de quoi il retourne ?

Il avait parlé avec sérénité, mais son regard demeurait méfiant, comme si Ambre était un chien sauvage qui risquait de l'attaquer à tout moment.

Le cœur de celle-ci cognait fort, à présent. Elle se savait plus que jamais en danger. Elle recula encore. D'une démarche calme et lente, l'assistant du prince alla se poster derrière elle. Fidèle à lui-même, Lord Norfell admirait le paysage comme s'il le possédait, un pied appuyé nonchalamment sur un rocher. Son visage exprimait toutefois un mélange de soulagement et de colère. Étrange. Que savait-il, au juste ? Qu'avait-il révélé au prince ? Ambre devinait qu'il n'avait pas parlé par loyauté envers Gideon, mais pour s'assurer que celui-ci veuille la retrouver, au cas où elle se serait bien enfuie.

— Non, répondit-elle.

— Non ? s'étouffa le prince. Tu oses me dire non ?

— Je… mon père m'a fait jurer le secret, bredouilla Ambre. Je… Mon père m'a en effet jeté un sort, mais il ne présente de danger pour personne. Il l'a fait quand j'étais bébé, pour me sauver la vie.

Le prince plissa les yeux.

— Tu vas devoir être plus convaincante que cela. Surtout que je sais ce que tu as fait.

— Quoi ? répliqua-t-elle d'une voix qu'elle voulut innocente.

Si seulement quelqu'un, n'importe qui, avait pu intervenir… Et en même temps, qu'est-ce que cela aurait changé ? Elle affrontait l'héritier du prince Cronus, le petit-fils de la reine Victoria. Personne ne pourrait la sauver.

Le prince Gideon retira un objet d'une poche de sa peau de loup et le jeta aux pieds d'Ambre. Un fragment de son arc, tordu et calciné.

— Tu es entrée sous ma tente, ce matin. Je t'ai vue. Tu as trafiqué mon arc. N'est-ce pas ? Admets-le.

En panique, Ambre se sentit impuissante, ne pouvant empêcher la vérité de monter dans sa gorge.

— Oui.

Le prince fit un effort manifeste pour se contrôler ; il grimaça de douleur quand il voulut serrer le poing, de sa main blessée.

— Et ce n'est pas tout ce que tu as manigancé, je me trompe ? Les canons… ces étranges démangeaisons. Les vols. Tu t'échines à saboter cette chasse depuis le début. Sur ordre de ta misérable tante, je n'en doute pas.

— Pas de conclusions hâtives, Votre Altesse, intervint Lord Norfell. Nous ignorons qui elle est, ou ce qu'elle est, mais elle a peut-être des raisons personnelles d'avoir agi ainsi. Mieux vaudrait l'examiner de près, plutôt que d'attendre de pouvoir nous entretenir avec sa tante.

Gideon se retourna vers Ambre, un sourire immonde aux lèvres.

— Lord Norfell pense que tu n'es même pas un être humain. Plutôt une sorte de… créature. Cela explique sans doute l'immense sympathie que tu voues aux dragons.

La jeune fille n'eut pas le temps de réagir ; il la saisit par la main.

— Hmm, fit le prince. Je l'avais déjà observé : ta peau est brûlante. Un effet secondaire du sort jeté par ton père ? Ou autre chose ? Que caches-tu encore ?

Il la prit par les cheveux, comme s'il voulait s'assurer qu'ils étaient vrais, et Ambre se dégagea. Mais les doigts de Gideon frôlèrent la cœuraille sur sa nuque.

Ambre en fut pétrifiée de terreur. Le prince fronça les sourcils, l'empoigna par les épaules, la força à pivoter sur elle-même, lui ôta son écharpe. La jeune fille se dégagea de nouveau en glapissant. Trop tard : il avait vu.

Le prince fit un pas en arrière, un cri étranglé franchit ses lèvres. Il ouvrait de grands yeux horrifiés.

— Votre Altesse ? s'inquiéta son assistant.

— Tenez-la, répliqua Gideon, la voix rauque.

Ambre ne sentit même pas la main de l'homme autour de son bras. Elle n'arrivait plus à penser. Elle se contentait de scruter le prince. S'il révélait à Lord Norfell ou à quiconque ce qu'il avait vu, ces gens l'abattraient sur-le-champ. Elle lut la même pensée sur les traits de Gideon lorsqu'il tourna les yeux vers Norfell. Le regard de l'adolescent s'embruma. L'espace d'un instant, Ambre crut entrevoir le garçon qui lui avait parlé tout en s'occupant de ses chiens. Le garçon qui l'avait sauvée sur le glacier. Mais l'impression passa ; si vite, qu'Ambre crut l'avoir imaginée.

— Qu'y a-t-il, Votre Altesse ? demanda Lord Norfell.

Son regard sombre se promenait avec empressement sur Ambre. La jeune fille sut à cet instant, avec une certitude glaçante, qu'il la soupçonnait d'être une dragonne. Il ne pouvait toutefois en être certain, sans quoi il l'aurait annoncé au prince.

Gideon secoua la tête, comme pour s'éclaircir les idées.

— Rien, prononça-t-il d'une voix tendue. Le contact de cette créature m'est désagréable, voilà tout.

L'espoir revint dans la poitrine d'Ambre. Malheureusement, quand Gideon se remit face à elle, il avait la mine maussade.

— Va t'habiller convenablement, ordonna-t-il. Après quoi, mon assistant veillera à ce que ni toi ni tes insupportables amis ne puissiez causer de nouveaux ennuis.

Sur ces mots, il s'en alla.

* * *

Le prince Gideon ordonna à ses hommes de transporter un rocher jusqu'au feu de camp. Rocher auquel il fit ensuite ligoter Ambre, Nisha et Mousse.

Ambre avait protesté. Elle avait tenté de dédouaner Mousse, affirmant que le sabotage était son idée, mais le prince n'en tint pas compte. Ni lui, ni les autres chasseurs. Seul Sir Abraham s'était opposé à cette décision et avait exigé qu'on lui dise pourquoi le prince jugeait nécessaire de ligoter des enfants.

— Nécessaire, en effet, avait rétorqué Gideon sans même adresser un regard à Ambre depuis la plage. Ces criminels ont avoué. Nous devons les empêcher de récidiver, de mettre en péril non seulement la chasse mais nos vies. Ne faites donc pas le délicat, Sir Abraham. Ces saboteurs sont parfaitement bien traités, et je veillerai à ce qu'ils soient raccompagnés au bateau à la première heure demain matin.

« Et sans doute incarcérés au château ensuite pour interrogatoire », songea Ambre.

Comme Nisha et Mousse, elle était retenue par la taille et les

mains. Le froid du rocher glacé pénétrait jusqu'à son dos ; elle ne pouvait qu'imaginer ce qu'enduraient ses compagnons.

Son père avait vu juste. Elle n'aurait jamais dû revenir. Elle sentit un poids terrible se poser sur ses épaules : le poids de la déception de son père. Elle l'aurait supporté, si elle avait réussi entre-temps à mettre les dragons en sécurité. Ça n'était pas le cas. Elle avait échoué sur tous les tableaux. La jeune fille s'avachit contre le rocher, trop accablée pour pleurer.

— Triste affaire, ma foi, commenta Sir Abraham.

Il porta une tasse de thé brûlant aux lèvres d'Ambre. Celle-ci lui renvoya un regard de glace. Il soupira.

— Miss St. George, au vu des circonstances, je ne saurais trop vous conseiller de…

— Votre thé, vous pouvez vous le fourrer où je pense, le coupa Nisha.

Choqués, les chasseurs se retournèrent. Elle n'avait presque pas dit un mot durant toute cette épreuve, se laissant ligoter par les hommes du prince, le teint livide.

— Nisha ! siffla Mousse.

— Vous m'avez parfaitement entendue, poursuivit-elle en prenant de l'assurance. Elle ne veut pas vous parler. Vous n'êtes qu'une bête. Et vous autres, vous ne valez pas mieux. Comment osez-vous nous infliger cela ? J'espère que les dragons vous dévoreront tout crus. En commençant par les orteils, jusqu'au cou. Bon débarras, oui ! Vous êtes peut-être un gentilhomme, mais Ambre a plus de classe dans son petit doigt que vous dans tout votre arbre généalogique !

Sir Abraham avait blêmi. Même son élégante moustache semblait toute pâle. D'un geste vif, il vida le contenu de la tasse dans la neige et s'en alla. Plusieurs chasseurs ricanèrent.

Ambre se tourna vers Nisha. Les joues rouges, celle-ci haletait.

— Tu te sens bien ?

Nisha fit non de la tête. Une larme coula sur sa joue. Enfin, elle avoua :

— Je ne p-peux pas m'empêcher de penser à mes parents. Je n-ne leur ai même pas dit où j'allais, et maintenant je me suis fait arrêter par le prince !

Ambre se mordit la lèvre.

— J'en suis navrée. J'espère qu'ils ne seront pas trop fâchés.

— Tu ne comprends pas. Depuis qu'Aditi est m-morte, ils m'ont constamment à l'œil ! Mais en même temps, ils ne… ils ne me parlent plus, plus comme avant, alors des fois je crois qu'ils auraient préféré que ce soit moi qui sois morte, et pas elle. Ça me met dans une colère noire. Je voudrais que tout redevienne comme avant…

Ambre en resta muette. Elle ignorait que Nisha éprouvait tous ces

sentiments. Mais elle s'aperçut soudain avec une pointe de culpabilité qu'elle n'avait pas vraiment prêté attention à elle. Trop obnubilée par ses soucis et ses projets, elle ne s'était pas inquiétée pour Nisha, ni pour Mousse d'ailleurs. Et ses deux compagnons étaient à présent détenus avec elle, pour avoir voulu l'aider.

— Ça n'est pas vrai, rétorqua Mousse qui se contorsionnait pour s'adresser à Nisha, car Ambre se trouvait entre elle et lui. Tes parents s'inquiètent pour toi, autant qu'ils s'inquiéteraient pour Aditi.

Nisha renifla.

— J'aimerais qu'elle soit là. Elle a toujours été plus courageuse que moi. Je pensais me montrer à sa hauteur en vous accompagnant, mais… maintenant je me sens encore plus seule.

— Moi aussi, elle me manque, avoua tout bas le garçon.

Nisha enfouit sa figure entre ses genoux, et ne répondit plus à aucun de ses camarades.

— Je savais qu'elle n'aurait pas dû venir, murmura Mousse à Ambre. J'aurais dû essayer de l'en dissuader.

— La dissuader et ensuite venir toi-même, ça ne semble pas très juste, argumenta Ambre.

— Je peux aller où je veux, tout le monde s'en fiche, rétorqua Mousse d'un ton désinvolte.

Puis il rougit, comme s'il venait de prendre conscience de ce qu'il avait dit.

Ambre ne sut quoi répondre. Mousse plongea son regard dans les ténèbres.

— Tu n'as vraiment aucun souvenir d'avant ton arrivée à la Luciole ? le relança Ambre.

Cette question la taraudait depuis leur rencontre, mais elle n'avait jamais eu le courage de la lui poser.

— Non, confirma Mousse d'une voix lasse.

— C'est juste que… mon père a connu un homme dont la mémoire avait été altérée par magie. Quelqu'un avait interverti ses souvenirs avec ceux d'un campagnol. L'horreur ! Les campagnols ne pensent qu'à deux choses : creuser des tunnels et ne pas se faire dévorer par des oiseaux. En revanche, dans ses rêves, cet homme revoyait parfois sa vie d'avant. T'arrive-t-il de rêver ?

Mousse resta si longtemps sans rien dire qu'Ambre crut qu'il refusait de répondre.

— Parfois, révéla-t-il enfin.

— Et de quoi rêves-tu ?

— De rien de précis, c'est juste… le noir. Un endroit très obscur, un souterrain, peut-être. Je suis perdu et… j'ai faim.

Ambre sentit un frisson étrange lui parcourir le dos.

— C'est tout ce que je me rappelle, ajouta Mousse.

— Tu devrais peut-être faire un effort, le pressa Ambre, mais le garçon secoua la tête. Tu n'as pas envie de retrouver tes souvenirs ?

— Pas s'ils sont liés à cette région.

— Je croyais que tu te plaisais ici, à la Luciole ?

Mousse soupira, puis précisa :

— J'aimerais vivre au milieu de la nature. Je veux voir des arbres et des fleurs, je veux sentir la pluie. Je n'ai même jamais vu la pluie. La neige, la glace et l'obscurité, je n'en peux plus. Je ne pense pas m'être jamais plu ici, pas même quand j'étais… ce que j'étais avant.

— Pourquoi tu ne pars pas, alors ? Je suis sûre que les scientifiques seraient ravis de t'offrir les frais d'inscription dans un pensionnat…

— Ce n'est pas ça. Je ne saurais pas l'expliquer. C'est comme… comme si quelque chose me retenait ici. J'ignore pourquoi, mais je croyais que, si je participais à cette chasse avec toi, je trouverais des réponses. J'ai l'impression qu'elles sont là, mais je ne sais pas où.

Ambre se demandait si son père parviendrait à lui rendre la mémoire. Hélas, penser à son père ne fit que l'accabler davantage, alors elle garda le silence.

Les trois complices restèrent assis sans rien dire, chacun suivant le cours de ses pensées, le regard perdu dans l'obscurité. Ambre ressassait leur conversation. Nisha et Mousse avaient confié se sentir seuls, alors même qu'ils ne l'étaient pas (après tout, ils n'étaient pas les derniers représentants de leur espèce, et Nisha avait encore ses deux parents). Ambre en conclut qu'il devait exister plusieurs types de solitudes, de même qu'il existait diverses espèces de poissons-lanternes.

Elle somnola par à-coups, rêva aux dragons de feu captifs, sauf qu'elle ne les observait pas de loin, cette fois : elle était l'un d'eux, enchaînée dans cette horrible péniche. Elle tirait et tirait encore sur ses chaînes, s'époumonait, mais personne ne l'entendait, personne ne venait…

Quelque chose la réveilla en sursaut. Pas un bruit, mais une sensation. Un léger élancement dans son pouce, un tressautement dans l'aile gauche. Nisha frissonnait dans son sommeil, près d'elle, et le vent gémissait sur la glace tel un fantôme solitaire.

Ambre tourna la tête et avisa Lord Norfell, accroupi dans l'ombre à moins d'un mètre d'elle.

— Bonjour, Miss St. George, dit-il de sa voix élégante. Ravi de vous trouver éveillée. Ce ne serait pas très chic de ma part d'agir pendant votre sommeil.

Ambre eut l'impression que tout le froid de la nuit s'était amassé au creux de son ventre. Ils étaient quasi seuls ; les chasseurs s'étaient retirés sous leurs tentes. Deux serviteurs du prince leur tournaient le

dos, ils s'occupaient du feu.

La jeune fille s'apprêtait à hurler, quand Lord Norfell déclara :

— Inutile, ils ne viendront pas. Je leur ai donné une raison de ne rien faire. (Un rire lui échappa, telle une branche qui casse.) Un bon paquet de raisons, d'ailleurs. Sonnantes et trébuchantes. Quant aux autres… ils ne peuvent vous entendre.

Il avait raison. La neige qui tombait régulièrement étouffait les bruits, et le vent forcissait.

— Quessya ? fit Nisha.

Elle remua. Releva la tête. Battit des cils pour en chasser la neige.

— Qu'est-ce que vous faites là ? s'écria-t-elle en découvrant Lord Norfell.

— Cela ne te concerne en rien, répliqua-t-il. Ferme les yeux, et rendors-toi comme une bonne petite.

— Vous n'avez pas d'ordres à lui donner, glapit Mousse.

Il avait dû se réveiller en même temps que Nisha. Il parlait d'une voix encore endormie mais fixait Norfell d'un regard assuré.

— Que voulez-vous ? demanda Ambre à l'homme.

— La vérité, répondit celui-ci en promenant son regard sur elle. C'est naturellement dans ce but que j'ai encouragé le prince à vous autoriser à participer à cette chasse. Afin d'avoir plus de temps pour vous étudier, et vérifier si mon intuition était correcte. Et je ne nie pas que je trouvais ce mystère divertissant.

Ambre l'observait comme une poule observe un renard, les muscles tendus, prête à fuir. Sauf que ligotée, elle ne pouvait aller nulle part.

— Mon intuition s'est avérée correcte, reprit Lord Norfell.

Il brandit un poignard. À sa grande horreur, Ambre avisa une petite trace de sang à la pointe.

— Le vôtre, j'en ai peur, confirma-t-il.

Ambre suivit son regard, posé sur sa main droite : une goutte de sang séchait sur son pouce. Voilà ce qui l'avait réveillée ! Le froid de la nuit n'avait qu'en partie atténué la douleur.

Lord Norfell murmura quelques mots en oragolangue à son poignard, des mots qui parurent déformés et déplacés dans sa bouche. La trace de sang disparut en une volute de fumée.

— Inutile de préciser que le sang humain est incapable de faire cela, sourit l'homme.

— Laissez-moi tranquille, réclama Ambre d'une toute petite voix. Si vous tentez quoi que ce soit, mon père…

Lord Norfell parut aussi ravi qu'un enfant qui termine un puzzle.

– Ah, votre célèbre père ! Un homme brillant. Et comme tous les hommes brillants, j'imagine qu'il se croit supérieur à tout le monde… à tel point que personne d'autre que lui ne pourrait détecter le

sortilège qu'il vous a administré.

— Qu'est-ce que vous racontez ? s'emporta Nisha. Vous êtes fou ?

— Tss-tss, ironisa Lord Norfell. On fait des cachoteries à ses amis ? Je ne peux pas dire que cela m'étonne… S'ils savaient, ils vous fuiraient à toutes jambes.

Il examina ensuite calmement le fil du poignard. Ambre se concentrait exclusivement sur la lame. Tout le reste s'envola.

— Il se trouve que je connais très bien ce type de magie, poursuivit Norfell. Bien mieux que la plupart des oragomanciens, peut-être. Mes expériences m'ont valu quelques soucis avec l'Alliance d'oragomancie, mais elles m'ont aussi appris certaines leçons précieuses. Je n'arriverai sans doute pas à rompre le sortilège de votre père. Mais il existe une autre méthode. Si l'on ôte la vie à la personne affectée par le sort, celui-ci n'a plus rien à quoi s'accrocher, et il se dissout. Je ne m'appesantirai pas sur le moyen qui m'a permis de découvrir la chose, ces histoires-là ne conviennent malheureusement pas aux oreilles délicates.

Ambre cligna des paupières. Son cerveau avait des ratés ; ses pensées s'emmêlaient. Puis l'illumination lui vint.

— Vous, souffla-t-elle. C'est vous qui avez saboté mon traîneau ! Vous qui avez blessé mes chiens.

Elle revit le drame, la sensation de chuter, le prince qui la hissait.

Un haussement d'épaules, et Lord Norfell avoua :

— En effet, c'était moi. Je voulais en partie vous jauger… juger votre capacité à vous arracher au danger. Vous voici en plus mauvaise posture.

— Rangez ça ! lui cria Nisha. Comment osez-vous nous menacer, espèce de sale…

— Vos amis ont le droit de connaître la vérité, enchaîna-t-il sans réagir aux insultes de la jeune fille. Je leur fais une fleur. Ils méritent de savoir quel genre de créature ils ont pour amie, vous ne croyez pas ? Quant à moi… je mérite une récompense pour avoir éventé votre secret. Vous m'appartenez, de droit.

Alors, sans crier gare, il abattit le poignard sur Ambre.

Nisha et Mousse hurlèrent. Nisha griffait ses liens tel un chat sauvage. Ambre ferma les yeux. L'image du dragon de glace mort s'imposa à elle.

« Je suis désolée. »

Sauf qu'au lieu de ressentir une douleur, elle perçut un étrange déchirement, suivi d'une bourrasque de vent.

Quand elle rouvrit les yeux, Lord Norfell grognait, étendu dans la neige. Une force l'avait repoussé en arrière. Plusieurs petites silhouettes s'agglutinèrent autour de lui, la tête inclinée en signe de curiosité.

« Des manchots. »

Le manchot qui avait volé le fragment de dalle se tenait entre elle et Lord Norfell. Il poussa un cri strident, battit des ailes dans un mouvement d'indignation. Un de ses frères s'approcha de l'homme et se mit à lui taper le genou, faisant jaillir de petits éclairs.

Norfell hurla et prit appui sur ses mains. Une rage aveugle et horrible lui déformait les traits. Son regard se riva sur Ambre.

— Sale petite…

Le manchot le frappa de nouveau ; un éclair envoya Lord Norfell au sol. Il se redressa, et tous les manchots se précipitèrent vers lui. Il s'enfuit alors en titubant, les petites créatures sur les talons.

— Au nom des sciences…, commença Nisha.

Le cri surprenant qui retentit soudain l'interrompit. Un autre s'ensuivit, comme produit par un faucon énorme, mais en plus strident. Ambre aurait voulu pouvoir se boucher les oreilles. Vinrent ensuite de puissants battements d'ailes qui soulevèrent la neige et la projetèrent sur les visages des adolescents. Les paupières plissées pour se protéger, Ambre aperçut une dizaine de formes scintillantes qui tournoyaient au-dessus du camp.

Les dragons étaient revenus.

Quatorze
La cœuraille volée

L'attrait du flammeverre réside en partie dans sa dureté. Il est imperméable aux balles comme aux lames, mais vulnérable uniquement à la corne ou aux os d'un autre dragon. Les écailles des dragons forment comme une armure de diamants.

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

Des cris emplirent l'air. Les chasseurs avaient entendu ceux des dragons, et sortaient de leurs tentes. Le marquis de Montvert fut parmi les premiers à paraître, son arc à la main. Il décocha une flèche mais rata sa cible.

— Les dragons ! s'égosilla Nisha. Ils sont revenus ! Ils vont nous déchiqueter !

Ambre estimait la chose probable, même si elle ne l'aurait pas formulée de façon aussi brutale. Du bout des pieds, elle tentait d'attirer le poignard qui avait échappé à Lord Norfell. Un dragon cracha une bouffée de brouillard glacé qui enveloppa un assistant. L'homme s'écroula en tressautant.

Ambre parvint à saisir le poignard entre ses pieds, puis s'en servit pour se libérer les mains, après quoi elle trancha les autres cordes.

— Filons le plus loin possible ! décida-t-elle.

Nisha et Mousse acquiescèrent mais ils n'eurent pas le temps de faire un geste : Lady Valle les doubla, arc en main. Elle visa un dragon.

Ne sachant quoi faire d'autre, Ambre battit furieusement des ailes (celles-ci, quoique engourdies par le froid et les liens, produisirent un bon courant d'air). Une bourrasque fit dévier la flèche ; Lady Valle jura.

— C'était quoi ? glapit Nisha en écartant ses cheveux de devant ses yeux.

— Suivez-moi ! ordonna Ambre en prenant ses amis par la main.

Ensemble, ils s'éloignèrent du feu de camp et des tentes. Le prince Gideon venait de sortir de la sienne, un mélange d'exaltation et de peur au visage.

— À moi, Brooks ! O'Malley, préparez mon traîneau ! Bonté divine, mais que viennent faire ici tous ces manchots ?

Ambre constata avec horreur que le prince portait toujours la cœuraille du dragon de glace autour du cou ; le feu de camp la faisait luire. Avait-il perdu la tête ? Les dragons allaient forcément la

repérer !

— Gideon…, commença Ambre.

Le prince se tourna vers elle.

— Toi ! Je croyais avoir ordonné…

— À terre ! cria Mousse.

Ambre ne réfléchit pas. Laissant le prince hurler, elle se jeta sur lui, déploya ses ailes en protection, et le plaqua au sol.

— Nom de…, voulut s'indigner Gideon.

Mais au même instant, un dragon les rasa de si près que son ventre frôla le toit d'une tente, et que son souffle glacé les enveloppa telle une brume.

Sans transition, Ambre ordonna :

— Donnez-moi cette écaille !

— Hors de question ! Lâche-moi !

Les deux jeunes gens luttèrent dans la neige, roulèrent l'un sur l'autre. Le prince faillit s'étouffer lorsqu'il sentit les ailes d'Ambre. Ses traits se durcirent ; il en tordit une si fort que la jeune fille cria et desserra son étreinte.

Gideon en profita pour se relever.

— Comment oses-tu me toucher ! Je ne…

— Ils vous tueront s'ils voient cette écaille ! Pauvre imbécile arrogant et…

Elle n'alla pas plus loin. Avec une grâce terrible et silencieuse, un dragon de glace s'était posé derrière le prince.

Un spécimen plus grand que celui qui était mort sur la plage. Dans le noir, ses écailles brillaient tels des feux follets, alors que ses yeux étaient deux étoiles déchues, froides et d'un blanc absolu. Ambre ne lut aucune expression sur sa figure, comme si elle observait le flanc glacé d'une montagne. Le dragon souffla longuement. Pas une bouffée de glace meurtrière, cette fois, mais un soupir qui ébouriffa les cheveux du prince et donna la chair de poule à Ambre.

Le temps parut ralentir. Sentant la présence du dragon derrière lui, Gideon voulut dégainer son épée, mais elle n'était plus là. Il n'avait pas eu le temps de passer son baudrier. Ambre voulut l'alerter. Le dragon lança une patte en direction du prince, ses griffes pareilles à des lames de glace s'enfoncèrent dans les épaules du manteau de Gideon.

La créature se propulsa ensuite en l'air d'un puissant battement d'ailes. Ambre fut un moment aveuglée par la neige. La dernière chose qu'elle vit, ce fut le visage de Gideon, les yeux écarquillés de terreur impuissante. Après quoi, le dragon disparut avec lui.

Quinze
Sud

Privé de sa cœuraille, un dragon de feu mourait. Comme s'ils avaient conscience de l'importance vitale de cet organe, les dragons le protégeaient avec la plus extrême prudence. Lors d'un combat, par exemple, ils préféraient se servir uniquement de leurs griffes et de leurs jets de flamme, et garder leur tête et leur cou hors de portée de leurs adversaires.

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

— Suivez-les !

— On en a touchés ? J'aurais juré que…

— Bon sang, Black, poussez-vous que je vise !

— Par où sont-ils partis ?

Le chaos régnait dans le camp. Les chasseurs couraient dans tous les sens, certains voulant suivre les dragons, d'autres cherchant les bêtes qu'ils avaient abattues. La nuit était noire. Des nuages lourds larguaient des tourbillons de gros flocons de neige ; les battements d'ailes des dragons avaient éteint le feu. Les manchots braillaient et tapaient tout ce qui passait à leur portée. Ils ne faisaient pas grand mal, mais contribuaient à la confusion générale. Mr. Heep cria une phrase que personne ne comprit au sujet du matériel, puis il percuta le marquis de Montvert qui accourait en sens inverse. Ils étaient pour ainsi dire aveugles.

Ambre ne l'était pas.

La jeune fille regagnait sa tente alors que les battements d'ailes des dragons étaient encore audibles. Elle en ressortit très vite, toutes ses affaires fourrées dans son sac. Et elle s'élança vers les traîneaux.

Elle n'eut aucun mal à trouver celui de Gideon. Les chiens du prince étaient rassemblés autour, ils gémissaient et tremblaient. Quelqu'un les avait déjà harnachés, sans doute un serviteur du prince qui avait ensuite été emporté par la tornade qui ravageait le camp. Ambre se demanda si la disparition de Gideon avait déjà été remarquée. Les mains tremblantes, elle assujettit les chiens au traîneau.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Ambre pivota sur ses talons. Mousse se tenait là. Le bâton enflammé qui lui servait de torche faisait ressortir ses traits tranchés. Il ouvrit de grands yeux en découvrant le sac que transportait son

amie.

— Je pars à sa poursuite, annonça celle-ci.

Elle pensait que Mousse allait discuter, la traiter de folle, lui dire qu'elle ne pouvait pas risquer sa vie dans ces conditions. Au lieu de quoi, le garçon répliqua :

— Pourquoi ?

Sa voix n'exprimait que de la curiosité. Ambre croisa son regard et y lut une froideur déjà aperçue. Mousse n'aurait vraiment aucun scrupule à laisser mourir le prince.

— Il nous a retenus prisonniers, argumenta le garçon. Il t'a menacée. Il n'a pas voulu t'écouter quand tu l'as mis en garde, au sujet de l'écaille. Il mérite tout ce qui lui arrive.

Ambre se retint de frissonner face à cette logique froide. Mousse n'avait pas tort. Le prince était arrogant et cruel. Il avait tué un dragon et, si on le laissait faire, recommencerait sans hésiter. Mais elle se rappela aussi les petites lueurs de bonté qu'elle avait vues en lui. De quoi justifier qu'on lui sauve la vie ? La bonté entrait-elle seulement en ligne de compte ?

— Tu as raison, répliqua-t-elle. Il mérite d'être emporté par les dragons, voire pire. Mais j'y vais quand même. Je crois… je crois être la seule à pouvoir le sauver.

Mousse ne répondit rien. Ses yeux bleus avaient la même teinte que la glace l'après-midi, quand les ombres s'allongeaient sur la neige.

— Pourquoi agis-tu toujours de cette façon ? tonna une voix furieuse. (Nisha s'avança dans la lumière de la torche.) Il faut toujours que tu fasses tout toute seule, hein ? Tu n'as pas confiance en nous ? Après tout ce qu'on a vécu ! Et tu t'apprêtes encore à nous laisser en plan ?

— Je… Eh bien… oui, voilà. Sais-tu seulement combien ça va être dangereux ?

— Et toi ? lui renvoya Nisha. Nous t'avons aidée, jusqu'à présent, que je sache. Et admets-le, tu es bien contente qu'on soit venus.

— Naturellement, oui, confessa Ambre.

Elle se tut aussitôt, surprise. Sans les talents de stratège de Nisha et les encouragements discrets de Mousse, elle n'aurait jamais pu sauver autant de dragons.

— Je me fiche du prince Gideon, reprit Mousse. Par contre, je tiens aux dragons. Si cet idiot meurt, l'espoir de les sauver aussi.

Il disait vrai, et Ambre en fut toute retournée. La reine Victoria avait accepté d'écouter Tante Myra et de limiter la Chasse à l'hiverre. Mais si les dragons de glace tuaient son petit-fils…

Ambre avait la gorge nouée. Les chasseurs allaient prendre d'assaut l'Antarctique afin de supprimer les assassins de Gideon avec la bénédiction de la reine.

Cela ne changeait toutefois rien au fait que l'expédition était trop dangereuse pour que Nisha et Mousse l'accompagnent. Jusqu'à présent, tout cela avait été comme un jeu. Ce n'en était désormais plus un.

— Je dois le faire seule, affirma Ambre.

— Non, répliqua Nisha en croisant les bras.

Ambre la scruta.

— Qu'est-ce que tu…

— Mousse, le traîneau, ajouta Nisha.

Ambre n'eut pas le temps de réagir : Nisha s'était perchée dessus tandis que Mousse s'installait à l'arrière et haranguait les chiens. Ceux-ci se mirent en marche à contrecœur, encore sous le choc de l'attaque des dragons.

Ambre fut si estomaquée que, l'espace d'un instant, elle ne put que suivre du regard le traîneau.

— Hé ! cria-t-elle ensuite en s'élançant après ses camarades.

— Nous partons chercher le prince ! lui renvoya Nisha, ses rubans volant autour de sa figure. Au revoir ! Nous serons rentrés dans quelques jours !

Ambre plissa les yeux, battit des ailes pour forcer l'allure. Elle rattrapa le traîneau en cinq secondes. Mousse sursauta lorsqu'elle s'empara des rênes.

— Holà ! fit-elle pour retenir les chiens.

Les bêtes ralentirent puis s'arrêtèrent. Mousse observait la jeune fille d'un œil hésitant. Nisha avait de nouveau croisé les bras.

— D'accord ! prononça Ambre.

Nisha parut réprimer un sourire.

— D'accord *quoi* ? relança-t-elle.

— D'accord, vous pouvez m'accompagner, capitula Ambre.

Nisha accepta sa décision avec un hochement de tête très digne. Puis elle s'écarta pour faire de la place à la nouvelle passagère. Ambre s'assit dans un mouvement rageur ; la colère et le rire se disputaient dans son gosier. Elle se tourna vers Nisha, dont les traits durs se fendillaient. Elle-même ne put retenir son sourire plus longtemps.

— Et tes parents ? demanda-t-elle.

Nisha se rembrunit.

— Ils veulent m'enfermer en permanence, déclara-t-elle. Moi, je ne veux plus être enfermée.

Son regard se fit distant ; sa mâchoire se crispa.

— C'est ce qu'Aditi aurait fait, ajouta-t-elle.

— Euh…, intervint Mousse. Où allons-nous, au fait ?

— Les dragons sont partis vers le sud, annonça Ambre. Avec un peu de chance, nous les rattraperons. Je… j'ignore ce que nous ferons alors. Je n'ai pas de plan.

— On sait, répliqua Mousse.

— C'est bien pour ça qu'on t'accompagne, s'exaspéra Nisha. Tu as besoin d'aide.

Ambre ravala la boule qu'elle avait dans la gorge. Nisha et Mousse avaient déjà risqué leur vie pour l'aider. Et ils poursuivaient l'aventure ? Elle sentait bien qu'elle aurait dû leur dire quelque chose. Les remercier, peut-être, ou les mettre de nouveau en garde. Elle ne trouva pas les mots. Cela dit, Nisha et Mousse ne parurent pas s'en offusquer.

— Bien, allons sauver ces dragons, décida Nisha en plissant les yeux vers le sud. Et l'autre bon à rien de prince aussi, j'imagine !

Seize
Le pays de la nuit

> *Aux temps préhistoriques, les hommes chassaient souvent les dragons pour leur chair. Ces créatures étaient plus petites que leurs descendants modernes. Charles Darwin estime que c'est le contact avec les humains qui a entraîné l'évolution des dragons vers des écailles impénétrables, ainsi qu'une plus grande taille et une plus grande férocité.*
>
> — ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

Le voyage dura des heures. Les chiens progressaient d'un pas léger sur la neige. Après leur hésitation initiale, ils semblèrent ravis de courir, de dépenser leur énergie et d'évacuer leur nervosité. Les nuages se levèrent avant l'aube, et la Voie lactée éclaira leur route, rivière de perles en travers du ciel. Nisha dormait, enfouie sous des couvertures, la tête contre l'épaule d'Ambre. Cette dernière, en revanche, ne cessait de regarder en arrière, certaine que les chasseurs les poursuivaient. Elle ne voyait toutefois rien d'autre qu'une immensité de neige déserte. Si les chasseurs les suivaient, ils ne tenaient pas le rythme.

Les trois amis durent faire une halte afin de permettre aux chiens de se reposer. Ambre les examina avec soin, cherchant d'éventuels signes de blessures sur leurs pattes, comme elle avait vu Gideon le faire. La femelle de tête était un magnifique chien-loup au pelage argent et ivoire. Le prince l'avait baptisée Finnorah. Elle ne semblait pas vouloir s'arrêter et dédaigna la viande que lui offrit Ambre. Elle tirait sur son harnais en gémissant.

— Tu dois conserver tes forces, la raisonna la jeune fille.

La chienne gardait l'œil rivé sur l'horizon, comme si elle guettait une apparition.

— Nous allons le retrouver, chuchota Ambre.

Elle avait parlé avec davantage de confiance qu'elle n'en ressentait. De mauvaise grâce, Finnorah vint flairer le morceau de viande. Ambre lui aurait bien expliqué que le prince Gideon ne méritait pas qu'elle s'inquiète autant pour lui, mais elle savait que la chienne ne la croirait pas. Après tout, l'*Abrégé* de Takagi affirmait que la caractéristique première du chien était la loyauté, et non la clairvoyance.

Ambre, Mousse et Nisha fouillèrent les affaires du prince jusqu'à y trouver de quoi se nourrir : pain dur, fromage, porridge, lait en

poudre et fruits. Heureusement que Gideon s'apprêtait à partir en expédition. Ambre estimait toutefois que, si le prince était mort, piocher ainsi dans ses affaires avait quelque chose de déplacé.

La jeune fille secoua la tête. Elle ne pouvait se laisser aller à ce genre de pensée. Le prince Gideon était vivant. Ils allaient le retrouver, le ramener au château, et les dragons seraient en sécurité. Du moins, autant qu'ils l'avaient jamais été.

Nisha déplia une carte sur la neige et se pencha dessus, une boussole en main. Malgré les trois couches de vêtements qu'elle portait – notamment une fourrure pour homme trois tailles trop grande –, elle frissonnait. Ambre fit un petit tas de bois et, après s'être assurée que ses compagnons ne l'observaient pas, elle l'embrasa d'un mouvement de la main. Dans un murmure, elle demanda aux flammes de consumer le bois lentement.

— Oh, quelle bonne idée ! se ravit Nisha en courant se réchauffer les mains. Tu as fait vite.

— Ça fait du bien de voir un peu de couleur, commenta Mousse.

Ambre acquiesça. Elle aussi se lassait de ce paysage blanc uniforme.

— En fait, nuança Nisha, le blanc contient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. (D'un geste distrait, elle renoua un de ses rubans.) Donc, de ce point de vue, l'Antarctique est la région la plus colorée du globe.

Mousse retourna inspecter le matériel embarqué dans le traîneau. Vêtu d'un simple manteau, il ne semblait pas craindre le froid, pas même quand le vent soufflait fort. Ses cheveux pâles, blanchis encore par le clair de lune, lui donnaient un teint de squelette.

— Tu sais lire ces choses-là ? demanda Ambre à Nisha en désignant la carte.

— Oui, confirma la jeune fille. Mme Rousseau répète toujours que la navigation est une discipline aussi importante que la géométrie ou l'écriture, du moins en Antarctique. (Elle pointa la carte du doigt.) Nous sommes ici, et le camp des chasseurs est là. Je le repère grâce aux montagnes. Cette bande, c'est la cordillère de Shackleton. Là, c'est Whichaway. Et un peu plus loin, on arrive au pôle Sud. D'après les scientifiques, il y a une colonie de dragons à proximité. Tu penses que c'est là que se dirigent les nôtres ?

Ambre caressa la cœuraille à travers son manteau. Elle lui semblait plus chaude contre sa peau, mais ça n'était peut-être dû qu'aux longues heures de traîneau dans le froid.

— Je, euh… peut-être, hésita-t-elle.

Elle avait vu les dragons mettre le cap au sud, mais ils avaient aussi pu faire demi-tour, ou changer de direction.

— Le trajet sera long, affirma Mousse en les rejoignant autour du feu. Plusieurs jours. Je ne sais pas si les chiens tiendront le coup.

— Ne t'en fais pas pour eux, déclara Ambre, là encore avec davantage d'assurance qu'elle n'en ressentait. Ils ont déjà fait le voyage jusqu'au pôle, avec Gideon.

— À ton avis, pourquoi les dragons l'ont-ils kidnappé ? la relança Nisha. Enfin, ils savaient qu'il avait tué leur ami puisque cet imbécile portait sa cœuraille. Mais bon, pourquoi ne se sont-ils pas contentés de le transformer en glaçon ?

— Je ne sais pas, avoua Ambre en secouant la tête.

— Ils veulent peut-être lui faire un procès ? suggéra Mousse. Ça existe, les tribunaux de dragons ?

— Ou bien ils savent à qui ils ont affaire, et ils cherchent à faire peur à son père, avança Nisha.

Les deux adolescents enchaînèrent les spéculations ; Ambre ne dit rien. Elle ne comprenait pas ce qui avait pu pousser les dragons de glace à s'emparer de Gideon. Au fond, elle ne les connaissait pas. Fonctionnaient-ils comme elle ? Ce n'était en tout cas pas l'impression qu'elle avait eue face au spécimen qui avait enlevé le prince. Ambre frissonna au souvenir de ses yeux blancs et glaciaux.

Les trois compagnons reprirent la route. Ambre dirigeait les chiens tandis que Mousse dormait avec Nisha dans le fond du traîneau. La jeune fille se demandait quelle heure il était. Ce périple lui procurait des sensations étranges. Les patins murmuraient, les montagnes grandissaient. Ce n'est que lorsqu'ils s'arrêtèrent pour la nuit, quelques heures plus tard, qu'Ambre comprit enfin d'où venaient ces sensations.

Ils avaient voyagé tout le jour, mais le soleil ne s'était pas levé.

Le ciel avait pris une teinte violette avant de s'assombrir de nouveau. Les adolescents avaient dépassé la ligne invisible que le soleil ne franchissait plus à cette période de l'année. Ils visitaient le pays de la nuit. Ambre s'imagina soudain coincée tout en bas de la Terre, tel un insecte sur une pomme, et en éprouva un vertige.

Elle aida Nisha et Mousse à monter la tente. Les chiens se roulaient dans la neige pour tenter de se rafraîchir après des heures d'exercice pénible. Finnorah vint s'asseoir auprès d'Ambre, qui lui gratta les oreilles.

La jeune fille alluma rapidement le feu, s'assurant que ses camarades ne la regardaient pas lorsqu'elle fit apparaître une flamme orange qu'elle approcha du petit bois. La vue du feu qui dansait la fit sourire, les flammes semblaient lui faire signe. À Londres, elle s'était toujours gardée d'utiliser ses pouvoirs de crainte d'en perdre le contrôle. Après avoir éteint la paume de sa main, elle contempla le ciel sombre, la neige qui s'étirait dans toutes les directions, et elle poussa un long soupir vaporeux. Ici, elle n'avait rien à craindre. Du moins, venant d'elle-même. Curieusement, malgré tout ce qui s'était

produit, cette pensée l'apaisa.

Les trois adolescents prirent place autour du feu et burent du thé préparé à partir de neige fondue. Mousse avait fait brûler les feuilles, mais ils étaient trop épuisés pour s'en émouvoir.

Nisha se frotta les poignets.

— Les hommes du prince avaient trop serré mes liens, se plaignit-elle.

Ambre éprouva une pointe de culpabilité à laquelle elle commençait à s'habituer.

— Je m'en veux, dit-elle. C'est ma faute, si vous avez été ligotés.

— La faute du prince, rectifia Nisha. Ce sale snob ! Si on réussit à le sauver, je lui colle mon poing dans sa dentition parfaite.

Le silence s'installa un moment. Après quoi, Mousse demanda :

— Qu'est-ce qu'il voulait dire, d'abord, Lord Norfell ?

Ambre ne répondit pas ; son cœur cogna plus fort.

— Bah ! grimaça Nisha. Rien que de penser à lui, ça me file la chair de poule.

— Il semblait penser qu'Ambre était sous le coup d'un sortilège, insista Mousse. Ton père t'a jeté un sort ?

Nisha et lui se tournèrent vers Ambre. Leurs regards combinés la paralysèrent. Mais la vérité monta rapidement en elle, comme toujours.

— Oui, confirma-t-elle d'une toute petite voix.

— Quel genre de sort ? la pressa Mousse.

— Je…

La panique l'envahit. Elle se rappela l'expression horrifiée qu'avait eue le prince Gideon lorsqu'il avait vu sa cœuraille. Ses amis allaient-ils avoir la même réaction ?

— Elle n'a peut-être pas envie d'en parler, intervint Nisha avec un coup d'œil appuyé à Mousse. Pas vrai, Ambre ?

L'intéressée secoua la tête sans rien dire.

— Voyons, Mousse ! râla Nisha. Ce type a essayé de la tuer. Il s'apprêtait à la poignarder en plein cœur, voire à lui trancher la gorge ! Tu n'es pas obligé de le lui rappeler.

Ambre éprouva un élan de gratitude. Cela dit, si elle avait réellement été traumatisée par Lord Norfell, la description précise que Nisha venait de faire de ses actes n'aurait rien arrangé, au contraire. Mousse marmonna trois mots d'excuses.

— Oh, qu'est-ce que tu as là ? enchaîna Nisha d'une voix guillerette, décidée à changer de sujet. Un collier ?

Ambre sursauta. Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle tenait la cœuraille toute chaude contre sa paume.

— Oh, c'est…

« Rien du tout », voulut-elle prétendre, mais les mots restèrent

coincés dans sa gorge. Et puis, quelle importance que Mousse et Nisha soient au courant ? Elle n'était pas obligée de la leur cacher. Alors elle retira son collier et leur montra le pendentif.

Ses compagnons en restèrent bouche bée. Ambre se mit à leur place : l'écaille était encore plus magnifique à la lueur du feu. Elle ressemblait à une flamme, figée par le froid.

— Où l'as-tu trouvée ? chuchota Nisha.

— C'est mon père qui me l'a donnée.

Elle tendit la cœuraille à Nisha, qui l'observa face au feu, stupéfaite.

— C'est… c'est une cœuraille. Intacte ! Elle doit valoir une fortune.

— Et ton père, où se l'est-il procurée ? insista Mousse.

Tout aussi stupéfait que Nisha, il grimaça lorsqu'il saisit l'écaille.

— Elle est brûlante, commenta-t-il.

— Il l'a trouvée un jour qu'il chassait un orage, expliqua Ambre sur le ton le plus neutre possible.

Mousse enfonça sa main dans sa manche pour protéger ses doigts de la chaleur de la cœuraille. Il regarda ensuite à travers.

— C'est quoi, ça ? demanda-t-il alors.

— Quoi ? s'étonna Nisha en se penchant sur lui afin d'observer à son tour.

— Tu ne vois pas ? On dirait… de la lumière.

— Non, je ne vois rien.

Ambre fronça les sourcils et présenta la cœuraille face aux étoiles, comme l'avait fait Mousse. Elle non plus ne vit rien, dans un premier temps. Les étoiles brillaient à travers l'écaille, leur lumière teintée de rouge. Mais quand elle abaissa lentement la cœuraille…

Elle retint son souffle.

Une faible lueur flottait dans l'air au-dessus de leur camp, telle une traînée de fumée, mais luminescente, d'une couleur clair de lune argenté. Cette lueur semblait indiquer le sud, par-delà les montagnes, mais jusqu'où… ? Ambre n'en avait aucune idée.

Elle examina le paysage à travers l'écaille. La traînée lumineuse s'étirait aussi vers le nord, en direction du camp des chasseurs. Elle aperçut une autre bande, plus faible, et presque parallèle à la première. Mais ces lumières n'étaient visibles qu'à travers la cœuraille ; lorsqu'elle l'abaissait, le ciel redevenait vide.

Ambre posa son regard sur sa main, et sursauta si fort qu'elle faillit lâcher l'écaille.

Sa main *brillait*. Comme un feu dans la nuit. Comme le soleil embrasant l'horizon. Elle regarda son autre main : elle aussi brillait. De même que son bras, quand elle remonta sa manche : ses habits cachaient la lumière. C'était bien elle, tout entière, qui scintillait.

Ambre observa Nisha à travers la cœuraille. Cette fille ne luisait pas du tout. Ni ses mains ni son visage découverts, ni aucune partie de son corps. Mousse, en revanche…

— Qu'y a-t-il ? l'interrogea le garçon, le front plissé. On dirait que tu as vu un fantôme.

Ambre eut une hésitation. Sa peau brillait, elle aussi, mais d'une lumière différente de celle d'Ambre. Un éclat plus pâle, plus froid, et très léger.

— Tu le vois, pas vrai ? reprit Mousse. Qu'est-ce que c'est, à ton avis ?

— Je n'en sais rien, murmura Ambre.

— Je peux essayer encore ? demanda Nisha.

Ambre fourra l'écaille sous son manteau, d'une main tremblante.

— Je…, bredouilla-t-elle, je crois qu'on ferait mieux de dormir.

Mousse voulut répliquer, mais Ambre s'éloignait déjà.

Elle donna à manger aux chiens, puis refit l'inventaire du traîneau. Ses pensées tourbillonnaient toujours sous son crâne.

Elle ressortit l'écaille, observa le traîneau, la neige et les chiens à travers. Rien. Elle observa le ciel, l'étrange traînée lumineuse était toujours là.

Aurait-elle été laissée par les dragons de glace ? Ces créatures étaient-elles capables de percevoir les itinéraires empruntés par leurs congénères, tels des chiens de chasse suivant une proie ? Cela expliquait-il que la traînée soit visible à travers l'écaille ? Les dragons laissaient-ils une piste lumineuse et non olfactive dans leur sillage ?

Une idée lui vint : Ambre pointa la cœuraille vers ses traces de pas dans la neige. Oui, elle avisa une lueur faible mais indéniable.

Soit. Voilà qui expliquait pourquoi elle brillait. Pourquoi la traînée brillait dans le ciel.

Mais Mousse ?

Le garçon n'était pas un dragon. Il ne se déplaçait pas comme elle, ni ne possédait de qualités « dragonesques » qu'elle aurait reconnues. En plus, au-delà de ce que lui soufflait son instinct, Ambre savait que la chose était impossible : elle était le premier et le seul dragon à avoir été transformé en être humain. C'est son père en personne qui avait créé le sortilège. Il n'était guère probable qu'un autre oragomancien en ait été capable.

Mais alors, si Mousse n'était pas un dragon, qu'était-il ?

Finnorah perçut l'angoisse qui agitait Ambre, et elle gémit. Ambre lui caressa la tête d'un geste inconscient. Ses pensées tournoyaient toujours dans sa tête. Elle n'eut pas le temps de les trier… Nisha l'appela :

— Ambre ? Tout va bien ?

La jeune fille n'eut d'autre choix que de se relever et de regagner

la tente.

Ils passèrent la nuit à frissonner. Ambre ne ferma pratiquement pas l'œil. Que se passerait-il s'ils ne retrouvaient pas le prince ? Ou seulement son squelette ? Comment allait-elle protéger les dragons de glace, ensuite ? Et Mousse…

Ambre roula sur elle-même afin de l'observer. Endormi, il ressemblait à un garçon ordinaire, un peu plus pâle que la normale, peut-être. Elle porta de nouveau la cœuraille à son œil, et le regarda briller au clair de lune.

* * *

Des nuages d'orage s'amoncelaient au-dessus des montagnes lorsqu'ils repartirent le lendemain matin. (D'après ce que leur indiquait la montre de poche de Nisha, car le ciel formait une flaque d'encre violette.) Les chiens grognèrent, ils étaient nerveux. Le traîneau fonçait droit vers l'orage.

Celui-ci les surplombait, d'immenses nuages qui dissimulaient les montagnes derrière des rideaux blancs. Des rafales de vent chargées de glace balayaient le traîneau ; les cheveux courts d'Ambre lui fouettaient les yeux. Ça n'était toutefois pas ce qui la tracassait : ce qui l'inquiétait, c'était la possibilité qu'il ne s'agisse pas d'un orage ordinaire. Ambre avait déjà vu des orages magiques, et ils ressemblaient souvent à cela : de gigantesques colonnes zébrées d'éclairs qui dansaient et se contorsionnaient tels des serpents lumineux.

Les chiens glapissaient mais poursuivaient leur effort, emmenés par Finnorah. Celle-ci reprenait sèchement tous ceux qui mollissaient ou se débattaient.

Ambre sortit la cœuraille de sous son manteau. La traînée de lumière était toujours là. Elle se dirigeait droit dans l'orage.

L'adolescente avala sa salive, et poussa encore les chiens.

Mais au bout d'un quart d'heure, Finnorah elle-même avait du mal à progresser. Le vent était si fort que les bêtes en étaient presque réduites à ramper. Nisha et Mousse avaient remonté leurs écharpes sur leur visage. Ambre, aux commandes du traîneau, dut s'accroupir le plus bas possible, et malgré cela elle risquait toujours d'être emportée par le vent de face.

Elle finit par décider de faire halte en bordure d'une rangée de nunataks. Les premières rafales de neige venaient de frapper, glacées, mêlées de grêle.

— Tâchons de monter la tente, déclara Ambre d'une voix forte pour couvrir le vent. On ne va pas…

Elle ne put en dire plus : l'orage était sur eux, véritable griffe de

glace sans la moindre pitié.

Ambre ne voyait rien, pas même sa main quand elle la levait devant sa figure. Le monde était réduit à une masse de neige et d'ombre. Par chance, elle se cramponnait au traîneau. Dans le cas contraire, elle n'aurait peut-être pas pu le retrouver.

Entre deux bourrasques, sa vision s'éclaircit légèrement. Mousse et Nisha étaient toujours accroupis sur le traîneau. Nisha semblait hurler quelque chose. Les chiens tournaient en rond, aboyaient.

Ambre récupéra la tente.

— Venez ! lança-t-elle.

Mousse accourut pour l'aider. Nisha voulut se relever, mais s'écroula quand une rafale les balaya. Le cœur d'Ambre battait fort. Comment allaient-ils pouvoir monter leur tente dans une tempête pareille ? Mais s'ils n'y parvenaient pas, quelles étaient leurs chances de survivre ?

En guise de réponse, le vent poussa un rugissement puissant et bombarda le traîneau de grêle.

Nisha se remit debout, avança d'un pas hésitant. Un éclair découpa sa silhouette contre les nuages noirs.

— Nisha ? appela Mousse. Qu'est-ce que tu fabriques ?

— J'ai cru entendre quelque chose.

Ambre avait eu la même impression. Entre les crépitements des grêlons et le tonnerre : des voix. Des murmures. Elle cligna des yeux. Des formes dans le noir. Elle entraperçut une tignasse rousse et un sourire narquois. Un homme se dressait devant elle, un couteau à la main. Ambre cria. Un nouvel éclair révéla…

Rien du tout. Il n'y avait personne.

Ambre comprit soudain.

— Oh, non ! murmura-t-elle.

— Qu'y a-t-il ? la pressa Mousse.

Il regardait dans une autre direction, le visage strié de neige fondue.

— P-professeure Maylie ? Vous êtes blessée ?

Ambre le força à se retourner.

— Ne regarde pas ! lui ordonna-t-elle.

— Mais j'ai vu…

— Tu n'as rien vu du tout. Regarde-moi ! (Elle saisit le visage du garçon par le menton.) C'est un orage magique. Je n'en avais jamais vu en vrai, mais mon père si. La magie va te faire voir des choses, des illusions. Ignore-les !

Mousse jeta un bref coup d'œil de côté. Puis il hocha légèrement la tête et aida Ambre à récupérer le matériel. La jeune fille commença par planter les piquets dans la neige.

— Laisse-moi faire ! lui cria Mousse à l'oreille.

Ambre lui remit alors les épais rouleaux de cuir traité. Hélas, au même moment, l'orage rugit, et le vent arracha la toile des mains de Mousse, l'emportant au loin.

— Non ! s'époumona Ambre.

Le tonnerre gronda, un rire résonna autour d'eux. La jeune fille se boucha les oreilles. Ce rire ressemblait à celui du prince Gideon. Et il se transforma bientôt en une série de cris.

« Ce n'est pas réel. Ce n'est pas réel », se répétait Ambre dans sa tête.

Nisha aussi se bouchait les oreilles. Elle se balançait d'avant en arrière, sans se soucier du vent déchaîné. Tout à coup, elle releva la tête. Ambre vit sa bouche former un mot qu'elle n'entendit pas.

« Aditi. »

— Nisha, non ! (Elle l'empoigna par le bras.) Ce n'est qu'une hallucination. Elle n'est pas…

Mais Nisha se dégagea et détala.

Droit dans l'orage, qui s'abattait sur eux tel un voile noir.

— Nisha ! hurla Ambre.

En pure perte : elle-même n'arrivait pas à entendre sa voix dans les mugissements rageurs du vent. Mousse et elle se cramponnaient l'un à l'autre, aveugles et muets. Le traîneau n'était qu'à quelques pas, pourtant Ambre n'aurait su dire où précisément, tant elle était désorientée. Elle ressentit un moment de pure panique lorsqu'elle imagina Nisha prisonnière de la tempête, complètement perdue. Hélas, Mousse et elle n'avaient d'autre choix que de rester assis, se tenir par les mains et attendre. Des dragons tournoyaient autour d'elle, des dragons qui tombaient du ciel en hurlant, morts. Lord Norfell surgissait parmi les ombres, tantôt loin, tantôt dans son dos, son poignard levé. Ambre voulait crier, courir, mais elle savait que les illusions la suivraient. Mousse, lui, pleurait, apparemment…

Après un temps qui parut interminable, le vent faiblit légèrement, et Ambre put de nouveau voir. Le froid était si féroce qu'elle tremblait. Elle plissa les yeux dans les volutes de ténèbres, guetta Nisha. Malheureusement elle n'aperçut pas un mouvement, et ses pas avaient été balayés par les rafales.

Mousse se leva ; ses cheveux formèrent une tache pâle dans l'obscurité.

— Nisha ! Nisha !

— Nous devons aller la chercher, décida Ambre. (Elle farfouilla dans le traîneau et finit par trouver une longueur de corde.) Tiens !

Les deux jeunes gens nouèrent une extrémité de corde autour de leur taille, puis l'autre au traîneau.

— Pas bouger, chuchota Ambre à Finnorah.

La chienne était blottie contre les autres ; ces bêtes faisaient

peine à voir. La femelle lui lécha la main.

Sur ce, Ambre et Mousse partirent. Ils progressèrent sur une dizaine de mètres avant d'arriver en bout de corde, après quoi ils décrivirent un large cercle autour du traîneau, en appelant leur amie. Désorientée par l'orage et les hallucinations, la jeune fille avait pu prendre n'importe quelle direction.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Mousse quand ils eurent tous deux la voix cassée d'avoir trop cherché.

Ambre s'apprêtait à répondre quand un rire tonitruant, à peine humain, la devança.

Mousse poussa un cri. Le vent le renversa, et le garçon entraîna Ambre dans sa chute. Celle-ci sentit la corde se tendre (elle avait dû s'accrocher à un rocher ou un éclat de glace) puis mollir.

— Non ! s'étouffa Ambre.

Elle tira la corde jusqu'à ramener un bout sectionné.

Mousse et elle n'étaient plus reliés au traîneau.

Un cri retentit alors, au loin. Mais où ? Impossible à dire.

— Nisha ! s'écria Mousse.

Et il s'élança dans l'orage.

Ambre se releva aussitôt et s'élança après lui. Elle le saisit par le bras, et le força à se retourner.

— Qu'est-ce qui te prend ? le gronda-t-elle. Nous devons rester ensemble !

— Mais Nisha est là-bas !

De minuscules glaçons s'accrochaient aux joues de Mousse : des larmes.

— On ne sait même pas si c'est elle, rectifia Ambre. Et on ne pourra pas l'aider si on se perd.

Elle observa alentour. Elle croyait savoir où se trouvait le traîneau, mais n'en était pas sûre. Par cette météo, ils pouvaient très bien passer à côté sans le voir. Combien de temps l'orage allait-il durer ? Combien de temps Nisha et Mousse allaient-ils survivre dans ce froid de loup, sans couvertures ni abri ? Comme pour lui répondre, les mugissements du vent s'amplifièrent, et la visibilité chuta de nouveau.

Mousse scrutait dans tous les sens. Les visions l'assaillaient de nouveau. À l'instinct, Ambre sortit l'écaille qu'elle portait en pendentif.

Les doigts tremblants, elle la cala devant son œil. Là, dans la neige. Une lueur faible. Ou plutôt, deux lueurs faibles : une argentée et une dorée. Une piste qui menait jusqu'à eux. Le vent avait balayé leurs empreintes, mais pas détruit ces traces.

Ambre poussa un soupir de soulagement. Elle allait au moins pouvoir regagner le traîneau ! Mais cela n'aiderait en rien Nisha.

— Qu'est-ce qu'on fait ? insista Mousse, en pleurs.

Ambre avala sa salive. Une seule idée lui vint, et elle l'effrayait plus que tout. Mais Nisha… Elle songea à son rire chaleureux, à leurs doigts entortillés. Elle la revit la défendre contre Lord Norfell. Elle ne pouvait pas l'abandonner. Elle s'y *refusait*, du moins sans avoir tout essayé.

S'écartant de Mousse, elle le prévint :

— Recule.

Dans la foulée, elle posa son regard sur ses mains et se concentra. Des flammes se matérialisèrent sur ses paumes. Mousse retint son souffle, mais Ambre n'y fit pas attention. Elle laissa le feu monter le long de ses bras. À sa grande stupeur, elle découvrit qu'elle pouvait l'empêcher de brûler ses habits : il lui obéissait. Il se contentait de former une brume de chaleur, inoffensive, autour de son manteau et de ses cheveux. Elle continua ainsi jusqu'à être entièrement embrasée, vêtue de flammes de la tête aux pieds.

— Plus fort, murmura Ambre.

Le feu allait-il obéir ? Ou bien s'éteindre brusquement, en faisant fondre tout ce qui se trouvait à proximité ?

Là encore, le feu l'écouta. Il brilla plus fort, prit une teinte incandescente dans le noir. Mousse se couvrit le visage et cria.

— Plus fort, réclama Ambre.

Son cœur s'emballait à la vue de ces succès.

Elle était une torche humaine, dont la flamme culminait à plus de trois mètres de hauteur. La tempête faisait rage, mais elle n'affectait en rien ce feu, qui gobait les moindres flocons dans un sifflement mauvais. Et enfin, Ambre entendit une voix de fille qui criait. Quelques instants plus tard, Nisha surgit de l'orage. En chair et en os. En larmes, aussi. Elle serrait de toutes ses forces leur tente voyageuse.

— J'ai vu le feu ! s'exclama-t-elle. Oh, j'ai cru que je ne retrouverais jamais mon chemin ! Comment avez-vous fait pour…

Elle se figea. Son regard oscillait entre Mousse et Ambre, cette dernière dressée au cœur du brasier.

Ambre s'éteignit d'un geste vif. Un panache de vapeur l'enveloppa. Lorsqu'il se dissipa, la jeune fille découvrit ses compagnons qui l'observaient avec la même stupéfaction… et la même peur.

— Tout va bien, leur assura-t-elle. Je… je ne suis pas dangereuse. C'était le seul moyen de…

Elle ne put achever sa phrase : Nisha lui avait sauté au cou, l'enserrant de toutes ses forces. Quant à Mousse, à la grande surprise d'Ambre, il riait.

Dix-sept
Les parias

La nature de la flamme des dragons de feu demeura un mystère jusqu'en 1799, date à laquelle l'entomologiste Priscilla Hencefort affirma qu'il s'agissait d'une forme de bioluminescence semblable à celle que l'on rencontre chez les lucioles, mais surchauffée. Ses études ont démontré une fois pour toutes que les dragons étaient des bêtes scientifiques et non magiques.

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

Ambre raccompagna ses camarades au traîneau en suivant la piste lumineuse que Mousse et elle avaient laissée dans la neige. Ils montèrent ensuite leur tente à l'abri d'un rocher, et s'y réfugièrent afin d'attendre que l'orage passe.

L'attente fut longue. Ambre préférait ne pas songer à ce qui serait arrivé s'ils n'avaient pas retrouvé Nisha ; emmitouflée sous des couvertures, dans la chaleur relative de la tente, celle-ci frissonnait. Fidèle à lui-même, Mousse ne semblait pas affecté par le froid. Les trois compagnons étaient blottis les uns contre les autres dans le noir tandis que, dehors, des voix les appelaient, et des rires maléfiques résonnaient. Enfin, les mugissements du vent devinrent de simples gémissements, et les voix des murmures.

Les trois jeunes gens sortirent de leur tente. Des petites bandes de ciel flottaient entre les nuages, et les chutes de neige s'étaient réduites à quelques gros flocons paresseux. Nisha rentra immédiatement sous l'abri. Elle ne reparut qu'après que Mousse et Ambre eurent allumé un feu et fait bouillir de l'eau pour le thé.

— Quels autres sortilèges peux-tu jeter ? demanda Mousse.

Ambre cligna des yeux.

— Pardon ?

— Ben… vu que tu es oragomancienne. D'ailleurs tu aurais pu nous le dire. Pas étonnant que tu aies osé partir à la recherche du prince !

— Euh…

Le moment était venu, donc. Après la révélation, Nisha et Mousse la détesteraient… ou pas. Mais même dans le second cas, elle n'imaginait pas qu'ils lui feraient encore confiance comme avant. Elle resta assise, terrifiée, le cœur emballé. Comment les vrais espions s'y prenaient-ils, pour révéler leur identité ? Sans doute dans un mélange

d'emphase et de nonchalance. Sûrement pas en vomissant sur les bottes de leurs interlocuteurs, comme elle se sentait près de le faire.

— Elle n'est pas oragomancienne ! pesta Nisha en roulant les yeux. C'est une dragonne. Idiot !

Mousse resta bouché bée. Ambre aussi.

— Je…, voulut reprendre cette dernière. Qu'est-ce que ? Comment ?

Les phrases refusaient de sortir.

— Pitié, ça suffit ! poursuivit Nisha. Tu me prends pour une cruche ? Ton père est connu pour sa capacité à transformer les animaux. Quand on était petites, Aditi et moi, nos parents nous disaient que si on n'était pas sages, la grenouille monstrueuse de Liverpool allait venir nous croquer. En plus, tu es tout le temps brûlante. (Elle pressa la main d'Ambre et s'y réchauffa comme avec un mug de thé.) Ah ! ça fait du bien. Oh, et j'oubliais : tu savais que tu sentais la fumée ? Un tout petit peu. Ça se remarque à peine.

Ambre rougit. Elle ignorait tout cela.

— Tout ça, plus les ailes invisibles, continua Nisha. Là, c'est indéniable. J'imagine que ton père s'est dit qu'elles seraient pratiques ?

— Euh, non, répliqua Ambre, estomaquée. Il s'est juste trompé dans son sortilège.

— J'y avais songé. Mais j'ai préféré ne rien dire. Cela aurait été malpoli, pas vrai ? Tu te vois pointer du doigt les bras ou les oreilles d'une personne et lui demander si ses parents se sont gourés quelque part ? Bref, ton père a une certaine réputation. Tu es au courant, pour le nez de Lady Trembleworth ?

— Je ne vous suis pas, intervint Mousse, le front plissé. Si tu es une dragonne, pourquoi ton père t'a-t-il envoyée ici ? Avec tous ces chasseurs, c'est dangereux.

— Il serait encore plus dangereux que je reste à Londres, répliqua Ambre. À cause de ma faculté à prendre feu.

— Intéressant ! s'exclama Nisha en inclinant la tête, comme si Ambre était un problème de géométrie énoncé par Mme Rousseau.

L'espace d'un instant, l'intelligence de son regard eut quelque chose d'intimidant. Ambre se rappela toutes les fois où Nisha avait récité de tête un événement obscur, ou fait un calcul complexe en trois secondes. Elle s'étonnait maintenant de ne pas s'être doutée que Nisha avait pu percer son secret.

— Est-ce à cause du climat ? demanda justement celle-ci. J'ai lu quelque part que l'été est une saison très délicate pour les dragons de feu.

— Qu'est-il arrivé à tes parents ? enchaîna Mousse sans attendre. Pourquoi Lord St. George t'a-t-il adoptée ? Est-il lui aussi un dragon ?

— Mais non, allons ! s'exaspéra Nisha. Les dragons ne peuvent exercer la magie.

— Qu'est-ce que tu en sais ? L'espèce est éteinte. Enfin, presque. Et personne n'a vraiment étudié les dragons de glace.

— Les dragons sont des êtres *scientifiques*. Tout chez eux peut être mesuré et expliqué.

Ambre était comme dans de la ouate. Elle regardait l'échange sans rien entendre. Puis elle finit par demander :

— Êtes-vous fâchés que je vous aie menti ?

Nisha parut réfléchir un instant avant de répondre.

— Un peu. Mais je me disais que tu avais une bonne raison de ne pas nous le révéler.

— Tu devais penser qu'on aurait peur de toi, ajouta Mousse.

Ambre hocha la tête en silence.

— Ça, je peux le comprendre, confia-t-il en détournant le regard.

Ambre se rappela qu'il y avait des gens, à la station, qui avaient peur de *lui*. Là encore, elle sentit le fil invisible qui la reliait à ce garçon et, sans qu'elle y comprenne quoi que ce soit, cela apaisa un peu sa tension. Brusquement, elle voulait tout partager, balayer tous les secrets comme autant de toiles d'araignées.

Elle sortit la cœuraille de sous son manteau et la tendit à Mousse.

— C'était… celle de ma mère, avoua-t-elle tout bas. Tu avais raison : on voit des choses à travers. Ce que tu as vu, je pense que c'était la trace laissée par les dragons de glace.

Mousse ouvrit de grands yeux.

— Mais bien sûr ! s'exclama-t-il.

— Dans ce cas, nous allons pouvoir retrouver le prince Gideon ! s'exclama Nisha. Quel soulagement ! Je ne voulais pas le dire, mais nos chances n'étaient pas terribles, jusque-là. Une sur deux cent cinquante, environ. Et encore.

— Regarde, proposa Ambre à Mousse. (Le garçon s'exécuta et leva l'écaille vers le ciel.) Non, regarde-*moi*.

Mousse inclina l'écaille… et retint son souffle.

— Tu es toute lumineuse ! s'étrangla-t-il.

Nerveuse, Ambre vit alors son ami observer sa propre main à travers l'écaille. Il battit des cils.

— Je ne comprends pas.

— Tu la vois ?

— Oui, mais… (Il tourna l'écaille vers Nisha.) Mais ça n'a pas de sens. Toi et moi, l'écaille nous modifie, mais pas Nisha.

— Fais-moi voir, réclama cette dernière.

Elle lui prit l'écaille, mais ne vit rien de ce qu'ils décrivaient lorsqu'elle regarda à travers : ni la piste des dragons dans le ciel, ni l'éclat mystérieux de ses compagnons.

Mousse s'examina de nouveau à travers l'écaille, puis la rendit à Ambre. Il était encore plus pâle que d'habitude.

— Je ne comprends pas, répéta-t-il.

— Moi non plus, souffla Ambre.

— Je ne suis pas un dragon, raisonna Mousse. Alors qu'est-ce que je suis ?

Nisha passa un bras sous le sien et déclara :

— Tu es Mousse. Ne fais donc pas cette tête. Il existe des tas d'explications.

— On pourrait interroger mon père, suggéra Ambre.

Mais elle s'arrêta aussitôt. Elle repensa à la cage du faucon sur la plage, à la porte qui s'était refermée sur Chesterfield.

— Enfin, quand nous rentrerons à Londres, ajouta-t-elle tout bas.

— Exact, approuva Nisha. En attendant, inutile de s'en faire. Réjouissons-nous déjà d'avoir une piste à suivre.

Mousse ne semblait pas convaincu mais il n'avait plus l'air patraque.

— Y a-t-il d'autres êtres comme toi ? demanda-t-il à Ambre.

Celle-ci secoua la tête lentement.

— Je suis la seule.

— On ferait mieux de repartir, décida Nisha.

Elle adressa un regard appuyé à Ambre, que celle-ci comprit : Mousse avait besoin de se changer les idées. « Moi aussi », se dit Ambre. Elle se sentait accablée et soulagée à la fois. Nisha et Mousse ne la détestaient pas. Nisha prit place dans le traîneau, tourna vers elle un regard plein d'espoir, comme toujours. Comment se faisait-il que tout lui semblait si différent, alors que rien n'avait apparemment changé ?

Mousse avait le teint plus que blême lorsqu'il remonta à bord du traîneau. Ambre lui toucha le bras au passage, lui sourit. Après une brève hésitation, il lui rendit son sourire, et parut comprendre le message. Ils étaient des parias, mais au moins ils formaient une équipe. Et d'une certaine façon, Ambre s'en trouva plus légère.

* * *

Ils franchirent d'immenses vallées et des champs de neige si poudreuse que le traîneau la chassait comme du sucre. Hélas, au bout de quelques kilomètres, l'embarcation émit un « crac », puis ballotta. Ambre ordonna aux chiens de s'arrêter.

Une des lattes qui formaient le fond du traîneau s'était séparée des autres. Elle pendait, accrochait la neige et ralentissait leur progression. Pire : d'autres lattes étaient fendues ; elles grinçaient de façon sinistre quand Ambre y appuyait son poids. La barrière

supérieure s'était désolidarisée du poste de pilotage, son clou avait sauté.

— Sûrement à cause de l'orage, estima Ambre.

La panique l'envahit. Ses compagnons et elle n'allaient pas pouvoir rallier le pôle Sud à pied.

Nisha examina le traîneau en se mordant la lèvre. Puis, sans un mot, elle dénoua un de ses rubans et l'enroula autour de la latte qui pendait. Elle serra bien fort.

— Bonne idée, commenta Mousse. Ça me rappelle la fois où tu as réparé la brouette du professeur Wentworth.

— C'est donc à ça qu'ils te servent, tous ces rubans ! lança Ambre.

Nisha fronça les sourcils et précisa :

— J'en porte parce que ça me plaît. Il n'empêche… ils me rendent parfois de fiers services.

Les compagnons reprirent leur route. Chaque fois qu'une partie du traîneau se décrochait, Nisha la réparait à l'aide d'un ou deux rubans. Très vite, l'embarcation ressembla à une drôle de créature à poil bleu-violet.

Les montagnes s'enfonçaient au loin, simples replis de ténèbres en bordure du ciel étoilé. Ambre inspirait l'air glacé à pleins poumons, la sensation sur sa peau était délectable. Les épreuves endurées n'avaient pas entamé son enthousiasme. Son feu, qui n'apportait d'ordinaire que destruction, lui avait permis de sauver Nisha. Elle se sentait plus légère. Bizarre… L'immense étendue de neige devant elle aurait aussi bien pu être le dessus d'un nuage.

Les heures passant, Ambre perdit peu à peu la notion du temps. Venaient-ils de prendre le dîner ou le petit déjeuner ? Était-ce déjà l'heure de dormir ? Il y avait de quoi s'inquiéter, car elle savait que chaque heure écoulée diminuait leurs chances de retrouver le prince vivant. Ses yeux souffraient de l'obscurité. Certes, les étoiles étaient magnifiques, tout comme la teinte verte de l'aurore australe, mais elle voulait en voir davantage. Quand ils s'arrêtaient, ses amis et elle se blottissaient autour du feu, contemplant avec appétit les flammes.

— Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour une tasse de chocolat chaud ! soupira Nisha. Vous croyez que le prince en a dans ses affaires ?

— Ça m'étonnerait, estima Ambre.

— Quel crétin ! (Elle marqua une pause.) Nous sommes encore loin, à ton avis ?

Ambre observa le ciel à travers l'écaille. Elle commençait à s'inquiéter. La trace laissée par les dragons, certes insensible au vent, ne semblait hélas pas éternelle. Ambre devait à présent plisser les yeux pour la voir. Elle ne voyait qu'une explication : les dragons étaient

déjà très loin car ils voyageaient beaucoup plus vite que le traîneau, et la piste risquait de disparaître avant qu'ils aient pu localiser leur destination.

— C'est quoi, ça ? demanda soudain Mousse.

Devant eux se dressait un tas de rochers, au sommet d'une butte. Le tout apparaissait en ombres chinoises contre l'aurore australe.

Les chiens eux aussi avaient vu ce tertre. Finnorah glapit, tira sur la droite, entraînant les autres après elle. Ambre eut du mal à les retenir : ils refusaient d'approcher des rochers, et semblaient vouloir filer dans la direction opposée.

— Qu'y a-t-il ? chuchota-t-elle à Finnorah après être descendue du traîneau.

La chienne gémissait et mordillait le manteau de la jeune fille.

Ambre scruta les rochers. L'ensemble avait une forme étrange au milieu des vagues de congères. Elle en eut le frisson. Lorsqu'elle observa le tertre à travers l'écaille, elle ne vit rien.

Elle se figea. *Rien*. L'écaille faisait disparaître les rochers.

Ambre s'avança lentement vers eux.

— Attendez-moi là, dit-elle à Nisha et Mousse.

Le garçon acquiesça mais la fille pesta. Trois secondes plus tard, Ambre entendit le crissement de ses bottes dans la neige derrière elle.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Nisha.

— Je ne sais pas, murmura Ambre.

Dans son dos, Finnorah émit un long hurlement grave.

Ambre s'approcha davantage. Elle regarda de nouveau à travers l'écaille. Là encore, les rochers disparurent : le sommet de la butte était désert.

— Un tas de cailloux, la belle affaire ! râla Nisha.

Ambre s'immobilisa. Un froid terrible envahit son ventre.

— Ce ne sont pas des cailloux.

C'étaient des os.

La cage thoracique d'un énorme dragon. Couchée sur le flanc, les os de la queue enroulés autour du corps. Au-delà, visible uniquement entre les côtes blanches, un autre squelette, aussi propre que le premier. Les ailes, composées d'os plus délicats que les autres, n'avaient pas dû résister aux éléments : elles étaient éparpillées à côté du reste.

Ambre ferma les yeux. Elle qui espérait ne plus jamais revoir de dragon mort… elle se trouvait face à deux nouveaux cadavres. D'une main tremblante, elle porta l'écaille devant son œil et regarda ces ossements disparaître, ne laisser qu'une tache faible. Comme l'écaille n'avait aucun mal à repérer les dragons vivants, sa faculté – ou son refus – de lui montrer ces os lui parut sinistre.

— Ça ne tient pas debout, déclara Nisha.

Les bras croisés, elle observait la scène en fronçant les sourcils.

— Sûrement les restes d'une autre chasse, estima Ambre.

Elle recula. Elle voulait retourner au traîneau, partir le plus loin possible. Pas seulement à cause des dragons morts ; cet endroit dégageait une atmosphère étrange, comme s'il était aux aguets.

— La chasse de l'an passé, j'imagine. L'orage a dû déblayer la neige qui recouvrait ces squelettes.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, nuança Nisha. Ça n'est pas comme ça que…

Les chiens se mirent à hurler à l'unisson, projetant des nuages fantomatiques vers le ciel.

— Retournons au traîneau.

Ambre s'élançait déjà d'un bon pas ; elle mourait d'envie de courir, autant que les chiens. La brise lui évoquait des doigts qui glissaient sur son cou.

Mais au même moment, le sol trembla et la neige massée au pied de la butte, qu'Ambre et Nisha avaient traversée quelques instants auparavant, disparut.

Ambre tomba à la renverse dans un cri. La couche de neige s'écroula au fond d'une crevasse qui venait d'apparaître entre les filles et le traîneau. Mousse rappela les chiens, qui tentaient de s'enfuir.

— Un pont de neige ! comprit Nisha. Heureusement qu'il n'a pas cédé pendant qu'on était dessus !

Le cœur d'Ambre s'emballa. Les ponts de neige étaient un des plus grands dangers qui guettaient les voyageurs en Antarctique. Ce qui passait pour la terre ferme se révélait être une couche de neige capable de s'effondrer à tout moment.

— Nous devrions contourner le précipice, déclara Ambre. Soyons prudentes.

Les filles se prirent par la main. Il n'était pas facile de déterminer où cessait la crevasse et où commençait la terre ferme. Ambre s'agenouilla au bord du gouffre, tentant d'en estimer la profondeur. Grâce à ses ailes, elle pourrait le franchir, mais Nisha n'avait pas cette chance. Ses mains nues plaquées sur la neige, celle-ci marmonnait des rapports de vélocité et de distance. Les chiens, eux, grognaient. Mais derrière tous ces bruits…

— Chut, fit Ambre.

Nisha se tut. Ambre elle-même respecta le plus grand silence.

Quelqu'un fredonnait. Une mélodie douce. Ambre n'aurait su dire si la voix était masculine ou féminine, on aurait dit un mélange des deux, à moins qu'il y en ait eu plus d'une. La mélopée s'intensifia.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Nisha quand elle la perçut à son tour.

Ambre eut un mouvement de recul.

— Ça vient de la crevasse.

Elle prit Nisha par la main et ensemble elles s'éloignèrent du gouffre, jusqu'à ce qu'Ambre sente un objet pointu dans son dos. Elle glapit et bondit à l'écart des squelettes de dragon.

— Les os, murmura Nisha. Quelque chose ne va pas.

C'est tout juste si Ambre l'entendit, tant elle paniquait.

— J'ai essayé de te le dire tout à l'heure. Ces dragons ne devraient pas être dans cet état de décomposition. Ni au bout d'un an, ni au bout de dix. Il fait trop froid pour ça. Ces os… On dirait qu'ils ont été « nettoyés ».

Ambre resta muette un moment. Puis, lentement, son amie et elle retournèrent à la crevasse.

Quelque chose montait du fond. Quelque chose qui, au départ, ressemblait à de la brume ou de la fumée. Ambre voyait Mousse à travers : ses yeux écarquillés, debout de l'autre côté du gouffre. Mais les volutes de fumée commencèrent à s'épaissir, et Ambre comprit qu'il s'agissait de bouches : des centaines de petites bouches translucides qui s'ouvraient et se fermaient telles des méduses. Et cet atroce fredonnement qui continuait, si doux, si apaisant. Une mélodie qui pouvait vous bercer, chaude, avec un léger écho, comme si toutes les voix n'étaient pas synchrones.

— Oh…, murmura Nisha. Oh, non ! Ce sont des…

Elle ne put achever sa phrase. Mais c'était inutile.Ambre avait vu les croquis de sa tante. Elle avait entendu les récits.

Les sinistrons.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Ambre s'aperçut qu'elle serrait la main de Nisha si fort qu'elle risquait de la brûler si elle n'y prenait pas garde. Elle se força à la lâcher.

— On déguerpit ? suggéra Nisha, la gorge serrée.

Mousse leur criait quelque chose. Il leur faisait signe de revenir au traîneau mais la crevasse semblait s'évaser à mesure que le pont de glace continuait de s'écrouler et que les sinistrons jaillissaient du gouffre. Le précipice mesurait à présent au moins vingt mètres de long.

— Ils ne nous feront peut-être pas de mal, suggéra Ambre, s'efforçant d'y croire la première. Nous n'avons pas la certitude qu'ils ont tué ces fameux scientifiques, si ?

— Exact, approuva Nisha d'une toute petite voix.

Les chiens se déchaînaient. L'un d'eux avait réussi à se défaire du harnais, peut-être à force de le mordre, et il se jeta sur les sinistrons. Sitôt que son museau les toucha, ceux-ci le happèrent dans un soupir retentissant et des centaines d'éclairs produits par des centaines de dents luminescentes. Après quoi, l'animal avait tout bonnement…

disparu.

Enfin, pas tout à fait. Les sinistrons se retirèrent, le squelette du chien retomba sur la neige. Aussi propre que les os de dragon.

Ambre faillit vomir.

— Ou… ou peut-être que si, chuchota-t-elle.

Finnorah ne supporta pas la vue de ce nouveau squelette. Elle poussa un hurlement déchirant et décampa ; le reste de la meute l'imita, et le traîneau décolla dans leur sillage. Mousse eut beau leur crier d'arrêter, rien n'y fit. Leur unique moyen de transport, contenant tout leur matériel, s'évanouit dans la nuit.

— Mousse ! s'égosilla Nisha.

Les sinistrons encerclaient le garçon, se rapprochaient, mais sans l'attaquer. Ils semblaient presque *s'intéresser* à lui. La mélodie ondulait, les petites bouches dardaient comme pour le renifler. Mousse gémit de terreur, bondit en arrière.

— Tu parlais de vélocité, tout à l'heure ? rappela Ambre d'une voix lugubre.

Nisha tourna ses yeux terrifiés vers elle.

— Hein ?

Ambre inspira en tremblotant.

— Je vais y aller à l'intuition, alors, conclut-elle.

Sur ces mots, elle tendit la main et se concentra sur la muraille de sinistrons qui montait de la crevasse. Elle était fatiguée, et la manœuvre n'avait rien de facile. Mais elle sentit tout de même sous sa peau la brûlure familière du feu, alors elle insista…

Dans une explosion, les flammes jaillirent du bout de ses doigts et percutèrent les sinistrons. Le fredonnement devint un bruit horrible. Un sifflement surgit, comme de la glace qui fond dans une casserole, et une ouverture se fit dans la masse des sinistrons. Pas très large, mais suffisante.

Ambre empoigna Nisha par le bras.

— *Cours !*

Les deux filles s'élancèrent vers le gouffre, la pente du terrain leur donnait de la vitesse. À une foulée du bord, Ambre battit des ailes et se propulsa, avec Nisha, au-dessus du vide. Sa camarade hurla, mais elles atterrirent saines et sauves de l'autre côté.

Mousse les aida à se relever.

— Tu n'aurais pas dû faire ça, gronda-t-il. Tu les as fâchés.

— Mais bien sûr, parce qu'ils étaient de super bonne humeur jusque-là, ironisa Ambre en observant le tourbillon de bouches qui venait de combler l'ouverture. Et pourquoi ne t'approchent-ils pas ?

Mousse secoua la tête au moment où un sinistron attaqua Nisha.

Ambre dégomma la créature d'un jet de flamme. Puis elle attira son amie entre Mousse et elle.

— Il faut récupérer le traîneau ! cria-t-elle.

Le fredonnement était quasi assourdissant, à présent, et tellement déphasé qu'il évoquait davantage des bourdonnements d'abeilles qu'une mélodie. Ambre tendit de nouveau la main et fit jaillir des flammes de ses doigts. Elle voulait créer une autre ouverture par laquelle ils pourraient tous passer. Hélas ! les sinistrons avaient apparemment retenu la leçon. L'ouverture se matérialisa, les sinistrons se mirent à fondre, mais d'autres prirent aussitôt leur place.

— On va tous mourir ! cria Nisha, en proie à la panique. Ils vont nous dévorer ! On ne sera qu'un petit tas d'os au milieu de…

Ambre lui plaqua la main sur la bouche.

— Je pense qu'ils se retiennent à cause de toi, dit-elle à Mousse. Ils n'ont pas l'air de nous porter dans leur cœur, Nisha et moi. Tu ne voudrais pas essayer de leur parler ?

— Je… je ne sais pas, blêmit le garçon.

Un autre sinistron surgit. Ses immondes dents translucides ressemblaient à du verre érodé mais Ambre les avait vues à l'œuvre. Elle projeta une flamme… qui cette fois s'éteignit en crachotant.

— Oh, non ! murmura-t-elle.

Le sinistron battit en retraite dans un claquement de dents. L'épuisement s'abattit sur Ambre tel un tsunami. Elle ne s'était jamais sentie aussi vidée de sa vie. Elle essaya encore de créer du feu, en vain. C'était à présent comme s'il sommeillait en elle, et qu'elle ne pouvait pas le réveiller.

Elle échangea un regard avec Nisha. L'effroi se lisait dans les yeux de son amie, mais elle serrait les dents.

— Nous allons devoir courir, annonça-t-elle.

Mousse prit ses amies par la main (la sienne tremblait si fort qu'Ambre avait du mal à la tenir) et déclara :

— Je passe le premier. Si tu as vu juste, ils n'oseront peut-être pas nous toucher.

La gorge nouée, Ambre s'efforçait de ne pas trop penser à ce que Mousse s'apprêtait à faire, ni à ce qui arriverait si les sinistrons décidaient qu'il n'était plus d'aucun intérêt pour eux. Elle revit le chien qui s'était dissout devant ses yeux.

— D'accord, approuva-t-elle. À trois.

Fooump. Fooump. Fooump.

Ambre se figea. Elle avait déjà entendu ce bruit quelque part. Il trancha la mélopée des sinistrons telle une lame de couteau. La jeune fille pivota sur elle-même, scruta les ténèbres mais ne vit rien.

Fooump. Fooump.

Elle leva lentement les yeux. N'aperçut rien d'autre que les étoiles suspendues dans une nuit d'encre. Mais soudain, une grappe d'étoiles se déplaça, tournoya paresseusement, et Ambre comprit.

Elle observait un dragon de glace.

Le clair de lune se reflétait sur ses écailles. La créature poussa un cri pareil à celui d'un oiseau, et les sinistrons se turent complètement.

Le dragon replia ses ailes et plongea. Ambre, Nisha et Mousse hurlèrent en chœur. Il fondait droit sur eux ! Les sinistrons déguerpirent, se dissipèrent comme de la fumée. Ambre eut tout juste le temps de les voir regagner la crevasse d'où ils étaient sortis.

Le dragon s'inclina vivement d'un côté, souleva un nuage de cristaux de glace. Ambre toussa quand elle en avala une bouffée. Puis elle poussa ses amis derrière elle au moment où le dragon se posait, dans un souffle, ses yeux fixés sur elle.

Dix-huit
Émeraude

Les ailes du dragon de feu étaient d'ordinaire translucides, leurs tons allant du doré à l'orange fondu. Le tout évoquait celles d'une libellule en plein soleil.

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

Gode eventide, prononça le dragon.

Il n'avait pas même écarté les mâchoires, les mots avaient ronronné dans sa gorge.

Ambre eut l'impression d'avoir été frappée par la foudre.

— Il… il vient de parler ? demanda Nisha d'une voix faible.

— Je crois, oui, confirma sur le même ton Mousse. Je n'ai rien compris. Mais il a dit quelque chose.

— Il a dit bonjour, murmura Ambre.

Elle avait entendu les deux mots et, bien qu'elle n'ait pas reconnu la langue, elle les avait compris. Elle s'avança d'un pas.

— Non ! la retint Mousse en l'attrapant par le bras.

Ambre se dégagea. Elle alla se poster à un mètre ou deux du dragon. La créature inclina la tête de sorte à placer ses yeux blancs face à ceux d'Ambre. La jeune fille eut l'impression d'observer un nuage intelligent.

Litel childres, reprit le dragon. *Hware cumeth thu ?*

Une petite voix dans la tête d'Ambre traduisit : « Enfants, d'où venez-vous ? »

— De la station de recherche, répondit Ambre.

À sa grande stupeur, elle découvrit qu'elle savait parler la même langue que le dragon. Les mots lui procurèrent une sensation étrange sur la langue, tout en courbes.

— Enfin…, ajouta-t-elle en prenant le temps de la réflexion. En réalité, nous venons du camp des chasseurs.

Tha sottas, gronda la dragonne.

Dans la tête d'Ambre, la voix de la créature semblait féminine, mais la jeune fille n'aurait su expliquer pourquoi. « Ces crétins », avait-elle dit.

— Nous ne sommes pas des chasseurs, s'empressa de préciser Ambre, effrayée par l'immobilité de l'animal et les volutes blanches qui sortaient de ses narines.

Cette créature pouvait la changer en statue de glace en un clin d'œil. Était-ce son intention ? Ambre n'en avait aucune idée, ce qui

peut-être était pire que si le dragon était passé à l'acte.

Qu'es-tu ? demanda la dragonne. *Comment se fait-il que tu parles ma langue ?*

Ambre hésita. Ses genoux tremblaient si fort qu'ils donnaient l'impression de vouloir la propulser en arrière. De toute évidence, cette créature, de même que les dragons de feu, ne percevait pas sa vraie nature. La lui révéler l'aiderait-il à gagner sa confiance ?

Elle pivota sur ses talons, ôta son écharpe et écarta ses cheveux. Elle sut, au souffle surpris de la créature, que sa cœuraille brillait au clair de lune.

Un enfant dragon, murmura-t-elle. *Du Nord. Les terres situées par-delà la mer. Je n'avais encore jamais rencontré de tes semblables.*

— Euh, oui, confirma Ambre. Et donc… puisque je suis comme vous, vous n'allez pas nous manger, n'est-ce pas ?

La bête s'ébroua, de petits cristaux de glace jaillirent de ses naseaux. Ambre mit un temps à comprendre qu'elle riait.

Nous nous nourrissons principalement de phoques, révéla la femelle en s'étirant le dos dans un mouvement très félin. *Leur chair est bien plus goûteuse que celle des humains. Et nous ne faisons jamais de mal aux enfants.*

Ambre songea au prince Gideon, enlevé par un dragon. Il y avait manifestement des exceptions à la règle. Les dragons de glace étaient-ils, comme elle, incapables de mentir ? Si elle interrogeait cette femelle, et qu'elle lui répondait oui, cela ne l'avancerait pas beaucoup. En passant, Ambre se demanda comment ce dragon pouvait savoir que la chair des phoques était plus goûteuse que celle des humains.

Tu es sous l'emprise d'un sortilège, reprit la créature d'une voix hésitante. (Ambre acquiesça.) *La magie dissimule ta forme véritable. Nous n'aimons pas la magie.*

— Pourquoi ?

Elle est contraire à notre code.

Ambre crut entendre une note évasive dans le ronronnement de la femelle.

— Vous êtes donc capables de pratiquer la magie ? insista-t-elle.

Oui, mais nous nous en abstenons.

Ambre repensa soudain à la cœuraille.

— J'ai vu une lumière étrange. Ça faisait comme une traînée dans le ciel. Elle nous a guidés jusqu'ici…

Ce n'est pas de la magie. Il s'agit de nos empreintes. Nous les laissons partout où nous allons. Toi aussi, d'ailleurs, enfant dragon.

Mille questions emplirent la tête d'Ambre.

— Si ce n'est pas de la magie, alors…

La bête produisit un son grave qui figea sa langue.

Que viens-tu faire ici, enfant dragon du Nord ?

Ambre hésita, puis répondit :

— Nous venons secourir quelqu'un. Mon ami a été enlevé par un dragon il y a plusieurs jours.

Elle rougit de ses propres paroles. Elle venait d'appeler le prince son ami, ce devait donc être la vérité. Pourtant, il était aussi son ennemi. Elle se rappela qu'il l'avait menacée, mais aussi qu'il avait fait preuve de bonté, notamment lorsqu'il lui avait sauvé la vie, puis lorsqu'il avait protégé son secret face à Lord Norfell, malgré sa haine des dragons. Elle ne comprenait pas qu'une personne puisse être un ami et un ennemi en même temps, mais elle estimait logique qu'un personnage aussi désagréable que Gideon ait réussi ce tour de force.

La femelle la scrutait de ses yeux étranges. De loin, ceux-ci paraissaient tout blancs, mais ils mêlaient en réalité une gamme de gris, de blancs et d'argents qui tourbillonnaient comme l'océan. Ambre ne parvenait pas à les décrypter.

Tha smeeter childre, siffla-t-elle. *L'enfant meurtrier. Tu ne peux pas le sauver. Rentre donc chez toi, enfant dragon du nord.*

Ambre battit des cils.

— Vous savez où il est, c'est ça ?

Oui.

— Dans ce cas, conduisez-nous à lui, s'imposa Nisha.

Ambre n'en revenait pas.

— Tu la comprends ? s'étrangla-t-elle.

— Pas complètement, nuança Nisha. Elle ne parle pas une autre langue, vois-tu, mais une variante ancienne de l'anglais. Vieille de cinq à six cents ans, je dirais. Certains mots sont les mêmes qu'aujourd'hui. D'autres sont un peu déformés ou bizarroïdes, mais en général on arrive à les deviner.

Ambre demeurait muette, alors Nisha enchaîna :

— Mon père collectionne les vieux livres. Plus ils sont anciens, plus ils l'intéressent. Cette dragonne s'exprime comme dans les histoires qu'il nous lisait, à Aditi et moi.

Ambre se tourna vers la créature.

— Vous parlez anglais ! s'écria-t-elle.

Je parle la langue de mes lointains ancêtres. Autrefois, il existait des dragons des cinq éléments, qui peuplaient nombre de régions de ce monde. Certains cohabitaient parfois. Il y avait donc non seulement des dragons de feu et de glace, mais aussi de forêt, d'air et de nuit. Hélas, avec le temps, nos effectifs ont diminué. Un nombre croissant d'hommes nous chassaient. Certains dragons se sont peut-être réfugiés dans des recoins isolés, comme nous. Mais pour la plupart, ils ont disparu. Je ne m'étonne pas que les dragons de feu se soient maintenus le plus longtemps, ils s'adaptent à tous les climats ou presque. Et ils ont toujours été ceux que les humains craignaient le plus.

Nisha fronça les sourcils.

— Tout cela est bien beau, mais ça ne nous aidera pas à retrouver le prince, raisonna-t-elle. Dis-lui de nous conduire à lui.

Derrière les filles, Mousse retint son souffle.

— Je ne pense pas que donner des ordres à un dragon soit une bonne idée, chuchota-t-il.

— Et pourquoi pas ? Ses semblables ont enlevé un enfant, et elle voudrait qu'on fasse comme si de rien n'était ? Il ne manquerait plus que ça.

— Nisha…, voulut insister Mousse.

— La force ne respecte que la force, le coupa la jeune fille. C'est ce que ma mère dit toujours. À mon avis, si tu fais preuve de fermeté, tu auras plus de chances qu'elle t'écoute.

Que dit l'enfant humain ? demanda la dragonne.

Elle renifla Nisha, comme si cela allait l'aider à comprendre.

Ambre avala sa salive et répondit :

— Elle dit que vous devez nous emmener voir notre ami, celui que vos semblables ont enlevé.

Nisha croisa les bras, une posture calme et déterminée dans laquelle Ambre puisa de la force.

— Nous exigeons que vous nous conduisiez à lui.

La dragonne s'ébroua de nouveau.

Vous n'êtes pas de mon sang, pour exiger quoi que ce soit de moi.

— Mais si vous ne le libérez pas, vous serez en danger, argumenta la jeune fille. Ce n'est pas un enfant comme les autres : c'est un prince, et sa famille est puissante. Ils vous chasseront sans relâche.

La bête produisit un bruit sceptique. Elle semblait peser le pour et le contre.

Je vais examiner ta requête, mais à la seule condition que tu puisses offrir une monnaie d'échange.

— De la monnaie ? s'étonna Ambre. Nous… Nous n'avons pas d'argent. Mais le prince, lui, si. Je suis sûre qu'il possède des montagnes d'or, de bijoux ou de tout ce qui vous…

La dragonne s'ébroua une troisième fois.

Je n'ai que faire de l'or ou des bijoux, enfant dragon.

Elle déploya ses ailes gracieuses et scintillantes.

Je vous ai arrachés aux griffes des Affamés. Vous êtes des enfants, alors j'accepte d'oublier la dette que vous avez envers moi. Au revoir.

— Attendez ! la retint Ambre. Un dragon de glace a enlevé le prince Gideon, nous ne savons même pas si celui-ci est encore en vie. Et vous prétendez ne jamais faire de mal aux enfants ? Je crois que vous mentez.

L'animal siffla.

Je ne mens pas. J'en suis incapable.

— Prouvez-le, répliqua Ambre.

La colère montait en elle. Elle revoyait en pensées le visage terrorisé de Gideon quand il avait senti le souffle du dragon dans son dos. Ce garçon était peut-être odieux, mais il ne méritait pas un tel sort. Par ailleurs, Ambre n'agissait pas pour lui, se rappela-t-elle en rougissant. La seule chose qui lui importait était de sauver les dragons.

— Prouvez-nous qu'il est sain et sauf. Autrement, nous ne vous croirons pas.

Les couleurs tournoyèrent encore plus vite dans les yeux de la créature. À l'évidence, elle était agitée, et Ambre en conçut un petit espoir. Si cette femelle était vraiment comme elle, incapable de mentir, alors elle ne devait pas supporter qu'on la traite de menteuse. Ambre avait horreur qu'on ne la croie pas, ça lui donnait des picotements derrière les yeux, qui pouvaient durer des jours. Une fois, un boulanger de Chesterfield l'avait accusée d'avoir volé des gâteaux aux fruits secs, et avait refusé d'écouter ses dénégations. Ambre avait ensuite passé toute une semaine à supplier le jeune serviteur responsable du vol de se confesser, tandis que son sommeil était hanté de rêves dans lesquels un gâteau gigantesque la pourchassait dans les couloirs de l'université en la bombardant de fruits secs.

Fort bien, accepta la dragonne. *Je vais vous conduire à la cité de Flèches. C'est là que votre ami est retenu. Mais je ne garantis pas qu'on vous laisse le voir. La décision appartient au roi.*

— Au roi ? répéta Ambre, inquiète.

Votre ami est son invité, précisa la créature.

Au mot d'« invité », qu'elle reconnut car il ressemblait à sa version moderne, Nisha pouffa.

— Son prisonnier, plutôt, marmonna-t-elle.

Ambre lui toucha le bras. Le moment était mal choisi pour fâcher la dragonne. Nisha croisa le regard de sa camarade et acquiesça légèrement.

— Quel est votre nom ? demanda ensuite Ambre. Avez-vous seulement des noms ?

Émeraude, dévoila la créature, visiblement ravie qu'Ambre lui ait posé la question.

— Très joli.

L'animal se redressa fièrement.

— Moi je m'appelle Ambre. Et voici Nisha et Mousse.

Le garçon s'avança d'un pas hésitant. La dragonne l'examina de son regard indéchiffrable.

Tu dégages une drôle d'odeur, enfant, se contenta-t-elle de déclarer.

— Ne tardons pas, réclama Ambre.

Elle ignorait si les sinistrons étaient partis pour de bon, ou s'ils

étaient simplement tapis dans l'ombre, prêts à frapper, et elle n'avait pas envie de le découvrir.

— Pourrez-vous nous transporter tous ? demanda-t-elle.

La créature hésita.

Si je vous conduis au roi, me considéreras-tu comme honnête ?

— Oui, promit Ambre.

— Une minute, s'interposa Nisha. Tu as bien dit « nous transporter » ? Tu veux qu'elle nous porte sur son dos ?

— Ben oui, confirma Ambre. Tu t'attendais à quoi ?

— Je ne sais pas, blêmit son amie. On pourrait la suivre en traîneau ?

— Les chiens ne reviendront pas.

Ambre songea à Finnorah, si forte, si déterminée en tête d'attelage. Elle ne lui reprochait pas d'avoir fui. La chienne avait estimé, à juste titre, que tout espoir était perdu pour eux, et avait décidé de se sauver avec les siens.

— Ils ont pris la direction du camp, ajouta-t-elle. Nous n'avons aucune chance de les rattraper.

— En tout cas, ce serait plus rapide, déclara Mousse, le teint encore plus pâle que d'habitude.

Ambre inspira à fond. Elle plongea son regard dans celui, inhumain, de la dragonne, et se demanda si elle n'était pas sur le point de commettre une terrible erreur. Cela dit, Émeraude ne les avait pas congelés, ni n'avait tenté de les dévorer, elle leur avait même sauvé la vie. En outre, la traînée dans le ciel commençait à se désintégrer, et ce voyage à dos de dragon s'annonçait comme leur unique espoir de sauver le prince.

Émeraude renifla les trois adolescents.

Vous êtes certes petits, mais je préférerais ne transporter que deux d'entre vous, indiqua-t-elle.

Ambre mit un temps à comprendre. Elle acquiesça d'un mouvement hésitant.

Émeraude tendit une main (car oui, hormis ses griffes, l'extrémité de sa patte évoquait une main humaine) et souleva Nisha par le dos de sa veste. La jeune fille produisit un cri étouffé mais, à son crédit, ne se débattit pas. Mousse ferma les yeux quand la dragonne s'empara de lui.

Reste près de moi, enfant dragon, recommanda Émeraude avant de s'élever dans un tourbillon de neige.

Ambre déploya ses ailes et la suivit.

* * *

Le vol dura des heures, à travers un ciel d'encre piqueté d'étoiles,

au-dessus de montagnes de glace qui semblaient flotter parmi les ombres. Ambre avait la figure à moitié gelée, ses ailes la faisaient souffrir. Elle n'était pas habituée à parcourir ainsi de longues distances ; elle n'était pour ainsi dire pas habituée à voler du tout. Au bout d'une heure, elle commença à se laisser distancer, et Émeraude lui proposa de s'accrocher à l'une de ses pattes arrière.

Le ciel s'obscurcissait encore, à mesure qu'ils approchaient du pôle Sud ; son éclat violet disparaissait. Les étoiles brillaient comme un million de bougies. Ambre se demandait comment Nisha et Mousse supportaient le voyage. Entre les battements d'ailes de la bête et les déplacements d'air, ils n'auraient pas pu s'entendre même s'ils avaient crié. Mousse avait au moins retiré la main de devant ses yeux, tandis que Nisha semblait fascinée par le paysage qui se déroulait sous eux. Elle ne cessait de tourner la tête dans toutes les directions, telle une chouette.

Ambre retint soudain son souffle. Devant eux se dressait une immense chaîne de montagnes aux reliefs crénelés. Des nuages s'amoncelaient à mi-hauteur, la neige colorait les pentes rocailleuses. Le dragon se dirigeait vers un imposant glacier situé sur un des plus hauts sommets. À l'approche de cette destination, les trois jeunes gens aperçurent des formes étranges gravées dans la glace : des portes et des tourelles ; des flèches qui évoquaient des stalagmites de glace ; des passages flanqués de colonnes de glace. Un chef-d'œuvre de folie et de chaos, une cité sens dessus dessous qui dégageait malgré tout une impression de grande résolution. La lumière se déversait de portes ouvertes, filtrait à travers des parois de glace, ornait les environs de tons verts, bleus et argentés. Des silhouettes de dragons survolaient la cité, entraient et sortaient du glacier telles les abeilles d'une ruche.

Émeraude se posa sur une étroite bande de glace. Devant eux, une immense porte, assez large pour que deux dragons la franchissent côte à côte. De part et d'autre, une statue de pierre : l'une représentait un grand dragon debout, la poitrine bombée, la gueule ouverte ; l'autre un dragon dans une position plus modeste, la queue enroulée autour de son corps, une expression sournoise au visage. Ambre se demanda qui ces statues représentaient. Les dragons avaient-ils des mythes, comme les humains ?

— Mais…, commença Nisha en retirant son écharpe, sans parvenir à trouver ses mots. Mais une cité dans un glacier, c'est impossible ! Les glaciers se déplacent. Ça n'a aucune logique.

Émeraude inclina la tête vers Ambre, qui traduisit. La dragonne expliqua ensuite :

Nous reconstruisons constamment. Hier encore, le quatrième quartier s'est effondré d'un bloc. Le roi a désigné des ouvriers pour le réparer, il est presque entièrement stable, à présent. Souhaitez-vous le voir ?

— Euh, ça va aller, répondit Ambre. Y a-t-il eu des blessés ?

Émeraude éclata de rire.

La glace ne nous blesse pas, enfant dragon.

Ambre traduisit à l'attention de Nisha et de Mousse, qui ne semblaient pas rassurés.

— Formidable, enchaîna Nisha. For-mi-dable ! Et que ferons-nous si le toit nous tombe sur la tête ?

Émeraude dut comprendre la question, ou peut-être la devina-t-elle simplement.

Je ne permettrai pas qu'il vous arrive malheur, enfants. Je vais vous conduire au palais par un chemin sécurisé.

Sur ces mots, elle pénétra dans le glacier, ne laissant d'autre choix aux trois adolescents que de la suivre.

— Tout va bien ? murmura Ambre à Mousse.

Le garçon n'avait quasiment rien dit depuis qu'ils avaient rencontré Émeraude. Il contemplait la cité de glace avec au visage un étrange mélange de peur et de colère.

— Oui, prononça-t-il d'un ton qui signifiait « Non, et je ne tiens pas à en parler ».

Il ne regarda pas Ambre en face.

Leurs souffles formaient des petits nuages lorsqu'ils s'engagèrent dans un long tunnel de glace, haut de plafond, qui s'inclinait et zigzaguait, conçu pour des êtres capables de franchir des obstacles d'un coup d'ailes. Émeraude dut porter plusieurs fois Nisha et Mousse. D'autres tunnels s'ouvraient à intervalles réguliers, tout aussi majestueux et sinueux. Des bougies fichées dans des récipients d'huile posés sur des supports muraux fournissaient un éclairage sommaire et diffusaient de drôles d'ombres dans toutes les directions.

— Qui a bâti cet endroit ? demanda Ambre.

Nous tous, révéla Émeraude. *Nous nous relayons pour réparer les dégâts causés par les déplacements du glacier. Chaque tunnel suit la glace, nous sommes à son écoute, et adaptons notre cité en fonction de ses besoins. Nous ne nous imposons pas à elle, contrairement à ce que font les humains.*

Ambre déploya ses ailes pour franchir un à-pic. Émeraude la suivit en transportant Nisha et Mousse.

— Je vois, fit la jeune fille.

— Un peu plus de lumière ne serait pas du luxe, grommela Nisha.

Elle venait de trébucher pour la troisième fois, et de s'écorcher les genoux sur le sol de glace. Ambre traduisit à l'attention de la dragonne, qui s'ébroua.

Nous n'avons pas besoin de lumière. Ces bougies servent uniquement de décoration.

La jeune fille finit par comprendre. Les flammes illuminaient des

formes aussi curieuses que superbes : des volutes et des corniches qu'elle avait crues ciselées, mais dont elle comprit qu'il s'agissait de formations naturelles. La lumière faisait également ressortir différents tons de bleu, du vert à l'indigo le plus profond. Ambre cheminait la bouche entrouverte, absorbant toutes ces merveilles.

— C'est magnifique, murmura-t-elle.

Au cœur de sa fascination, elle éprouva une pointe de chagrin. Elle imagina cette cité de rêves dépeuplée par l'action des chasseurs. Elle imagina les lumières qui s'éteignaient, les halls et les couloirs qui s'effondraient, sans que personne vienne les réparer.

Non ! Elle serra la mâchoire. Elle ne permettrait pas qu'une chose pareille se produise. Elle allait retrouver Gideon et le ramener sain et sauf au château. La famille royale n'aurait aucune raison de se venger contre Émeraude et les siens.

La dragonne se redressa en entendant l'émerveillement de la jeune fille, et sa démarche se fit plus guillerette. Ambre en déduisit qu'elle raffolait des compliments. Rien de plus normal, estima-t-elle, dans un monde où chacun s'exprimait toujours avec la plus entière franchise.

Ils débouchèrent dans une salle immense, haute de plafond, qui évoquait une salle de banquet avec ses colonnades de glace. Toutes les colonnes n'étaient pas droites, certaines étaient penchées, d'autres carrément obliques. Et au milieu de l'espace…

— Un manège, souffla Ambre.

La structure était énorme, toute scintillante et garnie de fanions verts qu'elle prit d'abord pour des peaux de phoques peut-être teintes avec des algues. Au lieu de chevaux, il y avait là des créatures étranges qui lui firent penser à des lions, mais avec un côté fantastique, comme si le sculpteur n'avait qu'une vague idée de ce à quoi ces animaux ressemblaient. Un manège de glace et de roche. Certaines montures, simples blocs de glace grossièrement taillés, n'étaient pas achevées.

Nous le préparons pour le festival des étoiles, expliqua Émeraude. *Notre fête du solstice.*

Ambre n'eut pas le temps de contempler le manège de glace, car leur guide poursuivit son chemin d'un pas vif, et elle dut forcer l'allure. Ils croisèrent plusieurs dragons dans le hall, qui s'arrêtèrent tous pour scruter les adolescents.

Qui sont ces enfants humains, Émeraude ? demanda l'un d'eux.

Des visiteurs, expliqua l'intéressée. *Ils veulent reprendre l'enfant meurtrier. Veillez à ce que le roi soit informé de leur présence, s'il vous plaît.*

Les dragons sifflèrent ; Ambre se blottit contre Émeraude.

Ne crains rien, enfant dragon, lui indiqua celle-ci. *Personne ici ne te*

fera de mal.

— Ça, je le croirai quand on sera rentrés à la Luciole en un seul morceau, marmonna Nisha une fois qu'Ambre eut traduit. (Elle pressa la main de son amie.) Pour le moment, le seul dragon à qui je fasse confiance, c'est toi.

Ambre rougit mais, pour une fois, elle n'essaya pas de se dégager. Le petit groupe gravissait une longue pente forte, sur laquelle Émeraude dut encore porter Nisha et Mousse. Au sommet, le tunnel débouchait dans la nuit, et Ambre retint son souffle.

Ils se trouvaient sur une crête proche du sommet du glacier. Devant eux, une large avenue taillée dans la glace aboutissait à une paroi de roche. Des colonnes de glace flanquaient l'avenue, tandis que des statues encadraient une grotte dans la roche, éclairée par des torches que le vent glacé faisait crachoter. Ambre n'avait jamais vu l'aurore australe aussi vive, elle surplombait la montagne telle une menace.

Une boule dans la gorge, la jeune fille contemplait l'ouverture noire de la grotte.

— Est-ce le… le…

Le palais du roi Safre, indiqua Émeraude.

La main de Nisha se crispa autour de celle d'Ambre. Mousse écarquilla les yeux. Le vent jouait avec ses cheveux pâles et, pour la première fois depuis qu'Ambre avait fait sa connaissance, il frissonna.

Pour voir le roi, vous devez payer, annonça Émeraude. *La condition s'applique à tous les dragons des autres cours.*

— Parce qu'il existe d'autres cours ? s'étonna Ambre.

D'autres cours et d'autres cités. D'autres rois et reines, éparpillés à travers le continent. Aucun qui soit plus puissant que notre roi, cela dit. La cité de Flèches est la plus grande de ce territoire.

Ambre en eut le vertige. L'univers des dragons était plus vaste qu'elle l'avait imaginé. Des rois et des reines !

— Mais nous n'avons pas d'argent, rappela-t-elle.

Ça n'est pas ce que nous entendons par « monnaie », clarifia Émeraude. *Vous allez payer en énigmes.*

— En énigmes ? répéta Ambre, aussitôt imitée, plus fort, par Nisha.

Tout à fait. Vous êtes trois, il y aura donc trois énigmes.

Elle balaya la neige avec sa queue.

— Je ne comprends pas, déclara lentement Ambre. Quelle valeur cela peut-il avoir à vos yeux ? Vous ne connaissez pas déjà les réponses ?

— Non. Le roi va vous soumettre trois énigmes non résolues. Ces énigmes sont précieuses, et les réponses aussi, parfois. Vous pourrez prendre tout le temps que vous voudrez pour les résoudre. En cas d'échec, je vous

attendrai ici-même pour vous raccompagner chez vos semblables. Beaux cieux, enfant dragon.

La créature s'assit dans la neige, ses paupières papillotèrent. Sa tête se posa sur sa patte avant, et elle parut s'endormir.

Dix-neuf
Les énigmes de cuivre

Nombre de récits résultent d'affabulations. Celui de Sir Maxwell Clinghope, qui tua deux dragons accusés d'avoir réduit en cendres le village de Netherwall au XV^e siècle, a été réfuté par les archéologues, qui ont établi que l'incendie avait été provoqué par une dispute entre deux oragomanciens rivaux.

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE, *TAKAGI*

— On aura tout vu, déclara Nisha. Des énigmes ! Depuis quand les rois ne réclament-ils plus d'or ?

— Les énigmes, c'est ton rayon, affirma tout bas Mousse.

Nisha rougit et se détourna.

— Oui, euh… je sais, oui.

— On n'a qu'à… tenter le coup, proposa Ambre. Je passe la première, d'accord ?

Elle se dirigea vers la grotte malgré la panique qui emballait son cœur. Ses compagnons lui emboîtèrent le pas avec un temps de retard. Ils dérapaient et glissaient sur la pente glacée.

L'endroit, en plus d'être obscur, dégageait une impression d'immensité déserte. Leurs pas résonnaient dans le silence. Et bientôt, deux yeux blancs étincelants parurent.

Enfants, murmura le dragon.

Ambre frémit car cette voix, très vieille, était plus profonde et plus sombre que celle d'Émeraude.

On m'a prévenu de votre arrivée.

— Vous… Êtes-vous le roi ? demanda Ambre.

Elle aurait bien voulu voir à qui elle avait affaire, mais l'obscurité ne lui permit de distinguer que l'éclat de ses griffes et de son dos incurvé.

Non, révéla la créature. *Je suis son majordome, Cuivre. Je collecte les paiements des visiteurs.*

Une lumière se fit, Ambre cligna des yeux. Mousse avait frotté une allumette. De l'autre main, il ramassa deux bougies qu'il alluma. Il en tendit une à Nisha.

Le dragon dominait les trois humains. Il était plus grand qu'Émeraude, plus frêle et plus âgé, aussi. Il se dirigea vers un bureau de pierre d'un pas pesant, comme si ses articulations le faisaient souffrir. Il n'y avait pas un seul siège dans la grotte. Celle-ci était si

énorme que son plafond se perdait dans le noir. Sur le bureau s'empilaient des tablettes de schiste vaguement rectangulaires et couvertes de nombreuses griffures. Non, pas des griffures : de minuscules lettres ciselées. Les parois de la grotte comportaient des étagères creusées dans la roche, toutes chargées de tablettes de schiste. Le dragon déploya ses ailes et se souleva tant bien que mal du sol. Il alla consulter les tablettes sur une étagère, en choisit une et se reposa lourdement.

Ah ! C'est un peu plus difficile chaque année.

— Si ça ne vous ennuie pas, demanda Ambre, pourriez-vous nous expliquer pourquoi le roi souhaite qu'on résolve ses énigmes ?

C'est-à-dire qu'il en possède tellement… Rien de plus naturel, tous les rois sont riches. On lui en donne de nouvelles tous les jours et, de par sa grande expérience et sa grande sagesse, il les résout en général très vite. Mais, bien sûr, certaines lui résistent. Des énigmes difficiles, si anciennes que leurs réponses sont de longue date perdues, et donc d'une immense valeur. C'est un cadeau qu'il offre à ses hôtes, vraiment : la possibilité de lui venir en aide.

— Une petite minute, intervint Nisha après qu'Ambre eut traduit. Nous sommes censés résoudre des énigmes qu'un vieux roi n'a pas su démêler ?

Je vous en prie, enchaîna Cuivre. *Pouvons-nous commencer ?*

Sans attendre de réponse, il souleva la tablette de schiste.

— Attendez ! le retint Ambre. Tous les visiteurs des autres royaumes sont vraiment obligés de se plier à cette épreuve ? Combien parmi eux réussissent ensuite à voir le roi ?

Je ne me souviens pas du dernier à avoir réussi. Le processus réduit considérablement le nombre de visiteurs. Le roi est très occupé.

— Soit. Pourquoi ne nous contenterions-nous pas de, euh… de lui offrir de nouvelles énigmes ?

Cuivre marqua une pause, puis répondit :

C'est fort aimable à vous. Je suis sûr que plus d'un habitant de cette cité accepterait votre proposition, et vous offrirait des services en échange. Le roi, lui, veut des réponses, et non de nouvelles énigmes.

— Bien, capitula Ambre après avoir échangé des regards nerveux avec Mousse et Nisha.

Tout cela paraissait bien fou, mais elle ne voyait pas quel autre choix ils avaient, que d'essayer. Qui sait, les énigmes seraient peut-être simples ?

— Nous vous écoutons.

Le dragon sélectionna une tablette, parcourut les lettres en s'aidant d'une griffe. Puis il lut à voix haute.

Je suis muet en ma demeure,

Celle-ci en mouvement constant,
Elle marmonne, elle murmure.
Je suis fort et rapide,
Pourtant, si je sors, je meurs.

Cuivre reposa la tablette et poussa un soupir satisfait.

Une de mes préférées, commenta-t-il. *Beaux cieux, enfants.*

Ambre et Nisha s'interrogèrent du regard. Le visage de Mousse rappela à Ambre la mine qu'avait faite le manchot ébouriffé après avoir tiré un éclair. Et elle qui espérait des énigmes faciles…

— Une maison qui bouge ? fit Mousse. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

— Un bateau ? suggéra Nisha. Les marins vivent à bord.

Le dragon émit un bruit de langue, et Nisha s'empressa de déclarer :

— Ça n'est pas ma réponse ! Donnez-nous encore un peu de temps.

Bien entendu, approuva Cuivre. *Prenez tout le temps que vous voulez. La dernière visiteuse s'est absentée cinq ans avant de revenir proposer sa réponse.*

— Cinq ans ? souffla Ambre.

C'était une très bonne énigme.

Nisha marmonnait toute seule, les doigts pressés contre ses tempes.

— Vous pourriez nous la répéter ? réclama Mousse.

Cuivre récita de nouveau l'énoncé. Les pensées fusaient dans le cerveau d'Ambre. Elle voyait des navires, des carrosses et des trains à vapeur. Elle songea à l'*Orphée* et ses ponts noirs de monde, qui avait été sa demeure durant le long voyage jusqu'en Antarctique. Elle se rappela les embruns qui l'éclaboussaient, les eaux sombres d'une profondeur insondable… et son esprit vagabonda ainsi jusqu'à la rivière gelée qui passait près de la Luciole, ses eaux trop froides pour qu'y vivent des poissons…

— Des poissons ! annonça-t-elle soudain. Ils vivent dans l'eau, donc s'ils en sortent ils meurent. La réponse est : un poisson dans une rivière !

Ah ! approuva Cuivre. *Belle déduction, enfant, belle déduction.*

Il retourna la tablette et la griffa.

— Mais bien sûr ! sourit Nisha.

Mousse donna une tape à l'épaule d'Ambre.

Le dragon se renfonça dans les ombres, rangea la tablette sur une autre étagère.

— Ne nous emballons pas, philosopha Ambre. Il nous en reste encore deux.

La plupart des visiteurs n'en résolvent même pas une, indiqua Cuivre en attrapant une tablette de la pile sur son bureau. *Ah… celle-ci est très bien. Vraiment très bien. Le roi y travaillait justement il y a peu encore. Il sera ravi que vous trouviez la réponse.*

— Nous vous écoutons, grimaça Ambre.

Cuivre lut :

Ma maison est la forêt, la montagne, la lande.
Je porte des cloches qui ne peuvent résonner,
Et des gants confectionnés par des bergères.
Je suis plus faible que l'enfant le plus jeune,
Pourtant, d'un seul doigt j'ai abattu bien des guerriers.

Ambre, Nisha et Mousse restèrent muets. À l'extérieur, le vent balayait la cité de glace.

— Euh…, souffla Nisha. D'accord.

Et elle se remit à se masser les tempes, plissa les yeux de frustration. Ambre comprit avec un sentiment d'angoisse qu'elle calait encore, et ça la fit enrager. Si Nisha, la plus brillante de leur équipe, et de loin, calait, quel espoir avaient-ils de trouver ?

— Qui porte des gants et des cloches ? demanda Ambre en soulignant l'aspect contradictoire de l'énoncé. Et qui est plus faible qu'un enfant ?

— Faible, mais fort, nuança Nisha. Puisqu'il tue des guerriers.

— Des gants confectionnés par des bergères…, répéta Ambre.

— Sans doute une métaphore, estima Nisha d'une voix distraite. À moins que les « bergères » désignent les oragomanciennes.

— Les scientifiques les appelaient plutôt « sorcières », autrefois, rappela Ambre…

Nisha se mit à faire les cent pas. Elle marmonnait à toute allure. Ambre l'interrompait de temps en temps pour suggérer une idée. Mousse, lui, ne disait pratiquement rien, comme si son esprit était à des centaines de kilomètres de cette grotte. Toutes les propositions que les filles firent au dragon furent rejetées.

— À combien de propositions avons-nous droit ? voulut savoir Ambre.

Dix, répondit Cuivre.

— Dix chances ? s'étrangla la jeune fille.

Dix années, précisa la créature. *C'est le délai maximal. La plupart des gens renoncent avant le terme, bien entendu.*

Ambre avala sa salive.

Il n'y a pas de honte à ne pas savoir, enfants. Cette énigme nous accompagnait déjà avant le Grand Exode, époque à laquelle nos ancêtres se sont établis ici. Nous vivions alors dans les montagnes. Vertes l'été,

enneigées l'hiver. C'était un lieu magnifique, à en croire les récits.

Les yeux du vieux dragon s'embrumèrent.

— Merci, mais je ne suis pas sûre qu'une leçon d'histoire nous soit bien utile, lui renvoya Nisha avec un regard dur.

Tout à coup, Mousse ouvrit de grands yeux et lança :

— Digitale !

Ambre et Nisha se tournèrent vers lui, interdites. Le garçon n'avait plus prononcé un mot depuis vingt minutes. Il s'empressa d'ajouter :

— Les digitales sont des fleurs en forme de clochettes. On les appelle aussi parfois « gants de bergère ». Elles sont toxiques, mortelles, même. En revanche, vu que les enfants peuvent les cueillir, on peut aussi dire qu'elles sont faibles.

— Mais pour la dernière phrase ? le relança Ambre.

— « Digitale » vient du mot latin qui signifie « doigt », révéla Mousse.

Un long silence se fit.

Très impressionnant, finit par déclarer Cuivre avec un profond respect dans la voix.

— En effet, confirma Nisha en scrutant Mousse d'un œil tout neuf. Je n'y aurais jamais pensé !

— La professeure Maylie a beaucoup d'ouvrages sur les fleurs, marmonna le garçon, gêné par tous les regards braqués sur lui. Je n'ai jamais vu de digitales en vrai mais… j'aime bien lire des articles à leur sujet.

Ambre secoua la tête. Dire qu'elle avait voulu partir à la recherche du prince toute seule. Où serait-elle, à présent, sans Nisha et Mousse ? Elle adressa un sourire à ce dernier, qui le lui rendit, tout timide.

Elle se tourna ensuite vers Cuivre et lui demanda :

— Quelle est la dernière énigme ? Ce sera bien la dernière, d'ailleurs ? Si nous la résolvons, nous pourrons voir le roi ?

Oh, oui ! assura le dragon. *Plus qu'une énigme… une petite énigme. Ah, la voici !*

Il se pencha pour récupérer une tablette sur une étagère basse. Puis il lut :

J'ai deux bras, deux jambes,
Un cou, un œil,
Trois mains,
Et mille deux cents têtes.

Vingt
Le prisonnier

Les dragons de feu étaient très connus dans l'antiquité. L'empereur romain Néron tenta de les domestiquer afin de les utiliser à la guerre. Cette tentative malavisée conduisit à l'incendie qui ravagea Rome en l'an 64 ; après quoi le projet fut abandonné.

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

Ambre attendit mais Cuivre demeura muet.

— Et donc ? finit-elle par s'impatienter. Que dit la suite ?

C'est tout, annonça le dragon. *Beaux cieux.*

Ambre avala sa salive. Les autres énigmes avaient été difficiles, mais celle-ci… elle n'avait ni queue ni tête.

— Deux bras et deux jambes, murmura Nisha. Un être humain, donc.

— Sauf que les êtres humains n'ont pas mille deux cents têtes, s'agaça Ambre. Une hydre, alors, peut-être ?

— Les hydres sont des serpents, si je ne m'abuse, nuança Nisha.

Mousse se mordit la lèvre et suggéra :

— Ce doit être une espèce de monstre.

Très certainement, approuva le dragon. *Cette énigme figure dans la bibliothèque du roi depuis des siècles. Personne n'a jamais su la résoudre. On estime qu'elle fait référence à une créature disparue depuis longtemps.*

— Mais…, bredouilla Ambre. Comment voulez-vous que nous trouvions la réponse, alors ?

Là est la question, déclara Cuivre. *Aussi frustrant que délectable, non ?*

Ambre croisa les bras.

— Ça n'est pas juste, tonna-t-elle.

À l'image des meilleures énigmes.

— Je comprends mieux qu'il ne se souvienne pas du dernier visiteur qui a pu voir le roi, grinça, exaspéré, Mousse.

— Trois mains, marmonna Nisha.

— Non mais laisse tomber, lui conseilla Mousse. C'est sans espoir. Ils ne nous permettront jamais de voir le roi.

— Ne pourrions-nous pas essayer une autre énigme ? demanda Ambre à Cuivre.

Non, répondit calmement le dragon.

— Courage, enchaîna Nisha. On peut y arriver. Comme pour la précédente. Récapitulons.

Ils répétèrent l'énoncé. Nisha parlait toute seule, tout bas, en faisant les cent pas, à tel point qu'Ambre craignit qu'elle finisse par creuser un sillon dans la roche. Mousse restait dans l'ombre, le teint pâle, aussi muet qu'une tombe, le regard vide. Ambre s'efforçait de se rappeler tout ce qu'elle avait pu lire dans des encyclopédies. Elle tambourinait des doigts sur la pierre, tapotait du pied, puis se mit elle aussi à tourner en rond. Rien n'y fit.

— Nisha, prononça au bout d'un moment Mousse.

Une bonne heure s'était écoulée, Nisha avait la voix enrouée à force de marmonner. Les bougies de Mousse s'étaient éteintes, alors Ambre produisit du feu, qui crachota au creux de sa main.

— Je ne pense pas que…, ajouta le garçon.

— Pas question d'abandonner, le devança Nisha en tapant du pied.

— Mais… écoute, on n'y arrivera jamais. Comment veux-tu qu'on trouve une réponse qui n'existe plus ?

La frustration qu'Ambre avait repoussée la frappa de nouveau comme une vague. Mousse disait vrai. Ils avaient fait tout ce chemin pour rien. Toutes les épreuves endurées – l'orage magique, les sinistrons, les longues heures de traîneau dans la nuit – avaient été vaines, par la faute d'une énigme stupide. Le roi refuserait de les voir, ils n'auraient donc aucune chance de plaider la cause du prince. Celui-ci allait demeurer prisonnier des dragons jusqu'à ce que son père vienne raser la cité scintillante.

Elle sortit de la grotte en furie, sans dire un mot ni savoir où elle allait. Le vent glacé se mit à tournoyer autour d'elle quand elle déboula dans la lumière des étoiles. Et le feu qu'elle transportait s'éteignit. Elle ne se donna pas la peine de le rallumer, se contenta de poursuivre sa route.

Nisha et Mousse la rattrapèrent. Nisha la saisit par le bras et la fit se retourner.

— Tu ne peux pas t'en aller comme ça.

Ambre se dégagea. Elle avait envie d'être seule, pour pouvoir réfléchir et rager.

— Et pourquoi pas ? répliqua-t-elle.

— Parce ce que nous travaillons en équipe, martela Nisha. Nous réussirons ensemble, ou nous échouerons ensemble.

Ambre leva les mains au ciel.

— Mais quelle importance ? Ils ne nous laisseront jamais voir le roi. Nous ne pourrons jamais porter secours au prince Gideon.

— Il y a forcément plusieurs façons d'entrer dans le palais, raisonna Mousse. Nous trouverons peut-être un autre endroit où nous glisser.

— Plusieurs façons, répéta Nisha.

Elle se tourna vers le palais, l'air ailleurs.

Ambre l'observa. Elle lui avait déjà vu cette expression : en général, c'était juste avant que Nisha donne la solution d'un problème de maths particulièrement épineux.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-elle. Tu connais un autre moyen d'entrer dans le palais ?

— Non, murmura Nisha. Plusieurs façons… ? Suivez-moi.

— Nisha ? la rappela Mousse.

Sans l'écouter, celle-ci réclama :

— Lumière, s'il te plaît.

— Pardon ? fit Ambre en battant des cils.

— Les dragons voient peut-être dans le noir, mais les êtres humains, non, s'exaspéra son amie.

— Oh…

Ambre tendit la main, matérialisa une flamme. Nisha la prit par son autre main, fit de même avec Mousse, et entraîna ses camarades dans la grotte.

Cuivre se tourna vers eux, surpris de les voir déjà de retour. Nisha marchait d'un pas si déterminé qu'Ambre crut voir Tante Myra.

Enfants, commença le dragon, *est-ce que tout…*

— J'ai la réponse, le coupa Nisha. Un producteur d'ail.

Tous les regards se tournèrent vers elle.

— Ça explique les trois mains, détailla la jeune fille. Une d'elles peut désigner une bêche. Quant aux mille deux cents têtes, on parle de « têtes d'ail », d'accord ? Deux bras et deux jambes…

Et un œil, rappela Cuivre. *Je suis navré, enfant, mais ta solution ne fonctionne pas.*

Le cœur d'Ambre se serra. Elle s'apprêtait à dire à Nisha que c'était bien essayé, mais qu'ils allaient devoir trouver un autre moyen de parvenir jusqu'au prince. Lorsque, à sa grande surprise, elle constata que son amie souriait.

— Vous ne m'avez pas laissée finir, reprit l'adolescente. « Producteur d'ail » est une solution qui fonctionne… si le producteur en question est borgne.

Cuivre resta un moment silencieux. Puis il s'ébroua.

Je salue ton effort, déclara-t-il ensuite. *Mais je ne crois pas que ce soit la bonne réponse, enfant.*

— Toutefois, c'est bien une réponse, objecta Nisha, les joues rouges de triomphe, le regard luisant. Une énigme peut avoir plusieurs réponses, n'est-ce pas ?

La queue du dragon balaya lentement de droite à gauche.

Je…

— Nisha a raison, l'interrompit Mousse, un début de sourire sur les lèvres. Vous disiez que nous devions répondre à toutes les énigmes.

Eh bien voilà, c'est fait.

Cuivre prit le temps de la réflexion. Ambre s'attendait à ce qu'il refuse de nouveau, leur rappelle qu'ils avaient encore dix ans (moins quelques heures) pour trouver la réponse.

Je suppose que c'est exact, déclara le dragon.

— Vraiment ? s'étonna la jeune fille, stupéfaite. Et donc… nous pouvons parler au roi ?

Cuivre leva sa queue et la pointa dans l'obscurité. Ambre distinguait vaguement le passage qui s'enfonçait dans la montagne.

C'est par là.

* * *

Ils marchaient côte à côte, se tenant par la main. Ambre avait la tête qui tournait. Elle s'attendait presque à ce que Cuivre les rattrape, leur dise qu'il avait changé d'avis. Nisha, elle, jubilait ; elle gloussait dans le noir et marmonnait en boucle : « On a réussi ! » C'en était contagieux : Ambre se surprit à rire avec elle. Mousse lui-même souriait.

Au grand soulagement d'Ambre, après une interminable série de virages, le passage aboutit dans une nouvelle grotte immense, baignée d'une lumière vacillante. Elle en apercevait le bord : la lumière se déversait par le seuil.

— Où se trouve le roi dragon, d'après vous ? chuchota Nisha. Et où retient-il le prince ?

Sa voix résonnait bizarrement. Ambre aurait voulu gommer cet écho. L'endroit était trop calme, trop silencieux. Elle s'efforça de ne pas trop penser au fait que ses amis et elle étaient dans les entrailles d'une montagne, surplombés par une masse titanesque de roche.

— Aucune idée, dit-elle. J'imagine que nous n'avons qu'à continuer.

— Il est peut-être sorti, indiqua Mousse. Si oui, on n'a qu'à localiser le prince et filer.

Un bruissement se fit entendre dans la grotte, au bout du passage. Ambre ralentit l'allure, redoutant immédiatement la présence de sinistrons. Il n'y en avait quand même pas dans cette montagne… Elle inspira en chevrotant.

Les trois compagnons pénétrèrent dans la grotte. Celle-ci était énorme, plus vaste encore que la précédente. Des colonnes de roche formaient de longs bras tordus. Dans l'ombre, des alcôves ou des passages attiraient les regards. La pièce était bien éclairée, du moins, par rapport au reste de la cité. Des dizaines de lampes à huile avaient été disposées dans des niches naturelles et sur des saillies rocheuses. Un feu de tourbe brûlait dans une cheminée taillée à même la paroi.

Nisha y accourut, et se réchauffa les mains.

— Ouh, ça fait du bien ! soupira-t-elle.

Ambre s'apprêtait à la suivre lorsque, tout à coup, une silhouette verte jaillit des ombres et la percuta.

Ambre s'étala, la silhouette atterrit sur elle. La jeune fille entraperçut une cape verte et deux yeux mordorés furieux avant que le personnage lui plaque l'épaule au sol. C'était Gideon !

Ambre se débattit. Le prince fut déséquilibré, elle le fit rouler sur lui-même. Sa tête heurta une pierre, il poussa un cri strident. Puis il voulut lui tordre une aile, comme il l'avait fait au camp.

— Alors ça, non ! s'indigna Ambre en lui tirant les cheveux de toutes ses forces.

Le prince cria de nouveau, et lui enfonça son coude dans le ventre.

Le souffle coupé, Ambre se sentit rouler sur le dos. Gideon avait pris le dessus.

— Tu es avec eux, gronda-t-il. Admets-le ! Tout ça c'était ton plan, sale monstre ! Tu veux une rançon ? C'est ça ?

Ambre avait la respiration sifflante. Elle savait qu'elle devrait le frapper, ou peut-être le brûler (deux options aussi séduisantes l'une que l'autre), mais son ventre lui faisait trop mal. Des mains saisirent Gideon par les épaules, après quoi Nisha et Mousse le jetèrent contre un mur.

— Espèce de… espèce de…, bredouilla Nisha sans parvenir à trouver les bons mots pour décrire le prince.

Alors elle lui donna un coup de pied dans le genou.

Gideon hurla.

— Nisha ! s'indigna Mousse.

Puis il parut réfléchir. Et il frappa l'autre genou du prince.

— Stop ! s'interposa Ambre.

Nisha retint son coup suivant, le regard noir. Mousse et elle plaquaient le prince contre le mur.

Ambre se releva lentement, les mains sur le ventre. Gideon la foudroyait du regard. Il saignait de la lèvre inférieure. Ses cheveux étaient tout ébouriffés, et ses beaux habits en désordre. Ambre ne lui avait jamais vu l'air si peu princier, et ça la fit sourire.

— C'est ça, rigole ! cracha Gideon. Une créature comme toi, ça doit bien la faire marrer de voir le prince héritier d'Antarctique retenu prisonnier.

— Je ne suis pas venue me moquer de toi, imbécile. Je suis venue te sauver.

— On se demande encore pourquoi…, gronda Nisha.

— Me sauver ? répéta le prince, incrédule. C'est ridicule. Tu espérais qu'il m'arriverait une mésaventure de ce genre, oui !

J'imagine que tu as attiré ces dragons jusqu'à notre camp et leur as ordonné de m'enlever. Tu es une menteuse et un monstre. Dès que je serai rentré à mon palais, j'engagerai une dizaine d'oragomanciens qui te rendront ta forme d'origine. Et je te ferai mettre en cage jusqu'à la fin de tes jours.

Mousse serra le poing. Nisha rougit de rage.

— Non mais, sale petit…

Ambre leva une main, ses compagnons se turent. Ils l'observaient avec l'envie de se rebeller. La jeune fille s'avança, très lentement, jusqu'à se tenir à un souffle à peine de Gideon. Le garçon la dépassait de moins de cinq centimètres, elle n'eut presque pas à lever les yeux pour le regarder en face.

— Écoute-moi bien, dit-elle. Nous avons risqué nos vies pour te retrouver. Nous avons survécu uniquement parce qu'un dragon, un de ces monstres que tu détestes tant, nous a conduits jusqu'ici. J'ignore pourquoi ils t'ont kidnappé au lieu de te tuer, mais j'imagine que tout le monde peut se tromper. Et au cas où tu te poserais la question : je ne suis pas venue pour toi. Je suis ici pour *eux*. J'adorerais les voir te changer en glaçon géant, ou te jeter du haut de cette montagne. Sauf que dans ce cas, le reine Victoria dira à ton père de les exterminer jusqu'au dernier. Alors tu as le choix : ou bien tu la boucles et tu nous laisses sauver ta misérable vie ; ou bien tu passes le restant de tes jours, qui ne seront peut-être pas si nombreux, avec le mot « DÉBILE » gravé en lettres de feu sur ton front.

Elle fit apparaître une flamme dans sa main ; le prince sursauta. Il scruta longuement Ambre.

— Pourquoi devrais-je te croire ? demanda-t-il enfin. Tu as essayé de saboter la chasse, après tout.

Nisha grogna.

— Exact, approuva Ambre. Et je suis prête à recommencer. Je te le répète : je ne suis pas venue pour toi.

Elle appuya ses paroles par un regard d'une grande férocité. Gideon donnait l'impression d'avoir pris un direct en plein ventre. Il avait le teint blême, les yeux soulignés de gros cernes.

— Je ne te suivrai pas, déclara-t-il. Pars. Laisse-moi.

Ambre en resta muette. Le prince se dégagea de Nisha et de Mousse, et s'écarta.

— Tu veux…, commença la jeune fille.

— Tu m'as bien entendu. (Gideon s'arrêta près du feu, en approcha ses mains.) Pars. Je… Tu es venue me secourir, soit. Moi je n'ai aucunement l'intention de te suivre. Brûle-moi si tu le souhaites. Je ne changerai pas d'avis.

— Oh, mais quel snobinard, à la fin ! jappa Nisha. Tu comptes vraiment refuser notre aide par orgueil ? Tu préfères rester ici, risquer

de finir congelé ?

Le prince ne répondit pas. Il se contentait de scruter, furieux, le feu. Son dos était bien droit, mais la main qu'il appuyait contre la paroi de roche tremblait. Nisha s'apprêtait à reprendre la parole mais Ambre la fit taire d'un mouvement de tête.

Puis elle se rapprocha du prince.

— Tiens, lui dit-elle sèchement en lui tendant un mouchoir.

Gideon observa le morceau de tissu d'un air dédaigneux, après quoi ses bonnes manières prirent le dessus, et il répondit « Merci » avec son insupportable politesse. Il accepta le mouchoir et le pressa contre sa lèvre.

Ambre l'examina. Il avait la mine aussi désagréable que d'habitude. Toutefois, ses yeux étaient légèrement rougis, comme s'il avait pleuré.

— Les dragons ne t'ont pas fait de mal, pas vrai ? voulut-elle clarifier.

— Ils ne m'ont rien fait du tout, reconnut le prince. Ils…. Ils m'ont donné à manger. Du phoque bouilli, une horreur, mais cela m'a nourri. Ils m'ont fait découvrir leur… cité. Aucun d'entre eux ne m'a touché. Aucun ne m'a forcé à faire quoi que ce soit. Ils n'arrêtaient pas de prononcer le mot « gesta ». J'imagine que ça signifie « invité », dans leur langage primitif.

Ambre se mordit la lèvre pour ne rien répliquer. Son regard se posa toutefois sur le cou du prince.

— Ils t'ont pris la cœuraille, en revanche, observa-t-elle.

— En effet.

Il avait répondu d'une voix basse et rageuse, sans détourner son regard du feu.

— Ne me dis pas que tu leur en veux, le relança Ambre. Tu as tué un des leurs. Ils n'allaient pas te laisser te pavaner avec un trophée autour du cou.

Gideon garda le silence. Ambre attendit, les yeux rivés sur son visage agité d'émotions qu'elle n'arrivait pas à décrypter.

— Mon père m'a dit de la porter, déclara Gideon d'une voix si faible qu'Ambre dut tendre l'oreille. Il m'a dit que, si je tuais un dragon, je devrais porter sa cœuraille en toutes circonstances. Il ne m'a pas précisé pourquoi. Moi, je croyais qu'il craignait qu'un chasseur me la vole. Il m'a fait promettre, et j'ai promis.

— Je ne…

Ambre n'alla pas plus loin. Le sens de ses paroles lui apparut soudain. Elle en resta bouche bée, d'horreur.

— Tu penses… tu penses que ton père voulait que les dragons te fassent du mal ?

— Je pense que la cœuraille a fait de moi une cible, affirma le

prince, serrant et desserrant le poing. Et qu'il le savait.

Ambre ne suivait pas. Un père ne ferait jamais une chose pareille… n'est-ce pas ?

— Mais pourquoi ? insista-t-elle.

— Il en veut à ma grand-mère. (Gideon parlait d'une voix distante et plate, dépourvue de son arrogance habituelle.) Il voulait qu'elle l'autorise à transformer le continent tout entier en terrain de chasse, afin qu'il puisse y faire venir tous les chasseurs qu'il souhaiterait, et prélever une part de tout l'hiverre qu'ils récupéreraient. Mais elle refusait toujours, au prétexte que nous devions écouter les scientifiques, et que les scientifiques voulaient abolir entièrement cette chasse. Il ne pense qu'à ça. À tout l'argent qu'il perd chaque jour parce que sa mère est trop faible pour entendre raison.

Le prince se laissa glisser par terre. Il s'assit en tailleur, le regard toujours plongé dans le feu.

— Ça tourne en boucle dans ma tête depuis qu'ils m'ont enlevé, reprit-il. Et je… j'essayais de me persuader que je me trompais.

— Ça se tient, estima Nisha avec le même air que lorsqu'elle s'attaquait à une équation de trigonométrie complexe. Ton père devait se dire que, si tu te faisais tuer, ou grièvement blesser, la reine Victoria entrerait dans une rage folle et se rangerait à son avis. C'est un plan logique. Horrible, s'empressa-t-elle d'ajouter en croisant le regard fixe d'Ambre. Mais logique.

— En effet, murmura le prince. Si je m'étais fait tuer par un dragon, la reine Victoria aurait autorisé mon père à tous les massacrer. Elle m'adore. J'ai parfois le sentiment qu'elle tient plus à moi qu'à mon père. Nous nous sommes toujours bien entendus.

Ambre estima que, dans ce cas, la reine Victoria devait être une personne fort déplaisante, mais elle n'en dit rien.

— Il ne pouvait pas savoir que les dragons te kidnapperaient, argumenta Mousse.

— Non, confirma Gideon. Et j'ignore ce qui les a poussés à le faire. Quand ils m'ont enlevé, j'étais certain qu'ils allaient me dévorer. Mais…

Malgré son ventre qui la cuisait toujours, Ambre ne put s'empêcher de compatir au sort du prince. À la terreur qu'il avait dû éprouver. Nisha, elle, ne s'attendrissait pas.

— Sauf qu'ils ne t'ont pas dévoré, commenta-t-elle. Et puis, si ton père a monté ce projet… c'est qu'il est manifestement plus horrible que toi, et ça n'est pas peu dire. Cependant, je ne vois toujours pas pourquoi tu refuses notre aide.

Le prince ne répondit pas. Il se contentait de regarder le feu.

Nisha se tourna vers Ambre.

— Tu en penses quoi ? l'interrogea-t-elle. Moi je dis, on l'embarque, qu'il le veuille ou non. Et j'aime bien ton idée du message sur le front.

Ambre souffla, puis demanda à Gideon :

— Pourquoi refuses-tu de nous suivre ?

— Il n'a aucune raison valable de le faire, intervint Mousse, tout bas.

Gideon se tourna vers lui. Ambre eut l'impression qu'il le découvrait pour la première fois.

— Tu n'as pas de maison à retrouver, enchaîna Mousse. Je connais ce sentiment.

— Tu ne sais rien de moi, répliqua le prince. Ni toi, ni les autres.

Ambre et Mousse échangèrent un regard impuissant. La jeune fille se disait qu'il serait plus désagréable de menacer cette nouvelle version du prince sobre et morose, quand des cliquetis de griffes sur la glace leur parvinrent.

Niwa freonda ! ronronna une voix depuis le couloir. *Nouveaux amis ! Vous êtes tous les bienvenus !*

Nisha poussa un cri, Mousse tituba en arrière. Un dragon de glace pénétra dans la grotte d'une démarche aussi fluide que les ondulations d'un ruisseau. Ambre n'eut même pas à se poser la question : elle *sut* que c'était le roi dragon rien qu'en le voyant. Pas seulement à cause de ses écailles qui luisaient comme l'argent, ni de ses cornes qui se dressaient sur son crâne tels deux énormes sabres, ni parce qu'elle n'avait jamais vu de dragon aussi gros. Non, ce qui lui donna cette certitude, c'était son autorité naturelle, qu'aucun autre ne dégageait. Son ombre même semblait plus grande et plus sombre que celles des autres. Ambre se cala sur ses jambes ; son cœur tempêtait.

Voici donc les charmants enfants qui ont résolu mes énigmes. Le roi Safre poussa un énorme soupir. *Je vous remercie. Vous n'imaginez pas à quel point elles me taraudent depuis toutes ces années. Comme une démangeaison que je n'arrivais pas à atteindre. Avez-vous déjà passé des mois sur une énigme particulièrement coriace ?*

Ambre sentit ses genoux la trahir de nouveau.

— Je, euh…, bredouilla-t-elle. Non, pas vraiment, non.

Ah ! mais j'oubliais, reprit le dragon. *Les humains n'utilisent pas les énigmes comme monnaie, n'est-ce pas ?*

— En effet, confirma Ambre. Nous préférons l'argent. L'or. Les pièces de monnaie.

Bien sûr, bien sûr. Frivolités. Étrange système.

— Vous ne semblez toutefois pas prendre beaucoup de plaisir avec vos énigmes, nota la jeune fille.

Le roi la dévisagea un instant avant de répondre :

Elles sont exigeantes, certes. Mais la sensation que procure la

résolution… Ah ! il n'y a rien de tel.

Ambre déglutit.

— En tout cas, je… je me réjouis que nous ayons pu vous aider.

Tout à fait, ronronna le roi dragon. *J'espère que Cuivre ne se sera pas montré trop désagréable. Il lui arrive de manquer d'égards lorsqu'il reçoit des visiteurs. À sa décharge, il est entièrement absorbé par ses comptes. Et il y a si longtemps que notre espèce n'a pas eu de rapports avec les humains, j'ai bien peur que nous ne sachions quoi faire de vous.*

— Euh, ça n'est rien, prononça Ambre.

La dernière phrase du roi Safre lui parut sinistre, mais elle préféra ne pas s'appesantir dessus.

Que puis-je pour vous, enfants ? reprit-il.

— Pour tout dire, répondit Ambre en désignant Gideon, nous sommes ici pour lui.

Le prince n'avait pas bougé d'un pouce à l'entrée du dragon, comme s'il était habitué à la présence de ce roi.

— Malheureusement, ajouta la jeune fille.

Ah, oui ! Le roi dragon examina le prince. *Le fâcheux personnage.*

— À qui le dites-vous, approuva Ambre. Nous… nous sommes venus le chercher. Le ramener chez nous.

Oh, fit le roi. *Soit. Voulez-vous dîner avant de repartir ?*

Ambre cligna des yeux. Et plutôt deux fois qu'une.

— Pardon ? finit-elle par réagir.

Dîner. Nous n'avons hélas que du blanc de phoque à vous offrir. À moins, bien sûr, que vous ne prisiez le lichen. Ce n'est toutefois pas le cas de votre ami ici présent. Cela dit, si je peux me permettre, la récolte a été exceptionnellement bonne cette année, pour ce qui est du lichen des rochers du littoral…

— Non, je veux dire… vous nous laisseriez le reprendre ? Comme ça ?

Naturellement. Il n'est pas prisonnier.

— Euh… vous l'avez tout de même kidnappé.

Le roi inclina la tête.

Bien vu. Mais nous n'avions aucunement l'intention de le retenir longtemps. Nous l'avons enlevé dans son propre intérêt.

— Comment ça ? s'étouffa Ambre. Et pourquoi, surtout ? Il a tué de sang-froid un dragon.

Nous ne punissons pas les enfants pour leurs crimes, révéla le roi. *Nous espérions lui faire mesurer son erreur en lui montrant que nous ne sommes pas ses ennemis et en le traitant avec bonté. C'est ainsi que nous agissons avec nos enfants lorsqu'ils s'égarent.*

Ambre adressa un bref coup d'œil au prince, qui s'était remis à observer le feu, l'air maussade.

— Je ne suis pas certaine que cela ait fait effet, estima-t-elle.

Possible, convint le dragon. *Mais nous avions un autre motif : la cœuraille qu'il portait. Il était impératif que nous la récupérions avant que le mal frappe encore.*

— Qu'est-ce qu'il raconte ? demanda Nisha.

Elle s'était rapprochée d'Ambre et trépignait presque d'impatience. Ambre traduisit les paroles du roi en omettant les commentaires concernant le prince.

— Qu'entendez-vous par « le mal » ? relança-t-elle le dragon.

Les Affamés, bien sûr. Une pause. *Les humains ne sont-ils donc pas au courant ?*

Ambre secoua la tête. Puis elle sursauta.

— Une minute. Je me rappelle… ma tante m'a dit que les sinistrons, ou les Affamés, ont tendance à apparaître sur les sites où les dragons ont été tués.

Cela arrive. Les yeux flamboyants du roi Safre roulèrent. *Les Affamés sont la conséquence d'un crime terrible, mais ce crime n'est pas le meurtre d'un dragon. C'est la prise de la cœuraille. Vois-tu, cette écaille renferme l'esprit du dragon, et l'esprit peut y demeurer de nombreuses années avant de passer dans les Cieux Lointains. Si la cœuraille reste auprès des proches du dragon, alors l'esprit dort paisiblement. Dans le cas contraire, si un étranger s'en empare, l'esprit se met en colère. Il ravage le site où le dragon a été tué, et devient un fantôme maléfique, ne songe plus qu'à sa fureur. C'est là un destin terrible, duquel on ne revient jamais. Cela explique que le vol de cœuraille soit considéré comme le plus grave de tous les crimes.*

Ambre en avait le tournis. La nausée lui vint, à la pensée de ce qu'avait fait le prince.

— Et donc ce pauvre dragon…

Par chance, expliqua le roi Safre, *nous sommes arrivés à temps. Le dragon qui a kidnappé ton ami était un parent de la victime. L'esprit de cette dernière n'avait pas encore été corrompu. Mais le coup est passé près. Une heure de plus, et nous l'aurions sans doute perdu.*

Ambre enserra la cœuraille qu'elle portait autour du cou.

— Est-ce aussi valable pour les dragons de feu ? demanda-t-elle.

Je l'ignore. C'est une possibilité. Le vol de la cœuraille d'un dragon de feu entraîne peut-être d'autres conséquences. Le roi remarqua celle d'Ambre. *Où te l'es-tu procurée ?*

— Elle appartenait à ma mère, révéla la jeune fille, la bouche sèche. Mon père, enfin, mon père humain l'a trouvée peu après qu'elle a été tuée. Il l'a conservée jusqu'à ce que je sois en âge de l'avoir.

D'après les lois naturelles qui gouvernent notre espèce, l'esprit de ta mère a donc été protégé, assura le roi. *Elle a dû savoir que sa cœuraille t'était destinée. Les esprits possèdent une grande sagesse. Si ton père avait eu des motivations égoïstes, ç'aurait été différent. Ou peut-être que non.*

Peut-être que, comme je le disais, les esprits des dragons de feu sont gouvernés par une autre loi naturelle.

Ambre poussa un soupir tremblotant. Elle traduisit les paroles du dragon à l'attention de Nisha et de Mousse, qui affichèrent tous deux une mine grave.

— Je suis sûre qu'elle est en paix, déclara tout bas Nisha. Après tout, elle nous a guidés jusqu'ici, pas vrai ? Elle nous a aidés.

Ambre ravala la boule qu'elle avait dans la gorge. Elle se retourna vers le roi et déclara :

— Je suis navrée de ce qu'a fait le prince.

Moi aussi, approuva le dragon. *C'est un crime terrible que de permettre à ses enfants de faire le mal. S'il était dragon, son parent serait sévèrement châtié.*

Un coup d'œil à Gideon, et Ambre décida de ne pas traduire.

— Dans ce cas…, reprit-elle. Avons-nous votre permission pour le ramener chez nous ?

Tout à fait, approuva le roi Safre. *Bien que mon cœur se serre à la pensée qu'il puisse commettre de nouveau un tel crime. J'espère qu'il aura retenu la leçon.*

Ambre hocha la tête, même si elle aussi avait des doutes. Un personnage comme le prince était-il capable d'apprendre de ses erreurs ? Elle n'était déjà pas certaine qu'il soit capable de les reconnaître : quand elle avait traduit les paroles du dragon concernant les cœurailles, sa seule réaction ou presque avait été de serrer la mâchoire.

— En réalité, précisa la jeune fille, nous ne sommes pas venus ici pour le prince. Enfin, pas seulement. Nous sommes venus vous aider : les parents du prince vont être en colère quand ils sauront qu'il a été enlevé. Ils risquent d'envoyer davantage de chasseurs en représailles.

Je vois, fit le roi dragon. *Nous sommes prêts à nous défendre.*

Ambre songea à la puissance de frappe du prince Cronus : outre ses hommes et leurs arcs, il disposait de navires et de canons qui sauraient trouver les dragons là où ils se nourrissaient et menacer tout le littoral. Elle se rappela la facilité avec laquelle les chasseurs avaient pourchassé le dragon tué par le prince. Elle revit en mémoire les dragons de feu captifs : blessés, enchaînés, brisés, de vulgaires trophées promis au plus offrant. Elle ne pouvait permettre que les dragons de glace connaissent le même sort.

— Vous ne comprenez pas, insista Ambre. Le prince Cronus est puissant. Vous êtes tous en danger, vous devez éviter les humains à tout prix. Peut-être que si vous aviez recours à la magie…

Le dragon émit un sifflement.

Nous n'avons que faire de la magie.

Ambre plissa le front et répliqua :

— Comment ça ? D'après Émeraude, vous êtes capables de la pratiquer mais vous avez décidé de vous en abstenir. Si les vies de vos sujets étaient en péril, je ne vois pas en quoi…

Le choix est une arme puissante, enfant de feu, la coupa le roi. *Nous choisissons de nous détourner de nombre de choses qui vont à l'encontre de la nature. La magie en fait partie. Elle altère le monde, le force à prendre des formes qu'il n'est pas censé endosser. Une telle violation de l'ordre naturel ne peut engendrer que le mal.*

Ambre ne put dissimuler sa stupeur.

— Mais… mais c'est ridicule, commenta-t-elle. Certes, la magie peut être employée pour faire le mal, mais elle peut aussi produire du bien. Mon père est oragomancien, et jamais il…

Nous ne traitons pas avec les oragomanciens.

La voix du dragon, si chaude et plaisante, devint tout à coup plus fraîche.

Nous ne parlons pas d'eux. C'est contraire à notre code.

— Mais…, voulut argumenter Ambre, frustrée.

Un coup sourd et puissant retentit, suivi par trois autres, plus courts et secs. Ambre se boucha les oreilles. Ces bruits étaient si forts qu'ils firent trembler la grotte et décrochèrent une stalactite de glace. Nisha s'écroula contre le prince, qui la retint.

— Que se passe-t-il ? cria Ambre pour se faire entendre malgré les détonations qui, après une brève interruption, reprirent.

Elles suivaient un rythme régulier qui lui rappela le code morse, mais en plus mélodieux. Une autre stalactite s'abattit, si près d'Ambre cette fois qu'elle reçut des éclats de glace.

Le roi dragon inclina la tête. Au bout d'un moment, il ferma les yeux.

Les bruits terribles cessèrent enfin, bien que leurs échos perdurent et se courent après dans le glacier. Ambre baissa les mains avec méfiance.

Le roi dragon rouvrit les yeux. Il dégageait une lourdeur qu'il n'avait pas avant les coups, comme s'il portait un poids sur le dos.

Une éclaireuse vient de rentrer. Elle apporte de sombres nouvelles. Des navires remplis de chasseurs, un massacre sans nom. Tous ces innocents…

— Oh, non ! souffla Ambre. Où ça ? Combien de dragons ont été tués ?

Mais le roi Safre s'en allait déjà.

Je dois partir, enfants. Vous pouvez rester ici, si vous le souhaitez, jusqu'à mon retour. Ou demander à Émeraude de vous reconduire chez vos scientifiques. Je suis navré de devoir écourter notre entrevue.

— Attendez ! s'écria Ambre.

Sans y réfléchir, elle empoigna la queue énorme du roi dragon qui s'éloignait. La créature se figea, et tourna lentement la tête.

— Je… excusez-moi, bredouilla Ambre. (Elle lui lâcha la queue, se demandant si elle ne venait pas elle aussi de violer le code des dragons.) Mais vous devez nous emmener avec vous. Tout cela est la conséquence de l'enlèvement du prince Gideon. Il n'y a pas d'autre explication. Si nous montrons aux chasseurs qu'il est sain et sauf, ils mettront peut-être fin à cette attaque.

Ces mots dits, elle sentit le doute l'envahir… Si Gideon avait vu juste, et si le prince Cronus avait souhaité que les dragons le mutilent ou pire, allait-il renoncer à son attaque en le découvrant vivant ? Elle devait malgré tout tenter sa chance.

Elle saisit d'une main la cœuraille de sa mère. Le roi dragon observa l'écaille, et parut réfléchir.

Soit, déclara-t-il. *Mais je dois te prévenir : je vole vite.*

Vingt et un
Carnage

Les dragons de feu n'avaient pas de langue commune et ne disposaient que d'une gamme limitée de cris, par comparaison avec la plupart des espèces animales. Cette incapacité à communiquer efficacement entre eux dénote probablement un niveau primitif d'intelligence.

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

— Stop, stop ! s'écria Ambre. J'aperçois quelqu'un, en bas !

Le roi dragon ne parut pas l'entendre. Ensemble, ils avaient survolé le continent en boulet de canon. Les glaciers, les montagnes et les champs de glace avaient défilé sous eux dans un kaléidoscope incroyable. Peu à peu, le ciel s'illumina et les étoiles s'estompèrent, jusqu'à ce qu'enfin le soleil pointe à l'horizon. Ambre poussa un soupir de soulagement. Comme annoncé, le roi Safre était beaucoup plus rapide qu'Émeraude. Une vraie limace, celle-ci, par comparaison !

Son vol était également capricieux : il suivait les courants atmosphériques qui fluctuaient sans prévenir. Ambre eut très vite l'impression qu'on lui tordait les entrailles puis qu'on la passait à l'essoreuse. Gideon avait vomi au moins deux fois. Il voyageait suspendu à la patte avant gauche du roi, le visage masqué par sa capuche. Ils approchaient de la côte : Ambre distinguait une bande de bleu qui scintillait au loin. Elle se demandait toutefois où ils se trouvaient précisément : ce terrain ne lui évoquait rien.

Elle tapota les griffes du roi dragon, qui la tenaient par le dos de sa veste. La créature finit par baisser les yeux sur elle. Au même instant, le courant qui les portait faiblit, et ils chutèrent brutalement. Ambre hurla ; la silhouette qu'elle avait aperçue leva la tête, sa capuche bleu clair se rabattit.

Ambre retint son souffle.

— C'est ma tante ! S'il vous plaît, il faut qu'on se pose !

Le roi Safre inclina sa tête vers elle, et la jeune fille répéta sa requête. Après avoir grommelé dans sa gorge des mots qu'Ambre ne put entendre, il replia ses ailes et fondit vers le sol.

Ce furent les instants les plus terrifiants qu'Ambre eut jamais vécus. Au terme d'une chute libre qui parut durer une éternité, le roi dragon déploya ses ailes et décrivit des cercles dans le ciel pour ralentir l'allure. La neige explosa sous eux, soulevant un nuage blanc. Le roi dragon tournoya autour de la frêle silhouette de Tante Myra,

qui semblait hurler quelque chose. Il ralentit peu à peu, et enfin déposa ses « passagers » avant d'atterrir à son tour. Ambre partit en roulé-boulé, et acheva sa course sur le dos, empêtrée dans ses ailes.

— Je crois que mon ventre est resté dans le ciel, grogna-t-elle sans se lever.

— Le prince aussi a mal supporté le voyage, indiqua Nisha en jetant un regard noir par-dessus son épaule. Et ça n'est pas fini…

Elle se remit debout et s'épousseta.

— Ambre ! s'exclama Tante Myra en accourant vers sa nièce.

Son visage rougi et ses boucles jaunes étaient si réconfortants et familiers, qu'Ambre faillit pleurer.

— Qu'est-ce qui t'a… Je n'ai jamais… Est-ce le prince Gideon ? *Toi, reste où tu es* !

Cette dernière phrase s'adressait au roi dragon, perché sur un rocher. Tante Myra dégaina une longue-vue de sous sa veste et la brandit comme un gourdin.

— Pas un geste ! N'approche pas d'elle !

— Tout va bien, assura Ambre. (Elle se força à se lever, bien que son ventre la torture toujours.) Il est avec nous.

Tante Myra n'abaissa pas sa longue-vue. Son regard oscillait entre sa nièce et l'énorme dragon qui soufflait sur ses ailes, chassant la glace qui s'y était accumulée durant le vol.

— Il est *quoi* ? s'étrangla la scientifique.

Ambre expliqua de son mieux la situation, mais elle était encore patraque. Son estomac n'avait pas encore atterri, lui. Nisha prit le relais et fit un récit haletant et poignant de la chasse, puis du voyage jusqu'à la cité des dragons. Mousse murmurait un commentaire de temps en temps. Le prince, lui, restait assis sans rien dire, le visage détourné. Ses cheveux brun-doré plus ébouriffés que jamais dardaient dans toutes les directions.

— Une petite minute, réclama Tante Myra en levant la main.

Elle n'avait jusque-là posé qu'une ou deux questions, assimilant le récit de Nisha à une allure stupéfiante. Ambre se prépara au pire. Elle savait que sa tante allait lui reprocher sa fugue, sa participation à la chasse, et la punir, peut-être en la consignant dans sa chambre, ou en la forçant à ramoner les cheminées. (N'ayant jamais été punie pour quoi que ce soit, la jeune fille avait une vision de la chose inspirée par les contes de fées.) Elle eut beau s'échiner, elle ne trouva aucun argument à opposer à ceux que sa tante allait assener. Après tout, elle avait désobéi à sa tante et à son père.

— Tu prétends que le prince Cronus a toute une flotte au large ? récapitula Tante Myra. Je ne te suis pas… Il n'aurait pas eu le temps de mettre sur pied une attaque de cette ampleur depuis que le prince Gideon a été enlevé.

— Euh… Tu n'es pas en colère après moi ? s'étrangla Ambre.

— Le moment me paraît mal choisi, lui répliqua sa tante d'une voix sinistre. De plus, j'imagine que ton père sera bien assez fâché pour nous deux. (Sur ce, à la grande surprise d'Ambre, elle la serra contre sa poitrine.) Ne me refais plus jamais ça, ordonna-t-elle d'une voix chevrotante.

— C-c'est promis, répondit la jeune fille.

En même temps, elle ne risquait pas de repartir à la chasse aux dragons de sitôt. Elle se sentit de nouveau toute tourneboulée, comme durant la descente avec le roi Safre.

— Que venez-vous faire ici, au juste ? s'immisça Nisha.

— Nous ne sommes qu'à quelques kilomètres de la Luciole, révéla Tante Myra.

Ambre tressaillit : le roi avait volé encore plus vite qu'il ne lui avait semblé.

— Je rentrais des collines de la Consternation, ajouta Myra. Les autres scientifiques y sont encore.

D'un geste, elle désigna un traîneau, au loin. Ambre ne l'avait pas remarqué, dans le tumulte de leur arrivée. Les chiens étaient tapis sur la glace, les yeux rivés sur le dragon qui les ignorait royalement, préférant s'occuper de ses ailes.

Ambre visualisa la Luciole : les lumières douillettes aux fenêtres dans le noir, les scientifiques qui discutaient, certains assis dans des fauteuils, d'autres qui faisaient les cent pas. À sa grande surprise, elle en éprouva une pointe de nostalgie. Aurait-elle commencé à considérer la station comme sa maison ?

Enfants, ronronna le roi dragon. *Nous devons repartir.*

Ambre hocha la tête. Elle se tourna vers sa tante.

— Nous devons aller montrer au prince Cronus que Gideon est sain et sauf. Car l'absence de son fils lui sert de prétexte pour massacrer autant de dragons qu'il souhaite, sans que la reine Victoria trouve quoi que ce soit à redire. Nous devons absolument le contredire.

Sa tante acquiesça lentement et affirma :

— Le mieux que vous ayez à faire est de vous poser près du port et de laisser le prince faire le reste du chemin à pied. Sur place, un marin pourra alerter le navire de son père. Je viens avec vous.

Ambre se tourna aussitôt vers le roi dragon.

— Pourrez-vous nous transporter tous les cinq ?

Non, répondit la créature. *Avec vous quatre, j'avais déjà du mal.*

Tante Myra fronça les sourcils.

— Ma parole ! s'exclama-t-elle. On dirait presque qu'il parle anglais ! Tu penses qu'il accepterait que j'étudie ses…

— Nous verrons ça plus tard, la coupa Ambre. Le temps presse.

— Tout à fait, approuva la scientifique. En tout cas, ce « non » était on ne peut plus clair, même avec l'accent étrange de Son Altesse. Je vous retrouve au port.

Elle siffla ses chiens.

Ambre s'étonna que sa tante se soit rangée aussi vite à son avis. Mais c'est le soulagement qui domina. Elle se rappela aussi que Myra avait toujours été intrépide et curieuse, à courir à droite et à gauche dans la station, jongler avec les projets, donner des directives. C'était sa façon de faire.

— Merci, prononça tout bas la jeune fille.

Sa tante lui adressa un léger sourire et répondit :

— Tu me remercieras quand nous serons rentrées à la Luciole ; et tu me raconteras tout autour d'une tasse de thé. Ou une boisson plus forte, peut-être.

Le roi Safre souleva de nouveau les adolescents. Ils longèrent la côte puis obliquèrent vers le sud, guidés par l'instinct de la créature. Ils ralentirent, les rugissements du vent faiblirent.

Ils sont proches, affirma le roi Safre. *Ils… ah !*

Ambre regarda en contrebas. Elle ne comprit d'abord pas ce qu'elle voyait. Quand elle saisit, son ventre se retourna, et ses oreilles se mirent à tinter.

La mort régnait sous eux.

Des dragons, une vingtaine peut-être, gisaient inertes dans la neige. Leurs écailles avaient été arrachées, ils ne ressemblaient pour ainsi dire plus à des dragons, comme si les chasseurs leur avaient ôté une part de leur essence en les privant de leurs magnifiques armures. Ambre ferma les yeux. Elle les voyait pourtant encore, à croire que cette scène épouvantable s'était gravée sous ses paupières.

Ce n'est pas un spectacle pour les enfants.

Le dragon avait parlé à voix basse. Ambre perçut une douleur qui dépassait son entendement. Le roi amorça un virage, prit de la vitesse. Quelques instants plus tard, ils approchaient d'un groupe de collines où il se posa. Son regard flamboyant s'était un peu éteint, son cou élégant s'était incliné, comme s'il avait pris cent ans en deux minutes.

Le port des humains se trouve à un kilomètre dans cette direction, annonça-t-il. *Allez. Emmenez votre prince.*

Ambre resta sans voix. Puis elle finit par bredouiller :

— Je suis désolée.

— C'est horrible, confirma Nisha en essuyant ses larmes.

Leurs cœurailles ont été volées, observa le roi dragon. *C'est très mauvais. Non seulement pour nous, mais pour tous les humains qui se trouvent à proximité.*

— Et si nous vous les rapportions ? suggéra Ambre.

Sa colère et sa peine se muaient en détermination farouche. Ils

devaient agir. Ils devaient réparer ce malheur.

Il est sans doute trop tard, hélas, répondit le roi dragon. *Je dois m'en aller. Je dois aviser mon peuple de ne pas s'éloigner de la cité de Flèches, et faire savoir aux autres cités que la côte n'est plus sûre.*

— Mais… mais vous ne pouvez rien faire ? intervint Nisha. Geler le prince Cronus, par exemple, ou ses hommes ?

Nous n'aimons pas tuer, enfant humain, répliqua le roi dragon avec une pointe de désapprobation dans la voix. *Sauf si c'est inévitable. C'est contraire à notre code. Tuer, c'est pour les créatures de votre espèce. Quand bien même je conduirais une attaque contre les navires ancrés au large, cela ne se terminerait pas bien pour nous. Les dragons n'ont jamais été de taille à affronter les humains. C'est pour cela que nous avons quitté nos terres du Nord.*

Son regard se posa sur la cœuraille qu'Ambre portait, et il ajouta avec un regain de tristesse :

C'est là une leçon que tu connais bien, enfant de feu.

Il déploya ses immenses ailes et s'éleva dans le ciel.

Ambre s'adressa aussitôt à Gideon :

— Ton père possède son propre navire, j'imagine. Tu dois savoir à quoi il ressemble. Tu vas nous y conduire.

Une émotion qui ressemblait à de la panique passa sur les traits du prince, très vite cachée sous un masque de dédain.

— Et supposons que je refuse, répliqua-t-il.

— Et supposons que je te refasse les dents, lui renvoya Nisha. Ça ne te touche pas, ce que tes hommes ont fait à ces dragons ?

Un bref instant, Gideon parut sur le point de vomir encore.

— Ce ne sont pas *mes* hommes, nuança-t-il. Et qu'est-ce que cela peut me faire, que deux ou trois bêtes aient été massacrées ?

Nisha émit un bruit de dégoût. Mousse intervint :

— Inutile de perdre notre temps avec lui.

Gideon renfonça sa capuche sur sa tête et se détourna, sans doute pour se remettre à bouder.

Ambre l'aurait sûrement frappé, ou aurait exécuté sa menace (lui graver « DÉBILE » sur le front), si elle n'avait pas aperçu des larmes dans ses yeux quand le roi dragon les avait déposés au sol. Simple effet du vent ? Elle n'aurait su le dire, mais un instinct lui dictait de ravaler sa fureur. Alors, d'une voix posée, elle dit à Nisha et Mousse :

— C'est vrai, ça ne sert à rien.

Nisha s'apprêtait à discuter mais Ambre lui adressa un regard qui signifiait « Fais-moi confiance ».

— Il ne nous reste qu'à trouver un autre moyen, déclara-t-elle. Venez ! De toute façon, je n'ai pas envie de m'éterniser ici. Vu le nombre de cœurailles qui ont été volées, une horde de sinistrons ne va pas tarder à débouler.

Elle se mit en marche ; Nisha et Mousse lui emboîtèrent le pas. Elle étouffa un sourire sombre lorsque, quelques instants plus tard, elle entendit les bottes du prince crisser dans la neige derrière eux.

Vingt-deux
Le feu et la glace

Sur les îles tropicales, les populations de dragons de feu étaient nombreuses, notamment dans les régions aux fortes précipitations et à la végétation luxuriante, aux vastes clairières ensoleillées, et où toutes sortes de petits animaux leur fournissaient des proies faciles.

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE*, TAKAGI*

Le port était une vraie ruche.

Les marins s'affairaient sur le quai dans le martèlement de leurs lourdes bottes ; ils tiraient des chariots chargés d'affaires provenant des entrepôts alignés sur la baie. Des lanternes à gaz suspendues à des poteaux en bois brillaient à intervalles irréguliers ; le jour déclinait déjà, le soleil se couchait pour un long crépuscule. Une dizaine de sous-marins et de demi-navires étaient ancrés dans la baie, imposants, rutilants de canons, leurs drapeaux fouettés par le vent. Ambre plissa les yeux et reconnut plusieurs fois les couleurs de l'Empire, sans toutefois apercevoir l'emblème de Cronus. Des dizaines de petites embarcations à rames fendaient les vagues, lourdement chargées, en direction des navires ; ou bien, vides, elles retournaient au rivage pour refaire leur chargement. Aucune trace de Tante Myra nulle part.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Mousse.

— On n'a qu'à voler un bateau cerf-volant ! s'exclama Nisha.

Elle avait dans les yeux une lueur qu'Ambre commençait à associer aux ennuis.

— Je pense que nous devrions d'abord décider où nous voulons aller, déclara-t-elle.

Elle se tourna vers Gideon, adossé à un entrepôt avec une insouciance qu'Ambre ne croyait pas authentique, surtout après avoir autant vomi.

— Alors ? l'interrogea-t-elle. Le navire de ton père est là ? Tu reconnais certains de ses hommes ?

Pour toute réponse, le prince la fusilla du regard.

— Il ne va pas non plus sauter de joie à l'idée de revoir son père, nota Mousse tout bas. Il a quand même essayé de le faire tuer, je te rappelle.

— Dis-toi plutôt qu'au plus vite on te ramène à ton père, indiqua Nisha au prince, au plus vite tu pourras recommencer à donner des ordres à tout le monde et te pavaner comme un cornichon. Ça devrait

te plaire.

Ambre poussa un soupir.

— On peut aussi attendre que quelqu'un le repère, souffla-t-elle à Mousse.

De fait, les cheveux dorés et les beaux habits de Gideon attiraient déjà les regards des marins. L'un d'entre eux se retourna vivement, puis s'élança dans la direction opposée.

— Et pour les cœurailles ? demanda Mousse. Nous devons les rapporter aux dragons.

Ambre hocha lentement la tête. Son aile gauche tressauta étrangement, sans qu'elle y prête attention.

— Elles doivent être à bord du navire du prince Cronus.

— Ou au palais, nuança Mousse.

— On aura peut-être plus de chances d'entrer dans le palais que de monter à bord du navire.

— Moins, je dirais, estima une voix sombre et amusée derrière les quatre adolescents.

L'aile gauche d'Ambre tressautait frénétiquement, maintenant. La jeune fille se retourna, et son regard croisa celui du grand roux qui les toisait.

— Moins, répéta Lord Norfell, car je m'apprête à vous escorter jusqu'au navire de Son Altesse. Il va être aux anges de revoir son fils sain et sauf.

Ambre sentit le sol se dérober sous ses pieds. Elle revoyait en pensées Lord Norfell accroupi près d'elle, au camp, son poignard luisant dans le noir…

L'homme éclata de rire ; un rire sans méchanceté, presque teinté de plaisir enfantin.

— Vous vous êtes révélée être une proie plus exigeante que la moyenne, Miss St. George. Vous avez bien failli m'échapper. Félicitations !

Le compliment était sincère ; Ambre en conçut un pressentiment sinistre.

— Vous ! s'écria le prince en s'élançant vers Lord Norfell. Vous insistiez pour que je porte cette cœuraille. Saviez-vous qu'il allait m'arriver quelque chose ? *Répondez*.

Ambre recula d'un pas en voyant le regard furieux du prince. Lord Norfell, lui, se contenta d'écarter ses mains graciles et d'affirmer :

— Votre Altesse, je ne vois pas du tout à quoi vous faites référence. Je suis votre humble serviteur.

— Si vous êtes son serviteur, intervint Nisha, qui sont les hommes qui vous accompagnent ?

D'une main, elle avait poussé Ambre derrière elle.

Trop concentrée sur Lord Norfell, celle-ci n'avait pas remarqué

les trois hommes qui se tenaient à ses côtés. Tous élégamment vêtus, mais pas assez couverts : ils frissonnaient dans leurs lainages londoniens.

— Les hommes du prince Cronus, naturellement, répondit, suave, Lord Norfell. Il guette votre retour, Miss St. George. Les autres chasseurs pensaient que vos amis et vous-même aviez été enlevés en même temps que le prince. Mais vous êtes une véritable anguille, comme je l'ai indiqué à Son Altesse. Il est d'ailleurs intéressant de noter que vous avez fait libérer le prince. J'ai hâte d'apprendre comment.

Ambre se rappela avoir vu Cronus, au port. Ce jour-là, Lord Norfell avait paru avoir son oreille.

— Vous… vous travaillez avec lui, c'est cela ? demanda-t-elle.

L'idée sembla amuser Norfell, qui répondit :

— Si je travaille avec Son Altesse ? Avec le *fils de la reine* ? Je lui dois toute ma loyauté. Je suis peut-être plus motivé dans mon service que la plupart. Le prince Cronus souhaite développer la Chasse à l'hiverre. Je ferai ce qu'il faudra pour l'aider dans cette entreprise fort divertissante. Il le sait et me rétribuera en conséquence, comme tout monarque généreux.

— Où sont les autres chasseurs ? le relança Ambre avec un début de nausée.

— Oh, ils sont partis en mission de sauvetage après que le prince a été enlevé. J'imagine qu'ils y sont toujours, occupés à chasser des fantômes. Je me suis porté volontaire pour rentrer à Port Crépuscule annoncer l'enlèvement de son fils au prince Cronus. Lequel, le hasard faisant bien les choses, avait déjà dépêché un nombre important de navires. Il arrive que la fortune nous sourie, n'est-ce pas ?

Lord Norfell adressa un mouvement de tête aux hommes qui l'accompagnaient et leur dit :

— Ne tardons pas, messieurs. Le prince Cronus voudra être réuni avec son fils au plus tôt. Et il va sans dire qu'il aura très envie de faire votre connaissance, jeunes gens.

Ses yeux s'arrêtèrent sur Ambre.

— Une minute, intervint soudain Gideon. (Il lança à Ambre un regard que celle-ci ne sut interpréter.) Elle, elle reste ici. Renvoyez-la chez les scientifiques. Je… je ne veux pas avoir cette créature près de moi.

De soulagement, les genoux d'Ambre s'entrechoquèrent. À la simple idée d'aller où que ce soit avec Lord Norfell, elle avait l'impression que le port se resserrait sur elle.

L'homme haussa un sourcil et répondit au prince :

— Je dois hélas vous décevoir, Votre Altesse. Votre père a en effet exprimé un grand intérêt pour Miss St. George. Fort

heureusement, je doute que vous ayez à la supporter longtemps.

Sur ce, il claqua des doigts à l'attention des serviteurs de Cronus, qui firent monter sans ménagement les quatre adolescents dans un petite chaloupe. Un de ces hommes dégaina l'air de rien un pistolet, et observa les jeunes gens.

Ambre tremblait tandis que la chaloupe s'avançait dans la baie. L'embarcation devait progresser lentement, sinuer entre les plaques de glace. Assis près d'elle, Mousse était blême. Nisha, installée de l'autre côté, tenait toujours le bras de la jeune fille. Son regard oscillait entre Lord Norfell, l'homme armé et les immenses navires qu'ils croisaient. Ambre comprit qu'elle tentait de résoudre une équation qui les tirerait de ce pétrin. Gideon leur faisait face. Ambre sentait son regard sur elle, mais ne leva pas les yeux. Elle était figée, incapable de penser et encore moins de bouger. Elle revoyait en boucle dans sa tête le poignard de Norfell qui s'abattait sur elle.

À un moment, la chaloupe tangua, la poche d'Ambre se secoua. C'était Montgomery : le bouton de porte avait dû se réveiller. Les larmes lui montèrent aux yeux à la pensée du bureau douillet de son père. Y retournerait-elle un jour ? Reverrait-elle seulement son père ? Elle posa la main sur le bouton, qui se calma.

Un navire massif apparut ; un iceberg empêchait de l'apercevoir du port. Il battait pavillon du prince Cronus ainsi que celui de la reine Victoria. La chaloupe fut hissée le long de la coque, jusqu'à moins d'un mètre de la rambarde. Lord Norfell grimpa à bord et disparut. Les serviteurs du prince Cronus demeurèrent dans la chaloupe, la main sur les pistolets qu'ils portaient à leurs ceintures. Quelques moments s'écoulèrent, après quoi la chaloupe franchit le dernier mètre d'ascension, et les quatre adolescents furent transbordés.

Le pont était désert. Ambre battit des cils, ahurie. Les pavillons fouettés par le vent lui parurent assourdissants. Elle perçut tout à coup un plouf étouffé, puis un cri. Une chaloupe bondée mettait le cap sur la côte.

Quelqu'un avait ordonné à la majeure partie de l'équipage de débarquer.

Le cœur d'Ambre cognait fort. Lord Norfell reparut, il remontait d'un pont inférieur. À côté de lui, un homme à la chevelure dorée, vêtu d'une houppelande de fourrure assujettie par une énorme broche en flammeverre.

— Ah, bien ! déclara le prince Cronus. Vous l'avez trouvé.

Son regard se posa sur Ambre, qui éprouva une sensation de froid et de vide. La jeune fille en eut les poumons vidés. Lord Norfell fit la révérence.

— Monseigneur.

— Gideon, enchaîna Cronus d'une voix pleine de dégoût. Vous

avez enfin réussi à m'impressionner. Hélas ! de la façon la plus contrariante qui soit.

Le garçon avait tellement pâli à la vue de son père, qu'Ambre craignit qu'il s'évanouisse. Et c'est d'une voix chevrotante qu'il demanda :

— Vous… Vous aviez tout prévu, n'est-ce pas ? Vous vouliez que les dragons s'emparent de moi.

— Du tout, enfin, jeune sot, répliqua le prince Cronus avec un calme odieux. Je comptais qu'ils vous tuent, ou du moins qu'ils veillent à ce que vous ne me soyez pas ramené en un seul morceau. Votre grand-mère est déjà encline à écouter les scientifiques qui nous exhortent à ne pas juger les dragons trop durement. Votre aventure ne va rien arranger. Depuis quand une créature maléfique enlève-t-elle un enfant puis le rend à ses proches sans la moindre égratignure ? Vous êtes déterminé à me mettre des bâtons dans les roues. En cela, vous tenez de votre mère.

Gideon était comme une statue. Ambre se demandait quelle part de la vraie nature de son père il avait devinée avant cette chasse. Avait-il refusé d'y croire ? Elle avait beau mépriser ce garçon, elle ne put s'empêcher de compatir à son sort.

Le prince Cronus se tourna vers Lord Norfell.

— Combien d'hommes l'ont repéré, au port ?

— Oh, fort peu, assura Lord Norfell. Quant à ceux qui l'ont reconnu… leur silence s'achètera facilement.

— De quoi parlez-vous ? intervint Nisha.

Elle ne manifestait pas la moindre nervosité en présence du prince Cronus. Elle se dégagea de la poigne du serviteur et ajouta :

— Vous allez nous relâcher immédiatement. Nous n'avons jamais consenti à être conduits sur ce navire. Je me moque que vous soyez prince, vous n'avez pas le droit de retenir les gens contre leur volonté !

Cronus ne lui adressa pas même un regard, et demanda à Lord Norfell :

— Qui sont les autres ?

— Personne, Votre Altesse. Des enfants de scientifiques.

— Dans ce cas, pourquoi m'ennuyez-vous avec eux ? Jetez-les par-dessus bord.

— Non ! s'écria Ambre.

Un des hommes empoigna Ambre fermement. Ses collègues s'occupèrent de Nisha et de Mousse, et les entraînèrent vers la rambarde. Les eaux grises de la mer étaient parsemées de glace et de neige : une immersion, même brève, serait fatale.

Le regard de Gideon n'exprimait aucune émotion. Une fraction de seconde, comme poussé par un instinct, il se tourna pourtant vers

Ambre.

« Fais quelque chose », mima celle-ci avec la bouche tout en l'implorant des yeux.

Les serviteurs avaient conduit Nisha et Mousse à la rambarde. Le garçon leur donnait du fil à retordre car, voyant qu'on soulevait son amie de terre, il se débattait à présent comme un chat sauvage. Gideon était le seul à être libre de ses mouvements. Son visage exprimait cependant la panique lui aussi, presque l'incompréhension.

Un hurlement horrible, inhumain, fendit l'air. Au grand étonnement d'Ambre, il provenait de Mousse. L'homme qui le tenait faillit le lâcher. Nisha, qui gigotait pourtant comme une diablesse, était au-dessus de la rambarde. Mousse enfonça son coude dans le ventre de son cerbère, puis s'attaqua à celui de Nisha. Mais là…

Il se métamorphosa.

En un quart de seconde, la silhouette de Mousse s'était dissoute, et à sa place apparut un petit dragon de glace, pattes fléchies, les yeux flamboyants, les écailles semblables à mille étoiles.

Le cœur d'Ambre cessa de battre.

Le dragon souffla un nuage de glace sur l'homme qui retenait Nisha ; celui-ci tituba en arrière, haleta, trembla, les cheveux chargés de stalactites de glace. Puis le phénomène cessa : le nuage s'envola, Mousse réapparut, s'écroula sur le pont.

Silence total.

— Tiens, tiens, fit le prince Cronus, son arrogance légèrement teintée de stupéfaction. Il semblerait que nous ayons plus d'une bête parmi nous.

Ambre n'y comprenait rien. Elle avait déjà toutes les peines du monde à respirer. Elle observait Mousse : le regard dans le vide, le garçon avait le teint blême de stupeur. De toute évidence, il ne comprenait pas plus que les autres ce qui venait de se produire.

Cronus se tourna vers Lord Norfell.

— Je vous pensais plus à même de détecter les sortilèges, Norfell. Vous m'aviez pourtant affirmé n'avoir découvert qu'un seul enfant dragon.

— C'est un grand mystère, Votre Altesse, répondit l'homme en détaillant Mousse. Ce garçon n'est sous l'emprise d'aucun sortilège. Je ne perçois aucune trace de magie sur lui.

— Comment expliquez-vous ce à quoi nous venons d'assister, alors ?

— Je… j'en suis incapable, Votre Altesse. Je vous en prie, laissez-moi le temps de… d'examiner cette créature.

D'un geste, le prince signifia à son serviteur de reposer Nisha à terre.

— Elle cache peut-être quelque chose, elle aussi. Examinez-la.

Le regard de Lord Norfell se posa sur Nisha. Ses pupilles luisaient d'une fascination terrible.

— Naturellement, Votre Altesse. Naturellement.

— Quant à celle-ci…, dit le prince en désignant Ambre sans même la regarder. Vous m'assurez que le sortilège qui dissimule sa vraie nature peut être brisé comme vous le prétendiez ?

— Absolument, Votre Altesse. Si vous le permettez…

Lord Norfell s'empara de son arc et arma une flèche. Tout s'arrêta. Ambre vit le poignard dans le noir, désormais une flèche, trempée dans de la poudre d'ossements de dragon. Elle allait mourir.

— Attendez, prononça une voix.

Gideon s'avança. Le soulagement envahit le cœur d'Ambre. Le garçon marchait d'un pas saccadé mais son expression, lorsqu'il se tourna vers elle, était glaciale.

— Permettez, réclama-t-il.

Le soulagement de la jeune fille fut réduit en cendres.

— Vous ? s'étonna le prince Cronus, le front plissé.

— Cette bête ne m'a causé que des ennuis depuis que je l'ai rencontrée, cracha Gideon. Elle a tenté de saboter la chasse. Je la hais de toute mon âme.

Un amusement mêlé de fierté passa sur les traits de son père. Ambre ne crut pas une seconde qu'il était fier de Gideon. Il devait plutôt se réjouir de montrer à ses hommes qu'il avait élevé un fils aussi cruel que lui-même.

Le prince Cronus haussa les épaules et fit signe à Lord Norfell de passer son arc et son carquois à Gideon.

— Je ne vois aucune raison de vous priver de cet honneur, Gideon. Vous avez réussi une première mise à mort, pourquoi ne pas vous en offrir une seconde ?

Le garçon se cala face à Ambre, l'arc en main. La jeune fille ouvrait et fermait la bouche sans réussir à parler. « Ils vont te tuer, toi aussi », voulait-elle dire. Gideon n'était pas censé être en vie : il n'allait sans doute le rester que jusqu'à ce que le prince Cronus et Lord Norfell trouvent un moyen d'accuser les dragons de sa mort. Hélas, Ambre demeurait figée, incapable de prononcer un mot. Dans sa poche, Montgomery produisit une drôle de secousse, pareil à un battement de cœur.

La jeune fille croisa le regard mordoré de Gideon, et y lut une pointe de désespoir. Elle sut alors qu'elle était condamnée. La part généreuse du jeune prince, enfouie sous son arrogance et sa méchanceté, se résignait finalement à la tuer. Elle implora du regard son bourreau, mais un masque de dureté s'était posé sur le visage de celui-ci.

Gideon leva l'arc ; le cœur d'Ambre se figea. Les mains du garçon

tremblaient, mais sa mâchoire était crispée. Il tira la flèche en arrière, la décocha…

Sur Lord Norfell.

L'homme s'effondra dans un cri, les mains plaquées sur la cuisse. Dans un mouvement rapide, maintes fois répété, Gideon sortit une autre flèche du carquois et visa les serviteurs, tous trois sous le choc. Dans le même temps, d'un coup d'épaule, il poussa Ambre en direction de l'escalier et lui ordonna de courir.

La jeune fille obéit malgré ses jambes en coton et son cœur affolé. Elle passa devant le prince Cronus, qui se jeta sur elle, mais pas assez vite. Montgomery dansait la gigue dans sa poche, comme si lui aussi voulait s'évader.

Une idée folle vint à Ambre. Elle n'eut pas le temps de se demander si elle fonctionnerait ou pas, un coup de feu retentit, elle déploya ses ailes et dévala les marches. La balle ricocha sur la rambarde.

— Encore pardon pour Pouf, haleta Ambre en s'écroulant au pied de l'escalier. Mais si tu acceptes de faire ça pour moi, rien que ça, Montgomery, je te jure que je te ferai dorer et qu'ensuite je te visserai à un battant de chêne, de verre dépoli et autres merveilles…

Elle se jeta sur la première porte qu'elle vit. Entrouverte, celle-ci donnait dans une cabine. Sans doute celle du capitaine, estima Ambre, à en juger par ses dimensions. Sans même s'assurer qu'elle soit déserte, elle claqua la porte puis arracha le bouton. Quelqu'un lança « Holà ! » de l'autre côté du battant, mais Ambre insérait déjà Montgomery sur la vis. Ses mains tremblaient, elle transpirait, pourtant ses doigts opérèrent à une vitesse dont elle ne les aurait jamais crus capables.

L'homme tira sur le bouton de l'autre côté ; Ambre lui envoya une flamme sous la porte, il bondit en glapissant. Des bottes lourdes tonnèrent dans l'escalier, des hommes criaient. Un nouveau coup de feu retentit. Son plan allait-il fonctionner ? La pièce serait-elle déserte à cette heure ? Elle n'en avait aucune idée. Seulement l'espoir.

Elle tourna le bouton.

Instantanément, les coups du marin furent remplacés par un silence chargé. Un silence attentif, aux aguets…

— Écarte-toi de la porte, ordonna le prince Cronus.

Lentement, Ambre se retourna, le bouton toujours en main. Le prince Cronus se tenait au pied des marches, une flèche pointée sur sa poitrine. Derrière lui, un serviteur visait la fuyarde avec son pistolet.

— Tu pensais te faire la belle, hein ? ricana le prince. Et abandonner tes amis, tout en sauvant ta peau ? Je ne dirai pas que cela m'étonne. Les bêtes n'ont aucun honneur.

Ambre ne répondit pas. Elle croyait percevoir la respiration de la

porte dans son dos.

Le prince inclina son arc d'un air las.

— Approche.

Ambre s'avança, sans lâcher Montgomery, la porte s'entrouvrit.

Le sourire de Cronus s'étiola.

— Qu'est-ce que…

La chaleur envahit le navire, une chaleur qui submergea Ambre comme une douce vague. Le prince Cronus se protégea la figure d'un bras, lâcha un juron. Il y eut ensuite un souffle puissant, un bruit de chaînes qui claquaient, de bois qui s'embrasait…

Un dragon de feu passa la tête dans le bateau et poussa un cri déchirant.

Ambre eut tout juste le temps de s'écarter, que la créature fracassait la porte dans une volée d'éclats de bois. Le prince Cronus hurla, décocha sa flèche au jugé, mais avant qu'il puisse réarmer, le dragon ouvrit la gueule et emplit le couloir de flammes.

Le prince et le serviteur se réfugièrent de justesse derrière l'escalier. Autour d'eux, tout brûlait. Le dragon huma l'air, ses naseaux perçurent la bise. Il cria de nouveau, puis gravit les marches à toute allure, la plupart d'entre elles cédant sous son poids. Un autre dragon lui emboîta le pas, puis un troisième. L'escalier s'écroula entièrement et quand le quatrième dragon dut décoller pour rejoindre les premiers, ses ailes arrachèrent des pans du pont.

Le dernier dragon était plus petit que les autres. Il avait le dos couvert de cloques hideuses, un anneau à une patte, d'où pendaient quelques maillons de chaîne. Par-dessus son épaule, il avisa Ambre tapie par terre. Il sursauta, étouffa un cri ; Ambre frissonna lorsqu'elle comprit qu'il l'avait reconnue. Il se souvenait d'elle ! De nouveaux coups de feu et des cris retentirent sur le pont, et le jeune dragon se propulsa dans la nuit.

Ambre arracha Montgomery au battant. Après quoi, elle déploya ses ailes et suivit les dragons. L'incendie faisait rage ; l'air était saturé de fumée.

Le pont du navire était ravagé. Des traces de brûlures partout, la rambarde cassée en de multiples endroits, les drapeaux en feu. Ambre s'écarta quand l'un d'eux tomba sur elle, pareil à une étoile filante.

— Ambre !

À son grand soulagement, celle-ci repéra Nisha, Mousse et Gideon, accroupis au pied du mât. Elle se précipita vers eux.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? l'interrogea Nisha en l'empoignant par les bras. On a cru que tu étais fichue, et puis on a entendu les dragons, ils ont jailli sur le pont et ils nous ont crié dessus, Mousse s'est encore transformé en dragon et a crié en retour, alors ils ont attrapé les serviteurs du prince et les ont jetés à la mer avant de s'en

aller, et moi je ne…

— Nous devons partir, la coupa Ambre. *Tout de suite.*

Comme pour souligner ses paroles, le navire produisit un grognement déchirant, et s'inclina à bâbord.

Ambre s'étonna que Gideon semblât être le plus calme du trio.

— Abaisse une des chaloupes, lui ordonna-t-il, ensuite tu nous rejoindras en volant.

Ambre hocha la tête ; ils coururent tous à la chaloupe. Ses trois amis grimpèrent à bord, Ambre commença à l'abaisser. Le navire gronda encore, mais elle n'y prêta pas attention. Moins d'un mètre. Moins de…

Un « plouf » rassurant monta de la mer. Ambre lâcha les cordes et bondit sur la rambarde.

Une main lui enserra la cheville. Elle se tourna lentement, et son regard croisa celui de Lord Norfell.

L'homme était à demi affalé par terre, les yeux levés vers elle. Il avait dû ramper jusque-là : une traînée foncée s'étirait derrière lui. Sa peau avait la couleur de la farine.

— Aide-moi, articula-t-il, la respiration sifflante.

Ambre se figea. Le bateau grinça, pencha davantage. Une brise balaya le pont. Des flammes jaillirent de l'escalier effondré, et léchèrent les planches de bois.

— Ambre ?

La voix de Nisha lui parvint des ténèbres en contrebas. Ainsi que des coups de rame dans l'eau.

— Pitié ! l'implora Lord Norfell.

Il plissait les yeux, comme s'il peinait à se concentrer.

Ambre porta la main à la cœuraille de sa mère. Elle n'aurait eu aucun mal à se défaire de Lord Norfell, s'envoler, l'abandonner à son sort. Elle se rappela combien elle s'était sentie seule quand le poignard avait plongé sur elle.

Sauf qu'elle n'avait pas été réellement seule. Elle avait son père, et Nisha et Mousse. Lord Norfell n'avait personne. Comment était-ce possible, pour un tel individu ?

Le pont grogna. Le navire sombrerait d'un moment à l'autre. Lord Norfell glissa sur le pont. Son regard ne comportait aucune malice, à présent, pas le moindre amusement narquois. Rien que de la douleur… et une peur animale.

Par la suite, Ambre ne serait jamais en mesure d'expliquer son geste. Tout ce qu'elle dirait, c'est qu'elle avait vu quelque chose dans les yeux de Norfell, quelque chose qui l'avait empêchée de se détourner de lui. Elle l'empoigna par le col de son manteau, le hissa tant bien que mal sur la rambarde. Elle cala ensuite un bras sous ses aisselles et se lança dans le noir, plongea à une allure folle, tout en

battant des ailes de toutes ses forces.

Par chance, la chaloupe ne s'était guère éloignée. Ambre et Lord Norfell s'écroulèrent sur la proue.

— Ambre, mais…, commença Nisha en découvrant la silhouette inconsciente de l'homme. Mais qu'est-ce qui t'a pris de l'emmener ?

Pour toute réponse, la jeune fille secoua la tête avec lassitude. Elle s'effondra sur un banc, à côté de Gideon qui, sans surprise, maniait la barre, laissant Nisha et Mousse suer avec les rames.

— Tout va bien ? demanda le prince, un peu sur ses gardes.

Ambre ne sut quoi répondre. Elle avait du mal à digérer ce qui venait de se passer.

— Possible, déclara-t-elle. Et toi, ça va ?

— Possible.

Puis Gideon détourna le regard. Ses yeux étaient rougis, son manteau vert roussi. D'un doigt, il désigna le ciel et dit :

— Regarde.

Ambre fit un bond. Les nuages se paraient de teintes rouges et orange. Elle crut d'abord assister à une aurore australe, mais non : il s'agissait en réalité des dragons de feu qui tournoyaient au-dessus d'eux, goûtant enfin aux plaisirs du ciel et de la liberté. Quelques instants plus tard, l'un d'eux poussa un cri, et toute la bande mit le cap au nord. Ils s'éloignèrent jusqu'à ce que la lumière qu'ils soufflaient ait la même taille que les étoiles.

Vingt-trois
Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel

Contrairement à la croyance populaire, les dragons de feu n'étaient pas des lézards, ni des créatures à sang froid. Sous leur aspect reptilien, ils étaient, de par leur vitesse, leur furtivité et leurs caractéristiques biologiques, plus proches de la classe des Aves (oiseaux).

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE, *TAKAGI*

Ambre remua. Confortablement installée, bien au chaud, elle n'avait aucun désir d'ouvrir les yeux. Pas un bruit ne lui parvenait par la fenêtre : ce devait être un jour férié à Chesterfield. Elle roula sur elle-même et comptait bien se rendormir jusqu'à ce que son père l'appelle.

Une patte duveteuse lui tapota la figure.

— Manger !

Ambre grogna. Comme enhardie, Pouf se hissa sur sa poitrine et frotta sa truffe froide et humide contre le menton de la jeune fille.

— Maintenant !

— Petite diablotine, prononça une voix familière. Tu ne peux donc pas la laisser dormir, après tout ce qu'elle a enduré ?

Ambre rouvrit les yeux et avisa sa chambre de la Luciole.

— Bonjour ! claironna Tante Myra.

La scientifique était assise sur une chaise près du lit de sa nièce, ses bottes calées sur le rebord ; elle lisait un livre.

— Navrée, ma belle. Malgré les apparences, sache que ce petit monstre a déjà englouti deux petits déjeuners. Je pensais que ça la ferait taire, mais j'imagine qu'elle me considère désormais comme une cible facile.

Pouf passa sur les cuisses de Myra.

— Maintenant !

— Lionel aurait quand même pu me prévenir que tu avais un chat qui parle ! soupira la femme. J'ai fait un sacré bond quand je t'ai transportée dans ta chambre. Crois-moi, la dernière chose qu'on a envie de croiser la nuit, c'est une créature tapie sous un lit qui vous menace de mort.

— Désolée, balbutia Ambre.

Elle ne se rappelait pas avoir été transportée jusqu'à sa chambre par Tante Myra. Ses derniers souvenirs remontaient au moment où elle aidait Mousse et Nisha à ramer, malgré sa vision troublée et sa

grande lassitude, puis au moment où la chaloupe avait heurté la plage rocailleuse. Un vrai chaos régnait sur le port, le ciel était illuminé par les flammes du navire qui sombrait. Elle avait repéré sa tante au loin, sur la plage, se rappelait vaguement s'être écroulée, avoir vu deux bras verts tenter de la retenir. Une vague de panique l'envahit soudain.

— Les autres sont…

— Ils vont bien, lui assura Tante Myra en se calant contre son dossier. (Pouf s'installa sur son livre ouvert et se mit à se lécher une patte.) Nisha et Mousse dorment encore. J'ai proposé une chambre au prince Gideon, mais il a préféré regagner le château avec son majordome.

Ambre secoua la tête.

— Qu'est-il arrivé au prince Cronus ?

La mine assombrie, sa tante lui révéla :

— Son navire a sombré. Il n'y a eu aucun survivant hormis Lord Norfell. Un médecin de Port Crépuscule veille sur lui. Tu seras ravie d'apprendre que la plupart des médecins du coin considèrent les antidouleurs comme un luxe superflu.

Ambre se mordit la lèvre.

— Tu l'aurais sauvé, toi ? demanda-t-elle.

— Non, répondit calmement Myra. Après ce qu'il a fait à ma nièce ? Nisha m'a tout raconté. Je l'aurais laissé pourrir au fond de la mer. Mais je ne conteste pas ta décision, Ambre. Elle n'appartenait qu'à toi.

— Je m'en veux, souffla la jeune fille, incapable de regarder sa tante dans les yeux.

— Pour quelle raison ? s'étonna celle-ci.

— Pour quelle raison ? Pour avoir pris part à la chasse ! Pour avoir fugué, pour ne pas t'avoir dit…

Tante Myra poussa un long soupir.

— Ambre… C'est moi qui te dois des excuses. Nous ne sommes pas vraiment parties du bon pied, n'est-ce pas ? Je suis déçue que tu aies risqué ta vie ainsi, mais je m'estime responsable. Je t'ai donné très peu de raisons de me faire confiance.

— Il n'empêche, je m'en veux.

Myra grommela d'un ton bourru. Elle ne voyait apparemment pas quoi ajouter, alors Ambre enchaîna :

— Et la chasse ?

— Gideon l'a annulée. Il a dépêché des hommes auprès des chasseurs qui sont toujours sur sa piste. Quant à l'avenir, personne ne sait de quoi il sera fait. Gideon est désormais le prince d'Antarctique, la décision lui appartient.

Ambre sentit son ventre se retourner à la pensée des dragons

morts. Il devait être trop tard pour localiser leurs cœurailles et les rapporter au roi Safre.

— Nisha t'a aussi parlé des cœurailles ?

— En fait, révéla Myra avec une moue, ça n'a pas été nécessaire. J'ai croisé un groupe de chasseurs du prince Cronus en allant au port. Il fallait les entendre se vanter de tous les pauvres dragons qu'ils avaient tués… Ils m'ont expliqué que les cœurailles avaient été transportées au château pour inventaire. Cela m'a donné envie d'aller y faire un petit tour.

— Les serviteurs du prince ne t'ont sûrement pas laissée entrer, intervint Ambre, les yeux tout ronds.

— En effet. (Tante Myra tapota Pouf, qui siffla en signe d'avertissement.) Mais comme tu le sais, j'ai fait de la prison, une fois pour effraction, deux fois pour vol, et c'était amplement mérité.

— Tu veux dire que… Tu as volé les cœurailles ?

— Est-ce vraiment du vol, si l'objet qu'on prend est déjà volé ? Toujours est-il que oui, je m'en suis emparée. Je les ai ensuite confiées à une équipe de scientifiques censés les livrer dans cette ville dont tu m'as parlé, au sud. Si j'ai bien compris, les esprits de ces dragons restent tranquilles du moment qu'ils savent que nous les rapportons à leurs proches, c'est ça ?

Les yeux d'Ambre s'embuèrent. Elle n'était plus capable de parler.

— Cela ne défera pas le mal qui a été fait, ajouta doucement sa tante. Mais ce sera toujours ça.

— Qu'est-ce qui…, commença Ambre. *Comment* as-tu…

— Comment j'ai pénétré dans un château fortifié, protégé par plusieurs dizaines de gardes royaux entraînés, puis suis ressortie en moins d'une heure ? Rien de plus simple : je l'avais déjà fait. Et au château de Windsor, rien que ça ! Sans même me faire prendre. Il faudra que je te raconte cette aventure un jour, quand ton père ne sera pas là. C'est un vrai chef-d'œuvre. Disons simplement que je connais ces châteaux royaux comme ma poche.

Ambre secoua la tête, fascinée.

— Quoi ? enchaîna Myra. Tu croyais que ton père était le seul à savoir traverser les murs ? Mes méthodes sont moins spectaculaires, certes, mais tout aussi efficaces, et personne ne se retrouve avec la peau bleue. Je suis la meilleure cambrioleuse de tous les temps. (Son regard parut se perdre au loin, nostalgique.) Cette époque est révolue, mais je ne l'ai pas oubliée.

Des pas résonnèrent dans le couloir. La porte s'ouvrit et Lionel St. George fit son entrée.

En pièces détachées. Un pied, un bras et l'ourlet de son manteau noir. Le bras semblait porter un plateau à thé mais c'était difficile à dire, car la main n'était pas visible.

— Misère, articula sa voix au niveau de là où aurait dû se trouver sa tête. Je pensais avoir utilisé assez de poudre d'invisibilité, mais je crains fort d'avoir flanqué une frousse bleue à plusieurs de tes assistants, Myra.

Sa sœur poussa un soupir exaspéré et répliqua :

— Évidemment ! Voilà pourquoi je ne t'ai jamais invité aux soirées scientifiques de Londres, Lionel.

Le père d'Ambre épousseta ses cheveux, d'autres parties de son corps apparurent dans le désordre. Et l'homme se tint enfin devant sa sœur et sa fille, les joues rouges, un sourire penaud aux lèvres.

Ambre poussa un cri. Elle voulut se lever mais son père la força à rester couchée.

— Mauvaise idée, assura-t-il en s'asseyant sur le bord du lit et lui prenant la main. Après ce que tu as vécu, j'exige que tu te reposes jusqu'à demain. Et je te demande de m'écouter, Ambre.

La jeune fille détourna les yeux quand elle lut la déception dans le regard de son père. Elle avait espéré qu'il crie, ou au moins qu'il se mette en colère. La colère était facile à gérer ; comme le feu, elle brûlait très fort mais finissait par s'éteindre. La déception, avec son côté froid et tenace, lui donnait envie de se réfugier sous le tapis et d'y vivre avec les mites.

— Oui, papa.

Lionel poussa un long soupir.

— Ambre, as-tu seulement idée du souci que je me suis fait ?

— Je suis désolée, murmura la jeune fille.

Il se passa une main dans les cheveux, en délogea encore un peu de poudre d'invisibilité (et tant mieux, car il lui manquait encore un coude).

— Je ne suis pas vraiment fâché après toi, ma chérie. Je comprends qu'il aurait été inhumain de te demander d'abandonner ces dragons à leur sort. Plus peut-être que ta tante et moi ne pouvons l'imaginer. J'aurais simplement voulu… Enfin, je regrette de ne pas avoir pu t'aider davantage.

— Tu m'as bien aidée, répliqua Ambre d'une toute petite voix. En fin de compte, c'est Montgomery qui nous a tous sauvés.

Lionel adressa un sourire las à son enfant.

— Je me réjouis d'apprendre que tous mes sorts ne sont pas des échecs.

— Une minute, fit Ambre. Comment es-tu venu jusqu'ici ?

— Je ne suis pas là, répondit Lionel, un doigt sur la bouche. Et si j'y étais, je ne pourrais rester qu'un bref moment. Si la police apprend que j'ai quitté le pays, je serai sans nul doute incarcéré. Je ne pourrais même pas avancer un vice de procédure : le juge a bien inclus les voyages par portail interdimensionnel dans son verdict, le vieux

grigou.

Tante Myra roula les yeux. Côte à côte, le frère et la sœur se ressemblaient énormément, jusque dans leur façon de se tenir. Les seules différences étaient que Lionel dépassait Myra en taille, et que celle-ci arborait une véritable crinière.

— J'ai trouvé ce bouton dans ta poche, Ambre, annonça Myra. Je n'ai pas eu de mal à deviner qu'il te permettait de communiquer avec ton père. Adolescent, il réalisait des expériences sur les boutons de porte. Sans grand succès, je dois dire. Je me rappelle avoir ouvert la porte de la serre et avoir failli pénétrer dans cet horrible Labyrinthe Rouge…

— Tu n'as pas…

Ambre se tut. Son père lui avait demandé de ne pas parler de Montgomery à sa tante. L'oragomancien regardait par la fenêtre, soudain fasciné par les chutes de neige.

Tante Myra croisa les bras et déclara :

— Lionel, allons… Je croyais que nous devions jouer franc-jeu. Aurais-tu oublié l'interminable discours que tu es venu me servir en prison ? Sur la confiance, le fait de reprendre de zéro.

— L'honnêteté, quand elle se justifie, je suis entièrement pour, Myra. Mais dois-je te rappeler que, la dernière fois que nous nous sommes parlé, tu m'as volé ma montre de gousset ?

— Tu devrais me remercier, ricana Myra. Cette fichue breloque a fait redémarrer la journée depuis l'aube quand je l'ai remontée. Sauf que j'étais invisible et que je m'observais… de *l'intérieur de la montre*.

— C'était un prototype.

— Un prototype de quoi ? De sortilège de démence ?

— Au risque de me répéter, je n'ai que faire de tes commentaires sur mon travail.

— Je trouve ça drôle de t'entendre dire que j'ai besoin d'être protégée de mes mauvais instincts, pesta Myra en roulant les yeux, alors que toi tu as besoin qu'on te protège de tes mauvaises idées.

— Mes mauvaises idées ? Comme lorsque je t'ai fait sortir de cette maudite prison ?

Myra rosit.

— Tu sais parfaitement que je t'ai proposé une dizaine de fois de rembourser pour…

— Je ne veux pas que tu me rembourses, la coupa Lionel avec un regard méprisant. Je me moque bien de l'argent. Si ton orgueil t'autorisait à accepter mon aide de temps en temps, tu t'en rendrais compte. C'est d'ailleurs pour ça que tu as passé les dernières années à m'éviter, n'est-ce pas ?

Tante Myra était à présent rouge pivoine.

— Moi, je t'évitais ?

Ambre sentait que la discussion risquait de s'éterniser, alors elle intervint :

— Tu es au courant pour Mousse, papa ? Il peut se transformer en dragon de glace. Je n'y comprends rien : Lord Norfell n'a détecté aucune trace de magie sur lui.

Lionel se tourna vers sa fille.

— Mousse ? Ah oui, le garçon. Je l'ai examiné. Par magie, bien sûr. Et je confirme, il n'est sous le coup d'aucun sortilège. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'il soit dépourvu de magie.

— Il est donc oragomancien ?

— Oh, non ! Il est doté d'une magie que je n'avais jamais perçue. Une magie qui n'est aucunement liée aux éclairs ou à l'oragolangue. Je ne peux que supposer que les dragons de glace possèdent une sorte de capacité innée à changer de forme, peut-être liée à la nature de leur élément. Ils peuvent prendre forme humaine à volonté.

— À volonté ? s'étrangla Ambre. Les dragons de glace peuvent prendre forme humaine ? Quand ils le veulent ?

— Oui. Les dragons de feu ne possèdent pas cette faculté. Mais qui sait ? Eux aussi possèdent peut-être une autre magie, encore inconnue…

— Mousse est donc un dragon, conclut la jeune fille.

Elle en fut abasourdie. Elle n'était pas « seule au monde » ! Renversant…

— Crois-le ou non, il est à moitié dragon, enchaîna son père. J'ai utilisé un sortilège de ma création qui permet de transformer les ombres des êtres humains en créatures de chair et de sang, et…

— Tu as jeté un sort sur un enfant ? s'indigna Tante Myra.

— Sur son ombre, se défendit Lionel. Le garçon ne craignait rien du tout.

— Et si son ombre s'était enfuie ? insista la scientifique. Je croyais que la magie des ombres était interdite par la loi ! On raconte que toutes sortes de mésaventures peuvent arriver aux sujets privés de leur ombre.

— Elle ne s'est pas enfuie, voilà, et le sortilège a pu être facilement défait, assura Lionel en changeant de position sur sa chaise, sans doute pour masquer le fait qu'il n'avait plus d'ombre. De plus, toutes les lois ne sont pas judicieuses, Myra. Tu serais étonnée d'apprendre combien d'élus ignorent tout de la magie. Mais bon : j'ai eu beau tourner le sortilège dans tous les sens, je n'ai réussi à transformer qu'une moitié de son ombre, la gauche, ne me demande pas pourquoi. J'imagine que cela vient du fait que ce garçon n'est qu'à moitié humain.

— Un de ses parents était donc humain, raisonna lentement Ambre. L'autre devait être… un dragon déguisé en humain ?

Son père se laissa aller contre le dossier de la chaise, joignit les bouts de ses doigts.

— Jadis, quand ces créatures vivaient plus près de notre monde, il était peut-être courant que les dragons de glace prennent forme humaine et se mêlent à nous. Qui sait, il existe peut-être d'autres enfants tels que Mousse : humains en apparence, mais avec du sang de dragon dans les veines. Toujours est-il qu'il comprend leur langue, apparemment, comme toi.

Ambre en resta bouche bée. Elle se rappela que Mousse était d'humeur étrange après leur rencontre avec Émeraude. Elle avait cru traduire pour Nisha et lui… mais Mousse avait tout compris sans aide ?

— Il n'en a rien dit ! affirma Ambre.

— Cela a dû lui faire un sacré choc.

— Mais qui étaient ses parents ?

— Ça, je l'ignore. Et je ne comprends pas non plus pourquoi ces créatures ne l'ont pas reconnu.

Ambre réfléchit un moment avant de déclarer :

— Les dragons nous ont expliqué qu'il existait d'autres cités en Antarctique, avec d'autres rois et reines. Mousse vient peut-être d'une de ces cités.

— Hum, fit Lionel, soudain songeur. J'aimerais m'entretenir avec ces dragons. Ces phénomènes de magie naturelle sont fascinants. J'aurais une foule de questions à…

— Bonne chance pour ça, ironisa sa fille. Les dragons de glace détestent les oragomanciens, et ils refusent de parler magie. C'est contraire à leur code.

— Tiens donc ? Intéressant.

Lionel prit la mine absorbée qui lui venait durant ses expériences de magie. Voyant cela, Myra poussa un long soupir.

Ambre s'efforçait de tout assimiler. La veille encore, elle vivait dans un monde où elle était unique. Cela avait toujours été quelque chose de négatif, une source de solitude, et elle avait souvent rêvé d'avoir un ami dragon. À présent, elle en avait un, pourtant elle éprouvait une sensation étrange. Comme si le monde s'était retourné à la façon d'une poche de magicien, déversant des curiosités dans tous les sens. Ambre avait toujours su quelle était sa place dans l'ancien monde, pour le meilleur ou pour le pire. Désormais, elle était perdue. Elle songea alors à Mousse, se dit qu'il devait être terrorisé, et le sentiment d'étrangeté s'adoucit pour devenir compassion.

Ambre éprouva un drôle de picotement dans sa nuque. Elle se tourna vers la fenêtre et avisa un manchot qui les observait.

— Ah ! n'est-ce pas charmant ! commenta son père.

Il tapota la vitre, comme s'il s'agissait d'un aquarium. Le manchot

ne bougea pas d'un pouce et continua de regarder les humains.

— On dirait qu'il vient prendre de tes nouvelles, indiqua Tante Myra.

— Euh…, fit Ambre. Il faut que je…

— Manger !

Pouf délaissa les cuisses de Myra pour se diriger vers le manchot. Celui-ci avait beau être plus grand qu'elle, la chatte semblait l'identifier comme un volatile, et donc un repas potentiel.

— Pouf, la prévint Ambre.

Mais la chatte n'en fit qu'à sa tête et se précipita vers la fenêtre. Le manchot leva une aile…

Zap !

Pouf glapit et fonça se réfugier sous le lit. L'éclair traversa la vitre tel un nuage de feu. Lionel St. George poussa un cri, Tante Myra leva les mains en l'air. Quand le feu se dissipa, le manchot était allongé dans la neige, plusieurs mètres en arrière.

— Méchante chatte ! gronda Ambre tandis que Pouf sifflait et crachait. Regarde ce que tu as fait !

Heureusement, le manchot se releva, ébouriffa ses plumes comme au sortir d'une sieste. Puis, tel un visiteur distrait qui se rappellerait une course soudaine à faire, il s'en alla nonchalamment.

Tante Myra fixa son frère d'un regard dégoûté.

— Lionel, je n'en crois pas mes yeux ! Tu n'es ici que depuis quoi, deux heures ? Et tu as déjà trouvé le temps de jeter un sort à un animal ?

— Myra, je…, bredouilla l'oragomancien.

— Il n'y est pour rien, le secourut Ambre. Je… je peux tout expliquer.

Et c'est ce qu'elle fit. Mais quand elle eut terminé, sa tante se contenta de toiser Lionel d'un œil toujours aussi dégoûté.

— Ils n'ont rien, s'empressa d'ajouter la jeune fille. Enfin, la magie ne leur fait aucun mal.

— Bien ! s'exclama Lionel, encore un peu perturbé par le regard assassin de sa sœur. Très bien. Je, euh… je sortirai plus tard, histoire de voir si je peux retirer la magie qu'ils ont absorbée.

— Histoire de voir ? s'étrangla Myra. Pendant que tu y seras, essaie aussi de voir si tu peux échapper à mes scientifiques, quand ils auront découvert ce que tu as fait à ces oiseaux.

— Tu pourrais très bien les laisser comme ça, suggéra Ambre en réprimant un rire tandis que sa tante rougissait de plus en plus. Je crois que ça leur plaît.

— Euh… mieux vaudrait éviter, déclara son père.

Tante Myra marmonna trois mots qui ressemblaient fort à « Toujours le même ». Elle versa une tasse de thé, qu'elle donna à

Ambre.

— Nous allons te laisser te reposer, maintenant, annonça-t-elle. Bois, et dors.

— Mais je ne…

« Suis pas fatiguée », voulut-elle dire, mais son honnêteté l'en empêcha. Elle était fatiguée, oui. Ça n'était pas la lassitude profonde ressentie la veille, mais tout de même un épuisement tel qu'elle n'en avait jamais connu.

— Après un voyage au pôle Sud puis un vol à dos de dragon jusqu'au port pour couler le navire du prince Cronus, j'estime que tu as encore besoin d'un peu de repos, insista gentiment son père.

Tante Myra secoua la tête et commenta :

— C'est ta fille, ton portrait craché.

— Mais…, fit l'intéressée.

Elle ne voulait pas que son père s'en aille. Voyant sa petite mine, Lionel lui tapota le bras.

— Je reste jusqu'à ce que tu t'endormes, décida-t-il.

Ambre but son thé. Pouf vint ronronner sur ses cuisses. Tante Myra déclara, avec un regard noir adressé à son frère, qu'elle allait s'assurer que Mousse était toujours en un seul morceau, et elle partit en trombe.

— Comme un troupeau de chevaux sauvages, aimait répéter notre mère, marmonna Lionel quand les pas de sa sœur s'estompèrent. Bref ! Cet endroit est merveilleux, tu ne trouves pas ? Savais-tu qu'il n'existait pas une seule espèce d'insecte sur tout le continent ?

Il se pencha en avant et ajouta :

— Il y a une chose qui me turlupine, ma chérie. Comment diable as-tu fait pour rectifier le sort ?

Ambre faillit avaler de travers.

— Oups ! fit son père en lui prenant la tasse des mains et courant récupérer une serviette. Pas de panique, on se calme…

Ambre toussa et cracha. Une fois la crise passée, elle prononça d'une voix éraillée :

— Comment j'ai quoi ?

Son père lui offrit un verre d'eau.

— Oh pardon, Ambre… J'ai cru que tu en étais responsable… ou que les dragons de glace avaient pu…

— Tu essaies de me dire… que je ne vais plus prendre feu désormais ?

Son père acquiesça.

— Le sortilège… Il avait un défaut visible, dès le départ. Visible pour moi, s'entend, puisque c'est moi qui l'ai jeté. Comme des dizaines de microdéchirures, des zones où les bords du sort s'élimaient. Ces déchirures laissaient passer ta flamme naturelle, une flamme qui fait

partie intégrante de toi-même, autant que ton cœur ou tes pensées. Mais apparemment, ce défaut s'est envolé.

— Comment ? murmura Ambre.

La tête lui tournait. Cela signifiait-il… qu'elle pouvait rentrer à Chesterfield ? Qu'elle ne mettait plus personne en danger ?

— C'est bien la question, ajouta Lionel.

D'un air distrait, Ambre matérialisa une onde de chaleur sur la paume de sa main, puis la passa sur sa manche mouillée de thé. Son père l'observait, le front plissé.

— Il semblerait que tu contrôles davantage tes pouvoirs, dit-il d'un ton songeur.

— Oh ! Je crois, oui. (Ambre secoua la tête ; la flamme disparut.) J'ai beaucoup eu à les utiliser ces derniers jours.

— Hmm, fit son père, la mine de nouveau absorbée. C'est sans doute cela. Fascinant.

— Tu crois ?

— Je ne vois pas d'autre explication. Le problème ne venait peut-être pas du sortilège, mais de l'accumulation d'énergie qui le sous-tendait. En faisant appel à tes pouvoirs régulièrement, tu as relâché cette pression. Cette théorie demande à être confirmée, naturellement. Mais en attendant, je te recommande de continuer à te servir de tes pouvoirs le plus souvent possible.

Ambre appuya sa tête sur son oreiller. Elle grimaça lorsque Pouf lui malaxa la jambe.

— Je ne suis donc plus obligée de rester ici ?

— Rien ne t'y a jamais obligée, nuança Lionel. Mais, oui, tu peux rentrer à Chesterfield avec moi, en toute sécurité. Si tu le souhaites, bien sûr. Je comprendrais très bien que tu préfères rester quelque temps avec ta tante… Tu as toujours aimé la science, et Tante Myra sera mieux à même de te former à cette discipline. La décision t'appartient, naturellement.

Son père avait parlé d'un ton neutre, sans pouvoir toutefois masquer une note d'espoir à la mention du retour à Chesterfield.

Ambre regardait les ténèbres enneigées par la fenêtre. Le ciel avait sa teinte rose du crépuscule, mêlée de touches dorées et violettes. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, semblait-il. L'adolescente avait cru qu'elle allait devoir passer le restant de ses jours en Antarctique, et ce continent magnifique lui avait dès lors paru être une cage. Elle ne savait plus où elle en était, maintenant que les barreaux avaient disparu.

— Repose-toi, conclut son père. Nous pourrons en parler plus tard.

* * *

Ambre dormit d'un sommeil profond et sombre, hanté par des yeux rougeoyants, un glacier de la forme de l'université Chesterfield peuplé de dragons de glace vêtus de vestes en tweed, des lunettes sur le museau.

Poum.

La jeune fille se réveilla en hurlant. Quelqu'un venait de bondir sur son lit et de déloger une Pouf indignée.

— Arrête ta comédie ! prononça Nisha. Tu as suffisamment dormi comme ça.

Pouf s'accroupit et siffla tel un serpent tout rond et poilu. Hormis les inconnus, la chatte ne détestait rien tant que d'être dérangée dans son sommeil.

— Ouste ! cria-t-elle à Nisha.

— Oh, mais c'est le petit minou ! s'extasia celle-ci en ramassant Pouf et en la serrant contre sa poitrine. Mousse m'a dit que tu avais un chat qui parle. Elle est vraiment chou !

Pouf se figea. C'était la première fois qu'elle se retrouvait blottie contre la poitrine d'un être humain ; elle en resta sans réaction. Ambre recula, terrorisée, certaine que son amie allait perdre un œil, mais celle-ci cala Pouf sur ses cuisses et la caressa.

— Quand j'étais petite, nous avions un chat, raconta Nisha. Un jour, Aditi l'a laissé sortir par mégarde, il s'est fait écraser par un chariot. Elle a pleuré pendant des jours. (Un coup d'œil par-dessus son épaule.) Mousse ! Arrête de bouder et entre, veux-tu ?

Un soupir leur parvint du couloir ; le garçon entra dans la chambre.

— Voilà qui est mieux, approuva Nisha. Ne me dis pas que tu crois qu'Ambre va avoir peur de toi ? Ce serait le comble.

— Tu… vous allez bien, tous les deux ? demanda Ambre tout en jetant un regard discret à l'ombre de Mousse pour s'assurer qu'il n'en manquait pas une miette.

Le garçon haussa les épaules. Gêné, il s'assit au bureau, donnant l'impression de vouloir se fondre dans le mur. Comme d'habitude, certes.

— Tu as su que Baxter nous a proposé une partie de charades ? reprit Nisha. Je crois qu'il voulait juste nous interroger sur la Chasse à l'hiverre, mais quand même. C'est la première fois qu'il se montre aimable. (Elle désigna Mousse d'un geste.) Il n'a pas réussi à se transformer de nouveau en dragon. Et il ignore comment il s'y est pris les autres fois. Ça ne lui est peut-être possible que quand sa vie est en danger, d'après ton père. Un homme charmant, d'ailleurs, tu ne trouves pas ? Mais plutôt excentrique. En dehors de ça…

Ambre examinait Mousse. Il avait l'air propre et bien nourri, mais il avait des cernes sous les yeux.

— Tu es sûr que tout va bien ? l'interrogea-t-elle.

— Je ne sais pas où j'en suis, ce que je suis, répondit le garçon. J'ai… j'ai toujours eu l'impression de faire partie de ce continent. À présent, je comprends pourquoi.

Ambre ne sut quoi répondre. Mousse était à la fois comme elle et différent. Un dragon et pas un dragon. Son passé ? Un grand mystère. Mais si elle pouvait l'aider, le soutenir alors qu'aucun dragon n'avait jamais été là pour elle, elle le ferait.

— J'ai peur de me réveiller sous cette forme, avoua brusquement Mousse, amer. Ou de me transformer la prochaine fois que j'aurai faim. Je… je ne veux faire de mal à personne.

Ambre toucha sa main froide. Elle pouvait peut-être comprendre ce qu'il ressentait, après tout.

— Ça te plairait de venir me voir, à Londres ? proposa-t-elle. Je pourrais te faire visiter les jardins botaniques de Chesterfield.

Le visage de Mousse s'illumina.

— Je… ça serait fantastique.

— Vous êtes invités tous les deux, précisa Ambre en se tournant vers Nisha. Si tes parents sont d'accord.

Nisha grimaça. Elle caressait toujours Pouf qui, au grand étonnement d'Ambre, avait pris une pose de sphinx méfiant sur les cuisses de son amie.

— Ils seront d'accord, assura-t-elle. Nous avons discuté. Enfin, quand ils ont arrêté de crier. Je leur ai expliqué pourquoi j'étais partie, ma mère a fondu en larmes. (Une pause. Elle détourna le regard.) Je n'aurais pas dû filer sans les prévenir. Aditi, tu vois, elle… elle est tombée malade du jour au lendemain. Elle n'a même pas eu le temps de dire au revoir. Pendant notre aventure, je n'arrêtais pas de me dire que si je mourais…

Ambre lui pressa la main.

— Je ne t'aurais pas abandonnée, lui assura-t-elle.

— Je sais, répondit Nisha avec un infime signe de tête. Ça m'a bien plu. Même quand j'étais terrifiée ! Je ne m'étais jamais plus amusée vraiment depuis la mort d'Aditi. C'était un peu comme si je la retrouvais, d'une certaine manière. (Son sourire se crispa.) Tu sais, je ne voulais pas t'en parler, au cas où tu trouverais ça angoissant. Mais… tu me fais penser à elle.

— J'espère que tu ne vas pas nous quitter pour toujours, Ambre, lâcha soudain Mousse.

— Oui, ça serait horrible, confirma Nisha. Enfin, j'imagine que tu as plein de choses à faire à Londres. Mais… ça serait sympa si tu restais.

Ambre sourit. Elle gratta le menton de Pouf. Elle ne savait pas quoi dire, parce qu'elle ne savait pas ce que l'avenir lui réservait. Ce

qu’elle comprit tout à coup, c’est qu’elle avait désormais deux maisons, alors qu’elle n’avait jusque-là jamais eu que des miettes d’une seule.

Vingt-quatre
Le cadeau du prince

Phénomène peut-être exclusif à leur espèce, les dragons de glace sont doués de parole. Cette découverte stupéfiante, documentée pour la première fois par Myra et Ambre St. George de la station de recherche antarctique britannique, a suscité des efforts sans précédents de la part des zoologues et des draconologues pour étudier ces créatures insaisissables, et a également abouti à la création d'une zone de conservation dédiée au pôle Sud.

— ABRÉGÉ DE BIOLOGIE EXOTIQUE
(deuxième édition), TAKAGI

Ambre attendait nerveusement au portail du palais. Les battants s'ouvrirent, un des gardes lui signifia d'entrer, elle s'avança. Si les gardes ne lui avaient pas fait les gros yeux, elle aurait pu prendre ses jambes à son cou.

Près d'une semaine s'était écoulée depuis le naufrage du navire du prince Cronus, et elle n'avait pas revu Gideon une seule fois. Le garçon n'était pas ressorti de son château, de même qu'Ambre avait dû rester à la Luciole, hormis pour ses excursions quotidiennes de prélèvement d'échantillons de sol avec Tante Myra. Une partie d'elle-même avait espéré parvenir à éviter de jamais revoir Gideon.

Mais ce matin-là, à sa grande surprise, il l'avait fait demander.

À l'intérieur du château, la jeune fille ne savait où donner de la tête tant tout l'émerveillait. Elle se tenait au bout d'une longue et majestueuse galerie au sol de marbre. Du marbre orné de feuilles et de centaines de vilaines petites fées. Ambre s'efforçait de ne pas piétiner leurs petits yeux de rats. Ça la troublait, d'être ainsi observée par des « créatures » sur lesquelles elle devait marcher. La galerie était flanquée de colonnes de marbre, et terminée par un grand escalier, de marbre lui aussi. Elle se serait crue dans un manoir anglais. Que fabriquait-elle là ?

Un glapissement étouffé retentit, et un chien s'approcha de la visiteuse : Finnorah !

Ambre s'accroupit afin de lui caresser le museau. La chienne lui lécha la figure, heureuse de la retrouver.

— Bonjour, ma belle. Alors tu as retrouvé ton chemin, hein ?

— Elle est rentrée directement à la maison, précisa une voix. C'était la meilleure chose à faire, puisqu'elle nous croyait tous morts.

Gideon sortit d'une des pièces que desservait la galerie. Il portait

un pull-over blanc ordinaire et n'avait ni son manteau vert ni son épée. Une fois n'est pas coutume, il ressemblait à un adolescent, et non un prince.

— Bienvenue au château du Crépuscule, ajouta-t-il avec un regard méfiant qui contredit la politesse affichée.

Ambre se demanda si ce garçon aurait toujours devant elle l'impression qu'elle s'apprêtait à le mordre.

Elle croisa les bras et déclara :

— C'est charmant. Cela dit, je n'aimerais pas y être emprisonnée, merci bien. J'espère que ça n'est pas pour ça que tu m'as fait venir.

— Quoi ? Oh… (Le prince rougit.) Non, je… je ne comptais pas te faire arrêter. Je n'ai d'ailleurs rien dit aux chasseurs, à ton sujet. Ni à personne d'autre.

Ambre hésita : Gideon venait-il de lui présenter ses excuses ?

— C'est gentil de ta part, finit-elle par répondre.

Les deux jeunes gens se toisèrent dans un silence méfiant.

— Tu nous quittes, donc ? reprit Gideon.

— Oui. Demain. Mais je reviendrai vous rendre visite.

Ambre ne savait trop quels sentiments lui inspirait ce départ prochain. D'un côté, elle était ravie de retrouver Chesterfield. Mais de l'autre… Nisha, Mousse et sa tante lui manqueraient. Même si elle reviendrait les voir grâce à Montgomery, ça ne serait pas la même chose. Au moins, elle allait fêter Noël avec son père et Tante Myra. Quand Lionel était passé la voir, la veille, sa sœur et lui ne s'étaient disputés que deux fois : un record, estimait Ambre.

— Pourquoi ? la relança Gideon.

Ambre fronça les sourcils.

— Pourquoi je compte revenir ? Eh bien, ma tante vit ici et…

— Non : pourquoi est-ce que tu pars ? Je croyais que tu te plaisais, en Antarctique.

Ambre l'observa. Il se tenait les bras croisés, son arrogance coutumière au visage. Mais en dessous, elle détectait de la gêne. On aurait dit qu'il portait un costume qui n'était plus vraiment à sa taille.

— Londres, c'est chez moi, révéla-t-elle.

Gideon haussa les épaules, comme si cette question ne l'avait aucunement intéressé, et qu'il l'avait posée par simple politesse.

— Moi aussi, je vais me rendre à Londres, enchaîna-t-il. Ma grand-mère m'a invité à y séjourner le temps que tout ceci… s'arrange.

Ambre comprit qu'il évoquait la mort de son père, et fit semblant de ne pas remarquer que sa voix avait flanché.

— Tu comptes rester longtemps ? le relança-t-elle.

— Non. (Gideon regardait par la fenêtre la neige qui tombait délicatement.) J'apprécie la compagnie de ma grand-mère mais…

Mais l'Antarctique me manque chaque fois que je le quitte. De plus, j'ai beaucoup à faire. Mon père s'était désintéressé du territoire : Port Crépuscule se délite, et les scientifiques lui réclamaient de construire une vraie route depuis des années… Les choses vont changer, à présent. (Il cligna des yeux, comme s'il venait de se rappeler un détail.) Suis-moi, j'ai quelque chose à te montrer.

Ambre n'aimait pas qu'il lui donne des ordres, mais il s'éloignait déjà sans se rendre compte de sa muflerie. Finnorah, qui ne voulait manifestement plus le perdre de vue, lui emboîta le pas.

Gideon précéda Ambre dans le grand escalier, puis dans un couloir tapissé de feuilles d'or et orné de portraits d'aristocrates sévères. Toutes les pièces devant lesquelles ils passèrent possédaient une cheminée, la plupart allumées, leur feu réchauffant des volumes vides. Ambre avait beau s'émerveiller face à tout ce luxe, le château l'intimidait. Il était trop immense, trop vide. Elle se réjouissait de ne pas avoir à y vivre.

— Voilà, annonça Gideon, plusieurs volées de marches et couloirs plus tard.

Ambre était alors complètement perdue. Le prince sortit une clé, grâce à laquelle il put ouvrir la porte d'une petite salle dont la fenêtre donnait sur la mer étranglée par la glace. Les murs étaient couverts d'étagères garnies de coffrets en bois, une légère odeur de moisi flottait dans l'air.

Gideon s'approcha d'une étagère et s'arma d'une autre clé. Il débloqua la serrure d'un coffret, puis le tendit à Ambre.

— Ouvre-le.

La jeune fille souleva le couvercle. Une lumière argentée pétillait en dessous. Elle en fut tout éblouie. Elle sursauta : Ambre avait sous les yeux trois cœurailles.

— C'est mon père, le responsable, indiqua Gideon.

Ambre referma le coffret. La vue des cœurailles la retournait : elles lui paraissaient froides et sans vie, tout le contraire de celle de sa mère.

— Je pense qu'il est trop tard pour les sauver, estima-t-elle.

— Je sais.

— Que veux-tu que j'en fasse, alors ?

— À toi de décider. Elles appartiennent aux dragons.

Ambre fronça les sourcils.

— Aux dragons de glace, précisa-t-elle. Je n'en suis pas une.

Au regard vide qu'il lui renvoya, la jeune fille devina que cette distinction lui échappait.

Elle soupira intérieurement.

— Ne devrais-tu pas les remettre en mains propres au roi Safre ? suggéra-t-elle.

— Non, répliqua Gideon d'une voix glaciale. Je ne veux plus avoir affaire à ces créatures. J'ai mis fin à la Chasse à l'hiverre, mais cela ne signifie pas pour autant que je projette de leur offrir des cadeaux.

— Ni de leur présenter des excuses, bien sûr, marmonna Ambre.

— Je n'ai pas bien entendu, répliqua Gideon avec un regard noir.

— Oh, ça n'est rien, lui assura-t-elle avec un sourire innocent. Votre Altesse.

Gideon la fixa avec une insistance mauvaise, qu'elle aurait sans doute trouvée intimidante quelques jours plus tôt. Là, elle eut simplement envie de lever les yeux au ciel.

— Donc, tu ne vas plus chasser les dragons de glace, reprit-elle. Et pour les dragons de feu qui se sont échappés, que comptes-tu faire ? Tu ne les tiens tout de même pas pour responsables de ce qui s'est produit à bord du bateau ?

Gideon se rembrunit encore. Ambre culpabilisait de lui rappeler cet épisode, auquel il préférait sans doute ne plus penser, mais elle avait besoin d'une réponse.

— Un navire espagnol les a aperçus au large de l'Argentine voilà plusieurs jours, annonça-t-il. Cette région regorge d'étendues sauvages, la plupart impénétrables. Je doute que des chasseurs puissent les pister. S'ils sont malins, ils se tiendront à l'écart des humains. Toutefois, ajouta-t-il d'un ton lourd de sous-entendus, je n'attends pas de grandes preuves d'intelligence des dragons de feu.

Ambre s'apprêtait à répliquer, mais le prince quitta la pièce, et elle dut le suivre, bouillante de rage. Gideon la ramena au grand hall, lui fit une révérence guindée et prit congé. Finnorah le suivit ; elle au moins eut la décence d'adresser un regard à Ambre par-dessus son épaule. La jeune fille se retrouva seule avec son coffret, à scruter le dos du prince. Elle se demandait pourquoi il avait pris la peine de la faire venir : il aurait très bien pu lui faire livrer ces cœurailles à la Luciole. Et le voilà qui filait presque comme un voleur.

Elle pesta. « Ma foi ! Au moins, je suis débarrassée de lui », pensa-t-elle. Elle se répéta cette phrase jusqu'à ce que la déception s'estompe.

Ambre poussa un long soupir lorsqu'elle quitta le château et s'engagea sur la piste enneigée. Au loin, la Luciole brillait comme l'insecte auquel elle devait son nom. Les étoiles faisaient miroiter cet étrange paysage gelé, où les dragons de glace chassaient et rôdaient, ou bien récitaient des énigmes dans leur cité de glace. Son souffle s'élevait en nuages scintillants tandis qu'elle contemplait tout cela, immobile.

Devant elle s'étirait un monde d'aventure, à la fois immense, effrayant et merveilleux, un monde où elle avait une maison, et des

gens qui attendaient son retour.

Ambre déploya ses ailes, et s'élança dans le ciel.

L'univers du roman

L'action d'*Ambre et les dragons de glace* se situe à la fin de l'époque victorienne – les années 1880 –, dans un monde à la fois semblable au nôtre et différent. Pour ne citer que quelques exemples, l'Empire britannique, bien qu'immense, n'a jamais inclus l'Antarctique, pas plus que les Londoniens ne se déplaçaient sur des canaux à bord de bateaux cerfs-volants. Dans certains cas, j'ai pris des libertés avec la chronologie : Robert Scott (un explorateur qu'Ambre découvre à l'école) ne s'est en réalité rendu sur ce continent qu'au tout début du XX^e^ siècle, au cours de l'âge héroïque de l'exploration antarctique. Hélas, la chasse aux espèces menacées était tout aussi populaire alors qu'aujourd'hui, bien que les dragons n'en aient jamais vraiment été les cibles.

La Luciole s'inspire d'une vraie station de recherche antarctique contemporaine : Halley VI, administrée par la British Antarctic Survey. Elle aussi se compose de modules détachables montés sur vérins hydrauliques que l'on peut facilement déplacer, et c'est bien pratique puisque cette station est installée sur une couche de glace qui a tendance à fondre et à se fissurer. Comme la Luciole, Halley VI est située sur la côte de la mer de Weddell, et elle aussi ressemble à une chenille. En revanche, Halley VI a (probablement) été construite sans recours à la magie.

Les dragons de glace qu'Ambre rencontre parlent le moyen anglais, une langue qui a réellement été parlée en Angleterre du XI^e^ au XV^e^ siècle environ. Toutes les erreurs linguistiques que vous relèverez viennent naturellement du fait qu'il s'agit d'une version « dragon » du moyen anglais, forcément différente de sa variante humaine.

Deux des énigmes de Cuivre, celles du « poisson dans la rivière » et du « producteur d'ail borgne » sont tirées et (librement) traduites du *Livre d'Exeter*, un recueil de poésie composé par différents auteurs, et établi au X^e^ siècle. Toutes les énigmes ne sont pas traduisibles en anglais moderne. L'une décrit notamment un oiseau qui éclot dans les bernacles, car on croyait alors que certaines oies naissaient bel et bien ainsi. Il va sans dire que peu de monde saurait aujourd'hui trouver la

solution.

La réponse proposée par Nisha est effectivement la bonne.

L’autrice

Heather Fawcett est née à Vancouver, au Canada. Elle aime se perdre en forêt au cours de ses longues promenades. Avant d’être autrice, elle a exercé entre autres les métiers d’archéologue, de rédactrice technique et d’assistante au sein d’une compagnie de théâtre shakespearien.

12-21

des lectures numériques
pour toutes vos envies !

www.12-21editions.fr

12-21 est l'éditeur numérique de Pocket Jeunesse

12N | PKJ

Titre original :
Ember and the Ice Dragons

Publié pour la première fois en 2020
par Balzer + Bray, une maison d'édition de HarperCollins Publishers

Citation :
L'extrait du *Roi Lear* est donné dans la traduction d'Yves Bonnefoy (Paris : Mercure de France, 1965. In *Hamlet*, *Le roi Lear*,
Paris : Gallimard, 1978 ; Folio Classique, 1994).

Loi nº 49956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : avril 2021

© 2019, Heather Fawcett
Tous droits réservés

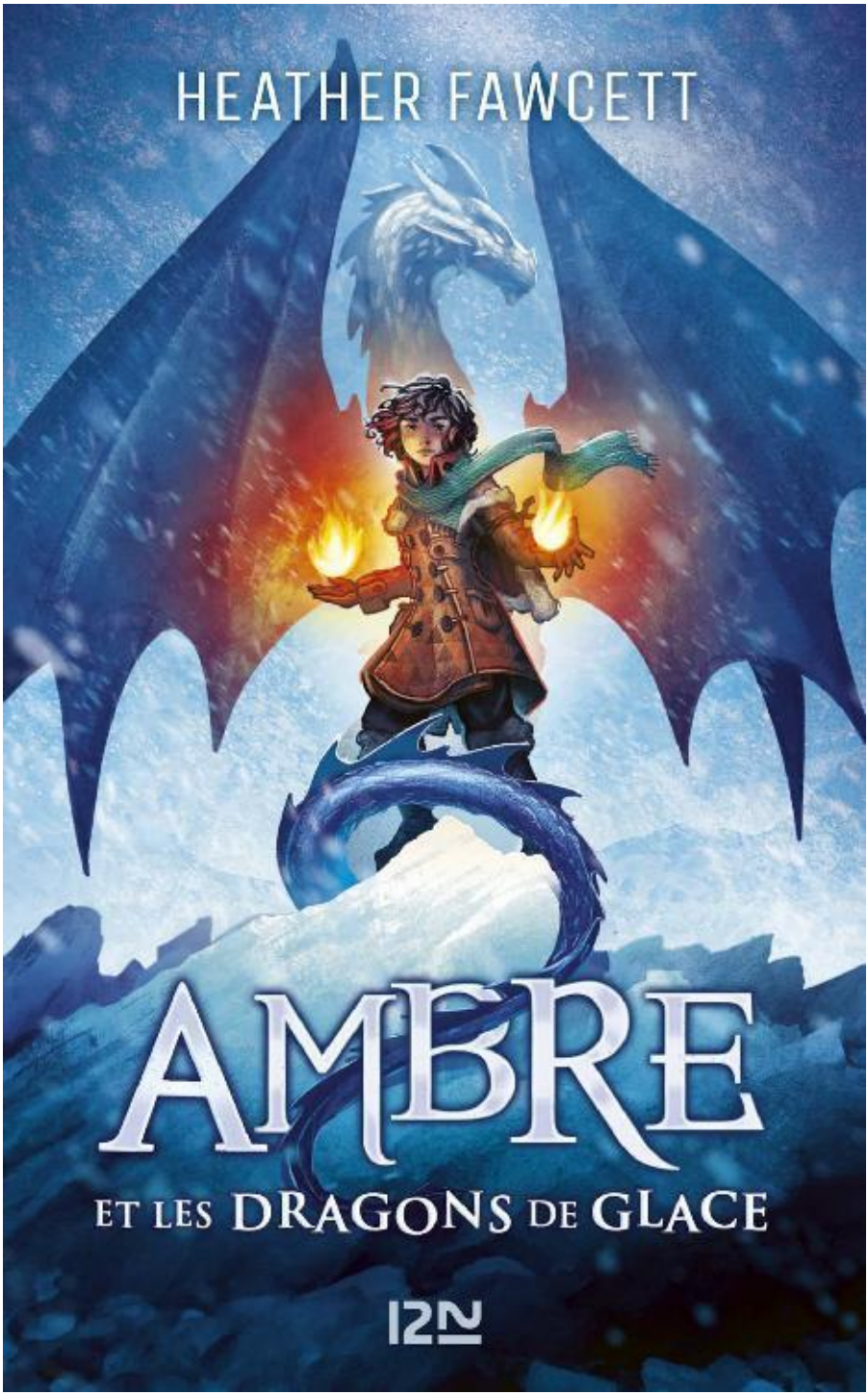
Couverture de Max Meinzold
© Dressler Verlag, Hamburg 2020

© 2021, éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche,
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-823-87709-0

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par PCA


HEATHER FAWCETT
AMBRE
ET LES DRAGONS DE GLACE
12N